ACTUEL

nova press

NUMERO 32 . JUIN 1973 4F

Dessin de Tibor Csernus
pour Le livre de Ptath

Cet oiseau fabuleux transporte le corps du capitaine Peter Holroyd, mort au combat au cours de la 2e Guerre mondiale. Il s'est réveillé dans le corps de Ptath, le dieu vivant de l'empire de Gonwonlane situé dans un lointain futur. C'est vraiment là un sujet typiquement vanvogtien que lui seul pouvait traiter sans tomber dans le délire ou des complications à n'en plus finir. Incidemment, je n'ai toujours pas reçu son nouveau livre, DARKNESS OF DIAMONDIA dont je vous parlais le mois dernier ; enfin tout espoir n'est peut-être pas perdu.

J'avais l'intention de vous présenter ici le roman de S.F. que je publie ce mois-ci dans J'AI LU. Malheureusement je n'arrive plus à me souvenir duquel il s'agit, alors je vous parlerai des ROBOTS d'Isaac Asimov. Je ne suis pas un fanatique de cet auteur trop scientifique pour mon goût, mais, dans LES ROBOTS, il a vraiment réussi à faire sentir la différence qui peut séparer une intelligence artificielle d'un esprit humain et ce, grâce à une série de récits passionnants. On se rend compte progressivement que nos frères de métal, tout en étant programmés pour servir l'homme en toutes circonstances, sont amenés malgré eux à devenir nos rivaux, en raison même de la différence de nature de leur intelligence. Tout cela est astucieusemnt montré par Asimov, sans démonstrations inutiles, vraiment un bon bouquin.

Jacques Sadoul

Je vous promets de vous parler du livre de ce mois-ci le mois prochain.

J'AI LU

SCIENCE-FICTION : DE 3,30 à 5,80 FRANCS

publicité

ACTUEL N° 32
Juin 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

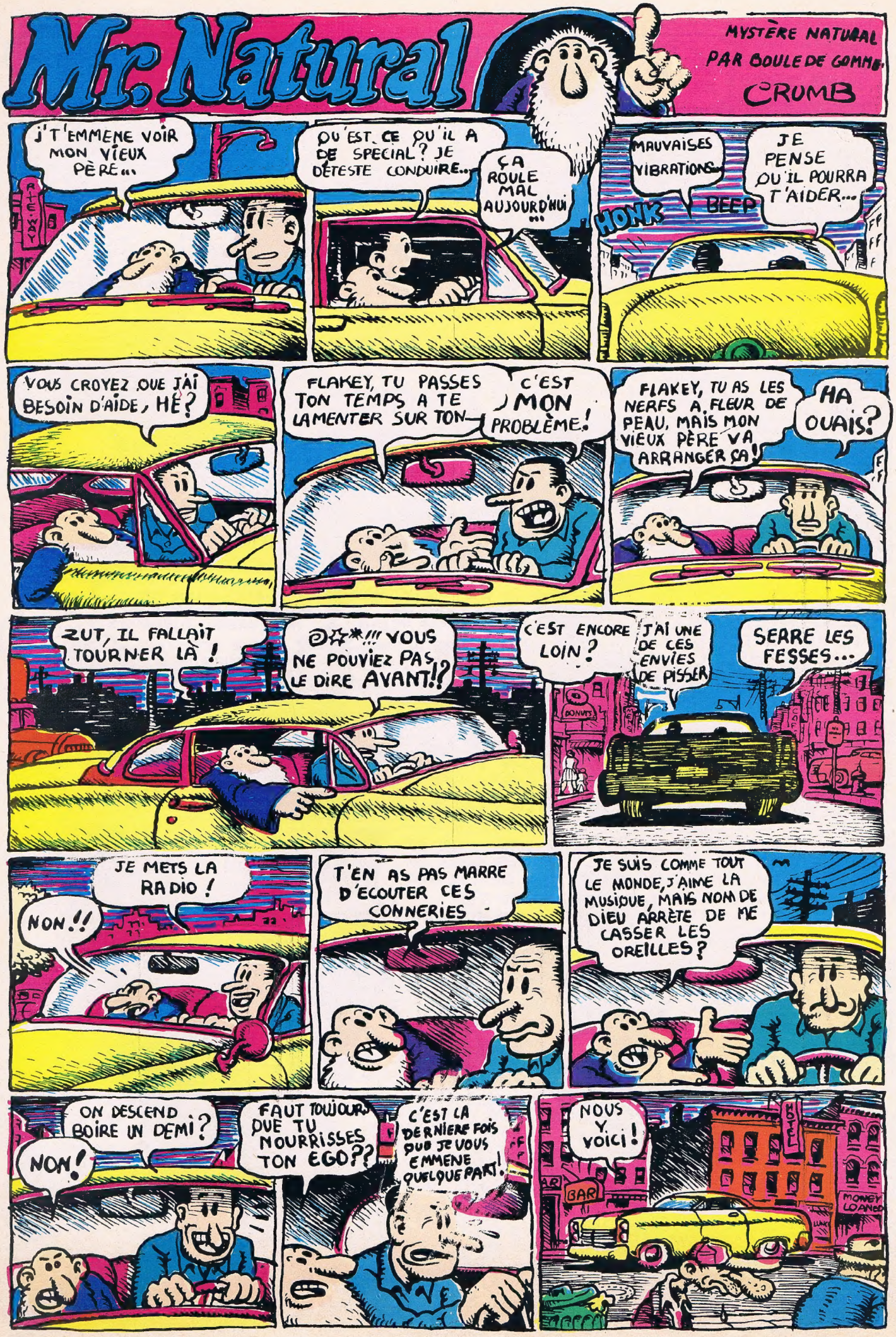
Après nos imposantes recherches dans le passé, le futur et la tradition rurale où il fait bon retrouver quelques racines, Actuel prépare un numéro double super-débile, intradéfoncé, extravibré. Préparez-vous à l'acheter le mercredi 27 juin pour l'avoir à la pleine lune de juillet. Un numéro de bandes dessinées suivra, début septembre : artistes, nous sommes donc prêts à voir vos œuvres entre le 1er et le 15 juin. Inch Allah !

sommaire

Crumb : Mister Natural 3
C'est quoi, la bonne vie ? 5
Première vieille dame 6
Diableries en tout genre 7
Deuxième vieille dame 8
Le grand rythme des fonds de terroir 10
Cours, vieil ours 12
Météo et petits jeux 14
La bonne bouffe 16
Herbes, plantes et guérisseurs 18
Fêtes diverses 20
La gnôle et le berger 22
La route 25
Nard'n Pat : Vaudou rendez-vous .. 30
Vidéo 36
Théâtre 38
Livres 42
Mosik 44
Petites annonces 48
Pieds divers, underguides 56
Folk 57
b.d. Père Noël 60
Living Théâtre et Grand Magic Circus 62
Les lecteurs parlents aux lecteurs 66
Maladies du travail 70
Bretagne 72
Viol 78
b.d. Moscoso 80

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Administration :
Anne
Publicité :
A.B. Kamir
Secrétariat :
Anne-Marguerite
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure montage offset :
Eurographic
32, rue des Annelets
Paris 19e
Tirage :
Edicis
7, rue des Dunes
Paris 19e
Roto-technic-offset
Aubervilliers

Ont participé à ce numéro :
Basilou le laid, mystique
Richard Belfer, Groupie nécrophile
Patrice Blanc-Francard, célèbre
Jean-Pierre Bernier
Costric, charlatant
John Démago, rond
Me Maurice Fillette, normand
Rufus T. Firefly, faux nez
Flip et Flop, niais
Yves Frémion, monsieur Fanzine
Hugues Hénique, mandarin
Guy Hocqueghem, jaune
Jean-Louis Hue, hihan
Philippe Hupp, patient
Hyma la Hyène, illuminé
Anne-Marie Kouchner, néophyte
Roger Mason, paysan
Chris Pala, ailleurs
Hélène Pépé, bien connue
Roger Piploch', sergent
Ran-Tan-Plan, chienne
Claude Seignolle, envoûté
John W. Taillefine, pompé
Patrice Van Eersel, citron chef
Patrick Zerbib, patte molle
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.


Mr. Natural
MYSTÈRE NATURAL
PAR BOULE DE GOMME
CRUMB
J'T'EMMENE VOIR MON VIEUX PÈRE...
OU'EST-CE QU'IL A DE SPECIAL? JE DÉTESTE CONDUIRE...
ÇA ROULE MAL AUJOURD'HUI !!!
MAUVAISES VIBRATIONS...
HONK
BEEP
JE PENSE QU'IL POURRA T'AIDER...
VOUS CROYEZ QUE J'AI BESOIN D'AIDE, HÉ?
FLAKEY, TU PASSES TON TEMPS A TE LAMENTER SUR TON—
C'EST MON PROBLÈME!
FLAKEY, TU AS LES NERFS A FLEUR DE PEAU, MAIS MON VIEUX PÈRE VA ARRANGER ÇA!
HA OUAIS?
ZUT, IL FALLAIT TOURNER LÀ !
@☆*!!! VOUS NE POUVIEZ PAS LE DIRE AVANT!?
C'EST ENCORE LOIN?
J'AI UNE DE CES ENVIES DE PISSER
SERRE LES FESSES...
BONUTS
JE METS LA RADIO !
NON !!
T'EN AS PAS MARRE D'ÉCOUTER CES CONNERIES
JE SUIS COMME TOUT LE MONDE, J'AIME LA MUSIQUE, MAIS NOM DE DIEU ARRÊTE DE ME CASSER LES OREILLES?
ON DESCEND BOIRE UN DEMI?
NON!
FAUT TOUJOURS QUE TU NOURRISSES TON EGO??
C'EST LA DERNIÈRE FOIS QUE JE VOUS EMMÈNE QUELQUE PART!
NOUS Y VOICI !
BAR
MONEY LOANED

COMMENT PEUT-ON VIVRE DANS UNE MERDE PAREILLE!
P'ÊTRE QU'IL EST PAS RICHE...
KNOCK KNOCK
LÉON! COMMENT CHA VA, PTIT? ENTRE PONC!
P'PA! T'AS L'AIR FRAIS COMME L'OEIL!
TU BOIS UN COUP? QUI CH'EST CHUI LA?
P'PA, J'TE PRÉSENTE UN AMI, M' FLAKEY FOONT...
ENCHANTÉ!
HIN? T'A PAS BONNE MINE, CHI TÉTAIS MON FILS YAURAIS LONGTEMPS QUE CHE T'AURAIS CLAQUÉ LA GUEULE!
ESPÈCHE DE PETIT TROU DU CUL!!
DAP
BIEN ENVOYÉ P'PA!!
LE PROBLÈME AVEC MOI, C'EST QUE JE T'ÉCOUTE TROP PARLER! LE VIEUX LUI, IL A RIEN A FOUTRE DE TES SALADES!!
MRRUMPH...
SI VOUS VOULEZ MON AVIS, C'EST UN ODIEUX VIEUX DÉBRIS!
AHH! PHHH!!
ALLONS... ALLONS...
JE SAIS CE QUE TU RESSENS... FLAKEY... MOI AUSSI, AUTREFOIS JE LE DÉTESTAIS... AUJOURD'HUI, JE LE REMERCIE D'AVOIR ÉTÉ DUR...
ÇA NE PREND PLUS CE BARATIN LA!!
DES GENS COMME LUI ÇA VOUDRAIT NOUS RAMENER AU MOYEN-ÂGE, MOUCHE TON NEZ
PETIT IMPERTINENT!!
TIENS TOI DROIT ET RAGNAGNA!
ENCORE UN ET JE T'EN COLLE UN BON CHUR LE NEZ QUE TU T'EN SOUVIENDRAS...!
ALLEZ, DU CALME PAPA J'TEN PRIE!
FOUS MOI LA PAIX! CHE VAIS TE LUI APPRENDRE MOI LA POLITESSE D'AUTREFOIS!!
ULP!!
LES VIEILLES MÉTHODES SONT LES MEILLEURES
MUSIQUE!
JE CROIS TU AS ÉTÉ QUAND MÊME UN PEU DUR
HO! IL L'AVAIT CHERCHÉ!
C'EST PAS UN MAUVAIS TYPE.
TUMBLE
CRASH
YOW!
SCREECH!
THUD
SNIFF!! LA FRANCE FOUT LE CAMP... SNIFF
HE! HE! IL EST COMME ÇA MON PAPA!

C'EST QUOI LA BONNE VIE ?

Je vous vois venir avec vos grosses boots, les incollables du hard rock et les obsédés du Népal. Mais connaissez-vous la route de Plonéourn-Lanvern, déserte à souhait, où vous pourriez si bien danser le branle breton ? Et savez-vous seulement faire une confiture ou tremper une soupe, vous qui vous empifrez de frites molles et graisseuses ou de hot-dogs équivoques ? Vous voilà plus habiles à détailler les revendications d'un Ibo ou d'un Haoussa qu'à distinguer un berrichon d'un poitevin. Vous vous bourrez de vitamines synthétiques, pauvres pommes, pour le cœur, pour le cul, pour dormir, pour manger ou pour rêver, mais vous ignorez ces tisanes qui berceraient vos organes d'un rythme naturel. Et quitte à vous tromper sur le temps de demain, autant consulter les hirondelles. De toutes façons, il va falloir sortir de Babylone, de ses chaînes de montage et ses tours. A moins de tourner en rond autour de l'électrophone, d'un joint à l'autre, dans une haine du système peu à peu rancie qu'entrecoupent les colères et les désillusions de la politique, peut-être serait-il temps de trouver autre chose. Pourquoi ne pas renifler les traditions populaires ? L'underground, ce n'est pas seulement la contre-culture, et la contre-culture ne se limite pas seulement à l'underground. Et puis, nous avions envie de parler d'autre chose.

Bien sûr, le folklore nous fait remplir de pleines cuvettes de bile. Bien sûr, la tradition se meurt dans les bourgs en dictons absurdes et en tristes réunions dans les arrières-salles chagrines de lugubres cafés. On se retrouve entre Savoyards ou entre Creusois, on sort ses vieux sabots de la naphtaline en poussant la chansonnette au dessert. Le folklore, c'est aussi ces stations balnéaires maquillées en vieux ports, où la population figure, dans la défroque retrouvée de grand-papa, pour rassurer le touriste. Là, tous les clichés sont bons, du grand sourire sans dents de la vieille fileuse costumée jusqu'aux tirelires fabriquées au Japon aux armes de Vesoul.
Il fallait chercher au-delà de ces pantomimes fatiguées. Plein d'espoir et désireux de traîner sa nostalgie dans quelques vieux greniers gardés par des invalides à moustaches, l'éditorialiste d'Actuel s'est donc offert pour ses trente et un ans une visite au musée des arts et des traditions populaires. Il trouva un laboratoire du C.N.R.S. dans un immeuble moderniste au cœur du bois de Boulogne. Là, au détour d'une vitrine doucement éclairée par des spots très étudiés, notre jeune homme fut saisi d'épouvante : il reconnut sur un mannequin solennel la robe d'enfant de chœur qu'il avait porté dans son adolescence, avec ses boutons ridicules et son surplis blanc, puis plus loin, le piochon de son père et le moulin à café de sa grand-mère, le harnachement du cheval de la ferme et son premier livre d'images... Contre un jeton, un magnétoscope lui racontait les histoires de son grand-oncle. N'en doutez plus : les derniers morceaux du XIX[e] siècle qui traînaient encore il y a quinze ans sont partis à la poubelle, au musée ou dans les villas rustiques des jeunes cadres. Dans les campagnes, après l'école républicaine et sa lutte contre les patois, la guerre de 1914 a enseigné le français à ceux qu'elle a épargnés. Et depuis les paysans ont quitté leurs champs au nombre de cent cinquante mille par an, perdant sur le chemin des banlieues ce qu'on nommait les « traditions populaires ».
Nos véloces reporters sont néanmoins partis sur le sentier des provinces. L'un d'eux a rencontré deux vieilles dames surprenantes, qui chacune à sa manière vit heureuse à l'ancienne façon. Claude Seignolle, spécialiste friand de tous envoûtements et autres sorcelleries, nous a ramené une brassée de diableries diverses. Hyma La Hyène évoqua tendrement le temps où chacun vivait en harmonie avec la terre, au rythme des saisons, dans un équilibre que l'on dirait maintenant écologique. Un chasseur repenti nous conta la triste épopée du dernier loup au nord de Paris et du dernier ours des Pyrénées. Et puis, en vrac, l'histoire de la limace-météo, le jeu du « grand-père-la-figue », la recette du pot-au-feu-de-corbeau, quelques conseils en tisanes, les guérisseurs et un accouchement en Provence, les fêtes en Champagne ou en Bourgogne, un berger habile, un coup de gnôle et un boisseau de proverbes, dont les meilleurs prétendent que « tout ce qui branle ne tombe pas », qu' « une main lave l'autre » et qu'assurément « quand il pleut sur le curé Il dégoutte sur le vicaire ». Enfin une grande tournée dans une Bretagne agitée de révoltes.
Nous voilà émus par tous ces récits lors des longues veillées d'Actuel, songeant au sens perdu de la communauté villageoise, aux gaies vanneries des soirs d'hiver, aux saucisses de la ferme et aux légumes sans chimie. Nous manquons oublier que cela suppose aussi une société stable, une tradition orale qui se nourrit de l'analphabétisme, de commérages et de querelles ancestrales, une étrange familiarité avec la mort et la maladie. Bien sûr, le travail tournait parfois au jeu lors des concours de moissonneurs en Bretagne, mais ces mêmes paysans connaissaient la misère dans des maisons au sol de terre battue, et envoyaient coucher leurs fils à l'étable. Ils mangeaient de la viande saine, mais une fois par semaine ou par mois. Et les fêtes si vantées se passaient la plupart du temps sous l'œil sévère des vieillards qui terrorisaient la famille et confondaient l'amour avec les épousailles de convenance : une forte intégration sociale, la prédominance des mythes sur l'innovation, sans compter la présence obsédante d'une Eglise impitoyable pour les déviants, sauf en terre albigeoise ou protestante si la liberté avait pu y survivre aux persécutions. Pas de métro, pas de béton, peu de gendarmes : mais imaginez-vous une rage de dents il y a un siècle, et les tenailles du barbier ?

La tradition est un tout : vous n'en sauverez rien avec un conservateur érudit de province. Il suffit d'un poste de radio pour éroder les rites d'une bourgade comme d'un missionnaire pour contaminer une tribu. Les cours de H.L.M. ne seront jamais des places de villages, et les communautés rurales elles-mêmes ont du mal à jeter les livres et à se lever à cinq heures du matin. Cette vie supposait des croyances, une superstition, un savoir concret fondé sur l'ignorance de tout le reste. Ni plus ni moins qu'aujourd'hui, mais autrement. Et pourtant s'il s'agit d'abolir désormais les abus d'un siècle d'industrialisme, les comportements nouveaux se chercheront inévitablement des racines en deça de la civilisation du fer et du charbon. On le voit bien en Occitanie ou en Bretagne : le refus de la technocratie, du dépeuplement et de la spéculation foncière ne se séparent pas d'une renaissance des vieux langages et d'une personnalité jusqu'ici recouverte par le jacobinisme parisien. Rien ne sert de mimer les usages anciens ou de se déguiser des oripeaux du grand-père. Mais le Folk américain est sorti il y a dix ans d'une tradition populaire, reprise et transformée, enjambant à rebours des années de variétés imbéciles. Et peut-être avons-nous nous-mêmes mieux à faire, pour nous vêtir, que de copier les jeans texans et les vestes de l'U.S. Army ? Je sais des pantalons berrichons qui un peu retaillés feraient bien meilleure figure.

En matière de savoir-vivre, la tradition ne donnera pas de modèles, mais probablement quelques bonnes idées, au même titre que l'histoire des barbares ou les civilisations étranges. Dépêchez-vous : on ne trouve pas d'idées dans les musées, simplement des choses mortes avec leur étiquette. Ici ou là, on peut encore apprendre de vieilles gens quelque sagesse ou quelques recettes, souvent inapplicables telles quelles, mais qui devraient en susciter d'autres et tout au moins ridiculiser nos habitudes et nos boîtes de conserves.

Alors cet été, laissez un peu tomber le Maroc et ses flics, la Côte-d'Azur en coupe réglée par l'impérialisme parisien,

allez plutôt sur la Côte du Léon, au nord du Finistère, lande rase avec ses centaines de petites plages chargées de goémon, sans navires ni touristes. Ou dans les Ardennes et leurs forêts silencieuses depuis Patton et sa dernière bataille. Faites le tour de France des canaux, Bordeaux-Sète ou Paris-Marseille, ou un tour de Corse en canoë. Partez à La Couvertouirade sur le Causse du Larzac avant que les chars de M. Galley ne s'y ébrouent. Traversez l'Aveyron sauvage, le Tarn abrupt, les Cévennes et leurs communautaires bien sûr, l'Ardèche et ses gorges, le Gers hospitalier, l'Ariège ou les sentiers balisés de Savoie. N'oubliez pas que « jamais chat emmitouflé ne prit souris », que « mieux vaut user ses souliers que ses draps » et qu'enfin « chien hargneux a toujours l'oreille déchirée ».

Actuel.

La vieille : je tire d'abord je chante après,

La maison de pierres sèches avait l'air d'une grange délaissée, deux rideaux accrochés à une petite fenêtre et un pot de fleurs sur le rebord montraient seuls qu'il y avait quelqu'un au logis. Mme Reichert faisait des « pets de nonne ». Ce n'est plus ce que c'était, de nos jours on appelle ça des choux à la crème. Pour un début de mois de mai, il faisait lourd dans le Cantal, la crème était lente à monter sous les coups de fouet, et Mme Reichert battait avec vigueur, la silhouette solide et le visage enluminé, une vigueur de chêne qui déguise ses 77 ans.

« Je vis à l'ancien rythme, je fais l'ancienne cuisine, je n'ai pas vu le docteur depuis trente ans, ça conserve les vieilles habitudes. » On l'aime bien dans la région, Mme Reichert, elle incarne les valeurs d'autrefois, avec style et tolérance. Chez elle, l'hospitalité et la gentillesse sont encore la règle, si l'on passe, l'on doit boire et manger sous peine d'apparaître grossier. Elle est maîtresse en tisanes, elle règne sur les confitures, dépèce son cochon tous les trimestres, elle n'achète presque rien, ses œufs pondus par des poules libres ont des formes biscornues, et son mari, de dix ans son cadet, file très doux devant ses colères. Un fusil au pied du lit, dans la salle commune adossée à la grange avec laquelle elle fait corps, des poutres noircies par la fumée, une grande table, de l'eau de mélisse, quelques liqueurs, un petit fauteuil pour monsieur près d'un feu qui cause toujours, il fait bon s'asseoir dans le temps, ici point de bruit ni de journaux, des rituels sages et calmes, une chanson de temps en temps, l'empreinte d'une existence.

Mme Reichert chante, Mme Reichert chasse, seule femme du Cantal à avoir pendant cinquante ans d'affilée pris le permis pour traquer la bécasse et le lapin. Elle connaît ces vieilles mélopées occitanes qui fleurent le cathare, les chansons du labour, plus de cinquante bourrées, et, aussi, les gauloiseries de sa jeunesse, au temps de *« Viens poupoule »*, et de tout cela, elle, au moins, n'a pas honte : elle a chanté, l'an dernier, au festival folk de Vesdun et les freaks ont apprécié ce parfum rare de notre terre.

On l'appelle *la cassaï*, le chasseur, ou *le cantarel*, la chanteuse, et on vient l'enregistrer. De nouveau, après trente ans d'éclipse, on l'écoute quand elle entonne

« Les fraises et les framboises,
Le vin que nous avons bu,
Les belles villageoises,
Nous les reverrons plus... »

Aux confins de l'Aveyron et du Cantal, les vieilles sagesses s'accrochent, loin des autoroutes, protégées par les volcans d'Auvergne, autour desquels il est dur de conduire à plus de cinquante à l'heure.

Elle a toujours vécu libre, a changé de mari, couru les routes de l'Aveyron en vendant de la cotonnade, et cela sans perdre le sens de sa terre. Sa faconde est belle et joyeuse, elle nous a parlé, tout en préparant des pets de nonne ou en concoctant ses farinettes de blé noir : « Vous connaissez pas ça, là-haut à Paris, hein ? » Non, dans ce face à face, nous sommes aussi ignorants qu'elle. « La seule chose que je ne fasse plus, c'est le pain. Mais le boulanger, il le fait encore en partie à l'ancienne façon, le pain bis au bois. Sinon, je traite tout. Nous fumons le jardin avec le fumier des vaches. On fabrique encore notre fromage, le cabicou qu'on l'appelle. J'ai tué trois cochons cette année. Je les fais engraisser au son et avec des pommes de terre, que me donnent des voisins. Le saigneur du coin vient pour 30 francs, on commence par faire du boudin, je coupe les saucisses au couteau, il faut tailler la viande à la lame, les charcutiers avec leurs machines en tirent tout le jus. Ce jambon dans la cheminée qui sèche dans l'étoffe, je l'ai salé et au bout de vingt jours je l'accroche près du feu jusqu'il est sec. Le vin par ici, il est encore fait par chacun, pressé avé les pieds. Et c'est comme ça. Et on serre avec une vis. Il est pas bon, ce vin ? Allez, prenez-en, si vous l'aimez faut pas vous priver. Les vignes, ici, elles sont uniquement traitées avec du soufre comme autrefois. Je mange pas chimique, j'ai pas été habituée, ça me semble des drogues pour moi. Les jeunes, oui, ils commencent à prendre le progrès, mais par ici, pas trop vite. Et puis j'ai mes confitures, mes groseilles, cassis, rhubarbe, et tomates vertes, et mes eaux de vie, de pomme ou de cerise.

On se soigne comment ?

Comme dans le temps. Nous on ramasse les herbes, le milleperthuis, la menthe, le mille feuille, la petite santorée, de la fleur de sureau pour les bronches, du tilleul et nous faisons de la tisane, en mélangeant le tout. J'en fais tous les soirs, l'hiver, et ça fait du bien, voyez comment je vieillis... Les jeunes maintenant ils font plus ça, avec les allocations familiales. Nous, on ruine pas les caisses, mon mari est pensionné à 100 % et on va jamais chez le docteur.

Dans les environs, vous connaissez des guérisseurs ?

Oui, mais ils sont loin. Y en a qui y vont, y en a qui se trouvent bien, d'autres pas. Mais quand ils vont voir le guérisseur, la caisse ne paie pas. Enfin celui qu'on connaît, il prend ce qu'on lui donne.

Vos chansons, on les chante encore ?

On vient beaucoup me les demander. Y en a pas beaucoup qui les savent encore. J'en sais que je chante, que j'avais quatre ans ; mon père il les chantait quand il labourait dans les champs. Dans le temps, on chantait partout, derrière les vaches, c'est disparu. Eh bien ! nous on disparaîtra aussi — rires —. Les jeunes y chantent pas, et les vieux ils ont oublié. J'en connais qui chantaient mieux que moi, mais maintenant ils ne savent plus les paroles — chantent plus. Heureusement pour moi, j'ai beaucoup de mémoire, y suffisait d'entendre une chanson deux fois pour m'en souvenir ; maintenant, y me faut l'entendre quatre fois.

Reste-t-il des musiciens traditionnels ?

Des cabretaï qui jouent de la cabrette (1), comme dimanche prochain y a une fête de Coustoubi à Entraygues. C'est la fête des maraîchers — on les appelait les coustoubis — qui allaient vendre leurs produits à Aurillac, maintenant ils ont des camions et ont éliminé les mules et les mulets. J'en ai fait une chanson : au Coustouby, on va chanter des bourrées et agiter l'accordéon.

On ne joue plus le soir au café ?

Il reste quelques veillées. On a chanté chez moi dimanche dernier et dansé jusqu'à trois heures du matin. Dans les mariages, je crois que ça va reprendre.

Vous n'avez pas fait de disques ?

Non, d'autres l'ont fait. Siguren, un accordéoniste de Lozère, il en a joué plusieurs que je lui ai passées. Des bourrées que je lui ai données. J'ai trop de chansons pour un seul disque. Moi, je chantais juste pour égayer dans les fêtes, les noces. Je sais pas pourquoi ils sont venus me voir pour ce festival. J'en écris encore, je compose, comme celle que je viens de terminer sur mon village :

« Oui c'est à P... la petite commune,
Qui est située au fond d'un vieux vallon,
Mais il y a des garçons, des belles filles,
Sans oublier les fameuses maisons...
En arrivant sur la petite place,
Au café Millet où l'on peut déguster
Les fins gourmets de la bonne tarte
Sans oublier un bon petit café (bis)
Le restaurateur, quoique sa solitude,
Reçoit les clients toujours en souriant
Et le dimanche quoiqu'en fin de semaine
En belotant d'agréables moments. »

C'est là que je vais beloter, c'est la chanson de la commune.

« En s'avançant sur la place publique,
Devant l'église, monuments aux morts
M. le curé, homme très sympathique,
Fidèle à sa mission prépare son sermon [(bis)]
Continuant sur cette même place
On arrive au café chez Poncet,
On y déguste l'apéritif de marque,
Sans oublier un bon petit café », etc.

« Je connais les gens, j'ai mis un peu pour tout le monde et tout le monde est content. » La voix est belle, et les trilles sautillent, il fait bon, nous sommes au fond d'un bois.

Il n'y a pas de vilain, dans vos chansons ?

S'il y en a un, il faut pas le mettre ; ces chansons vont rester dans le pays, le conseiller municipal les enregistre, alors y faut pas que les vilains restent...

Vous chantez des chansons gaillardes aussi, autrefois la morale était pourtant stricte...

Y en avait de tout. Plutôt stricte, oui, il y avait pas beaucoup de tolérance ; pour chanter ça, fallait savoir à qui on chantait.

« Je t'aime d'un amour sincère.
Tu étais belle comme un agneau,
Tu devais être ange sur terre,
Car près de toi je me crois au ciel
Nuit et jour mon cœur soupire,
Et je me crois bien malheureux.
Il me faut ton beau sourire,
Et ton regard pour être heureux. »

Ce sont des chansons anciennes, et je les copie pour ceux qui viennent les chercher. Celle-là aussi, *Jeune soldat revenant de guerre* :

« Jeune soldat revenant de guerre,
Coucou jaloux ou cornard je m'en fous
Mal habillé mal arrangé
Il n'osait pas se présenter.
Bien le bonjour, dame l'hôtesse !
N'auriez-vous pas du vin blanc
Pour un soldat qui n'a pas d'argent ! »

C'est la guerre de 14...

Non, je la chantais bien avant, quand j'avais six ans...

Les paysans s'opposaient à la guerre...

Vous pensez ! Il en est mort beaucoup : il a fallu partir, les gens étaient dans les champs quand le glas a sonné. Tout le monde est parti, par la faute de l'Archiduc Ferdinand.

« L'archiduc Ferdinand se retirant en [voiture
La mort surprit et frappa son esprit
Et son épouse n'en fut pas jalouse,
Car elle aussi succomba comme lui.

Alors on chantait tristement, en partant :

« Bien occupé à ne pas me distraire,
Travaillant dans les champs quand la [cloche sonna,
C'est le son d'une grande tristesse
Qui envahit notre charmant pays. »

Il y avait des chansons pour tout : le printemps, le labour...

Et Mme Reichert continue à s'affairer, quatre clous de girofle dans un oignon, de l'ail, voilà un bon bouillon qui préserve les artères et qu'on fait tous les jours. Avec cela, de bonnes patates, et un fin jambonneau qui reposait dans un bocal. « Pôvre, pôvre, vous partez déjà, je vous ai mal reçu. Prenez cette saucisse, allez, prenez ce saucisson, et des œufs de mes poules, et revenez me voir, je vous nourrirai mieux ! » Le bonheur.

---

(1) Cabrette : cornemuse auvergnate.

Intolérable : elles ont encore mangé saint Guerluchon !

Depuis l'âge de quatorze ans — il en a cinquante-sept aujourd'hui — Claude Seignolle parcourt les campagnes à la poursuite d'un folklore de plus en plus discret, celui des sorciers, des envoûteurs, des superstitions et des envoûtements. Tout enfant, on lui montrait sur les arbres l'empreinte de la main du Diable, brûlure sans doute laissée par quelque berger qui essuyait là son fer à marquer les brebis. Le jeune Seignolle, de ce jour, préféra le versant légendaire des événements qu'il rencontrait, le nourrissant au besoin de sa verve, abondant toujours dans le sens du merveilleux, sensible aux fées, à ces histoires folles que l'on confiait gravement aux enfants — et qui décidaient parfois de leur esprit. Ses livres ont depuis lors colporté ces vieilles traditions à l'image de ses voyageurs qui, passant de ferme en ferme, tout chargés de savoir, adaptaient leurs récits à l'auditoire où ils tombaient. Seignolle, c'est l'homme qui a vu l'homme qui disait avoir vu l'homme qui avait vu le loup. Et sa description du loup, puisée à même l'imagination, n'en est que plus belle et plus terrifiante. Et Seignolle maudit la télévision qui rendit le paysan honteux de son terroir, de son accent et de ses croyances.

Où dénicher les derniers sorciers ? Comment obtenir d'eux leurs livres de recettes ? Seignolle s'y emploie depuis quarante ans. Il se souvient ainsi de ce sorcier mystérieux qui, très hésitant mais enfin convaincu par la faconde du « Parisien » qui se prétendait plus grand sorcier que lui, lui montra le grimoire où il pressait tous les secrets de son art : il ne se doutait pas qu'il s'agissait de la première édition des **Evangiles du diable**, écrit par le même Seignolle vingt ans plus tôt, et dûment annotée.

« Le plus triste, nous dit-il, c'est la mort du merveilleux. Moi, il m'arrive de me promener dans la campagne,, ramassant ce qui me passe sous les yeux, un caillou étrange, un débris préhistorique, un vieux bouchon de limonade, un morceau de verre ou d'assiette... C'est un travail complètement idiot, d'accord, mais qui exerce mon imagination. Pendant deux ou trois heures je travaille et je rêve, et quand je me mets à écrire, l'histoire est déjà composée dans ma tête. Une simple balade de trois heures et voilà une histoire. Et puis je la vends. Ces cailloux sur lesquels tout le monde marche, ils me font vivre.... » Et, plongeant la main dans un saladier rempli de cent objets hétéroclites, il nous raconte quelques-unes de ses histoires.

Le bon dieu de Santranges

Il y a quelques années, vivait encore dans une ferme du Sancerre un « bon dieu » sexagénaire réputé pour guérir les maux de dents. Le jour de sa première communion, alors qu'il était agenouillé avec ses petits camarades, une rage de dent le prend et le dissipe. Sa décision est prise : faire sauter sur-le-champ cette méchante molaire. Alors il cherche, et sa main rencontre un clou, qui dépasse du prie-dieu. Il l'arrache aussitôt et s'en trifouille la dent. Miracle, le mal s'envole et le communiant remet sagement le clou en place. L'après-midi, pendant la cérémonie de confirmation, la douleur lui taraude à nouveau la mâchoire. Comme il est assis à la même place, il retrouve son clou et s'en retriture la dent malade. Re-miracle. Perplexe, le gosse empoche discrètement son clou magique. Le lendemain, même douleur, même manège et même résultat. Trois mois plus tard, sa petite sœur souffre des gencives : il ressort son clou et tente l'expérience : « Ouvre ta bouche, lui dit-il, que j'y mette mon clou ». Et le bougre la guérit. En peu de temps, parents et voisins le consultent à leur tour. Puis les gens du village d'à côté, et les amis des gens du village d'à côté.

Un jour, un vétérinaire très sage lui explique : « Le don est

Qui a perdu le vautour de France ?

L'année dernière déjà, pour célébrer le Solstice, les vieux du causse de Blandas ont beaucoup souffert de ces rhumatismes qu'ils attrapent à labourer dès l'aube. Il faut se pencher souvent pour ramasser suffisamment de bois. Le feu de la Saint Jean, ce flamboiement d'une nuit qui embrasait la lande en l'honneur de l'été, ne fut qu'un maigre fumeron. La dernière fête du causse va mourir. Rogues, un des villages du Causse, se présente comme une ruine, quelques maisons isolées au milieu de pans de mur qui s'effondrent noblement. Partout le silence. Une autre sauvagerie, celle du désert, s'oppose aux bruissements des pentes boisées qui montent au causse. Les bêtes et les hommes ont fui, curieux printemps sans fleurs ni martinets. La tradition s'éteint, on ne peut plus la conter : les onze enfants du Causse ne rentrent à la ferme qu'au soir, le car du chef-lieu les dépose, c'est l'heure de la télévision. Trois cent cinquante habitants à la fin de la guerre, quatre-vingts aujourd'hui, les fermes regroupées sont mécanisées, l'engrais chimique a tué les fleurs, les hirondelles sont parties, mais Mme Durand Tullou, ethnographe distinguée, ancienne institutrice de Rogues, préfère le Causse à la ville. Auteur d'une remarquable thèse sur les coutumes du lieu, lucide et désespérée, elle parle : « Par ici, ce n'est pas la peine de chercher des traditions, il n'y en a plus, et elles ont disparu depuis 1958. Dans les livres que j'ai fait avec Claude Seignolle (**Le folklore du Languedoc**, Maisonneuve et Larose), nous avons recueilli des usages qui sont morts. »

Pourquoi les animaux ont-ils fui ?

Ils ont fui les produits chimiques, engrais, pesticides et goudron. Les grands rapaces, les premiers ont disparu sur le Causse. Longtemps traqués par les chasseurs et empailleurs, ou simplement par manque de charogne, depuis que les moutons ne meurent plus du charbon. J'ai aperçu le dernier couple de vautours il y a trente-deux ans. Le circaète puis l'aigle royal se sont éteints depuis. Mais l'exploitation intensive des terres, l'usage du D.D.T. ou des engrais a fait fuir les autres oiseaux. Les hirondelles faisaient leur nid dans les bergeries. Après l'interdiction du D.D.T., la société de Roquefort les désinfecte au Lindane, un produit très toxique et j'ai trouvé des oisillons morts par dizaines. Les hirondelles ont émigré en altitude, vers le lac des Pises, qui est bleu d'oiseaux, où ils ont froid mais où la rocaille est propre. Les martinets ont suivi. Les insectes privés de fleurs sauvages, « les mauvaises herbes », ne bourdonnent plus, les papillons sont tués par les produits antiparasitaires, c'est l'âge du silence. Le goudronnage des routes — qui s'en doute ? — a aussi participé au génocide animal. Les écrevisses qui foisonnaient dans les rivières se font rares car les eaux qui ruissellent sur les routes se chargent des dérivés du goudron. On ne mange plus de bisque. Avant, de ma fenêtre, je voyais souvent les renards. Ils étaient assez malins pour passer à l'heure de la sieste. On les a presque tous tués avec des appâts empoisonnés.

Qu'en pensent les paysans ?

On se veut modernes, alors... Les jeunes ou les adultes qui sont restés cultivent à grande échelle. Il y a vingt ans encore, le Causse pratiquait la polyculture, dans le cadre de l'autosuffisance. On cultivait les légumes, on tuait le cochon, on avait quelques pieds de vigne. Aujourd'hui, les exploitations s'étendent sur cent hectares et l'on se contente de produire du lait de brebis pour le Roquefort.

Les brebis produisent quatre fois plus, d'un lait qui n'est pas très bon. Les animaux, cochons et poules sont nourries avec des aliments synthétiques ou des tourteaux, le paysan va acheter ses salades chez l'épi-

en toi, point dans cette ferraille... » De fait, s'il guérissait les dents, son clou rouillé fourmillait de microbes qui déglinguaient bien des bouches : désormais, chaque « patient » devra apporter sa quincaillerie personnelle. Le « bon dieu » commence alors à décorer les poutres de sa maison avec les clous qu'on lui apporte et un demi-siècle de ce régime suffit à transformer sa demeure en hérisson : aux poutres, aux chambranles, aux fenêtres, aux linteaux des portes, aux armoires et jusqu'aux dessous des tables, c'est une forêt de quelques dizaines de milliers de clous qui empêche le visiteur de s'asseoir ou de s'appuyer contre un mur. L'influence du « bon dieu » est telle, et sa renommée, que dons un rayon de deux cents mètres autour de sa maison les pèlerins sont guéris : mais cela ne les dispense pas d'aller jusqu'à la porte verser une obole de cent francs. Quant aux incrédules, non seulement ils repartent avec la joue tout aussi enflée, mais s'ils s'aventurent trop près ils récoltent le mal que les « croyants » viennent d'abandonner. Cette dernière affirmation n'a jamais été vérifiée.

Les bons vœux du menuisier

C'était un pauvre menuisier de la Mayenne qui n'avait pas les moyens de gaspiller ses planches et de passer à l'avance de grosses commandes de bois. Et quel désolant problème, chaque fois qu'un mort impromptu réclamait un cercueil ! Il est bien rare qu'un moribond connaisse l'heure de sa mort, et paie d'avance sa dernière veste de bois. Aussi, quand venait le mois de janvier, notre menuisier parcourait-il le village en tous sens, cognant à chaque porte et présentant ses vœux avec l'œil du maquignon qui estime l'âge d'un canasson à la foire. Dès que l'un d'eux lui paraissait près de sa fin, il notait ses mensurations sur un petit calepin, et commandait ses planches. Un regard, un geste, un détail que personne d'autre n'eut remarqué lui désignaient les morts de l'année. Il clouait alors les cercueils des heureux élus, et se trompait rarement : vous étiez en bonne santé, pétillant de malice, qu'importe. Si vous deviez mourir, il le savait. A la surprise générale, il lui arrivait également de prédire une longue et heureuse vieillesse à un malade que la médecine condamnait. Mais ses concitoyens ne l'apprirent qu'après sa mort : on ne sait s'il en avait prévu la date.

Le doigt coupé

Comme ses vaches prenaient une sale mine, un fermier fait venir le sorcier local, qui finit par lui déclarer : « Bien sûr, je peux savoir la maladie dont crèvent tes vaches, mais pour cela je dois me rendre invisible. » — « Mais comment feras-tu ? » — « C'est très simple ! grimace le sorcier. Va donc couper le petit doigt de la plus jeune de tes filles, et apporte-le moi. » Il faut vous expliquer que le sorcier, quand il était enfant, avait entendu la légende du prince qui tomba amoureux de la fille du diable. La belle demande au prince de se couper le bout du petit doigt, de le faire bouillir et de le mettre dans sa bouche. Il devient aussitôt invisible, et les amoureux peuvent s'échapper. Le sorcier propose donc la recette au fermier, tout d'abord rébarbatif et grommelant. Mais ses vaches tombent les unes après les autres, aussi accepte-t-il le marché : il coupe le bout du petit doigt de sa fille et le remet au sorcier. Bien entendu, la plaie de la gamine s'infecte, et il faut appeler le docteur. Le sorcier l'apprend, craint les foudres du fermier et se sauve, laissant la porte ouverte. Quand arrivent les gendarmes, ils trouvent la maison vide, et le répètent dans le village. Un mois plus tard, le sorcier revient chez lui, une fois l'affaire calmée. Il s'était taillé une jolie réputation : pendant son absence, le village avait vécu dans la panique, s'imaginant le voir partout, jusque sous les lits ou derrière l'armoire. Tout le monde croyait qu'il s'était rendu invisible, et le croit encore. Ceci se passait en 1966.

La vraie et la fausse croix

C'était un guérisseur qui envoyait ses malades au forgeron du village. Celui-ci leur vendait, pour leur bienfait, un faux morceau de la vraie croix. Il ne mentait pas, peut-être avait-il déjà eu des ennuis, et le forgeron refilait son morceau de croix le plus sérieusement du monde. Il s'agit-là probablement d'un canular qui avait dû bien prendre. S'il tombait sur un petit malin qui émettait des remarques sur la chose, le forgeron, sans se démonter lui répliquait : « Ecoute, toi tu as compris, alors je vais te vendre, à toi, un vrai morceau de la fausse croix. » Et le tour

cier, elles viennent de loin. Ces paysans se sont arrachés de la tradition, ils se livrent à la grande compétition du prestige, du tape à l'œil, du cynisme le plus épouvantable.

Quel cynisme ? Un capitalisme effréné ?
Les paysans savent que les aliments qu'ils produisent sont gorgés de pesticides et dangereux pour l'organisme. Ils s'en foutent. A Saint-Laurent-le-Minier il y a quelque temps, un paysan a brûlé la fleur de ses patates en les traitant trop vigoureusement. Tout ce qui sortait du sol a disparu, notre homme s'est empressé de tout déterrer et de vendre au marché ses pommes de terre nouvelles. Les paysans savent tout cela puisqu'ils doivent se vêtir d'une véritable armure pour traiter les arbres ou les vignes, et ceux qui ne le font pas — la plupart d'ailleurs — sont intoxiqués ou font des ulcères. Prenez les pommiers : on les asperge douze fois l'an. Le tronc, pour éviter les vers, le bourgeon puis la fleur, adieu papillons. Les fruits, piqués, arrosés, pour qu'ils soient beaux, pleins, sans saveur. Et tout à l'avenant. Et le vin : un Bordeaux de dix ans, regardez la bouteille, plus de robe sur le verre, plus de tannin au fond, le liquide est limpide, sauf les cristaux chimiques qui se sont formés au fond, et qui viennent du Robiotox, un insecticide très dangereux. Certains poulets ont un goût de poisson : normal, engraissés qu'ils sont en deux mois avec des tourteaux. D'autres donnent du grain à leurs poules trois jours avant de les vendre. On le trouve dans l'estomac, et les bouchers les baptisent poulets de grain. C'est le temps des coliques, et de sacrées coliques. Evitez de manger les fruits sans les laver longuement, et encore. Cela, les paysans ne l'ignorent pas, ils ont pour la plupart un verger à eux dont ils ne vendent pas les pommes.

Enfin, dans la région, il vous reste le fromage et les agneaux...
Erreur. Produit dans des moules en plastique, le fromage n'a plus le goût du temps des caserettes en grès. On prélevait autrefois la présure, pour cailler le lait dans l'estomac d'un chevreau qu'on tuait pour la circonstance. Aujourd'hui, on achète une présure chimique. Passe encore. Mais la viande elle-même est souvent infecte. Les gigots, le cul du mouton, sont criblés de piqûres de vaccins et d'antibiotiques. On le sent souvent au toucher : la viande n'est pas saine, on trouve un abcès au cœur d'un gigot pourtant vérifié par l'inspection sanitaire. Les brebis qui font la transhumance n'échappent pas plus à cette évolution : au retour dans la plaine, on finit par les engraisser au synthétique. Un bon méchoui ne peut se faire qu'en haut de la montagne. Et surtout évitez de manger du foie, il accumule toutes les saloperies.

Quelle différence sentez-vous chez les habitants de Rogues d'aujourd'hui ?
L'atmosphère froide et silencieuse, voire haineuse. A l'époque de la pénurie, et peut-être à cause d'elle, la communauté villageoise serrait les coudes. On chantait dehors, les gens s'interpellaient, un paysan avait toujours un mot gentil, un proverbe local sur le temps ou les récoltes, du genre : « Tiens, il pleuvra, un serpent a traversé la route. » Le curé faisait les bons offices, arrangeait les ménages. Il fallait bien se soigner les uns les autres, on avait besoin de tout le monde pour les récoltes. Voilà qui est fini. On est maintenant concurrent, jaloux, méfiant.

Personne ne s'intéresse à la tradition ?
Plus grand monde. Je cueille encore mes plantes sauvages, la mûre, le gratte-cul, les cormes pour les confitures, on ricane dans le pays : c'est si simple de les acheter. On ne cueille plus que les champignons. On oublie de belles choses, comme ces chardons secs qu'on fichait sur les portes et qui servaient de baromètres selon que leurs piques s'écartaient ou se fermaient. Je regrette qu'on ne fasse plus cette eau de vie de coquelicot qui rend serein, qu'on ne se souvienne plus d'une inhalation de thym, c'est bon pour les bronches. Seuls les gens des villes essaient de s'y replonger, de cueillir maladroitement les herbes par brassées, de refaire des confitures, mais ils vivent dans leur coin, ne s'affrontent pas vraiment aux éléments, ne se fréquentent pas entre eux : le lien avec la tradition est tranché. Ce sont surtout les intellectuels qui réapprennent le patois occitan et vont écouter Marti ou Patrick quand ils chantent au Vigan. A voir ces citadins herboristes, les paysans, eux, marmonnent tout fiers de s'être modernisés : « Fadas, tous fadas. »

était joué avec humour. Comprenait qui voulait. Ce qui est dramatique, c'est que les gens croyaient systématiquement tout être qui possédait un pouvoir quelconque réel ou supposé.

Le jeteux de coliques

Sur le plateau de Saclay, à l'emplacement actuel de l'usine atomique, il y avait un vieux très craint qui filait la colique à tous ceux dont la tête ne lui revenait pas. J'étais allé le braver, bêtement, et il m'avait dit : « Toi, j'te doute ! », c'est-à-dire « je te soupçonne de pouvoir devenir mon ennemi ». Le soir-même, je fus pris d'une épouvantable colique.

Les malheurs de saint Guerluchon

Saint Guerluchon était un saint berrichon un peu particulier : le sculpteur qui l'avait taillé, tombant sur un nœud (sic) de pierre, à l'endroit précis où était censé se trouver le sexe du saint, dut céder, et notre saint se retrouva avec une braguette fort proéminente. Toutes les filles du coin qui désiraient s'attirer les bonnes grâces de mâles bien proportionnés venaient rogner un petit bout de la statue, qu'elles pilaient et buvaient en tisane. L'évêque s'émut et fit cloîtrer l'estropié dans un mur de l'église. Les dames vinrent alors sonder le mur et faire des trous dans le beau plâtre tout neuf.. On enleva carrément le saint. Elles se rabattirent alors sur un gisant du fond de l'église. Celui-ci représentait un fort beau chevalier dont l'épée gigantesque descendait de son ventre sur ses cuisses et jusqu'à ses pieds. En quelques années, l'épée fut mangée, tandis que le curé, lui, arrachait tout seul ses derniers cheveux.

Une aventure semblable arrivait aux trois croix d'Entraigues, en Ardèche, qu'il fallait changer tous les dix ans, car elles étaient entièrement bouffées.

La tradition

Autrefois, le berger savait un peu de tout. Il était tout à la fois agronome, météorologue et vétérinaire. Aujourd'hui, l'individu est spécialisé, il ignore ce long apprentissage que l'on transmet de génération en génération. Il ignore tout ce qui n'est pas de son domaine. En fait, il ne sait rien. Le charme est rompu. Et pourtant, si l'on fait un rapide calcul, on s'aperçoit qu'on peut rencontrer un vieillard qui aurait pu avoir eu pour rival dans le cœur d'une femme un homme né serf avant la Révolution. Un exemple. Un type de quatre-vingts ans, né en 1787, encore vert, dépucelle une jeune bergère de treize ans. Soixante ans plus tard, elle lutine un jeune garçon myope ou pas dégoûté. Ce dernier peut avoir aujourd'hui une soixantaine d'années... Ainsi se propagent légendes et traditions, avec lenteur et avec persistance. Tenez... J'ai rencontré la petite fille de George Sand, Aurore, alors qu'elle était très âgée. Comme j'admirais beaucoup George Sand, nous avons causé de la grand-mère. A la mort de George Sand, Aurore avait dix ans. Elle se souvenait de cette grand-mère qui la couvrait de caresses et de baisers. C'était extraordinaire de voir devant soi une femme dont la bouche avait, par grand-mère interposée, touché les lèvres de Chopin, de Liszt et de Musset. Je n'ai pas pu résister et je lui ai demandé : « Puis-je vous embrasser ? » Et se retournant vers moi, nos lèvres se sont touchées. Je fais donc partie de la même chaîne de salive qui reliait Sand à Chopin et aux autres. Bon. Imaginons que l'un d'eux ait eu un virus paresseux, un pépère coriace qui attend les bonnes lèvres pour faire un malheur !

Le retour aux champs

Les sorciers vivaient jadis parmi les gens qu'ils guérissaient, une sélection naturelle éliminait les pires escrocs, il fallait bien obtenir des résultats faute de voir sa réputation baisser. Aujourd'hui les faux magiciens passent des annonces dans les journaux et se débrouillent pour que leurs clients s'ignorent entre eux ! Mais dans la mythologie actuelle du retour à la terre, par le truchement des résidences secondaires, on apprend à considérer d'un œil neuf les superstitions, les coutumes, les aspects magiques. Le plus farouche adversaire de la campagne finit par éprouver le besoin d'y retourner quand il vieillit.

Propos recueillis par Yves Frémion

Le grand rythme des fonds de terroir

« Si j'étais vous je prendrais mon manteau », me dit le père Jean en bousculant ses dents chaotiques de vieux cheval contre le tuyau de sa pipe. Et il me désigne un bocal, là, qui trône sur le frigidaire, où se rapetasse dans une flaque d'eau croupie un petit bout de pneu flasque et agité de soubresauts : une sangsue. « Elle vous cause, cette ventouse, père Jean ? » — « Disons que je la connais depuis longtemps », fait l'autre en arrachant de son bec la bruyère baveuse du brûle-gueule. Puis il prend son temps pour m'expliquer, mi sérieux mi goguenard, que « si la sangsue se recroqueville, il va y avoir des gelées ». Chaque matin, il consulte son dégoûtant baromètre : quand la petite bête molle reste tapie au fond de son pot de confitures, c'est la tempête qui se prépare, et quand elle s'agite, s'affole contre les parois de verre, le vent va se lever, et souffler avec turbulence. « Et puis le pain est humide... », conclut le père Jean en souriant franchement. Un soir qu'il me vit rentrer tout crotté d'avoir traversé le labour, traînant à mes bottes des kilos de terre grasse et noire, il se contenta de me dire : « Pour lire dans la terre, savez-vous, il faut voir pousser les arbres, s'enraciner comme eux. Alors seulement on les entend. »

Nous avons oublié que si l'ajonc fleurit « en tout lieu, en tout temps », c'est pour berner le diable. L'âme des Bretons du Finistère lui appartenait, en effet, quand les landes étaient désolées. Et elles ne l'étaient jamais. Nous, terrés dans nos appartements moites, nous regardons les fleurs faner dans leurs pots, et le diable breton a débarqué gare Montparnasse. Il nous pousse au cul toute la journée, désordonne nos gestes et nos têtes. On change de lieu, de travail, d'amis et de chemises. Voir pousser un arbre n'est plus qu'une perte de temps. Dans soixante-dix grandes cités américaines, on ne réside guère plus de quatre ans au même endroit et Los Angeles plante des arbres en plastique résistant aux gaz délétères.

Là-bas, à Bornéo, c'est le riz qui mesure le temps, selon l'attention saisonnière qu'il réclame. Et les hommes s'y plient car ils en vivent. Quand la récolte remplaça la cueillette, quand le voyageur se fixa, il inventa le temps et sut désormais ranger sa vie entre ses diverses tâches, toutes nécessaires à l'équilibre. Le cultivateur berrichon s'aperçut que les jeunes pousses atteintes par la gelée, cuites par le froid, devenaient rousses, telle la lune au début du printemps — et il formula ses observations en règles : « la lune pâle est pluvieuse, la rougeâtre est toujours venteuse, la blanche amène le beau temps. » Il divisa les plantes en deux séries. Celles qui poussent des tubercules dans la terre, les navets, les salades, qu'il fallait planter, disait-il, entre la pleine et la nouvelle lune et celles dont les fruits mûrissent au soleil, les haricots, les tomates, qu'il fallait planter ou semer entre la nouvelle et la pleine lune. Ce n'était pas sa fantaisie qui entraînait le paysan à cette stricte observance des rythmes, mais sa propre expérience. Il voyait bien que les salades plantées à une mauvaise période montaient à graine, et que le pois semé un jour mal choisi donnait de maigres récoltes. Tous ses actes obéissaient à un rituel qui lui était dicté, chaque opération s'effectuait à son heure la plus favorable. Ainsi il coupa le bois de construction en lune décroissante, préférant pour cela l'époque qui avoisine le solstice d'hiver.

A l'opposé du citadin, qui s'éparpille et s'égare en mille actions pressées et diffuses, le paysan mène sa vie comme on mène un troupeau. Toujours la même route, creusée de trois mètres dans le roc par des milliers de brebis au cours des siècles, toujours les mêmes signes, les mêmes nuages qui le renseignent. Toujours les mêmes gestes, achevés et précis. René Porak, un physiologue que les hasards de la dernière guerre cloîtrèrent dans un village, écrivit un petit livre où il tente de définir les caractères fondamentaux d'une « race paysanne », immuable comme les saisons. Il retrouvait les mêmes rythmes, les mêmes caractères chez ses paysans de l'Aunis que chez ceux de la Bolivie ou de l'Indochine : leur temps s'organisait tout entier entre la maison et le champ. La femme gouverne la maison, l'homme les récoltes. Leurs horaires épousent les exigences de la terre, et la ménagère travaille aisément trois fois plus qu'un ouvrier, sans jamais songer à remettre en question cet ordre épuisant, équilibrant sans doute lorsqu'on n'en est pas seulement le jouet. En fait, « famille, ferme et champs forment un cosmos. Le moindre dérangement dans l'étable ou la basse-cour, un simple dissentiment domestique troublent l'ensemble : la blessure physique, la mort aussi bien que les encoches morales déterminent une résonance immédiate dans toutes les mailles du système organique de ce cosmos éminemment cohérent ». La respiration elle-même suit le rythme et les caprices de la terre : la fonction respiratoire du citadin est anarchique, et l'oxygénation du sang, la capacité des poumons et le fonctionnement quotidien de celle du paysan bat la mesure de la fenaison comme celle de la moisson. L'activité de l'homme explose en même temps que celle de la nature. Ralentie en hiver, quand la terre s'enrichit, elle se libère dès le mois d'avril, quand le feu de la terre monte des racines aux tiges et que la terre, réchauffée enfin, libère son flux de vie : l'homme « expire » avec son champ. Déjà, en février, il sent l'odeur de la germination, les vaches se mettent l'une après l'autre à vêler ; les cailles, les hirondelles et les rossignols signalent à la basse-cour la grande époque de la pondaison ; la lune irradie, nourrit les plantes et les aide à croître.

Arrive le mois de juin, et le soleil exalte à son tour les cultures. Voici venu le temps des feuilles les plus vertes, des fleurs qui éclatent, changent de parure des plantes qui montent haut. La nature tout entière devient impressionnable et

changeante, elle s'étire. On ramasse l'herbe brassée et sèche pour la ranger à l'abri de l'averse qui menace. On note dans le ciel, dans l'agitation des bêtes ou dans les feuilles des arbres, cet orage qui tarde à éclater. On n'a jamais l'idée de commander aux éléments, de les dévier de leur cours inéluctable : on écoute, on prévoit, on épouse leurs exigences, on conjure, on se plie humblement. Quand arrive la Saint Jean, le 24 juin, on engrange le foin. D'un coup d'œil on mesure la charge des épis qui ploient vers le sol. C'est le temps des lessives et des marmites pleines. En août, déjà, l'hiver s'annonce, les journées se raccourcissent, les gouttes de rosée se multiplient au matin sur les feuilles de chou. Abondance et pénurie se déchiffrent dans les champs : il faut conjurer l'orage, prévenir les catastrophes, s'harmoniser avec le cours de l'année. A ce jeu, les éléments se chargent de mythologie. On ressent l'âme des forêts, leur débordement en été et la léthargie maléfique où les plonge l'hiver : la cognée retentit-elle quand le bois hiberne ? Il se venge en vous volant votre sueur, et vous y dépensez dix fois plus d'énergie.

La végétation n'est pas toujours protégée des dieux qui se cachent sous les branches ou dans les sources, et les esprits malins s'amusent parfois à contrefaire l'œuvre du Créateur : la ronce n'est qu'une vigne bâtarde, l'épine un pommier avorté, et si le tremble porte ce nom humiliant, c'est pour condamner son orgueil. « Une tradition béarnaise le constate très nettement : lorsque Jésus eut créé le laurier, le Diable voulut l'imiter ; mais il ne réussit qu'à faire le houx ; c'est pour cela qu'il a des piquants ; en Bretagne cet arbre est la contrefaçon diabolique du chêne qui est l'œuvre de Dieu » (P. Sébillot, *Le Folklore en France*, Maisonneuve et Larose). Dans le voisinage de Grenoble, avant la fin de la moisson, on orne (ornait ?) de fleurs et de rubans une chèvre vivante, qu'on laisse s'enfuir dans les blés. Les moissonneurs se lancent à ses trousses, la capturent, lui tranchent la tête et la mangent. Avec la peau, on confectionne un manteau que le fermier doit toujours porter s'il vient à pleuvoir pendant la moisson. Si l'un des moissonneurs ressent une douleur dans les reins, le fermier lui passe ce manteau afin d'exorciser ses maux. Dans les deux gros volumes de *l'Esprit du blé et des bois*, Frazer dissèque ces croyances en un long voyage au pays de Dyonisos, dans cette Grèce qui vit, avec l'arrivée des trublions égyptiens, le culte du soleil rivaliser avec celui de la lune. Et là, près de Dijon, sans se douter le moins du monde que l'on renoue avec les dieux millénaires, même déguisés sous de plus modernes hardes, sanctifiés et reconnus par Rome, on promenait un bœuf enrubanné de fleurs et d'épis, que l'on suivait en dansant. Vient un homme grimé en démon, qui coupe les derniers épis et tue l'animal.

Les cycles s'achèvent en automne par les vendanges, ou l'arrachage des betteraves. L'année redescend, la végétation s'engourdit et meurt. En octobre, le soleil baisse à l'horizon, la température tombe, les journées se font courtes. Il faut alors amasser les derniers fruits de l'année, préparer le grand sommeil de l'hiver, quand la sève « redescend » féconder les entrailles de la terre et que la nature prend son inspiration. On reprise aux veillées de décembre, on recoud, on prépare les vêtements pour le retour du cycle, aux beaux jours. L'homme doit surmonter l'hostilité ambiante, réagir contre le froid sans se laisser gagner par la torpeur d'un âtre trop attisé, et le silence se fait de veille et d'attention. René Porak interroge une villageoise : « Si vous dormez quelques heures en été, vous vous rattrapez l'hiver ? » — « Cela dépend du travail, répond Mme D. ; en novembre, si les labours sont en retard, les hommes travaillent aussi longtemps que le soleil éclaire les champs ; mais quand les semences d'automne sont terminées et qu'il pleut à verse, on ne trouve pas à s'occuper et il arrive que nous fassions le tour du cadran au lit. »

Le paganus, le paysan, le « païen », effectuait le passage d'un âge à l'autre avec le même cérémonial par lequel, chaque année, la nature saluait les moissons ou les vendanges. L'homme enraciné à son terroir s'appuie sur la tradition quand l'homme industriel, et plus encore le nomade qui se profile en lui, ne perçoit plus ces initiations qu'en vestiges superstitieux de son lointain passé de barbare. Dégénérés, certains rites lui sont restés, qu'il observe comme des réflexes — petits exorcismes usuels transformés en politesse par les manuels de bon comportement : ne pas mettre son pain à l'envers, mettre la fourchette à gauche, veiller à ne pas renverser une feuille de la salade que l'on tourne, coutumes anachroniques et désincarnées par la ville.

Le paysan, qui lutte (luttait ?) pour l'espace et le blé, demeure en alerte permanente : les objets ne sont que des outils, des incitations à l'action. Il ne conçoit pas le repos quand la nature travaille, et seule l'obscurité, qui rend le champ impraticable, possède le pouvoir de l'endormir. Il préserve avant tout le lieu qui le nourrit, les flux s'équilibrent entre la terre et l'homme ; on veille sur les prairies pour les trouver touffues à la fenaison, on se guide aux épis lourds qui penchent leurs tiges à la moisson, on voit les baies mûrir, les fruits s'alourdir pour tomber tout naturellement dans la main du cueilleur averti par mille signes.

Et dans les villages, dans les hameaux et dans les fermes, il en va des enfants comme du temps. Lorsque la pluie arrive, les abeilles se tiennent à la porte de leur ruche, les abricots fleurissent quand les jours et les nuits s'équilibrent, et l'âne qui brait sans raison annonce le gros temps. Les filles naissent à l'année des nousilles (noisettes) et le ventre rond porte un garçon. Longtemps, dans les campagnes, on espérait un garçon, car il était le garant de la prospérité, de la continuation : il faut bien transmettre le rythme, aussi s'en inquiète-t-on. A Draguignan, les jeunes épousées frottent leur ventre contre la Pierre de la Fée, où l'on invoquait le miraculeux Saint Foutin de Varagne qui seul pouvait pallier à toutes les défaillances : ses ex-voto, en cire, d'un réalisme particulièrement saisissant, représentaient les parties débiles et affligées, au grand scandale des bonnes âmes étrangères à la région (Seignolle, *Folklore de la Provence*). Ailleurs on demandait sa force aux onguents, aux tisanes de passiflore, de céleri ou de myrthe, à la graisse de couleuvre ou de bouc. Et l'enfant vient. Bienheureux qui naît le dimanche, ou les pieds devant, ou paresseux, selon le lieu et ses saints

protecteurs. Comme pour les légumes, l'homme connaît des instants privilégiés où il va lui falloir naître, travailler, épouser et mourir. Dans la Saintonge, on a observé que les chats mangent leurs petits nés en mai, mais les enfants, eux, seront bénis. Plus loin, c'est une infâmie : « Ce qui naît au mois de mai, prends-le par la patte, jette-le là-bas ! » En Provence, ce n'est pas la saison des mariages, car on y offenserait la Vierge catholique, à qui le mois est dédié : « Noces de mai, noces mortelles. » Et les rites jalonnent les ans, meurent et se renouvellent.

Dans le Midi, et particulièrement en Provence, on a conservé dans beaucoup de familles la coutume de manger un coq au Jour de l'An, un animal monstrueux qu'on bourre de chair à saucisse, de foies de poules et si possible de truffes ou de marrons. Dans les maisons riches, on accompagne ce coq de douze perdreaux, de trente truffes noires, de trente œufs. Le coq représente l'année, les perdreaux les douze mois, les truffes les nuits et les œufs les jours. On salue ce mets symbolique, les enfants surtout, par l'imitation de cocoricos ironiques et joyeux (A. Certeux, Le coq du Jour de l'An).

Passant d'un âge à l'autre, d'une saison à l'autre, le paysan passe d'une besogne à l'autre. Le père abandonne un jour sa charrue à son fils, et ainsi de suite. Quand il ne peut plus rien faire, il disparaît. Pour ce dernier passage, on l'accompagne avec religion et c'est souvent la seule fois. Encore faut-il mourir selon les règles : expirer le dimanche, c'est entraîner un proche parent dans la tombe : « Quand la terre s'ouvre le dimanche, elle appelle quelqu'un. » Là encore, la nature prépare au deuil : si les fleurs poussent hors saison dans le jardin, la mort rode. De même si l'on rêve de lessive, ou si le sel refuse de fondre dans la main jaune du moribond. Et quand ce dernier finit par s'éteindre comme une vieille chandelle, on le pare, on le prie, on arrête l'horloge, on voile les glaces pour que l'âme du défunt ne s'attarde pas dans la maison à s'y mirer. Ce n'est pas toujours triste, et les poules n'en arrêtent pas pour autant de pondre, et les vaches ont du lait à gicler dans le seau. Et, soyons plat, l'été revient après l'hiver. Il arrive même qu'on entonne des refrains de ce genre, au dîner d'enterrement : « Si tu n'avais point tant bu et tant mangé, tu ne serais point encore crevé. » Et l'on boit, et l'on mange, et l'on rit.

Pour l'homme industriel, la maturité devint celle des affaires, et l'expérience s'effaça devant la vigueur physique, et nerveuse : du berceau de l'innocence au déclin du tombeau, le citadin déboule par paliers les décennies de sa vie hâtive et brouillonne. L'enfant et le vieillard, de chaque côté du pont, deviennent des marginaux qu'il faut prendre à charge. Et l'infantilisme se confond avec la sénilité dans une même injure, dans un semblable irrespect. Lorsqu'on feuillette les gravures du siècle dernier, ou du début de celui-ci, qui représentent les « âges de la vie », on s'aperçoit que les échelons sont gravis par couples. Presque toujours. L'homme y apparaît « social », et la femme n'est présente, discrète, que pour perpétuer et transmettre les règles de la vie bourgeoise. Au sommet, le quadragénaire : « A quarante ans a réussi, il en est fier, content aussi. » Puis l'on voit qu'au fil du temps les gravures elles-mêmes se modifient, les arbres en disparaissent, et les oiseaux, et ce décor de jardin qui ornait les plus anciennes. Résultat : en mars 1967, dans l'Est du Canada, un garçon de onze ans mourait de vieillesse.

Hyma Ladouce

cours, gros ours, le nouveau monde est derrière toi

Telles les fleurs coupées jetées par les enfants nubiles sous les pas du sultan Al Saharaji, les espèces jonchent le long chemin de l'évolution. Fougères géantes, ordinateurs de la première génération et ptérodactyles ont vécu. L'espèce homme s'est arrogé l'espace, l'air, l'eau et le feu : ses automobiles font jaillir l'hémoglobine des hérissons en dessinant des étoiles multibranches sur les chaussées, très op art, son alchimie brûle les insectes et les plantes par d'étranges produits de synthèse, ses représentants mêmes ont encadré la décadence des espèces en créant la culture et l'élevage. Nous serons sept milliards en l'an 2000 et les bêtes sont les indiens de cette progression féroce : elles meurent. Si vite que les zoologues pourraient bien inscrire « espèce éteinte » un peu partout dans les grands livres qui compilent les plumes, les poils, les sabots et toutes ces sortes de griffes.

Pour certaines espèces, l'encre a déjà séché : le dodo, le zèbre quagga, le pigeon migrateur américain ou l'hippotrague bleu sont définitivement éteints. Bien sûr, il y a la grande loi de l'évolution, le « printemps toujours recommencé de la vie » et les espèces qui règlent le lourd tribut de la mutation. Mais depuis quelque temps, tout va plus vite et on compte 250 à 300 candidats à l'extinction. En France simplement, une bonne dizaine d'espèces sont menacées. Déjà, le feulement du lynx s'est tu dans les Pyrénées et les seuls loups que l'on rencontre sont en rupture d'élevage. Vautour fauve et gypaète, chouette, grand et petit ducs : les rapaces sont très, très rares. Côté plume toujours, il n'y a que 2 000 grands tétras pour gratter les aiguilles des pinèdes, et les macareux moines, pingouins volants au bec irisé, ont tôt fait de se compter. Pour les cigognes, un tour en Alsace vous montrera combien elles sont devenues rares.. Les carnassiers, renards, genettes et loutres prendront bientôt place dans le bestiaire de l'imaginaire. Mais c'est vers quatre espèces que les écologistes tournent leurs regards fiévreux. Le « cerf de Corse » n'a plus que cinq représentants qui agonisent près de Casabianda. La colonie des « ibex des Pyrénées », un bouquetin mâtiné d'isard, est un peu plus nombreuse, mais son avenir n'est guère plus riant. Le « moine-phoque de Méditerranée » devrait lui aussi s'éteindre définitivement. De même que le « Desman des Pyrénées », animal peu triste et qui sera unanimement regretté si l'on sait qu'il s'agit d'une taupe nageuse au museau spatulé et tordu vers le haut.

Huguette Genest, une grosse tête du laboratoire de zoologie du muséum d'histoire naturelle, explique l'hécatombe : « L'assèchement des marais, la coupe des forêts et les changements de méthodes dans l'agriculture suppriment à la fois l'habitat et la nourriture pour beaucoup d'espèces. Si l'on y ajoute l'extermination par la chasse, on comprend l'ampleur de l'appauvrissement auquel on assiste. » Parfois, le milieu même devient inquétant, pareil à un tapis qui se dérobe sous les pieds du marcheur. Les hippopotames se dessèchent dans le lac Baringo au Kenya où des travaux de terrassement ont abaissé le niveau des eaux ; soixante-dix pour cent des macareux bretons ont achevé leur dernier plongeon dans la marée noire déversée par le Torrey Canyon et les cétacés malades des boues rouges échouent sur les côtes corses. Mais les grandes catastrophes sont incomplètement génocides. Le plus souvent, les espèces meurent à feu doux, tuées ou oubliées d'hommes qu'elles n'intéressent pas. La Nature n'est plus magique lorsqu'elle est racontée dans les dépliants de Massey-Ferguson ou de Rhône-Poulenc.

La fin des espèces, c'est la fin des dernières sociétés « anciennes ». On y combattait aussi les « mauvaises » herbes et les animaux « nuisibles ». Mais si le loup était traqué et la chouette clouée sur la porte, nul n'aurait osé tuer le diable tout à fait. Et le grillon protégeait le foyer, comme la poule noire, soignée par le maître lui-même. Pour repousser le mauvais sort, vingt-cinq « plantes de la Saint Jean », toutes « mauvaises herbes », devaient être cueillies sur le domaine et disposées en croix sur les étables. L'agriculteur aux yeux dessillés par la science, désherbe, aplanit, déboise, phytosanétarise et rend un peu plus bancale la pyramide des espèces. Ne cherchez plus les bisons d'Europe hors de quelques forêts polonaises : le sauvage animal réclame cinq cents hectares de chlorophylle continus pour vivre. Grandes prairies ou forêts profondes, il ne les trouvera plus en France. Plus modestes, les loutres ou les oiseaux marins, meurent, tués par les routes de bord d'eau, follement panoramiques, qui les privent d'abris naturels dans les falaises ou les berges. La horde touristique, enfin, peuple exagérément les endroits les plus sauvages. La fragile édelweiss est cueillie par les citadins et le lys des sables, qui ne peut pas vivre à plus de douze mètres de la mer fleurit fort peu. On le trouvait en trois endroits sur la Méditerranée : à l'embouchure de l'Argens où il a disparu après l'installation de cabines de bains, à Brégançon où des touristes pavloviens le piétinent en tentant de voir bronzer Pompinœud le replet, et en un troisième lieu que l'on se gardera d'indiquer aux arracheurs de bulbes floraux.

Marais asséchés, champs ouverts, talus et haies arasés : le paysage plie devant l'agriculteur et ses machines à déchirer la terre. Orchidées, plantes de tourbières, renonculacées ne peuvent parasiter dans les sillons du labour. Pinsons, fauvettes et rouges-gorges sont sans refuge et les rapaces perdent jusqu'aux arbres creux des vieilles haies pour nicher. Lecteur, il ne te sera pas épargné dans cette désolante énumération, les méfaits des pesticides. Les couvées stériles des perdrix et les brûlantes crises hépatiques des mangeurs d'insectes et des avaleurs de mulots.

La mutation de la forêt emporte enfin une floppée d'espèces. L'office des forêts remplace les feuillus, comme les chênes ou les hêtres, par des conifères qui sont plus rapidement rentables. Les herbacées et les plantes de sous-bois disparaissent de ces usines à résineux où demeurent seulement quelques fougères aigles et des coléoptères esseulés.

L'espèce homo faber a découvert le feu et en a beaucoup joué, intensifiant la lutte des espèces. Buffalo Bill a été le plus grand acteur du génocide des bisons d'Amérique et il ne s'est écoulé que 27 ans entre la découverte du rhytine de steller en 1741, au large des îles Aléoutiennes et la mort du dernier de ces veaux marins, énormes dugong bardés de graisse et de chair qui pouvaient peupler les aqua-fermes du futur. En France, deux millions d'individus promènent dans leurs portefeuilles un étrange carton qui leur permet de tirer sur tout ce qui frémit. La trentaine d'ours qui s'étiolent dans les Pyrénées osent à peine se montrer sur le versant français, explique un garde-chasse, car les braconniers y ont le piège et le fusil féroces. Les ours sont pourtant protégés et les bergers ont le droit — dont ils abusent — de se faire dédommager des brebis emportées. Les pièges ou le poison servent une chasse aveugle et les genettes râlent dans les pièges tandis que le rusé renardeau a les flancs brûlés par la strychnine.

l'homme n'accepte pas que la lutte des espèces, et donc l'élimination des élément vieillis et à faible motricité, joue contre lui. Le dernier loup « sauvage » a été abattu en 1954 en Lozère.

Des espèces disparaissent peut-être, mais d'autres arrivent : pensez-vous. La constante mutation charrie bêtes et plantes en un spectacle doux à la rétine du naturaliste. Pas tellement. Bien sûr, des espèces apparaissent. En France, on a accueilli le doryphore, la tourterelle turque, le rat musqué, la chenille processionnaire du pin. Toutes étaient importées. Du neuf, du pas frelaté jaillissant dans un grand élan darwinien, il n'y en a pas. Et c'est pareil ailleurs : l'ensemble des espèces animales et végétales est en voie de régression et sa relève se fait attendre. François Terrasson, qui tient un grand registre de tout ce qui meurt ou naît au muséum d'histoire naturelle, explique : « Le signe de la poursuite de l'évolution est l'apparition d'espèces nouvelles, or depuis quelques dizaines d'années on a compris : l'évolution est arrêtée et il y a fort peu de jeunes espèces. » Bien sûr, reconnaît-il, il y a quelques cas isolés comme les épervières, des pissenlits mal nés dont les caractères changent sans cesse. Quelques comptables se querellent tristement sur le nombre de leurs étamines, mais leur débat ne cache pas l'inquiétant coup de frein : l'évolution est au point mort. La pause est quasi-générale alors qu'il y avait toujours eu un secteur qui mutait très fort, comme les reptiles au secondaire ou les mammifères à la belle époque du quaternaire. Comme les serpents qui changent de peau à l'écart, la mutation des espèces se produit, croit-on, dans l'isolement. Mais aujourd'hui, c'est l'inverse qui se produit, l'échange, le grand brassage des espèces sont la règle. Les cargaisons d'agrumes transplantent les insectes d'un continent à l'autre et les chevaux ont depuis longtemps découvert l'Amérique. Les Européens mangent l'étrange fécule de Parmentier et l'écureuil du continent niche dans les arbres de Grande-Bretagne. Les espèces vieilliront ensemble.

En 1922, les Japonais déclarèrent « monument historique » le « lapin de Riou Kiou ». Aujourd'hui, il a pratiquement disparu, mais l'on a trouvé mieux pour sauver nos vieilles espèces : la réserve. Pour les animaux, ce n'est pas forcément le pied. Les deux dernières dizaines de « rhinocéros de Java » ne rigolent pas tellement. Observés par vingt-sept scientifiques, ils osent à peine baiser : le moindre câlin ressemble à une partouze généralisée au sein de l'espèce, elle est saluée par les vivats des témoins qui veulent sauver la race.

Jean-François Reuterre

Quand trépassent les cigognes

Certaines espèces supportent tout à la fois : une chasse moderne, la disparition de leurs territoires, et une hostilité ancestrale. Le loup reste le bouc émissaire de nos terreurs. Que l'un des quelques milliers élevés en France s'échappe et c'est aussitôt la battue. Un loup l'a vécue l'été dernier au nord de Paris. Très cool, il tuait de-ci de-là un bétail pour survivre. Un cafetier citadin l'a abattu : l'idée de son existence le dérangeait jusque dans la ville. Et pourtant, le loup du Gévaudan qui tua près de cent personnes, a été abattu il y a déjà 215 ans par le fougueux fusil de Jean Chastel. La dernière victime humaine du loup fut une vieille femme, en 1918, à La Chapelle-Montbrandeix, en Haute-Vienne. Mais

I. Quand le coq chante à la veillée il a déjà la queue mouillée...

« Expérience précède science. Voici ce qui en est :

Pour savoir le temps qu'il fera tout à l'heure,
Souviens-toi de celui que tout à l'heure il faisait.

Le temps d'aujourd'hui te prédit celui de demain. »

A force d'observer le chardon rebelle, de scruter l'horizon, d'épier le vol des corneilles et de suivre celui des mouches, les paysans ont depuis des siècles disséqué la pluie et le beau temps, et des milliers de comptines et de dictons rythment cette longue et lente expérience. Etrange météo populaire, où tout s'explique, où tout se prévoit et se lit, où on ne dit pas « Nouvel An », mais « Saint Jean », où la Saint Michel prévoit l'automne et la Saint Médard les pluies. De leur côté les citadins attendent impatiemment le bulletin quotidien, déversé froidement par des météorologues pompeux. Un joli progrès qui substitue « mois de février pluvieux » à « mois de février, parapluie ne manque d'emporter », ou à « zones de haute et de basse pression », « pluie aujourd'hui, soleil demain ». De toute façon, pas d'illusions : les prévisions sont aussi valables dans les deux cas. Et le savoir qui s'en va, c'est aussi ces quelques proverbes souvent vérifiés qui disparaissent, ou se perdent dans la langue courante.

En perçant le halo de pollution qui sévit au-dessus des villes, peut-être pourrions-nous interroger le ciel ; dans les campagnes, quelques sages guettent encore le rose des nuages :

« Rose le soir, met l'eau à l'arrosoir,
Rose le matin, met l'eau au moulin. »

Et si, par chance, les nimbus menaçants se dissipent, espérons qu'ils ne laisseront pas la place au « soleil de chien », faux soleil, fourbe et tompeur, ou au soleil du matin « qui n'a aucune chance de durer tout le jour ». Et attention à la couleur : « soleil pâle en se levant ou rouge en se couchant, signe de vent ». Surtout, ne pas s'embrouiller, appliquer scrupuleusement la solennelle sentence, et tout est clair.

Toujours plein d'espoir, et animé d'une foi sans borne, le paysan de la Manche, impatient de la pluie, tire sur les nuages et brûle un balai neuf, pratiques sûres visant à attirer la bise et le grand vent, porteurs des pluies bénéfiques. « A peu de pluie chiet grans vans », murmure-t-il en tirant ses salves d'honneur, pendant que se consument les restes du manche à balai. Une inspection détaillée de la lune s'impose ; que celle-ci ait les « cornes tournées vers le bas », et demain il tombera des cordes ; mais, si sa face est bien blanche et pâlote à souhait, qu'il se rassure : il fera beau demain. Et si vous n'avez jamais vu de corne à la lune, cherchez bien, cela doit se trouver ; c'est un astre fort capricieux, goguenard et sournois :

« Lune qui naît belle
Dans trois jours mauvaise
Lune qui naît méchante,
Dans trois jours charmante. »

Quant au berger solitaire, qu'il ne s'ennuie pas trop : habitué à compter les étoiles, il saura que la pluie est proche « si les étoiles sont noyées », ce qui est tout à fait logique, et qu'un beau soleil brillera si elles scintillent. Qu'il guette l'étoile filante dans le ciel de septembre ; le vin sera bon si elle apparaît.

Cependant, l'unanimité ne se fait pas toujours sur les principales apparitions célestes, loin de là. La plus redoutée est sûrement le tonnerre, dont l'origine est très contestée. Le paysan Breton racontera à qui veut l'entendre que le diable bat sa femme, l'Arverne, que le diable remue son blé, et le laboureur du Perche préfère le voir jouer aux quilles. Grand Lucifer n'est pas toujours en cause : le Bon Dieu s'en mêle dans le Poitou, où il est sensé brasser des noix, en Normandie où il prépare le trousseau de ses filles, et dans le Hainaut où il charrie même ses gerbes... Mais, quoi qu'il en soit, le tonnerre n'annonce pas toujours l'orage.

« Tonnerre au matin
De vent signe certain. »

Et l'arc-en-ciel n'a rien à lui envier. La « ceinture d'Iris » n'est pas très bien vue dans les campagnes, elle empoisonne l'eau de pluie et modifie paraît-il le sexe de ceux qui s'attardent dessous. L'arc aux centaines de noms et d'interprétations ne vaut vraiment pas mieux que l'éclair et la foudre ; le brouillard laisse le temps qu'il a trouvé, de même que le mistral ; et la tramontane, ni bonne ni saine, ne vaut pas mieux que la bise, qui estive autant qu'elle hiverne. Affirmation mainte fois vérifiée. Toutes ces croyances à l'aspect naïf et simple ne sont pas toujours l'expression de la seule superstition : c'est le fondement même de la météo populaire. Il suffit d'y croire...

Cependant, sans être forcément un fervent cultivateur lié à jamais à sa terre, on peut encore, surpris par de bucoliques errements, vérifier aisément quelques proverbes sentencieux sur la faune des campagnes. « Limaces qui sortent sont un signe de pluie. » Apparition courante : la limace, sentant le temps pluvieux, sort et se montre, couverte d'herbes vertes et de terre déjà humide. C'est bien une des rares exceptions. Car, pressentant l'approche de l'orage, la vie animale s'agite et chacun cherche un abri sûr.

Tandis que le crapaud s'essaie au chant, la grenouille froussarde s'enfouit dans la vase et disparaît. Les guêpes profitent de l'humidité ; des nuées d'insectes tourbillonnent, les abeilles s'acharnent et piquent, les moustiques agacent, « les mouches et les taons piquent par mauvais temps ». Mais tout ne saute pas si facilement aux yeux du prome-

LES JEUX DU GRAND PERE LA FIGUE

Pourchassés par les concierges, s'empêtrant les genoux dans les grillages qui emprisonnent des pelouses rabougries, les gamins des villes miment les grands du foot, Eliott Ness et Steve Mac Queen. La télé et l'HLM ont uniformisé le jeu, épuisant un héritage de farces, de rondes et de bricolage, pourtant riche de mille trouvailles et irrigué de suc provincial. Naïveté, bourrades et chansonnettes, les jeux de grand-papa se diluent dans l'oubli.

Voici, à la mode de Flandres, la recette de la **main-chaude :** l'un des joueurs enfouit sa tête dans le giron d'une personne assise qui lui cache la figure avec un tablier ou un mouchoir. Sur son dos, il place l'une de ses mains, paume vers le ciel. Les autres joueurs frappent vigoureusement cette paume, à tour de rôle, jusqu'au moment où le frappé nomme celui qui a donné la tape. La main-chaude s'appelle également **bleusse-main,** d'après la teinte que prend la main sauvagement frappée.

Que plaisante et animée est la **Montagne du Diable !** Les joueurs se divisent en deux groupes égaux en nombre, les anges et les diables. Les premiers montent au sommet de la montagne (talus, monticule, etc.), les autres restent au pied. La partie s'achève quand les anges ont attiré à eux tous les diables ou quand ceux-ci ont fait descendre tous les anges. La force, l'astuce, l'adresse, tous les moyens sont bons dans ce combat digne de l'Apocalypse.

Le pois qui danse. Transpercez un pois avec une épingle. Introduisez par la pointe une partie de cette épingle dans un tuyau de pipe. En soufflant par l'autre bout du tuyau, vous faites tressauter le pois et l'épingle. Tristement confiné dans un cercle tracé sur le sol : **le rat.** Le joueur-rat tient une ficelle, l'autre bout est empoigné par un acolyte. Les autres joueurs cherchent à frapper le rongeur avec un mouchoir noué. Celui qui est touché par le partenaire du rat devient rat à son tour.

Descendons sous le soleil languedocien. Une variante débile de la plus niaise des bonnes farces nous y attend : l'humiliant pico-nas (pique-nez). J'interpelle un petit camarade et, feignant de lui montrer une tache sur son gilet : « Gaito qu'uno taco ! » Surpris, l'autre baisse la tête pour regarder la tache, et reçoit une tape sur le nez. « Pico-nas ! » Ah ! Ah ! Ah !

neur distrait. A-t-il remarqué la belette qui traverse le chemin, signe de pluie certaine pour le paysan dauphinois, a-t-il entendu le hululement de la chouette à l'Ouest, qui prédit le beau temps ? Tout juste peut-il suivre le berger qui rentre ses moutons paniqués par l'ouragan qu'ils ont par avance deviné ; et, dans la basse-cour, le soir, s'il entend chanter le coq, qu'il se couvre bien, car « quand le coq chante à la veillée, il a déjà la queue mouillée ».

Et il ne verra certes pas la chauve-souris qui est sortie avant la nuit, pour parer à sa façon le mauvais temps qui approche.

Une fois rentré chez lui, qu'il médite donc sur la prévision du temps, et qu'il observe bien son chat, en répétant cette comptine :

« Lorsqu'un chat fait sa toilette,
S'il ne se frotte pas le nez,
Signe de beau temps.
Mais s'il passe sa patte par-dessus l'oreille,
Signe de pluie. »

Encore plus accessible au citadin, s'il est plein d'espoir et de patience, l'étude des plantes permet d'intéressantes prévisions sur le temps à venir. L'oignon et l'ail vont de pair :

« Oignon à trois pelures
Verra fortes gelures.
Ail mince de peau
Hiver court et beau. »

Supposons que l'oignon renforce sa peau en cas d'hiver très rude, mais restons tout de même sceptique quant à cette heureuse coïncidence, qui vient à point. Si la preuve n'est pas faite, mieux vaut recourir au chardon piquant ou à l'artichaut, que l'on accroche à sa porte, ostensiblement :

« On accroche un chardon à la porte de la maison.
S'il se ferme, c'est signe de pluie
S'il s'ouvre, signe de beau temps. »

Que les tenaces partent aux champs, qu'ils distinguent la forte odeur des fleurs, et observent l'affaissement de l'herbe, qu'ils vérifient si la carline vulgaire, plante qu'ils connaissent sûrement, ferme son capitule. L'humidité et la pluie viendront à point récompenser leur obstination.

Et, bientôt, leur cor au pied les fera atrocement souffrir, douleur stimulée par l'air pluvieux : « si le cor au pied se réveille, bise et temps vif pour le lendemain ». Les rhumatismes deviennent vraiment insoutenables, plus vifs quand l'atmosphère est chargée d'humidité. Les cheveux frisent, se rebellent, le corps tout entier s'en ressent. Et si tout le monde n'a pas de cor au pied en guise de baromètre, de douleur rhumatismale pour mesurer le degré d'hydrométrie, du moins peut-on, en combinant tous les éléments, prévoir soi-même le temps qu'il fera.

Dans les campagnes, la météo populaire est encore très vivace, toutes les conditions sont remplies pour cela. A la ville, la chose est à créer, en s'inspirant de ce dernier dicton : « quand le sel, le marbre, le fer, les vitres transpirent ; quand le bois des fenêtres et des portes se gonfle ; c'est signe de pluie ou de dégel ».

Et on chuchote qu'à Paris, quelques individus vêtus de noir se réuniraient tous les soirs sur la butte Montmartre et, munis d'étranges appareils d'optique, scruteraient les horizons...

Patrick Zerbib.

Pour ceux qui veulent en savoir très long, il est recommandé de consulter le dictionnaire de météorologie populaire de J.A. Chassagny, Ed. Maisonneuve et Larose.

Brisant sous la savate le thym et le serpolet, les écoliers d'Aureille prenaient le soleil aux accents de **Moun grand-la-figo** (mon grand-père la figue). Une comptine désigne le grand-père. « Qui sera grand-père Figue, ce sera toi grand nigaud. ». La-figo fait semblant de mettre sous clé des friandises. Puis il s'éloigne, ignorant les garnements qui le guettent, forcent sa resserre imaginaire et dévorent ses provisions. Galopade effrénée : le grand-père, inopinément revenu, poursuit les voleurs. Qui est pris devient la Figue.

Non loin de là, à La Roquebrussane, le **chinchan choli** fait un malheur. Quoi de plus pervers que de se presser à la queue-leu-leu contre un mur, et le plus fort possible ? Celui que la pression étouffait, s'éjectait, la poitrine râpée par la pierre sèche, et laissait sa place à un autre. Elargissons les horizons, gonflons nos poumons des brises salines de l'Armorique, déchaînons enfin la barbare violence de la soule. Un ballon de cuir lancé en l'air, que chaque camp s'acharne à conserver. Cérémonie séculaire, le combat de soule connut ses hautes faits et ses issues funestes. Il fut proscrit à Pont-l'Abbé après une empoignade mémorable où cinquante champions, qui n'en voulaient point démordre, se noyèrent dans l'étang qui baignait les murs de cette cité ! Bretonne également, investie de plus d'un espoir indépendantiste, la galoche est strictement réservée aux garçons. Une fille s'y déshonorerait aussi définitivement que dans une salle de billard. Debout sur un sol uni, un petit morceau de bois, de roseau ou de liège : voilà la galoche (ou stouf) dont le sommet se couronne d'enjeux. Chaque joueur extirpe de son ialc'h (bourse de toile) deux palets. Il doit lancer les palets assez habilement pour culbuter le stouf et pour que la monnaie renversée soit plus rapprochée de l'un des palets que de la galoche. Hein ! Fallait le trouver, ça ! Et qui réussit ramasse les enjeux.

Ah ! enfants, quel héritage se perd entre vos doigts engourdis ! Que savez-vous encore des 1 095 jeux, 5 030 formulettes et comptines, 939 virelangues, 163 cris d'animaux, 36 gages et pénitences, 2 271 rondes et chansons, 1 531 devinettes ? Je retiens sous ma langue le goût de pain noir que me laissent le biscou, le croqué, la molète, madame Lala, le pétard de boue, la Belle Angélie, le martinet, la crosse et le jeu de courdello, le viro-gau, la sarta et les osselets.

Yves Gloux.

C'est toi l'andouille

Roudoudou n'a pas de femme
Il en fait une avec sa canne
Il l'habille en feuilles de chou
Voilà la femme a Roudoudou.

Un deux trois — mon père fouettez-moi
Quatre cinq six — levez ma chemise
Sept huit neuf — tapez comme un bœuf
Dix onze douze — mes fesses sont toutes rouges

Une tablette de chocolat
S'en allait à Rome
Elle dit à ses enfants
de garder la maison
Si un pauvre vient
Donnez-lui du pain
Si un riche vient
Mettez-le dehors !

On ne recense pas les comptines. Elles sont aussi nombreuses que les bouches enfantines qui les chantent, les ressassent, les transforment. De graves messieurs à barbiche ont tendu leurs oreilles cacochymes, bientôt relayées par des micros puissants ; Il en est sorti une classification rigolote : formulettes d'incantation, formulettes d'élimination, formulettes pour les jeux de balle, de corde... Inséparables des jeux, elles en rythment les moments, désignent les participants, fixent les fonctions : toi tu seras chat, toi tu colleras, toi tu comptes pour du beurre. Le hasard est maître, il lui faut un médium, un oracle. L'opération provoque un certain émoi, dans l'attente de l'arrêt fatidique. On triche parfois, alors on recompte ou on utilise une autre formule. Au besoin on l'invente. Beaucoup de comptines sont faites de « mots sauvages », nés d'allitération d'onomatopées. Certaines vont chercher leurs rythmes dans la grammaire : chou hibou genou, d'autres vont caresser l'histoire sortant de l'école nous chantions : en quatre cent cinquante et un, Wao le laid roi des huns, envahit la Gaule... Poèmes spontanés, les enfants qui jouent dament souvent le pion aux surréalistes et à leurs écritures automatiques ; Max Jacob Desnos et Prévert aimaient trainer dans les squares pour se mettre en train. Trouver sans réfléchir, accueillir sans critique, mais non sans jouissance toutes les images du monde tous les tohu bohus verbaux ; essayez, redevenez, des enfants poètes, et trouvez un peu la comptine cachée du numéro.

Un petit chien blanc
Porte à sa maman
Un petit panier
Tout rempli de thé
Sentez la rose
Sentez l'œillet
Tout frais

Pic nicdouille
C'est toi l'andouille
Je ne me marierai pas
Avec une andouille comme toi !

En allant à mon jardin
Je rencontre un gros lapin
Je le mets dans mon chapeau
Il me dit qu'il a trop chaud
Je le mets dans mon gilet
Il me dit qu'il a trop frais
Je le met dans ma culotte
Il me ronge la carotte

Lune lune je te vois !
C'est madame Croquebois
Qui baptise ses enfants
Les petits comme les grands.

III. Au fond des chaudrons... la fête.

Ayant dansé tout l'été, la communauté se trouva fort dépourvue quand l'hiver fut venu. Ce fut grande famine dans la masure désertée. Et dans les rêves de chaque nuit tournaient en obsession les fruits juteux et perdus de l'été. « Ah... la belle pêche ! » — « Te souviens-tu de ces raisins dorés » Les ventres se tordaient de regrets et les estomacs gargouillaient leur désespoir. Au printemps suivant, Valentin décida d'une grande réforme : il s'en alla voir Germaine Sourri, fermière avisée qui pendant les frimas montrait toujours bonne mine et panse rebondie. « Comment diable faites vous, la commère ? » dit Valentin. Votre livret de caisse d'épargne est-il si nourri que vous puissiez à la ville vous offrir tout l'hiver des fruits dorés d'outre-mer que de hardis navigateurs ramènent à grands frais ? »

« Pauvre nigaud ! dit la fermière. Ma bourse est aussi plate que ma triste mammelle. Mais vois en ce placard... » Et sous les yeux ébahis de Valentin, s'étalèrent de pleines étagères de petits pots de grès, des bocaux joufflus, mille choses succulentes que l'industrieuse Germaine Sourri avait condamnées à l'éternelle fraîcheur. « Qu'est cela ? », dit Valentin, pointant le doigt sur un pot rubicond où se pressait une cohorte de mirabelles.

« Ecoute, petit ignorant, laisse-moi te conter comment le fruit mort à l'automne ressuscite en hiver dans mon assiette ».

LA CONFITURE : MYTHES ET REALITE

« Commençons donc par là. Pour les confitures, essaie d'abord par petites quantités : en cas de désastre, tu seras moins triste. Pas d'économie sur les fruits : ils doivent être parfaitement sains, ni tachés, ni meurtris ni trop mûrs, ni attaqués par les insectes. Pour la cuisson, choisis un récipient à fond large et à bords évasés afin de permettre l'évaporation de l'eau sur une grande surface. Attention ! Si tu as récupéré la bassine en cuivre de ta chère Mémé, n'oublie pas qu'elle n'est utilisable que pour une cuisson. Les fruits ne doivent pas y macérer, la confiture en aucun cas y refroidir. On peut très bien réussir des confitures sur une cuisinière électrique et dans un chaudron ordinaire. Si tu n'as pas de recette précise, calcule généralement un kilo de sucre pour un kilo de fruits. Mets dans une bassine 200 g d'eau et le kilo de sucre, remue à feu doux jusqu'à ce que le sucre soit fondu, augmente la chaleur dès que l'ébullition est déclarée et que le mélange devient transparent. Ajoute alors les fruits lavés, équeutés, dénoyautés ou coupés en petits morceaux. Il se dégage une vapeur abondante. Pas de panique, ce n'est que l'eau contenue dans les fruits qui disparaît. Commence alors une période de cuisson plus ou moins longue selon les fruits employés. On compte en gros, dès que les fruits sont plongés dans le sirop, dix minutes d'attente pour la rhubarbe, vingt minutes pour les abricots et tous les fruits à noyaux (mirabelles, pruneaux, reine-claude, pêches, cerises) ainsi que les fraises. Il faut en revanche attendre trois quarts d'heure pour les poires une heure pour les oranges, une heure et demi pour les pommes. Remue de temps en temps avec une cuiller en bois pour que le mélange n'attache pas. Pendant la cuisson les impuretés contenues dans les fruits remontent à la surface et forment une écume. Enlève la en une seule fois en fin de cuisson

La mise en pot doit être méticuleuse. Les pots, lavés à l'eau bouillante, ont été mis à sécher sans être essuyés. On y verse la confiture et l'on couvre à chaud avec un papier de cellophane (**en aparté** : vendu avec caoutchouc dans toutes les bonnes drogueries), ou à froid en coulant une couche de paraffine fondue. Enfin, conserve la confiture dans un endroit sec à l'abri de la lumière ».

— « Comme c'est simple ! dit Valentin émerveillé. Mais pour les nèfles dont je suis friand ? »

— « Pour un kilo de fruits, 750 g de sucre, un quart de litre d'eau. Utilise des fruits très mûrs, presque blets. Fait-les cuire à l'eau puis passe-les au presse purée pour enlever les pépins et les peaux rugueuses. Pèse, ajoute le même poids de sucre et laisse cuire à feu doux quinze à vingt minutes.

— « O la mère ! vous oubliez la rhubarbe !

— « Fais excuse, petit goinfre. Epluche donc ta rhubarbe en enlevant le plus possible de fils (coupe les tiges en petits morceaux, c'est plus facile !). Lave, égoutte et mets dans une bassine avec le sucre et l'eau. Amène à ébulition et laisse cinq minutes. Eloigne du feu et couvre. La vapeur en se condensant va ramollir tes tiges. Remets sur le feu et laisse cuire vingt à trente minutes en remuant de temps en temps jusqu'à ce que le sirop épaississe. Tu peux toujours ajouter si tu l'aimes un peu de canelle.

— « Voilà bien pour les fruits. Mais devrai-je me passer de ces tomates vertes qui font ma joie ? »

— « Oh que non, pauvre pomme ! Epluche, coupe, épépine tes tomates. Dispose-les dans une terrine en alternant une couche de sucre et une couche de tomates, laisse macérer une nuit dans un endroit frais Le lendemain ajoute un citron coupé en fines tranches, et mets le mélange dans une bassine. Laisse cuire une heure en remuant tendrement. La confiture est cuite quand les fruits deviennent ambrés et translucides.

LA GELEE, CETTE INCONNUE

« La gelée est à la confiture ce que la peinture à l'huile est à la peinture à l'eau, puisqu'il faut obtenir un mélange totalement transparent, sans impureté ni trace de pulpe ou de pépin. Pour réussir une gelée, il faut utiliser des fruits qui contiennent à la fois de l'acidité et de la pectine, élément qui favorise la prise de la gelée. Commence donc par la gelée de pomme : elle présente l'avantage d'être peu coûteuse, et pratiquement inratable puisque les pommes, comme tu ne l'ignores pas, contiennent plein de pectine. Il faut compter deux litres d'eau pour un kilo de pommes, un kilo de sucre pour un litre de jus, et un demi-citron. Après avoir lavé et essuyé les pommes sans les éplucher, ôte les cœurs que tu gardes dans un petit sachet de mousseline. Mets les fruits en morceau dans une bassine avec l'eau, le sachet, le jus de citron, et fais cuire jusqu'à ce que les pommes soient très tendres. Verse le tout sur un tamis et laisse égoutter plusieurs heures sans presser les fruits. Pour un litre de jus ainsi obtenu, pèse un kilo de sucre, mélange avec précaution et chauffe jusqu'à ébullition en remuant souvent. Ecume. La gelée est cuite lorsque, glissant de l'écumoire, elle se réunit en lignes continues et non en gouttes sur le bord .

— « Inratable mais laborieux », remarqua finement Valentin.

— « De plus en plus facile, petit paresseux : la gelée de groseille à froid. Egraine les groseilles avec une fourchette, écrase-les, passe-les au tamis, pèse le jus obtenu et verse-le carrément dans une terrine. En tournant avec une cuiller en bois, ajoute peu à peu le double du poids de jus en sucre. Mets le tout dans de petits pots, places-les à la lumière, dans un endroit aéré, à l'abri de la poussière qui ne doit pas manquer, j'imagine, dans la communauté. Le lendemain ta gelée est prise. Elle est d'un goût très délicat, puisque les fruits n'ont pas été cuits, mais elle se conserve quand même moins bien que la gelée cuite ».

LA CONSERVE : NOSTALGIE OU IDEAL ?

— « Faut-il donc toujours réduire en bouillie ces fruits délicats ? Ne pourrais-je les garder entiers ?

— « Cela a un très beau nom, jeune Valentin, cela s'appelle la conserve, et j'y venais. Fais-toi la main en pleine saison, lorsque les fruits et légumes sont bon marché, les voisins généreux ou les paysans oublieux de leurs récoltes. Le matériel est simple : un stérilisateur, que tu peux avantageusement remplacer par une bonne vieille lessiveuse, et des bocaux à couvercles amovibles ou fixes. Ces derniers sont les plus pratiques, on les retrouve chaque année, il suffit de poser un joint élastique qui assure l'étanchéité du bocal. Rince les bocaux à l'eau bouillante, laisse sécher sans essuyer. Installe harmonieusement les légumes épluchés, grattés, ébouillantés quelques minutes et rincés. Recouvre-les d'eau bouillante salée (25 g par litre), ne remplis pas totalement, ferme. Place les bocaux dans la lessiveuse en les entourant de chiffons pour que le mouvement de l'ébullition ne les choque pas les uns contre les autres, et pose des poids dessus pour les maintenir verticaux sans quoi ils vont sauter allègrement et se casser. Faire bouillir trois quarts d'heure. Vérifie la stérilisation en tirant sur la rondelle de caoutchouc qui tient le couvercle. Si elle résiste, c'est gagné. Si le couvercle cède, recommence tout .

— « Je perds le fil : fruits ou légumes ?

— « On conserve les fruits au naturel de la même manière que les légumes. Après les avoir pochés dans de l'eau bouillante, on les rince, on les égoutte avec précaution, on les range dans les bocaux et on les recouvre d'un sirop bouillant préparé avec du sucre et de l'eau portés à ébullition : un kilo de sucre par litre d'eau pour les abricots, groseilles, fraises et framboises, 750 g pour les prunes, 500 g pour les cerises, les pommes, les coings, 250 g pour les poires, les raisins, les pêches.

Les haricots verts, les raisins, les champignons, après avoir été soigneusement nettoyés, peuvent être enfilés en guirlandes et mis à sécher. Si vous avez vraiment beaucoup de fruits et de légumes, vous pouvez toujours essayer de les lyophiliser élémentairement. On raconte que les carottes, navets, salsifis, oignons et autres poireaux sont faciles à conserver par dessiccation. Il suffit de les faire blanchir quelques minutes dans de l'eau bouillante salée (après les avoir lavés, grattés ou pelés). On égoutte et l'on met au séchoir (petit appareil peut coûteux que l'on suspend au-dessus des fourneaux). La durée du séchage dépend de la quantité d'eau contenue dans les légumes.

Il en est de même pour les fruits coupés en deux et dénoyautés (abricots, pêches), pelés et dépourvus de leurs cœurs (poires, pommes), voire entiers (figues, pruneaux, raisins), lorsqu'ils

IV. Qui cueille l'olive avant janvier laisse l'huile à l'olivier

La cueillette est encore l'agriculture la plus biologique. Il faut se lever tôt pour ramasser les plantes car c'est à l'aube qu'elles ont le plus de parfum. Evitez le massacre : ne jamais arracher les racines et prendre seulement ce que l'on consommera. Dans les champs, les récoltes ne sont pas faites en période de surproduction et, de toute façon, le travail mécanisé est mal fait et laisse au moins 5 % de la récolte dans les champs : il suffit de les glaner. C'est autorisé par la loi quand on ramasse des champignons, il est toujours plaisant de poser des colles au pharmacien en lui demandant de les reconnaître (c'est gratuit).. Toutefois, si l'épicier en blouse blanche vous laisse inquiet, consultez le bon bouquin : **Les Champignons**, de Patrick Joly (Hatier). Côté plante, on peut prendre **Les noms des fleurs**, de Gaston Bonnier (librairie générale de l'enseignement).

Dès le mois de mars, on peut court-circuiter les maraîchers et ramasser de la mâche. Plus elle est petite, plus elle est tendre, et c'est dans les champs de luzerne qu'elle est la plus repérable. Le pissenlit, quand il est jeune, est également bon à bouffer. Pour qu'il soit vraiment tendre et pas amer, il faut le prendre sur les taupinières où il pousse avec des feuilles jaunes. L'asperge se trouve surtout dans le Midi. Attention, c'est une plante bisannuelle, de sorte que l'on repère les coins à asperges en repérant, un an

sont mis à sécher quelques jours au soleil, ou dans un four à pain, ou bien même dans un vulgaire four de cuisinière (pratique mais petit). Si tu ne rechignes pas devant l'aspect assez lamentable de cette préparation, tu te régaleras cet hiver. Petit truc pour garder plusieurs mois du raisin frais : il te faut une cuve remplie d'eau et d'une pincée de sulfate de fer pour qu'elle ne croupisse pas, et un couvercle percé de trous posé sur la caisse. Cueille ton raisin avec le sarment et passe ce sarment dans le trou en laissant la grappe à l'extérieur. Change quand même l'eau de temps en temps. Si tu disposes d'un sous-sol frais et sec pas trop encombré, décide d'en faire un fruitier. Cueille les pommes et les poires à la main. Transporte-les avec précautions et laisse-les sécher plusieurs jours sur de la paille et au soleil. Il est alors temps de les installer dans le fruitier, sans qu'ils se touchent, sur des rayonnages garnis de paille ou de mousse très sèche. Pour absorber l'humidité excessive de l'air, dispose dans la pièce des soucoupes remplies de chlorure de chaux ».

— « Mais que puis-je faire pour me cuisiner des spaghettis à la sauce tomate sans recourir à l'inévitable tube du prisunic ?

— « Du coulis de tomate, naturellement. Prends des tomates bien mûres, pèle-les après les avoir passées à l'eau bouillante (c'est plus facile). Fais-les revenir doucement dans de l'huile d'olive avec sel, poivre, une pincée de sucre en poudre et un bouquet garni. Passe ton coulis au moulin à légumes — grille fine —, mets-le en bocaux et stérilise-le. Lorsque le bocal est entamé, on conserve quelque temps le coulis en le recouvrant d'une légère couche d'huile.

LE DESSERT EN BOUTEILLE

— « Et si nous parlions gâteaux, mère Sourri ? »

— « En voici justement un que je te conseille, ce far breton qui régala plus d'un pêcheur. Pour celui-là, il te faut quatre œufs, quatre cuillers à soupe rases de sucre, quatre cuillers à soupe rases de farine, un demi-litre de lait, une pincée de sel, deux cuillers à soupe de rhum ou de calva et trois cent grammes de pruneaux secs et facultatifs. Fais gonfler tes pruneaux dans du thé tiède. Mélange en une terrine les œufs entiers et le sucre jusqu'à ce que la mixture devienne blanche, incorpore peu à peu la farine, puis le lait. Touille bien, ajoute la pincée de sel et l'alcool. Fais chauffer un plat à soufflé avec une noisette de beurre. Lorsque le beurre est fondu, verse la préparation dans le plat. Egoutte tes pruneaux et répartis-les le mieux possible. Fais cuire à four assez chaud pendant un quart d'heure, puis à feu doux une demi-heure environ. C'est immanquable, délicieux et quand même assez étouffant ».

— « Tout cela me donne soif... »

— « Tu peux y remédier par un vin de pêcher, par exemple. Débrouille-toi pour trouver un pêcher non traité, prends-lui quarante feuilles que tu laisseras macérer deux mois avec un litre de vin blanc, 250 grammes de bonne eau-de-vie blanche et autant de sucre en poudre, dans un bocal soigneusement bouché. Filtre ta décoction avant de la déguster ».

— « Mon grand-père me parlait d'une confiture dite d'officier, d'ivrogne ou de vieux garçon... »

— « Et il avait raison. Au fur et à mesure que s'avance l'été, empile dans un grand bocal une couche de fruits, son poids de sucre, et recouvre d'eau-de-vie blanche. Tout est permis : fraises, framboises, groseilles, abricots, pêches, prunes, poires... Ne remue jamais et ferme hermétiquement. Quand le bocal est plein, cache-le et laisse le macérer au moins deux mois. Mais attention : cette confiture est abominablement traîtresse sous ses abords doucereux. Je préférerais te voir boire de l'eau, vu ton jeune âge. Voici quelques moyens pour lui donner plus de piquant : mettre dans un broc d'eau une croûte de pain grillée qui lui ajoutera un tout petit goût sucré pas désagréable ; ou verser un léger filet de vinaigre dans l'eau qui, en s'acidulant, devient nettement plus rafraîchissante. Tu peux obtenir toutes sortes de boissons en mettant dans un récipient d'eau des fruits préalablement séchés au four à pain ou tout simplement au soleil ; cerises, groseilles, coings, pommes, poires, prunelles, épines-vivettes, feuilles de frêne, fruits de l'aubépine, etc. On laisse le mélange reposer huit jours, quinze jours ou trois semaines et on s'en désaltère à longs traits. Tout recommencer si les fruits sont aigris ou tournés, ce qui se sent fort bien pour qui n'a pas perdu tout odorat.

— « Après tout ça, un bon café !»

— « Pas n'importe lequel. Un café de châtaignes, par exemple, mélange de betteraves séchées et arrosées d'huile d'olive auquel tu adjoins des châtaignes sèches : brûle ce mélange comme du café ordinaire et mouds-le. Un café de seigle, peut-être : faire macérer le seigle une nuit dans de l'eau froide, vider l'eau, la remplacer par une plus fraîche, qu'on porte à ébullition. Quand les grains ont crevé, jette le tout sur une passoire et lave trois fois avec de l'eau bouillante. Sèche rapidement les grains au soleil ou sur une plaque. Brûle-les comme du café, et réduis-les en poudre. Deux onces de poudre pour trois tasses, que tu fais bouillir un quart d'heure ».

DANS LE CORBEAU TOUT EST BEAU

— « Et pour les jours de grande misère, je ne vais tout de même pas manger du corbeau ! »

— « Détrompe-toi, garçon. Le pot au feu de corbeau te rappellera celui de pigeon. Le plus difficile consiste à attraper l'animal. Voici une vilaine recette de braconnier : tu prends un papier du genre craft (couleur se rapprochant le plus possible de celle de la terre) et tu fais des cornets coniques présentant une ouverture de la taille de celle d'un verre. Dépose quelques grains de blé dans le fond. Enduis les bords intérieurs du

cornet avec de la glue, creuse un trou en terre et dispose ton cornet dedans. Pour manger le grain, l'animal goulu glisse sa tête dans le cornet et s'englue les plumes de la tête au cou. Paniqué, il s'envole avec cette coiffe ridicule qui l'aveugle, grimpe en flèche, flippe et tombe épuisé comme une pierre. Il n'y a plus qu'à le ramasser, le plumer en l'ébouillantant, le vider comme une poule et le faire cuire comme un pot au feu. Mais prends garde : plus l'animal est vieux, plus il faut le faire cuire longtemps (c'est à la dureté du bec qu'on reconnaît l'âge de la bête, et les corbeaux vivent plus de cent ans) ».

— « Dites-moi, la mère, vous allez finir par me faire manger des orties ! »

— « Exactement. On les déteste, on s'en méfie, pourtant ces urticacés perdent tous leurs piquants à la cuisson et se préparent comme des épinards, à moins qu'elles n'entrent dans la composition d'un soupe bien rustique. Enfile des gants pour ramasser l'ortie. Plonge les feuilles dans l'eau bouillante, égoutte-les, fais les revenir dans une casserole avec un bon morceau de beurre. Ajoute de l'eau et quelques pommes de terre coupées en menus morceaux. La soupe est prête quand les pommes de terre sont cuites. Passe au moulin à légumes, rajoute un peu de crème ou de beurre avant de servir et surtout, ne préviens pas tes amis (rires) ».

— « N'avez-vous pas quelques feuilles plus douces ? »

— « Mais bien sûr, mon ami, Que dirais-tu d'un beignet d'acacias. Pour se faire, équeutte les corolles et laisse macérer les fleurs quarante minutes dans de la liqueur très sucrée. Egoutte et fais tremper dans une pâte à beignet composée de deux cents grammes de farine tamisée, une cuiller à soupe d'huile, deux œufs et une pincée de sel. Fais frire dans de l'huile très chaude. De la même manière, on peut accommoder en beignet des fleurs de coings, de lys, de jasmin, de violette ou de sureau. Mais attention, toutes les fleurs ne sont pas bonnes à frire... »

— « Merci madame Sourri, tout cela m'a donné faim. Je vais de ce pas manger quelques sardines à l'huile... »

au four : Hélène Péppé
au moulin : Olympe Ramburne

avant, la plante montée en graines dont le feuillage est l'horrible asparagus des fleuristes. En avril, les classiques de la cueillette : thym, romarin, morille sont à point. Ils le resteront tout l'été. En mai, il faut profiter du mousseron, un champignon excellemment baveux — beaucoup se méfier des contrefaçons. Si vous ne savez pas où le trouver, cherchez dans les pâtures à mouton. En juin, il faut cueillir les noix vertes, pour faire macérer dans l'alcool, en la saint Jean et la saint Pierre. Cueillez aussi le tilleul bien en fleur et de préférence pas au bord des routes. A ne pas louper : le cumin dans les régions montagneuses et la sariette dans le Midi. Dès la fin du mois, il faut surveiller les fruits rouges, framboises, fraises, cerises, groseilles que l'on peut encore trouver à l'état sauvage. En montagne, la myrtille et l'airelle. Partout : l'origan dont on bouffe les fleurs, et la menthe traîtresse. Il y a de nombreuses variétés de menthe et la plupart ne font pas l'affaire : la velue, par exemple, donne le goût de foin aux tisanes. Si vous fréquentez une forêt de feuillus ou de résineux courrez la girole ou le bolet. En août, il y a la mûre. A ne pas cueillir en bordure de champ, car les pesticides font des bavures. Dans les bois clairs, les landes et les pâtures, on ramasse un champignon exquis : la columelle ou baguet de saint Michel. En septembre, les noix et les amandes sont évidentes, cueillez du genévrier, c'est la petite boule noire de la choucroute qui permet de remplacer le poivre. En octobre, noisette et châtaigne sont à ramasser, mais si l'on fait un crochet sous les résineux, on trouve le pied de mouton, et ce n'est pas mauvais. Si vous sortez en novembre pour aller cherche des nèfles, attendez les premières gelées, elles auront meilleur goût.

V. Ni jeune médecin, ni vieux barbier

Elle avait travaillé tout le jour dans les vignes et le soleil lui était tombé sur le crâne. Pour arrêter ces coups de tambour qui lui abîmaient la cervelle jusqu'au vertige, elle traversa l'unique rue du village et s'en alla frapper à l'huis du voisin, bien connu dans le pays pour avoir maintes fois « enlevé » le soleil à ceux qui venaient le trouver, frappés d'insolation ou de violentes migraines. Son grand-père avant lui, puis son père, lui avaient légué le don en même temps que le mas, trois arpents de caillasse, quelques meubles branlants et un accent de galéjade. Le guérisseur fit asseoir sa malade et, sans hésiter, lui renversa un verre d'eau sur la tête. Et l'eau, dit-on, ne coula pas. Elle s'évapora, toute bouillonnante, emportant le mal en vapeurs. L'incrédule citadin qui tourne en magie ce qui ne rentre pas dans ses équations pourra vanter les mérites de l'aspirine du Rhône, la célèbre gomme à maux de têtes. Il oubliera vite la « guérison », authentique dans nombre de cas, et accablera sans distinction tous les remèdes négligés par l'Académie de Médecine sous les termes de charlatanisme ou de superstition. Il se trouve qu'aborder la médecine populaire c'est, avec prudence, faire la part de l'expérience et celle de la foi naïve.

Il n'y a pas bien longtemps, à peine un quart de siècle dans certaines contrées négligées, Ardèche, Savoie, Hautes-Alpes ou Provence, le médecin manquait encore. On raconte l'histoire de ce noble praticien qui dut couvrir cinq heures de marche pour rejoindre le plateau de l'Aubrac où l'attendait une urgence. Dans ces conditions, le berger ou le maréchal-ferrand deviennent vétérinaires et les villageois se soignent entre eux. On va visiter qui fut guéri du mal dont on souffre, on l'écoute, on guérit souvent. Et puis les colporteurs venaient périodiquement vendre leurs almanachs ou leurs livrets de prière, ils amenaient des médecines, connaissaient les plantes et leurs vertus, distribuaient conseils et potions.

Dans son gros livre sur la **Médecine populaire** (Maisonneuve et Larose), Marcelle Bouteiller, grande spécialiste des chaman et des sorciers, cite cette guérisseuse ambulante, l'étonnante Mme Chiarini qui, au début de notre siècle, « sillonnait » la France en voiture à cheval avec un ou plusieurs aides chargés d'arracher les dents. Chaque année, à la même saison, Mme Chiarini dressait son éventaire sur la place d'un petit village des Hautes-Alpes ; les enfants, curieux, se réjouissaient de sa venue ; elle était impatiemment attendue par les adultes, rhumatisants chroniques, femmes souffrant du retour d'âge et inquiètes de « leur sang tourné ou trop épais », jeunes mères dont les enfants avaient des « vers ».

VI. Salade bouillie allonge la vie...

Avant guerre, les herboristes se comptaient en France par milliers. Aujourd'hui, à peine une centaine d'entre eux survivent dans des petites boutiques qui sentent bon l'aromate et la fleur d'oranger. Et quand ils meurent, la boutique ferme, un quincaillier, un boulanger ou un magasin de gadgets les remplace, et les efface. Mais leurs enfants, direz-vous, pourquoi ne prennent-ils pas leur suite ? La loi l'interdit. En effet, le diplôme d'herboriste fut supprimé en 1942, aussi, plus de trente ans après, seuls les vieux diplômés ont le droit d'exercer. L'un d'eux, béret basque et nœud papillon, vigoureux septuagénaire, hausse les épaules : « On fait semblant de parler des vieux commerçants, mais personne ne dit rien. Nous, nous ne sommes plus assez nombreux pour nous défendre, et tout le monde semble s'en moquer... Pourtant, on vient me voir de loin. Autrefois, j'avais la clientèle du quartier. Maintenant les gens viennent de banlieue, ou de province... »

Ils ploient sous les tracasseries administratives. Des gens de la faculté de pharmacie viennent régulièrement fourrer leurs nez dans les paquets de verveine qui embaument pour détecter la plante toxique — quand ils n'y connaissent rien en la matière. « Les magasins de produits diététiques, eux, ils vendent n'importe quoi et personne ne les contrôle. Aucun diplôme ne sanctionne leur profession, aucun inspecteur ne vient analyser leurs produits, et pourtant... » Les pharmaciens s'intéressent bien peu à ces herbes encombrantes qui rapportent tellement moins de sous que les petites pilules miracles qui frappent si brutalement la maladie que l'organisme tout entier en subit le contrecoup. Alors qu'un herboriste vend pour deux francs cent grammes de feuilles d'olivier, un laboratoire vous proposera pour quinze ou dix-huit francs un produit sensé faciliter les fonctions du foie.

Toujours en avance, la France est privilégiée : seize mille herboristes en Allemagne, quatre mille en Hollande, il y en a en Yougoslavie, en Bulgarie, en Chine, partout sauf chez nous — où on les laisse volontairement s'éteindre. L'affaire est cependant dangereuse : les faiseurs et les financiers verreux s'emparent des plantes, les « rentabilisent » et vous offrent, avec une incompétence qui n'a d'égale que leur sens de la publicité, tout un tas de merde. Ils recommandent le bouton d'oranger pour garder la ligne — quand il fait surtout dormir. Ils disent : exigez des plantes demi-fraîches, ce qui est un merveilleux non-sens. Une plante fraîche, vous la consommez sur place. Le lendemain elle ne l'est plus, l'oxygène de l'air et la lumière l'ont altérée, elle est déjà moisie. Trois jours plus tard, ce n'est plus que du fumier. Ces gens, qui ont découvert le filon de la médecine « naturelle », sont les principaux responsables de la hausse des prix des produits qu'ils conseillent, généralement hors saison. Les fournisseurs se décarcassent pour réunir cinq tonnes de la plante, là où il en faudrait cinquante — et tout leur stock leur reste sur les bras, car les herbes ne poussent pas en toutes saisons, et un mois suffit à éteindre l'engouement imbécile. Et puis les ramasseurs disparaissent avec les herboristes. Qui accepterait, aujourd'hui, de ramasser un kilo de violettes au salaire de deux ou trois francs de l'heure ? Pesez une violette, et calculez combien il en faut pour rassembler un kilo. Et le temps passé. Et l'habitude qu'il faut acquérir, pour ne pas confondre la gentiane avec le cactus. Nous avons réuni ici quelques recettes, pour vous donner le goût de ces choses, mais cherchez les boutiques d'herboristes, il en reste encore quelques-unes. Discutez le coup, respirez les bocaux, demandez conseil au vieil homme qui regarde tristement son commerce mourir avec lui. Vous y apprendrez une foule de choses et vous porterez mieux après votre visite.

TISANES

Dosage convenant pour toutes les tisanes (doses indiquées pour les adultes) :

Une pincée : 2 à 3 grammes. Une cuillère à dessert : 5 grammes environ. Une cuillère à soupe : 10 grammes. Une poignée : 30 à 40 grammes environ.

Quand il est indiqué de bouillir, si aucun temps d'ébullition n'est fixé, mettre les plantes à l'eau froide, amener à ébullition, retirer du feu et infuser selon précisions. En principe, on fait bouillir les racines, on « donne un bouillon » pour la plante et la semence et on fait infuser seulement pour les feuilles ou les fleurs.

Utiliser des casseroles émaillées ou en porcelaine. Ne jamais se servir du métal nu, surtout pas d'aluminium. Il vaut mieux ne pas sucrer les tisanes. Si c'est indispensable, n'employer que le miel ou le réglisse, à la rigueur du sucre de canne ou d'érable.

AMANDIER

Les feuilles calment la toux et facilitent les fonctions du foie. Les coques sont pectorales et calmantes. Très indiquées contre la coqueluche. L'huile d'amandes douces peut être donné aux nouveaux-nés comme laxatif. Elle est recommandée dans la forme sèche de l'eczéma. La pâte d'amandes amères remplace le savon dans l'eczéma des mains. Elle fait disparaître les taches de rousseur et peut s'employer comme désodorisant.

Dose. Feuilles : une petite cuillère à soupe par tasse. Infuser dix minutes. Deux tasses par jour avant les repas (foie) ou quatre tasses par jour entre les repas (toux). Coque : deux poignées environ par litre. Bouillir vingt minutes. Prendre par petites tasses dans la journée.

ANGELIQUE

Tonique, antispasmodique et stimulante des organes digestifs dont elle chasse les gaz. Efficace contre les migraines et vertiges ainsi que contre l'aérophagie.

Mme Chiarini vendait des plantes dépuratives, laxatives, des vermifuges, un « baume de la guerre » souverain contre les douleurs et les contusions. Néanmoins, elle ne renonçait pas à frapper l'imagination ; elle exhibait des serpents macérés dans des bocaux d'alcool et garnissait son éventaire de médailles, récompenses de ses mérites, décernées en **pays étrangers ».** Ainsi mêlait-on la médecine au battelage et l'onguent à l'oraison. Le guérisseur, lui, vivait au sein de la communauté. Il tenait son savoir du vieux livre auréolé de mystère dont les générations passées avaient gribouillé les marges d'annotations graves ou farceuses.

Mais toujours, la religion se conjuguait aux soins, l'emportant ici ou là, déviant en d'obscures formules qui prenaient à témoin le Bon Dieu, sa Mère et plus encore ses saints, confondus joyeusement aux divinités païennes qui régnaient sur les sources vives et les forêts supposées hantées. Alors, la légende renforce la foi

de ces gens si près de leur terre qui voulaient croire que le Tout-Puissant, dans son infinie bonté, avait privilégié certaines substances végétales ou minérales qui, par leur forme ou par leur force, correspondaient à une maladie déterminée. A l'origine, l'expérience commande la médication. On découvre, bien souvent par hasard, le principe actif du marron d'Inde, du céleri ou de l'ail, puis l'on transpose dans le domaine de la magie. Ainsi croit-on qu'un collier de prunelles autour du cou apaise les maux d'yeux, et que le marron « pilé et tassé dans le derrière » avant d'être tout simplement porté en poche, guérit les hémorroïdes ou endort les rhumatismes.

Parfois, c'est la bouffonnerie la plus franche que l'on prescrit : le cancer, triste bestiole, va se réfugier dans l'escalope laissée sur la table, et la ravage ; le « mal au cœur » s'envole dans le sachet de persil qui vous pendouille sur l'estomac, parce que les « vers vous pissent au cœur » et qu'ils détestent le persil... De toute façon, la médecine populaire reste liée aux pratiques qui jalonnent la vie quotidienne du paysan. Baptêmes, mariages, enterrements ou départ des conscrits étaient sanctionnés par des rites. A la veillée, on se souvenait des vieux dictons, et l'ancêtre disait des légendes, quand le voisin, ou le père défunt passaient pour des héros : « Dans les histoires contées, les sorciers, meneurs de loups et lycanthropes, les leveurs de sorts, les rebouteurs, les guérisseurs « par les herbes », les panseurs de secret, tenaient une place importante », dit Marcelle Bouteiller.

Ainsi se transmettait la tradition, du vieillard à l'enfant, déformée parfois, et parfois enrichie. La guerre, la télévision, les routes ont endormi le pouvoir du guérisseur. On en fit un plaisantin, au mieux un magicien, un vestige des temps révolus. Et les médecins regardaient souvent d'un sale œil le vieux qui se permettait des pratiques illégales, et lui volait ses clients. Il arriva cependant que la paysanne dut travailler loin de chez elle, à la ville ou au bourg, confiant ses enfants aux soins de sa mère ou de sa belle-mère, quinquagénaires qui possédaient encore la connaissance de ces choses-là. Elles n'hésitaient pas à mener l'enfant chez le panseur pour prévenir les convulsions, préservant ainsi une tradition que l'on considère aujourd'hui avec plus de sérieux. On s'aperçut que la sorcière n'était qu'une pauvresse, le repoussoir des malheurs du village. On s'aperçut aussi des pouvoirs de la suggestion : « Depuis les dix ou quinze dernières années, nombre d'études ont fait ressortir l'importance de l'action psychique, exercée par le thérapeute, et des facteurs prédisposants présentés par le sujet. A propos des principes de base dont s'inspire, aujourd'hui, la médecine psycho-somatique, ces auteurs introduisent parfois une comparaison entre médecin et guérisseur pour expliquer la confiance que témoigne à ce dernier un public mal informé » (Marcelle Bouteiller).

Sans doute les gens sont-ils attachés à ces survivances qui maintes fois portèrent leurs fruits, et l'on raconte qu'il y a quelques années, dans un restaurant des Halles, le patron vous offrait, avec un fin sourire complice, un petit verre d'alcool qu'il puisait dans un bocal où macérait une vipère : cela suffisait, paraît-il, à « revigorer » un homme. A Montigny-sur-Aube, il y avait pareillement, de toute éternité, un flacon de bouillon de vipère qui trônait dans la grande salle du café. L'établissement fut racheté, il y a une dizaine d'années, par des gens beaucoup plus jeunes qui se sont empressés de fourrer cette vieillerie au grenier, ou au ruisseau. Cela suffit à soulever un tollé général de la part des habitants de Montigny. On dut le remettre en place.

Hyma Soigné.

Dose. Plante : une cuillère à dessert par tasse d'eau. Infuser dix minutes. Une tasse après chaque repas.

ARTICHAUT
On peut utiliser le bouillon résultant de la cuisson de la partie destinée à l'alimentation, mais la partie vraiment efficace de l'artichaut est la grande feuille dentée qui garnit la tige. Elle tonifie les cellules du foie et le stimule. Elle peut faire diminuer urée et cholestérol du sang. On l'emploie aussi contre la fièvre et le rhumatisme.
Dose. Feuilles coupées : une cuillerée à dessert par tasse. Bouillir et infuser dix minutes. Une tasse avant chaque repas.

BRUYERE
Remède de choix des voies urinaires dont elle peut même dissoudre les calculs. Antirhumatismale, antiseptique et diurétique, on l'utilise heureusement dans la cystite.
Usage interne : une poignée de sommités fleuries par litre d'eau. Bouillir et infuser dix minutes. Boire en 24 heures. Usage externe : 500 g de toute la plante. Bouillir dans quelques litres d'eau et ajouter à un bain chaud pour relever le tonus musculaire. Utiliser aussi en bains de vapeur locaux en cas d'atonie musculaire.

CHICOREE SAUVAGE
Racines et feuilles sont dépuratives, apéritives et stomachiques. Elles agissent sur le foie et les voies digestives qu'elles stimulent.
Doses. Une cuillerée à soupe de feuilles ou racines coupées dans un litre d'eau. Bouillir cinq minutes. Une tasse avant chaque repas.

EGLANTINE
Les fleurs sont laxatives. Mélangées avec des feuilles, elles servent à préparer une infusion très agréable.
Dose. Fleurs ou feuilles coupées : une cuillérée à dessert par tasse. Infuser dix minutes. Plusieurs tasses par jour.

FRAISIER
Astringentes, racines et feuilles sont recommandées dans les affections des voies urinaires, la diarrhée et la blennorragie.
Usage interne : Feuilles et racines coupées : une poignée par litre d'eau. Bouillir et infuser dix minutes. Boire à volonté. Mettre les feuilles dans la soupe.
Usage externe : Mêmes doses que ci-dessus. Bouillir un quart d'heure. Gargarismes et injections.

PISSENLIT
Recommandé dans les maladies de la peau, du foie et de la rate, les rhumatismes, la constipation. Diurétique, tonique de l'estomac et dépuratif du sang. Décongestionne le foie, dissout les calculs biliaires.
Dose. Racines et feuilles coupées : une poignée par litre d'eau. Bouillir deux minutes. Infuser dix minutes. Une tasse avant chaque repas trois fois par jour.

VIN AROMATISE
Ce vin se fait par l'infusion à froid des plantes dont on désire lui communiquer la vertu. Un vin très bon pour le système nerveux : on met à infuser dans un litre de bon vin rouge, pendant quarante-huit heures, une très petite poignée de romarin, feuille de sauge, de thym et de mélilot et une pincée de rue. On le conserve au frais et on s'en frictionne les parties malades.

Il existe bien entendu des centaines d'autres plantes, que vous trouverez chez les herboristes. Nous vous donnons ici quelques adresses, en souhaitant que ces boutiques, qui existaient quand nous avons écrit cet article, ne soient pas encore fermées :

A Paris : 13 rue de l'Ouest (14e), 38 rue du Montparnasse (6e), 161 rue de Belleville (19e), 98 rue d'Alésia (14e), 79 avenue Niel (17e), 87 avenue des Ternes (17e), 11 rue des Petits-Champs (1er), 87 rue d'Amsterdam (8e)...

A Bordeaux : 31 rue du Loup, 32 rue Mounyere, 4 rue Chabriès, 12 rue Canteloup...

A Strasbourg : 1 rue Thomann, 22 rue des Orfèvres.

A Marseille : 15 rue Sainte Sophie (4e), 6 rue Figoire (12e), 249 rue du Paradis (6e)...

A Lyon : 85 rue Moncey (3e) 8 place Saint-Jean (5e), 60, rue Massenet (6e), 48, rue Burdeau (1er)...

A Nice : 1 rue Parmentier, 5 rue de Miron...

VII. Fête à la ville ferme la porte et file

Fidèles lecteurs et joyeux fripons, vous êtes épris de bonne chère et de franche escapade ? Alors, réjouissez-vous ! Car voici revenu le temps des bacchanales*! Dès ce juin, bateleurs, musiciens, danseurs et saltimbanques seront au **Festival d'Arles** pour deux mois d'allégresse, emplissant vos larges oreilles des modulations exaltantes du jazz et des musiques barbares. Le troisième dimanche de ce juin béni, les mystiques iront priant à Conflans-Ste-Honorine pour y ouïr la messe aquatique du **Grand Pardon de la Batellerie.** Ils y verront large rassemblement de vaisseaux en grand pavois, escortant *la flamme sacrée depuis les quais du vieux Paris. Si plaisir leur en prend, ils pourront aussi début juin se rendre en la rougeoyante Toulouse, qui vit alors les cinq jours et les deux folles nuits des **Fêtes du Grand Fénètra.** Le 24 juin, les **Feux de la Saint Jean** signaleront partout l'allégresse populaire. Mais les plus beaux et les plus gais flamboieront à l'envi dans les villages haut perchés des monts Pyrénées, tout alentour de Luchon.

L'ultime dimanche, vous serez en grand appareil à Montdidier-de-la-Somme pour y lustrer de votre présence la pétulante **Fête de la Frite**, servie en la mémoire d'Antoine-Augustin Parmentier, natif de la cité en 1737, qui jadis nous légua l'inappréciable légume. Les cornets y seront gratuits, et vous y reprendrez en chœur le refrain de « La Parmentière » :

« ... De l'habitant des champs
Il grossit le pécule.
Célébrons par nos chants
Cet humble tubercule. »

Juillet sera inoubliable. Les remparts d'**Avignon** et les larges rotondes d'**Aix-en-Provence** verront se presser les masses cosmopolites aux guichets des grands festivals. Leur renommée a depuis maints étés franchi les limites des provinces méridionales et point n'est besoin d'en longuement discourir pour vous y convier. Les ripailleurs préféreront peut-être aux béatitudes culturelles les rances effluves de la **Kermesse de la Bière** à Maubeuge. Chaque année, aux accents martiaux d'orchestres bavarois, 250 000 fins gosiers festoient sans vergogne de 18 000 poulets, 5 tonnes de choucroute et 100 000 sandwiches arrosés de 650 000 pots de bière tiède... L'indigestion se soignera en pénitence dans un des grands **Pardons de Bretagne,** à Auray, Lochoran, Granville, ou aux Sept-Saints le quatrième dimanche du mois. Dans cette dernière bourgade, on s'esbaudira d'entendre chanter l'histoire des martyrs en kabyle, en arabe et en grec, avant de communier dans un méchoui géant arrosé de cidre.

L'août submergera les esprits d'abondance. Ce ne seront que frivolités, insouciance et apothéose. Toutefois, on prendra soin de fuir le confetti racoleur, le mousseux frelaté et les lugubres exhibitions des groupes folkloriques. Les malins se trouveront dans les murs d'Arles-sur-Tech, non loin de Perpignan, pour la **fête de l'Ours,** chassant sans pitié l'individu couvert de la dépouille velue. L'ayant proprement roué de coups bien assénés, ils le traîneront à travers le village en menant sur ses traces une frénétique danse du scalp.

Le 4 août, une curiosité bien naturelle vous mènera peut-être à Ars-sur-Forman près de Lyon, où le père Jean-Marie Vianney souffrit jadis mille tourments dans l'exercice de son ministère. Au cours de ce **Pélerinage du Curé d'Ars,** comme 500 000 autres fidèles, vous verserez une larme dans la modeste cuisine où le saint homme, durement malmené par le démon, se nourrissait chaque jour de pommes de terre bouillies, et verrez son lit, calciné par Belzébuth et les mille artifices du flippé.

La **Fête des Chats** de la mi-août à Cambrai vous trouvera encore tout bouleversés. Dans les temps médiévaux, de cruels mécréants y faisaient grand massacre de chats, honnis comme créatures sataniques et réincarnations de sorcières. L'usage s'en est perdu. Mais un somptueux carnaval de trois jours en perpétue chaque an la mémoire.

Nous savons aussi des contemplatifs qui aimeront à s'interroger sur l'origine mystérieuse de la fête du **Bacchu-Ber,** qui enfièvre Briançon au 15 août depuis les temps les plus reculés. La danse dure vingt minutes et se compose de 42 tableaux totalement hermétiques. Personne, parmi nos fouille-grimoire les plus érudits, n'a pu jusqu'à ce jour en percer le secret. Cruelle désillusion pour une terre où, dit-on, souffle l'Esprit. Les adorateurs du Muscle ne seront pas non plus négligés. Chaque année, dans les premiers jours d'août, les plus féroces d'entre les Basques s'affrontent en redoutables joutes, nommées **Festivals de la Force Basque,** à Mauléon, Louhassoa et St-Palais. On y soulève à main nue des charrettes de quatre cents kilos sur quarante mètres. On y dispute une course avec un sac de 80 kilos sur les épaules. Mais l'épreuve-reine de ces journées du biceps est le « soka-tira » ou tir à la corde, qui traditionnellement enchante le vulgaire... La mort de l'août se fêtera en compagnie des **bergers de St-Hippolyte,** dans la bonne région du Cantal, au cours d'un déjeuner champêtre où l'on se délectera de forces spécialités fromagères ; ou bien en flânant dans les innombrables braderies de la **Franche Feste** de Lille.

En septembre, une certaine ascèse sera des plus utiles à vos corps délabrés. Les plus insatiables d'entre vous en profiteront pour s'aller largement approvisionner en indulgences à la **Fête de la Dévalade** à Besse-en-Chandesse, le premier dimanche suivant le 21 septembre. Le pélerinage de la Vassivière purifiera leur âme souillée de débordements ludiques, et les relancera du bon pied vers de nouvelles et désastreuses ripailles. Avant cette contrition, ils auront pris soin de ne pas manquer le **Festival de l'Andouille** à Aire-sur-La Lys près d'Arras. Des milliers de rondelles y sont gratuitement jetées en pâture à la foule, et gourmets et radins s'en gonflent chaque année panses et poches. Enfin une tradition bien récente veut que l'on s'assemble à La Courneuve pour la **Fête de l'Huma,** à ne pas confondre avec la **Fête des Lumas,** petits escargots silencieux et chétifs dont on fait chaque mai grande hécatombe à Cluis en Indre... D'octobre à juin, il sera temps pour tous de s'adonner à des activités moins futiles.

Janvier et février toutefois, inviteront aux **carnavals** qui à Dunkerque, qui à Lille, à Douai ou à Valennes. A Lille, d'irrévérencieux manants se liguent en sociétés de plaisir et se parent de noms cocasses : Bons-Vivants, Bons-Rigolos, Avale-Tout, Tapageurs ou Longues-Pipes... L'on s'y moque à plaisir des miliciens et des notables durement morigénés et caricaturés dans la liesse générale.

Pour le reste, plongez-vous dans la lecture des gazettes et munissez-vous de ce « guide des fêtes à travers la France » édité chez Balland, où se trouvent recensées moult occasions de noce et de bombance... Nous en faisons nous-mêmes grand profit, quand nos soirées sont tristes et nos télés en panne. Allez maintenant.

Hugh Relax

IX. Une bonne fête commence la veille

Minuit. Dans le village désert, la rue se couche tôt à Doulevant-le-Château, un petit bourg de quatre cents habitants dans la vallée de la Blaise, pas très loin de Saint-Dizier et de Bar-sur-Aube. Là-bas, à la lueur d'une lampe électrique, une bande d'une vingtaine de jeunes s'avance vers une maison dans un grand bruissement de feuilles froissées. Sans hâte, en plein devant la porte, ils plantent un arbre de six mètres, à peine plus touffu qu'une canne à pêche. Sur le toit, un jeune mec aux longs cheveux blonds, vêtu d'un jean usé et d'une pelisse de mouton, dégage les branches prises dans les fils électriques. En bas, les autres commencent tranquillement à démonter le portail et à décrocher les volets. « C'est la coutume, explique José, un costaud à poil noir et blouson de cuir. Chaque année, la nuit du 1er mai, on va couper des arbres dans les bois et on les cache près du village. Quand tout le monde dort, on va les chercher et on les pose devant les chambres des filles. Après, on déménage tout ce qui traîne dans les rues, dans les cours, et on l'entasse sur la place autour de la fontaine. Si la grosse Honorine veut qu'on lui remonte ses volets demain, faudra qu'elle nous paye un coup à boire... »

Dans le jardin, la bande embarque au passage un banc, deux tables et quatre chaises, qu'elle installe sous le jet d'eau, au milieu du bassin. « Ici, à Doulevant, dit l'acrobate qui vient de quitter à regret son poteau électrique, on pose des « mais » à toutes les filles de 14 ans jusqu'à leur mariage. En tout cette année, ça en fait vingt-cinq. Il faut faire attention à n'oublier personne. Si on en oubliait une, elle serait vachement vexée... Quand il y a deux sœurs dans la même maison, on pose deux « mais » pour ne pas faire de jalouse. Et dans quelques semaines, on « arrosera les mais », c'est-à-dire qu'on fera un grand repas et une surboum. » Ils ont tous à peu près dix-sept ou dix-huit ans. La plupart sont lycéens à Troyes ou dans les villes voisines. Quelques-uns travaillent. Ils ont gardé leurs bleus maculés de graisse et de cambouis. Ce week-end, pour « faire le mai aux filles », ils ont dédaigné la boîte à sueur et le rock-musette du bal du coin et se sont réunis une vingtaine à la « Maison des Jeunes » de Doulevant : une grange au-dessus d'un vieux lavoir qu'ils louent en se cotisant. Le parquet est couvert de poussière et les murs sont un peu décrépits, mais il y a une platine et quelques spots. On écoute Pink Floyd, Slade, Creedence Clearwater Revival. Mike Brant aussi... On boit au goulot un gros rouge ordinaire et un mauvais blanc sucré ; on chante quelques paillardes, toujours les mêmes, désespérantes. Les gars parlent de cul, fument, se rappellent en rigolant les vieilles blagues de l'année dernière : « Tu te souviens quand on a traîné les rouleaux en fer sur les pavés à quatre heures du matin... ? Et quand l'Italien a tiré des coups de fusil en l'air pour nous faire peur... ? » On attendait minuit. Comme d'habitude. Le « mai », ça s'est toujours fait à Doulevant.

En fait, ils respectent la coutume sans trop la connaître. Pour eux, c'est « une bonne occasion de s'amuser, de se retrouver entre copains »... Sans plus. Il y a encore trente ans, c'était jour de triomphe pour les coqs de village. Suivant le « mai » qu'elle recevait, une fille s'exposait aux louanges ou aux crachats de la bigoterie locale. Les belles et sages jouvencelles avaient un « mai » de charme, très grand, très feuillu. Avec très rarement, et comme faveur suprême, un

Gotlib
La rubrique à brac
Editions Dargaud

VIII. Maître Fauvette masturbe son âne

Les sociétés communautaires vivant en autarcie ont toujours eu besoin, pour survivre à leurs tensions internes, de rites de défoulement. L'un de ces rites survit à Noyères, en Bourgogne. Quand approche la saint Georges (le 23 avril), une bien méchante lueur s'installe dans les regards des Noyérons qui se mettent activement à une double tâche :

— Ils se réunissent, d'abord, en assemblée générale et décident ensemble lequel d'entre eux a été le plus traîné dans la fange par les langues fourchues, le plus vilipendé par les jaloux. Le choix fait, on charge deux ou trois bricolos de confectionner un grand mannequin de tissu et de paille, sensé représenter le plus fidèlement possible le bouc émissaire.

— Vient la seconde tâche, odieuse. Dans le secret fétide de sa chaumière, chacun concentre tout ce qu'il a de plus sordide à dire de ses voisins et le traduit en quelques phrases bien senties sur de petits bouts de papiers. L'opération se passe souvent en famille, et l'on voit le soir briller les dents cariées sous les babines retroussées de joie.

Chaque petit papier s'appelle une « Médisance ». Aucun nom ne doit être cité, tout est codé, mais toujours de manière à être compris par tout le village.

Deux ou trois jours avant la saint Georges, les petits enfants de Noyères font la récolte des Médisances, soigneusement cachetées. Puis ils les revendent, les bougres, un franc l'une ! Ainsi les pistes sont-elles définitivement brouillées et les plus méchantes langues, à l'abri.

Au matin de la saint Georges, un grand bûcher est élevé sur la place de la mairie et le mannequin expiatoire fume sa dernière cigarette. Arrivent trois heures de l'après-midi. Les gosses sont agités, leurs parents un peu nerveux. Ceux qui pensent que leur honneur risque de prendre une bonne douche avant la nuit adoptent souvent une attitude offensive et bombent le torse. On se guette. Les coups les plus bas sont permis. Certains regrettent de n'avoir pas été assez méchants. Trop tard. Les jeux sont faits.

On allume alors le bûcher et la foule crie. Les deux ou trois plus belles voix du coin s'installent sur une petite estrade et commencent la lecture. Chacun peut venir lire les Médisances qu'il a achetées, mais on préfère généralement se décharger sur les speakers bénévoles.

Ils lisent, lisent, lisent, les monstres, devant le mannequin qui commence à disparaître dans les flammes. Des rires fusent, ça rougit dans les coins. Les Médisances sont souvent d'une laideur inouïe. On comprend entre les mots : « Le curé couche avec Mme Duschprountz. » Mme Duschprountz se tient, raide et blanche à côté de son mari. Le curé fait semblant de ne pas entendre. « Maître Fauvette masturbe son âne. » « C'est l'épicière qui vole l'essence de l'assureur. » « L'assureur est un escroc. » « L'aubergiste a fait, exprès, un enfant mongoloïde à sa femme, pour qu'elle se suicide. » Au fur et à mesure qu'elles sont lues, les Médisances volent dans le feu, et leurs auteurs se trouvent ainsi purifiés pour un an. La tradition le dit.

Patrice Van Eersel.

Tarascon est une petite ville alanguie au bord du Rhône. Autrefois, elle se réveillait au moins deux fois l'an. En mai, on lâchait les vachettes camarguaises et la population courait vite pour éviter la corne. Le clergé, aussi, exhibait la tarasque, un vilain monstre en carton pâte, qui conjurait le vieux cauchemar d'un cachalot hideux remonté dans le Rhône aux temps anciens. Les fêtes avaient du panache mais entravaient la circulation et ne faisaient pas moderne. Il n'y a plus de grande fête à Tarascon et cela, coïncidence... depuis 1968.

ARGENT ET ENFANTS
MOINS IL Y EN A, MOINS DE TRACAS

L'accouchement se passe au pas de course : dès les premières douleurs, on active les contractions en marchant vingt minutes ou en tournant autour de la table. Ou on va chercher le forgeron qui fait peur à la future mère en la menaçant de son marteau. Une consolation : on remonte l'accouchée avec du bon vin, du rouge chaud et très sucré, par exemple, avec du pain grillé émietté. Ou alors du bouillon.

Pour faire venir le lait maternel, on fait appel au têteur (tétaire dans le Midi) qui vient façonner le mammelon. C'est souvent un vieillard édenté ou un simple d'esprit.

Quand on va voir un nouveau-né pour la première fois on lui apporte trois présents : une allumette pour qu'il soit droit comme une allumette, du sel afin qu'il vive autant d'années qu'il y a de grains de sel, et un œuf (?).

Pour sevrer le bébé on recouvre le bout du sein de suie afin que l'amertume le dissuade.

Pour les enfants chétifs et anémiés, mettre des feuilles sèches de noyer ou du houx dans la paillasse. Lorsque l'enfant fait des cauchemars, on lui fait manger de la cervelle de lièvre.

Il faut dire à qui suce son pouce : « Suce doigt, suce doigt, trompette, le feu est à la charrette, quand la charrette se met en route, suce-doigt, suce-doigt se crève. »

Et à qui pisse au lit : « Pisse au lit à la bataille, car il faut faire un lit de paille, un grand fouet près du lit, pour fouetter le pisse au lit. »

Et un proverbe sympa pour finir : marie ton fils quand tu voudras et ta fille quand tu pourras.

---

ruban ou un bouquet de fleurs. En quelque sorte un premier prix de bonne conduite qui gonflait d'orgueil l'heureux papa de la donzelle. Quant aux autres, les bougresses, les grincheuses, les pas convenables, les celles-qui-ont-fauté, les filles-mères et les prétentieuses, toute une gamme de vexations sordides appelaient sur elles l'opprobre collective. Le lendemain, on ricanait derrière les rideaux : « Mai de sapin, catin ! », « Mai de suru (sureau), tu pues ! », « Mai d'ormeau, vieille peau ! » Tous les arbres fruitiers sont des « mais » injurieux : le cerisier, par exemple, parce que « tout le monde monte dessus... »

Aujourd'hui, la coutume est morte. Le côté inquisiteur et moral a totalement disparu. On pose des « mais » semblables à toutes les filles, sans faveurs particulières ni garnitures douteuses. La signification sexuelle reste évidente. Mais c'est plutôt un clin d'œil, une avance. Presque un geste de délicatesse. Le « charivari » prend ensuite l'allure d'un geste de défi envers les parents, la communauté des adultes, l'Autorité. Et la nuit n'apporte plus les sentences d'un Tribunal de bonnes mœurs, mais les éclats de rire des farceurs en goguette. Aujourd'hui, les jeunes sont les gardiens de la coutume.

« Tous les ans pratiquement, quelqu'un va chercher les gendarmes. En pleine nuit, on se retrouve tous au bureau. Ils nous gardent une heure, deux heures... On discute, on rigole avec le brigadier. Il prend nos noms. De toute façon, il nous connaît tous depuis dix ans. Quand il a sommeil, il nous relâche, et on recommence... » Cette année encore, un cultivateur grincheux a sonné la maréchaussée à trois heures du matin. Dans sa cour, en dix minutes, les gars avaient déchargé un plein tombereau de sacs d'engrais qu'ils avaient portés aux quatre coins de la ferme. Tout seul, le misérable bipède en avait au moins pour trois heures à tout mettre en place. Le brigadier a sauté du lit en survêtement. Avec de vagues menaces

d'amendes, il a reconduit les malfrats sur le lieu du crime. En chantant, ils ont rechargé le camion.

Au petit jour, sur le trottoir, tranquillement assis au soleil, les derniers survivants de la bande, exténués, cassent la croûte. Les autres, un par un, sont allés se coucher. La boulangère a fourni du pain tout chaud. On a ouvert une boîte de pâté et acheté un camembert. Il est sept heures. Il fait jour. Les gens commencent à mettre le nez dehors. Ils sont ravis. Enfin presque tous. « Faut toujours qu'ils exagèrent, soupire la boulangère. Tous les ans il y a des volets cassés ou abîmés. Une année, on leur a fait payer la note. Ils ont recommencé l'année suivante... » Le patron du bistrot n'a pas hésité longtemps. Pour récupérer ses tables, ses chaises, et l'ignoble petit buveur de bière métallique qui lui sert d'enseigne, il paye la tournée générale. « De mon temps, dit-il, on ne faisait pas tout à fait comme ça. On posait des « mais » aux filles, et après on allait ramasser des objets chez les gens qui pouvaient pas se voir. Il y en a toujours dans un village. On portait les trucs des uns chez les autres. Pour les reprendre, il fallait qu'ils se parlent, qu'ils se rendent visite. Fallait voir leurs têtes... » Seule la gérante de la COOP est vraiment furieuse : « Ils peuvent venir. Au lieu d'un coup à boire, ils auront mon pied au cul ! On a jamais vu ça ? J'ai 78 000 francs de bouteilles dispersées sur le trottoir ! Si c'est pas rangé avant dix heures, j'irai voir les gendarmes. »

Sur la place, les gens commencent à tourner autour du tas d'épaves à la recherche d'une grille ou d'un volet. Au bout du village, dans une maison isolée, un gars essaie de sortir de chez lui. Il y a plusieurs stères de bois devant sa porte. En grand uniforme, le brigadier commence à sonner au domicile des perturbateurs. Un à un, traînant les pieds, les yeux bouffis de sommeil, ils sortent sous les applaudissements de leurs congénères hilares. La marchande de pinard attend toujours devant ses cageots. Quelques filles étonnées se penchent à leurs fenêtres. Elles sourient. En bas dans la rue, titubant sur leurs jambes lourdes, les braillards fatigués passent presque sans les voir...

Hugues Hénique

X. La gnôle entre en douceur et sort en amertume

1947, à Champenier-Rillac, dit Chanier ((Limousin)

Quatorze gros alambics de cuivre rouge et brun, mordus par les flammes de quatorze feux de sarments de vigne, crachant leurs reflets roux sur la surface veloutée d'un étang immobile et sombre. La nuit est noire et, dans les serpentins bizarroïdes naît, goutte à goutte, l'admirable breuvage. Gnôles de cidre, de prune ou de poire, unique aphrodisiaque de générations de ruraux. Et, tout autour de ces trous de lumière, autour de ces alambics jalousement surveillés par les plus fins bouilleurs de la région, dans l'herbe haute, se déroulent les plus folles agapes : les paysans venus spécialement ce jour-là des quatre coins du pays pour faire distiller leur alcool de l'année, entendent profiter jusqu'à l'aube et jusqu'à plus soif, d'une journée chômée incongrue.

Aujourd'hui, la fête est finie. Pour faire sa gnôle, il faut une autorisation spéciale, cachetée, timbrée, poinçonnée en triple exemplaire dès qu'on veut lever le petit doigt : pour installer l'alambic, le déceller, pour amener le cidre, pour allumer le feu, pour ramener la gnôle chez soi, pour la boire. Alors on s'arrange... les inspecteurs sont de fins goûteurs.

Qu'est-ce donc que cette loi des bouilleurs de cru ?

La loi des bouilleurs date de 1918, c'est Clemenceau qui nous l'avait obtenue. Elle autorisait chaque famille rurale à se faire faire 1 000° d'alcool par an, ce qui veut dire 18 litres à 55°. 1 000° sans une seule taxe.

18 litres pas plus ?

(Gros clin d'œil mauve), 18 litres sur le papier. Mais... bof, il y a toujours quelques bouteilles venues d'on ne sait d'où, juste au bon moment pour recueillir le surplus. Et encore, ici dans le Limousin, nous sommes raisonnables parce que pauvres en fruits, mais en Bretagne, et surtout en Normandie, alors là !

Et si on se faisait piquer ?

Quand on sait s'y prendre... cinq à dix mille balles. Sinon beaucoup plus et même la prison. Mais tout le monde sait s'y prendre. Pendant la guerre, j'alimentais toutes les brigades de gendarmerie du coin. Pas un gendarme qui ne résistait à ma gnôle.

Et que sont devenues toutes ces fêtes célébrant la naissance de l'eau-de-vie ?

Moins, beaucoup moins grandioses. Les gens ne sont plus très gais aujourd'hui. D'abord, il y en a plus de la moitié qui sont salariés, et qui doivent demander à leur patron l'autorisation de s'absenter, même pour une demi-journée. Et puis on travaille tôt en usine. Alors, oui, de temps en temps, ça revient un peu, on apporte des charcuteries, des conserves et du vin, mais le cœur n'y est plus tout à fait. Il ne s'est, par exemple, rien passé l'an dernier ; peut-être à cause de la sécheresse et de la mauvaise récolte de pommes. Pourtant, tous les anciens ne sont pas morts, et aimeraient bien recommencer.

Dialogue déjà presque posthume. En 1953, dans sa titanique lutte contre l'alcoolisme, et donc contre le puissant lobby de trafiquants qu'était effectivement devenu le syndicat des bouilleurs de cru, Pierre Mendès France frappait un méchant coup : seuls les paysans inscrits avant 1954 sur le grand livre noir de l'administration des drogues éthyliques pouvaient prétendre à de l'alcool franc. A leur mort, blop ! plus de privilège pour personne, les ploucs paieront comme tout le monde 500 balles de taxe pour chaque litre de gnôle.

Le résultat de cette mesure d'hygiène publique, d'assainissement démocratique, est plutôt vaseux : les grosses boîtes de cognac

d'Armagnac ou de calvados ont le monopole de la fabrication de ces nectars et peuvent pratiquer des prix fabuleux. Les têtes du syndicat des bouilleurs se sont reconverties dans la culture du pavot, ou dans l'immobilier. Mais les bouilleurs de base, qui étaient souvent de petits paysans, des jardiniers ou des cordonniers, ceux-là ont perdu un précieux gagne-pain.

Et vous allez disparaître comme ça, du jour au lendemain ?

Ce qui va disparaître, c'est le droit légal de faire de la gnôle franche. Mais se rebiffer.... Dans les grosses régions à pommes, à poires ou à prunes, je ne connais pas un paysan digne de ce nom qui n'ait pas un alambic dans sa cave. Moi-même, je voudrais bien voir ça, qu'on m'empêche de faire mon alcool, merde alors ! Je le jure, il faudrait des brigades spéciales de gendarmes pour nous en empêcher. Et encore, on leur graisserait la patte. L'ennui, c'est que ce métier, on se le transmettait de père en fils : il va finir par disparaître. Mon fils, par exemple, a préféré entrer à la S.N.C.F. que de rester là, alors...

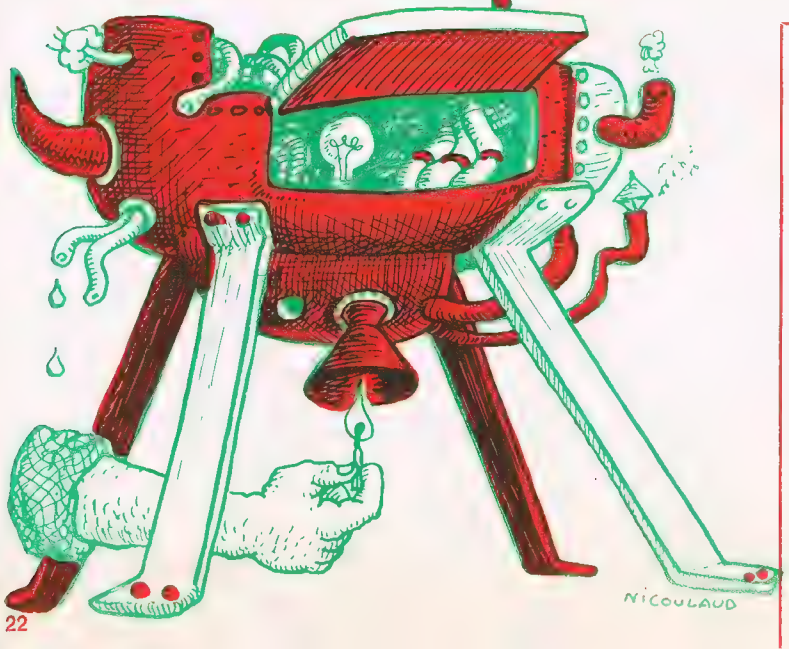
Alchimie éthylique

N'importe qui peut s'amener un beau jour à l'alambic public, à condition bien sûr de se munir des paperasses administratives, de cidre et de quelques billets et se faire faire de la gnôle ; ça revient quand même moins cher que le whisky. Quand on n'a jamais eu droit à une franchise, la taxe est d'environ 1 000 balles par litre distillé. A quoi il faut ajouter de 400 à 600 A.F. par litre pour le bouilleur et pas tout à fait la même chose pour le cidre : total = entre 1 800 et 2 000 balles le litron.

Pour faire 9 litres de gnole de pomme, il faut au moins 100 litres de cidre. Il arrive qu'un cidre trop jeune fermente brusquement quand on le fait bouillir, mais en règle générale, apporter plutôt du bon cidre, fermenté pendant au moins 45 jours. Dès que l'ébullition est commencée, couper le feu (plus que des braises) et surveiller le degré de ce qui s'écoule du serpentin. 55° est un degré honorable. Dès qu'il baisse, arroser d'eau lentille et cornue, avec beaucoup de prudence. Tout ceci pour l'amusement. Il est évident qu'on ne devient pas bouilleur de cru en lisant **Actuel.**

• Rien à voir avec le Calvados qui est de l'alcool d'écorce de pommes. Au moment de presser le cidre, garder les pulpes de pomme suffisamment gorgées de jus pour qu'on puisse les laisser fermenter à part. Distiller ces pulpes au bain marie dans un alambic spécial à double fond. La plupart des Calva ne sont pas fait comme ça et sont donc de la vulgaire bibine. Prix d'un alambic neuf : deux briques.

• Le fin du fin (Cognac ou Armagnac) consiste à mettre de côté, séparément, les produits du début, du milieu et de la fin de la distillation. On mélange ceux du début et de la fin, puis on redistille d'une part le produit du milieu, d'autre part le mélange des deux autres ; enfin on rassemble le tout. Il faut ensuite conserver tout ça dans des fûts de chêne, en veillant régulièrement à ce qu'ils restent bien pleins. Ceci pendant une trentaine d'années. Au-delà de trente ans, le père la Tixe affirme que l'alcool perd chaque année de son parfum.



La femme barbue, on la salue de loin

Un bon proverbe doit être sot. Le grand principe de ces courtes maximes est de réunir en une seule phrase la morale la plus éculée, le lieu commun le plus bécasson et la généralisation la plus inopportune. Inépuisable argument des plus grasses pantalonnades bourgeoises, la femme n'a pas échappé à ce florilège. Nous avons glané quelques sentences particulièrement ratées que durent lancer à son propos des sages anonymes qui ont bien fait de le rester. A vous de jauger.

Si tu veux ruiner la maison, laisse gouverner la femme.
A l'âne et la mauvaise femme, il faut des coups de bâton.
Femme de fenêtre, femme fainéante.
Là où il y a du poil, il y a de la joie.
Les femmes fardées sont femmes le jour et guenons la nuit.
La femme appartient à qui la paye.
Mule et femme, le bâton les améliore.
Une femme est peu de chose.
Ni fromage sans croûte, ni femme sans pudeur.
Veuve riche pleure d'un œil et cligne de l'autre.
La terre tourne en un jour, la femme en une seconde.
Femme et jeu ne valent pas un sabot : ils tournent la tête et vident le sac.

XI. Brebis sans berger brebis vite mangée

Lou Pierret est un Cantalès, un des derniers à faire le vrai fromage de Cantal, l'été, sur les monts d'Aubrac, en Aveyron. Pas le cantal qu'on achète chez le crémier le plus proche mais le vrai, le bon, qu'on fait sur place, au buron, avec le lait à peine sorti de la vache. On le presse avec le même matériel depuis des générations. Il est fort au goût, et on se dispute la croûte, le meilleur morceau. Lycéen grincheux qui trouve la vie dure, ouvre tes oreilles et lis à haute voix en roulant les r : « J'ai commencé à neuf ans à travailler à la montagne. On quittait l'école le 1er avril et le lendemain on était chez les patrons. Le 25 mai, à la saint Jean, on faisait la transhumance. On partait de la vallée à cinq heures, avec des troupeaux de cent à cent cinquante vaches. On était glorieux de prendre un troupeau de vaches. Il semblait qu'elles étaient à nous, pas au patron. Moi encore je connais le nom de toutes mes vaches ! On en était glorieux ! Le jour où on partait à la montagne on les décorait avec des plumets, des rubans, des chapeaux et leurs grosses sonnailles. Ah, ça, on était glorieux des bêtes. Maintenant les jeunes c'est plus pareil, y s'en foutent des bêtes. Quatre mois et vingt jours on restait à la montagne, jamais on ne redescendait jusqu'en octobre. Pour quatre, on avait un bout de lard et un sac de patates et y fallait faire avec. Le matin à quatre heures on se levait sans rien prendre, à dix heures on avait un bol de petit lait et à deux heures, un peu de soupe et une tartine de beurre. Le beurre, il était fort, macarelle ! Quand il avait deux jours, on pouvait plus le manger, mais... il fallait le manger quand même. Si par la montagne on trouvait des choux — des choux de montagne, qu'on les appelle, c'est des petites herbes, quand elles sortent elles font des feuilles comme les épinards — hé bé on ramassait ces feuilles et on les mettait à la soupe. Quand on n'avait plus de patates on s'en allait en faucher dans les champs. Parfois on trouvait des champignons, des petits, les jambes de bois qu'on les appelle. On braconnait bien une truite par les ruisseaux, de temps à autres. C'était dur, mais y fallait faire. Maintenant y manque de rien : on a tout maintenant ! Autrefois c'était pas pareil, ah non, c'était pas pareil. Hé, c'était pas pareil. C'était dur mais fallait y faire.
Le matin, quand y fait un peu de brume et que le soleil est rouge on peut être sûr que le soir y fera de la pluie. Y pleut pas souvent mais quand il y a des orages ça dégringole. Il y a eu des orages terribles. On a manqué être foudroyés. La foudre nous est tombée dessus, on n'a pas pu s'enlever. Elle a tué vingt bêtes. On en a pris un coup ! Eh ouais ! Que le matin on dégueulait rien que le soufre.
Notre métier c'est un métier d'esclave. Même le dimanche il faut y être ! C'est pas un métier crevant, celui qui y a le goût il a vite fait d'apprendre. Mais c'est pas un métier pour un jeune. D'ailleurs des jeunes qui font ça, y en a aucun. Quoique maintenant c'est pas pareil. C'est comme comparer la nuit avé le jour. Autrefois c'était terrible. Pour s'éclaircir on avait rien que le feu de bois, une mèche dans un peu de pétrole. On avait même pas de chiens. Oh ! C'était défendu ! Les vieux Cantalès y disaient que ça faisait perdre le lait aux vaches. C'était une mode comme ça. Y s'en voulaient pas, y s'en voulaient pas ! Y avait rien à faire. C'était terrible. Mais pfui ! Maintenant c'est de la rigolade. Maintenant on a tout. Tout ça, ça se perd. En 1900 y avait trois cent soixante-quinze « montagnes », où on faisait le cantal, maintenant on est arrivé à neuf.

Chargé de découvrir sur les causses un berger conteur, ou guru wao, je découvris un oiseau rare qui me tint de bien sybillins propos :
« S'il s'en passe des choses sur les causses ?... Hé bé !... je pense bien qu'il s'en passe de drôles de choses par ici... woooh... des drôles de trucs même !... Y'a un trafic... vous pouvez pas imaginer... Té ! pas plus tard qu'hier au soir... C'est pas croyable le trafic qu'il peut y avoir quand même !... Et ça passait, et ça passait !... Et Dieu seul sait où ils allaient ?... Je me réveille dans la nuit... J'avais envie de picher... Je sors... ouaïe ! mon pauvre !... je te les vois passer là-haut, sur la devèze... et y'en avait et y'en avait ! Ça n'arrêtait pas !... plus ça allait, et plus il en arrivait ! Et Dieu seul sait où ils allaient ?... hé ! que voulez-vous mon pauvre, allez savoir ce qu'ils trafiquent ?... Je te les voyais là-haut, ... à la queue leu-leu... De ces Arabes avec leurs grands bournousses !... et y'en avait et y'en avait... et Dieu seul sait où ils allaient ?... »

AUPRES DU CAILLOU, QU'IL FAIT BON DORMIR

Opa Müller, vieux monsieur strasbourgeois de son état, vient d'atteindre 99 ans. Si ses essuie-glaces crissent un peu et si son visage ressemble de plus en plus à une serpillière gelée, il tient le coup et fait tous les jours ses deux kilomètres à pied. Intrigués, notre correspondant et notre envoyé spécial sont allés l'interviewer. Opa leur a expliqué les deux secrets de sa longévité.

1 – Quel que soit le temps, il prend tous les jours un lavement. Le lavement est une chose fort simple tant qu'elle est administrée à titre préventif. Il suffit d'un peu d'eau bouillie (que l'on s'injecte dans l'intestin au moyen d'un bonne poire en caoutchouc) et d'un demi-mètre où s'isoler. Ce dernier détail, bien sûr uniquement pour ceux qui s'embarrassent des conventions pudiques du Savoir-Vivre Urbain. Opa Müller ne nous a pas caché qu'il n'en était pas : son jardin lui convient parfaitement. Là, un petit problème cependant : le clystère se prend généralement penché en avant, et il n'est pas rare qu'en hiver, lorsque le sol est verglassé, Opa se retrouve, cul nu, les quatre fers en l'air. Il faut alors l'aider à se relever, sans quoi il peut lui arriver de rester des heures par terre, dans le froid et le vent.

Les vertus du lavement sont variées : il fait baisser la tension artérielle et, décontractant le ventre, combat sûrement la constipation. Le lavement aux feuilles de tabac est le plus rapide et il convient de ne pas le pratiquer avant un rendez-vous important. Moins sournois et plus rafraîchissant, le lavement sophistiqué à la guimauve, au pariétaire, au viol-iers et au poirée (une pincée de chaque) est un bon remède contre la plupart des fièvres.

2. — La nuit, Opa se couvre soigneusement le ventre et les oreilles de laine, et surtout, chauffe précautionneusement son lit avant de s'y glisser. Pour cela deux méthodes :

- La méthode préférée de Opa Müller, le caillou. On laisse toute la journée un gros pavé dans la cheminée ou dans le fourneau, au milieu des braises. Le soir, après l'avoir ramassé à l'aide d'une telle, on l'enveloppe dans une vieille chaussette de laine que l'on balade dans le pieu.

- Il y a ensuite, bien sûr, la vieille bassinoire, mais le nec plus ultra, malheureusement réservé aux riches et aux bricoleurs : c'est le « Moine », un petit meuble rempli de braises : ça a l'avantage de pouvoir rester assez longtemps entre les draps sans trop les abîmer.

XII. Chemise trop lavée ne saurait durer

« Cré nom de Dieu, Jojo, sale moufflet, tu es crasseux comme un peigne, et on est au mois de mars. Allez, tu vas me faire le plaisir de venir te laver, et vite eh ! » Formule rituelle, accompagnée de taloches sonores, que prononçaient nos ancêtres à leurs marmots dépenaillés et morveux quand revenait le 31 des mois ensoleillés. Ah les bons bains ! Les grands cycles cosmiques venaient alors se décalquer jusque dans la persécution des morpions. Les gosses en sortaient certes les oreilles rouges et râpées, mais gagnants, avec une seule et grosse toilette par trimestre.
Las, la contagion de la petite-salle-de-binite fait rage moins en Fance que partout dans le monde, il faut bien l'avouer (un ban pour le gouvernement !) et la toilette atteint, bon an mal an, le rythme hallucinant d'une à deux par jour. La machine à laver a d'ailleurs mis la lessive au diapason. Avec rage, toutes les ablutions, ces cérémonies absurdes sacrifiant fumets et parfums sur l'autel de « Monsieur Propre » à la fadeur terrible, se sont définitivement emballées : nous nous laverons bientôt toutes les 45 minutes, tels des ratons brusquement frappés par le haut mal suisse.
Quelque part entre Albi et Mazamet, dans les monts encore sauvages de Lacaune, vit une vieille qui fait résister tout un village aux cadences industrieuses de la propreté.

Le Pradel. Une cinquantaine de maisons abandonnées, aux lozes bringuebalantes ; l'école est fermée depuis trois ans faute d'élèves, le bureau de poste aussi. L'heure sonne toujours au clocher, mais la chapelle est vide de curé, de nonnes et d'enfants de chœur. Pourquoi les trente derniers habitants sont-ils bien vivants ? En grande partie grâce à Mme Pellet. Pourtant, Wao sait qu'on se fout de sa tronche, à la vieille. Ici, pas un repas de famille ne se termine sans qu'on rigole de sa face d'agrume fatigué, de son pas d'ours boiteux, et surtout de ses habitudes de fada : Mme Pellet, outre certains dons de rebouteuse, tient, comme une vieille chèvre agrippée à ses rocailles, à UNE tradition, celle de la lessive à la cendre.

JEANNE PELLET NEE TIREDURE
Deux fois par an, au printemps finissant et au début de l'automne, la veuve Pellet, Jeanne de son prénom, née Tiredure, filant sur les quatre-vingts ans, fait la tournée du village et convoque une personne au moins par maison, pour un jour précis de la semaine suivante : ce jour-là, s'il fait beau, il y aura lessive et tout le monde DOIT y participer. La date a fait auparavant l'objet d'un choix épouvantablement minutieux. Car la vieille respecte encore à la lettre les « *interdits de lessive* ». Jamais, ô grand jamais, elle n'oserait laver de linge pendant la semaine sainte, à Pâques ou à la Toussaint : elle attirerait à coup sûr la mort sur le maître de la maison la plus proche ; et la vieille tient à ses derniers voisins comme à la prunelle de ses yeux. Pas de lessive non plus à la St Sylvestre, le mercredi des cendres ou à la St Marc : les rats viendraient aussitôt dévorer tout le linge. Un calendrier abracadabrant qui fait bien chier tout le monde et que tous respectent pourtant.

Tous... sauf une famille, des nordiques venus des Vosges et qui ne comprennent pas pourquoi deux fois par an, tout le village devient fou et oublie pendant quarante-huit heures ses machines à laver. Car *ils ont* des machines à laver. « *Mais c'est amusant*, explique la gardienne du téléphone public, *et puis, vous savez, la Pellet, elle leur a jeté un sort aux Vosgiens : l'an passé, leur fils a loupé son bac et ils ont un oncle qui s'est tué dans un accident de voiture.* » Elle raconte aussi que la vieille fabrique des tas de filtres et de « *l'eau de vipère* » : on met une vipère vivante dans une bouteille que l'on remplit d'alcool : ça guérit toutes les maladies du ventre. Elle guérit aussi du mal d'amour, de l'eczéma et sait, paraît-il, rendre définitivement fous ceux qui l'emmerdent trop.

Donc à la date fixée, chaque habitante du Pradel rassemble le linge sale accumulé depuis quelques semaines et elles descendent « à la buye » en l'occurrence à l'Agout, une rivière aux eaux rougies par les sels (naturels) de fer. Sur un chariot tiré par un cheval (depuis deux ou trois ans, une 2 C.V.), suit un matériel considérable : une sorte de demi-tonneau percé en bas, le cuvier ; une grosse toile ; un baquet plein des cendres que, fourmilesquement, la mère Pellet recueille chaque jour dans sa cheminée ; des marmites enfin, du bois et des battoirs.
La lessive dure deux jours. La première journée est harassante et vraiment antique : tout se fait comme avant, alors que le contexte est depuis belle lurette parti en brioche. La vieille officie et surveille telle une reine crapaud. Mais elle n'est plus assez costaud pour mettre la main directement à la pâte. On commence par foutre quelques mâchoires de porc (!) au fond du cuvier, puis le linge, par ordre croissant de fragilité, et par-dessus le tout, creusé en cuvette, la toile que l'on remplit de cendres. Pendant ce temps, plusieurs feux ont été allumés sur lesquels d'énormes quantités d'eau vont devoir chauffer toute la journée. L'eau bouillante est ensuite versée pendant des heures durant sur la cendre. Ça donne une solution alcaline qui nettoie à fond. Une fois la lessive lancée, le travail de la vieille Pellet consiste à surveiller le cheminement de l'eau à travers le tissu : si le linge est taché par la cendre, c'est signe de mort. La vieille tient bigrement à ses os et farfouille régulièrement dans le récipient à l'aide d'un gros bâton.

ON MANGE AU LAVOIR
La vieille ne fait pas les choses à moitié : elle sait aussi préparer LE vrai repas des jours de lessive. En particulier, la « Briené » qui est un mélange de noix écrasées, de lait chaud, de sucre ou de miel et de petites tranches de pain. Il y a des bonnes femmes qui viennent rien que pour ça.
Le lendemain, tout est plus simple et agréable. Le linge est encore tiède quand les femmes arrivent. Quelques mecs viennent aussi pour aider à remonter le matériel jusqu'à la route et pour s'égayer un brin. Car on s'égaye au deuxième jour de lessive. La technique est simple : il faut d'abord frotter le linge, le taper à l'aide des battoirs ou des mains, et, quand la crasse s'accroche trop, le savonner avec du savon de Marseille. Travail de lavandière. Il faut enfin le rincer dans la rivière : c'est la dernière après-midi. Il y a dans le coin une chute qui creuse un trou éclaboussant et sombre dans l'eau calme, et des tourbillons vaporeux qui font parfois gonfler le linge d'une grosse bulle d'air.

LA DERNIERE LESSIVE AU PRADEL
C'est ce dernier travail que les mecs préfèrent. C'est le moins fatigant, et comme il a lieu vers le début de l'après-midi, il sert d'alibi à un grand bain collectif. L'eau de l'Agout est pourtant froide. Mais il paraît que seuls les malades ne finissent pas dans la flotte... et la vieille bien sûr. Elle a passé l'âge. Mais elle a conservé un regard de rapace et on dit que ses prunelles s'agrandissent comme deux billes quand les nombreux étourdis qui ont oublié leurs maillots de bain, courent à poil dans l'eau rougeâtre. Peut-être est-ce pour ça que la vieille refuse que les étrangers viennent assister à « sa » lessive ? Quant à ceux qui enfreignent l'interdit, inutile de dire en quoi elle les transforme.
Sur le chemin du retour, certains se réveillent parfois d'un rêve de quarante-huit heures et, raisonnablement, jurent de ne plus se laisser prendre la prochaine fois, de ne plus laisser tomber tout leur boulot pour suivre l'ancêtre folle. Mais la plupart sont ravis et passent la soirée ensemble à rigoler. La vieille, elle, entre alors comme chaque fois dans une crise de mutisme absolu. « *Elle doit penser que ce fut sa dernière lessive* », rigolent les paysans.
Nombreux sans doute sont ceux qui aimeraient brûler cette vieille-là, pour obscurantisme, ceux qui doivent trouver que, tout compte fait, sa lessive à la cendre pollue tout autant qu'une lessive normale, et que de toute manière, le linge qu'on fait aujourd'hui ne supporte pas un tel traitement (c'est vrai, tous les textiles synthétiques s'en vont comme poussière dans les chaudrons diaboliques de la vieille Pellet).
Seule contre la télé et l'exode et autres merdes qui ravagent la campagne, elle continue de tisser des liens, entre les gens et malgré eux.
Quand elle mourra, le village mourra aussi.

LES SECRETS DE LA LICORNE

Voici donc revenue la saison des transhumances où nos têtes, aspirées par le dieu Soleil, rêvent aux noms magiques de villes enchanteresses : Jaïpur, Surabaja, Macao, Peshawar et Manaos.
Accablés par notre quotidien gris nous prenons la fuite. Un aller simple pour nulle part : la route. On va chercher son âme au bord du Gange, dans le désert de Gobi, on assiste à des rites étranges et hermétiques et quand, enfin, on croit sentir l'essence de l'existence, un Balinais, monté sur cyclomoteur Honda, vous questionne gravement : « Hey, Mister hippy ! Want to change money dollar. Okay, okay ».
Courez au bout du monde, espérez être enfin libres ; l'Occident finit toujours par vous rattraper. La planète n'est qu'un gigantesque Luna Park. Les Papous ont des capsules de Fanta cousues sur le bout du nez, le masque de Pachacamac est en boîtes de corned beef et le sifflement du boeing couvre le chant du Ramayana.
Foncez au fin fond des salars boliviens, enfoncez-vous au cœur de la jungle birmane, grimpez au sommet de la pyramide de Chéops : deux Japonais, le Nikon en bandoulière, vous attendront immanquablement.
Routard, change de cap, il reste des paradis à découvrir. Tintin reporter n'a pas encore tout visité. Tryphon Tournesol te suggère quelques idées.

Impressions d'Afrique

Rimbaud, le roi de la route, le comprit il y a belle lurette ; pourtant il n'était pas le premier poète branché : Homère disait déjà que les dieux, las de se quereller dans leur Olympe, s'y rendaient pour se reposer. L'Ethiopie est là, intacte, qui vous attend comme si le temps avait oublié de couler. Immense plateau aride fendu en son milieu par la Grande Faille du Rift où coule le Nil Bleu des ancêtres Pharaons. Enormes escarpements d'une hauteur terrifiante, gorges incroyablement profondes au fond desquelles se ruent des torrents, forêts verdoyantes, savanes comme de vastes parcs, déserts balayés par le vent, ponctués de blocs de lave aux formes étranges. Pays de la légendaire reine de Sabbat où se cache la rarissime antilope walia ibex et rugit le lion à crinière noire. Eh oui... vas, routard, t'interroger sur les mystérieux obélisques d'Axum, contemple le fabuleux trésor du roi Salomon et du haut du plateau, admire l'eau transparente de la Mer Rouge qui se brise à tes pieds, quelque deux mille cinq cents mètres plus bas, et les îles, là bas, au large de Massawa, où tu pêcheras des miracles de poissons parmi les coraux enchantés. Tes yeux sont rassasiés mais ton esprit a soif. Goûte alors au Kat et pars assister aux messes de Lalibella : onze églises monolithiques en forme de croix taillées dans le rocher, admirables fresques polychromes, clergé crasseux et puant aux habits brodés d'or incrustés de bijoux. Musique étrange. Rends-toi au Nord, dans le Bergemder, sur le lac Tana, dans l'une de ces îles qui abritent les monastères de ces moines pouilleux, couverts d'or, de saphirs, d'émeraudes et de diamants.
Prends garde à ta bourse comme à ta vie car ils rançonnent l'étranger et l'assassinent impunément. Méfie-toi aussi, sur la piste des pillards : ils dévalisent en riant les passagers des autocars. Ne leur résiste pas ; ils t'abandonneraient nu comme un ver pour t'apprendre à ne pas respecter les coutumes. Si tu pars à l'ouest visiter le buffle et l'hippopotame, fais attention au crocodile. Ils sont patients et sauront attendre que tu tombes épuisé de ton arbre.
Va te perdre dans le temps dans la cité médiévale d'Harrar où on te montrera les vingt maisons de Rimbaud. Rejoins Addis-Abeba par le petit train aux wagons de bois où s'agitent encore les ponpons d'une autre époque : tu y verras arriver les caravanes poussiéreuses venues troquer leurs marchandises sur un immense marché qui ne peut être que bigarré. Erre à Gondar dans les palais déserts, Versailles africain dont l'origine est inconnue. Et si ta tête tiens bon, disparais dans les gorges de Takkaze, profondes de plus de deux mille mètres ! Alors, seulement, tu pourras contempler les lacs du Rift peuplés d'oiseaux merveilleux et peu farouches : le flamand rose y glisse dans un nuage de couleurs parmi les pélicans, les aigles pêcheurs, les coucous, les tisserands et l'ibis sacré qui inspira les Pharaons et que guette le léopard. Mais sache contenir ton désir devant ces femmes idéales aux seins nus. Te crois-tu encore sur terre ? Regarde alors les paysages lunaires du Semyen ; tu pourras toujours flipper tranquille dans les grottes dantesques du Sof Omar. Ouf, c'est fini.

Comment s'y rendre ? Nouvelles Frontières propose un charter pour 1 750 F. Ou depuis l'Egypte par bateau. En boutre de pêcheur. Se renseigner dans les ports. De Djibouti on peut aussi prendre des boutres pour le Yémen (voir **Actuel** n° 21).
Comment circuler ? Deux voies ferrées : Addis-Abeba - Djibouti et Massawa - Agordat. Service d'autocars quotidiens entre presque toutes les destinations. Auto-stop auprès des touristes qui louent des voitures particulières.
Hôtels. Dans toutes les grandes villes, hôtels de troisième catégorie à des prix tout à fait abordables.
Pour tous renseignements : **Office du Tourisme éthiopien**, boite postale 2 183 - Addis-Abeba.

Groënland : l'anti-éclipse

N'hésitez pas : imaginez le massif du Mont Blanc les pieds dans l'eau. Du haut du glacier vous ne voyez que la mer qui s'étend à perte de vue et tout au loin une tache minuscule : l'Islande, à 150 kilomètres de là. Le Groënland est sur le cercle polaire et à cette latitude le soleil ne se couche pas : il monte et descend inlassablement sur l'horizon, en tournant tout autour de vous. La nuit n'existe pas, la lumière varie, passe par tous les tons ; écrasante au zénith, diaphane au couchant, projetant des ombres monstrueuses au levant et je ne vous parle pas du ponant. Puis tout à coup vous prenez conscience d'une sensation extraordinaire : vous sentez la terre tourner sous vous. Le Groënland, c'est aussi les fjords sans fin, les rennes qui n'ont jamais vu l'homme et qui viennent vous renifler sans méfiance, les pêches miraculeuses, les paysages hallucinants et surtout les Esquimaux, un des peuples les plus intéressants de la planète Terre. Enfin et surtout, pour ce trip kosmik il ne faut que la carte d'identité : le Groënland est danois, donc membre du Marché Commun.

Comment y aller ?

L'avion est très cher (près de 2 500 F). Mais on trouve sur la côte Ouest de l'Islande de nombreux bateaux de pêche qui s'y rendent. Tu pourras en profiter pour rêver un instant dans le pays des volcans où la population aime la visite.

Comment circuler ?

A pied uniquement. Certains glaciers nécessitent des connaissances de haute montagne, mais d'autres ne sont que de simples balades.

Hôtels : **assez chers, mais, là aussi, l'habitant est accueillant.**

Pour tous renseignements : **Office du Tourisme danois, 142, avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris.**

Ceylan : le siège maso du fakir

Il faut faire vite, dans un an ou deux le Club et ses G.O. vont s'y installer. L'an dernier les freaks y étaient nombreux et pour cause : voici le programme.

Kandy : on y promène chaque année la dent non cariée du Bouddha et à cette occasion les saddhus du fond de l'Inde débarquent en robe. La dent, enfermée dans sa chasse, est juchée dans un palanquin superbe que porte un éléphant enrubanné, peinturluré, ceint d'une guirlande d'ampoules multicolores qu'alimente un petit groupe électrogène dissimulé sur sa vaste croupe. Cent cinquante autres pachydermes pareillement enluminés le suivent en toute simplicité. Tout autour la foule porte d'immenses torches. De loin, pas de doute, on dirait bien une escadre de gigantesques insectes cybernétiques fendant une mer de feux follets.

Katara Gama : au sud de l'île, un des festivals les plus extraordinaires s'y tient chaque année. C'est le Woodstok des Gurus. Des milliers de pélerins hindous, bouddhistes et musulmans, viennent y assister. Là aussi le spectacle est remarquablement planant. Les uns marchent sur des chaussures à clous tournés vers l'intérieur comme le siège maso du fakir Cipaça Louvishnou, traînant derrière eux un autel à roulettes accroché dans leur dos par de grands hameçons plantés dans leur chair. D'autres sont suspendus à l'horizontale par le même intéressant système de crochets et s'essayent à la brasse. Un verbiage inintelligible s'échappe de leur bouche : le Dieu prend la parole à travers eux. Routard, essaye donc de comprendre. Plus loin, ce sont des pénitents qui marchent allègrement sur des charbons ardents et s'aspergent avec dignité de tisons brûlants. Un peu partout de saints hommes exécutent le célèbre roulé latéral sur des centaines de mètres, montant et descendant les escaliers du temple, devancés par leur famille qui balaye les petits cailloux avec ardeur. Dans un coin un tas impressionnant de noix de coco : on fait la queue en riant pour se fracasser sur le crâne le fruit à la rude écorce. Et cela dure une semaine entière.

Kalkuda, plage de rêve : eau limpide et bleue, cocotiers aux palmes caressantes, beaux et belles Cingalais. On y loue une paillotte pour quelques dollars. A l'aube le soleil jaillit des flots. Que rêver de mieux quand tous les fleuves cingalais s'appellent Ganga. Au nord, un désert miniature, hérissé de palmiers fluets, pour longuement méditer. Enfin un peu à l'est, de magnifiques chevaux sauvages, oubliés par les Portugais, galopent libres comme l'air dans les marais tranquilles.

Kenya : Lamu devient dur

Lamu est une petite île qui appartient au Kenya. Ses habitants, la plupart musulmans, sont réputés pour leur amabilité. On y a installé l'électricité voilà trois ans. Les Hippies ont découvert cette petite île, il y a un an environ et Lamu est devenue un autre « paradis » comme le furent Katmandou, Ibiza, etc. Les attaques contre les « hippies » ne sont cependant pas rares au Kenya. Le ton est celui, habituel maintenant, des pays sous-développés qui cherchent avant tout l'aide des « riches » américains, c'est-à-dire les « Américains de Nixon » : « sales jeunes gens... pathétiques enfants... exemples néfastes, etc. », tels sont les qualificatifs les plus doux. Ces attaques forcèrent le conseil de l'île à prendre des mesures qui restèrent sans application.

Le ton monta en janvier de cette année, et encore plus en mars où le Standard, **journal de Nairobi, titra : « Le Kenya bannit les Hippies — nous n'avons pas besoin d'eux », déclare le président. Commentant cette décision, un autre responsable gouvernemental déclara : « Si nous ne bannissons pas les hippies, une partie de notre jeunesse va être gâchée. »**

Cette fois-là, les autorités de Lamu, aidées d' « importation policière », s'énervent. Pratiquement, on donna 48 heures aux « hippies » pour se trouver un hôtel convenable, donc pour dépenser de l'argent... faute de quoi c'était la déportation. Par surcroît de précaution, les paysans se virent dénier le droit de louer des huttes aux « hippies » ; la police patrouille et, si tel est le cas, le paysan reçoit une amende.

Il est vrai que les « hippies » menaient une vie différente des indigènes de Lamu. Ainsi, le tabou féminin, très suivi à Lamu comme dans la plupart des pays musulmans, ne cadrait pas très bien avec la relative liberté de mœurs des couples de voyageurs à cheveux longs.

Invérifiable mais mise à l'avant par le corps policier, cette histoire : le fils d'un magistrat de Lamu, simple d'esprit mais relativement bien portant mentalement, a pris de l'acide sur l'invitation des « hippies » ; maintenant, il ne fait plus que gigoter et saliver...

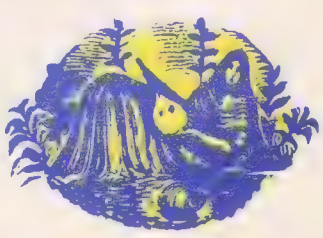
Parmi les pays « sous-développés » qui rayent de leurs listes d'entrée les cheveux longs, citons encore l'Equateur qui condamne à l'amende les compagnies aériennes qui transportent à l'intérieur du territoire des « hippies ». Enfin, les autorités de Singapour ont interdit les concerts de Dave Brubeck, Joe Cocker et Cat Stevens... parce qu'ils ont les cheveux longs.

Kabul : rien à signaler

« Want to buy hashich, cocaïne, morphine, opium ? »

A peine débarqué à Hérat, le ton est donné. De Hérat — à l'Ouest — à Kaboul — à l'Est — la défonce est facile et vide comme la route goudronnée qui les relie. Mieux vaut prendre celle du centre, par Cherkcharan, Band-I-Amir et Bamiyam. Elle est tout juste praticable, mais sans présenter de difficultés insurmontables. A Hérat, on peut trouver des camions qui l'empruntent ou, bien sûr, on peut la faire à pied, ce qui est arrivé à plusieurs personnes de ma connaissance. Une autre solution, valable pour l'Afghanistan : acheter un cheval en arrivant et le revendre au Pakistan. Et c'est assurément la meilleure façon de connaître le pays. Partout, on sera fier de vous offrir l'hospitalité. La route franchit près d'une trentaine de cols de plus de trois mille mètres, qui atteignent parfois les quatre mille, mais c'est dans ce cœur de l'Afghanistan tourmenté et sauvage que vous sentirez la beauté exaltante de ce pays et que vous comprendrez les Afghans en prenant garde aux brigands au cœur dur. Quand, enfin, vous parviendrez au lac de Band-I-Amir, vous serez récompensé de vos efforts. Au milieu du désert s'ouvre tout à coup une immense faille. Au fond, sept lacs en étages, d'un bleu profond et à la fois très clair : du haut des falaises, on voit nager les poissons. L'eau calcaire a façonné par dépôts des barrages naturels au bout de chaque lac sur lesquels elle glisse, invisible, comme sur des fontaines de glace. Les lacs s'étendent sur des kilomètres, et quelques barrages sont curieusement nivelés : par endroits l'eau en tourbillonnant a creusé des trous dont les parois tombent à pic. Au bord de ces étranges grouffres, on croit surplomber de vastes aquariums.

Nous y étions arrivés à l'aube. Le soleil teintait les falaises de rouge, la brume se



dissipait sur les lacs, et l'eau immobile s'enflammait, rousse et bleue. Le soir avec la pleine lune j'ai bien cru être un nain microscopique perdu au fond d'un ruisseau de Lapis Lazuli aux cascades de nacre incrustées de diamants. Le lendemain, devant l'énorme orteil du grand Bouddha, mon angoisse pascalienne ne fit que croître. Et Kaboul fut bien décevant. Mais qui connaît la mosquée au faïences kaléidoscopiques de Mazar-I-Sharif et qui sait qu'au printemps les steppes infinies du nord sont couvertes d'un tapis de tulipes ?

Professeur Calystène

Pas cons, ces trois lagons

Les îles Tonga, les îles les plus tarées du monde : (lat. 20° - long. 170°). Dix-sept confessions religieuses, 73 000 Mélanésiens ceints de pagnes en paille. Un roi : Tupu IV. Des bananes autocollantes en guise de timbres. Une pizzeria tenue par un couple d'Italiens. Une villa style Côte d'Azur 1900 en guise de palais. Capitale : Nuku Alofa. A l'Office du tourisme : « You want a map of Tonga ? Well, we don't have any ! »

L'archipelago de Las Perlas : Le trésor de Rackham le Rouge, dans le golfe de Panama. C'est là que pousse la si célèbre Panama Red, l'herbe la plus forte du monde. Les planteurs sont les descendants d'esclaves africains, évadés d'un bateau en escale à Panama. Ils ont horreur des gringos et leur coupent la tête en chantant.

Les îles Maldives, au sud-ouest de l'Inde. Le paradis des pêcheurs sous-marins enfin accessible. Avion au départ de Colombo toutes les semaines.

Causses toujours

« Quand j'étais petit, on n'avait pas l'eau courante. L'eau, il fallait la chercher à la fontaine, à côté du lavoir, en face l'église. C'est là aussi que les vaches venaient boire le matin et le soir. C'était toujours plein de merde qui te glissait sous les pieds. Y avait pas de tracteurs comme maintenant, on faisait avec les bœufs. Parfois il me semble encore entendre le char grincer au rythme lent de l'attelage. Ah ! On se plaisait à garder les vaches. Il y avait toujours quelques bêtises à faire. On s'embêtait jamais. » Ce discours de vieux un peu taré c'est le mien, lecteurs, et j'ai tout juste vingt ans. De tous ces pays que je t'ai contés, aucun n'est aussi paisible que celui de mon enfance : l'Aveyron. Il a à peine changé. Le cœur de la France est là : sauvage et désert, chaud et parfumé l'été et glacé sous les neiges en hiver. Puissant au Nord dans la chaîne des Puys. Vert et luxuriant dans les monts d'Aubrac où serpentent les ruisseaux à truites, qui cachent encore les écrevisses qu'on appâte avec la viande forte du mouton des Causses. Causses du Quercy, de Limogne, du Comtal, de Sauveterre et Causse Noir au bord des Cévennes torturés et farouches. Etendues désertiques où l'on peut marcher droit devant soi sans rencontrer une âme. Comme sur le Larzac, de Millau à Lodève. Et dire que ces militaires flippés veulent s'en emparer ! Paysages lunaires que viennent trancher les gorges profondes des rivières et qui parfois se déchaînent, créant des paysages hallucinants. Ainsi Montpellier-le-Vieux qu'on croyait, il n'y a pas si longtemps, hanté par le Diable en personne : quand une vache s'y perdait on l'y abandonnait. Ils sont super beaux les Causses, troués de grouffres infernaux : Padirac et Roquefort où moisit l'extraordinaire fromage ! Parsemés de dolmens, de châteaux et de jolis villages. Admirable cathédrale de Rodez-la-Saccagée où se cache l'incroyable musée Fenaille. Cantal, Aveyron, Lozère sont de sacrés endroits et personne ne viendra te déranger.

Milou

Le touriste : César ou pompé

Tout le monde le sait.
Le premier choc, dès qu'on met les pieds sur la terre d'Afrique, c'est pas son « mystère », sa chaleur ou son exotisme. C'est sa mendicité.
Le touriste, occidental niais, en prend plein la gueule dès qu'il débarque à Tetouan (Maroc).
Une meute de gosses s'empare de lui pour se livrer à une sorte de contre-pillage désespéré.
— Msieu, msieu, msieu... donne-moi un dirham... donne-moi une cigarette... tu veux haschich ?
Il est devenu proie, gibier, pigeon à plumer. Et ce n'est que justice.

Un touriste, c'est toujours con, pataud, grotesque, borné, berné. Et, en plus, ça constitue une provocation pour l'autochtone immuablement sédentaire. Ça débarque avec son insolente prospérité sous les yeux d'une population affamée par sa faute ou celle de ses semblables blancs. Ça vient regarder le bougnoule sous le nez, avec une offensante curiosité, comme s'il était un drôle d'objet pittoresque, un sous-être.
Et c'est le safari. Clac, clac, les Nikons picorent et dépècent les petits indigènes en décomposition. C'est rapacité contre rapacité, le harcèlement des mains tendues contre celui des déclics photographiques. Les enfants du tiers monde réclament leur cachet de figuration. On n'a pas le droit de se rincer l'œil gratuitement.
— Ça va, patron, ça va bien ?... Patron, donne-moi cadeau ! « Patron », voilà à quoi ils nous réduisent parce que nous les avons réduits à la misère et à la servitude.
On cherche « le contact » avec la population ? Impossible ! Tout de suite, on est débordé, submergé. On croule sous un certain contact, mais ce n'est pas celui dont nous avions rêvé. Leur demande est plus forte, plus pressante, plus avide que la nôtre et, la plupart du temps, d'abord matérielle. On les recherchait et on se retrouve happé, piégé, manipulé.
— Ils ne nous considèrent pas comme des êtres humains, mais comme des vaches à lait, s'indignait Martine par moments...
A l'extrême de la gamme des sollicitations, il y a le geste impérieux, avide et poignant du gosse qui ne parle pas français : porter la main à la bouche en mimant l'absorption : « donne-moi à manger. »
Entre les Africains et nous, il y avait un fantastique malentendu : nous voulions faire leur connaissance, procéder avec eux à un échange d'amitiés. Et nous ne voulions pas voir que leur aspiration la plus pressante était d'ordre alimentaire. Notre offre d'amitié était frappée d'une singulière cécité. On ne peut pas exiger un sentiment désintéressé de quelqu'un qui souffre dans sa chair et qui attend de nous un apaisement physique.
Nous ne pouvions évaluer quel sacrifice ils nous consentaient en nous offrant le thé, le couscous et quelque objet pseudo-traditionnel. Quand, ensuite, ils nous demandaient, comme un dû sacré, un « cadeau souvenir », nous ne savions s'ils désiraient un symbole affectif ou une chose de valeur (de valeur d'usage ou symbole prestigieux de notre technologie occidentale ?)... Nous étions-nous fait piéger, ou ressentions-nous une odieuse suspicion sans fondement ? Tout le temps, nous étions sur nos gardes...
Et quand ils ne demandaient rien, mais vraiment rien du tout, en contrepartie, c'était la panique. Le gouffre.
— On a abusé d'eux, me disais-je : on n'aurait pas dû accepter leur invitation. On ne les reverra jamais. Comment pourrons-nous leur rendre ?
Bon. Pourquoi ce discours (peut-être subtilement irrigué de racisme) ? Je voulais dire que la relation avec les membres de ces peuples (saccagés, dominés, plumés par nos patrons) n'est pas facile du tout. Il est mystificateur de proclamer :
— Barrez-vous ! Allez visiter les vieilles sociétés qui n'ont pas encore été trop corrompues par notre civilisation mortifère. Là-bas, vous trouverez des hommes qui fonctionnent sur la base d'autres valeurs : tolérance à l'égard du différent, sens de l'hospitalité, de l'amitié. Il y a beaucoup à apprendre d'eux. Eh bien, ces gens-là, s'ils existent encore, s'ils n'ont pas été trop contaminés par nous, s'ils ne sont pas trop faméliques pour être disponibles, sont d'un accès difficile.
Trop souvent, au moment où nous nous dépouillons dédaigneusement de notre « occidentalité », pous nous mettre à l'écoute de l'autre, celui-ci opère sur lui le même mouvement et se met à chanter les mérites du progrès et de la technologie blancs. On se croise et on ne se rencontre pas...
Sur les grands axes routiers africains, c'est pas toujours le pied rêvé. Souvent, les solliciteurs de fric, d'amitié douteuse, les regards indiscrets, défiants, avides ne vous laissent pas un instant de répit... On est étiqueté « Blanc ». Ou ne se débarrasse pas de cette tunique de Nessus. Sauf, parfois... quand on tombe sur quelqu'un qui n'attend presque rien de nous. Et c'est, alors, hélas, un bourgeois qui a les moyens d'être au-dessus de tout ça...

Jean-Pierre BERNIER.

LES CONSEILS DU CAPITAINE HADDOCK

L'homme libre, chez les Apaches, ne devait pas posséder plus que lui et son cheval pouvaient transporter. La liste des objets nécessaires, et quelques autres, vous la trouverez dans Le guide du routard, de Philippe Gloaguen et Michel Duval (Gedalge, 22,50 F T.T.C., en vente dans toutes les librairies). Ils ont noté sur leurs calepins tout ce à quoi vous avez oublié de penser : comment gagner des sous, comment les changer au marché noir, à quoi reconnaît-on un faux dollar, de précieux conseils pour un raid en moto, des trucs pour vous faciliter l'auto-stop, le bateau-stop, l'avion-stop en Inde, au Moyen-Orient, aux Amériques, en Europe ou au Maroc. Aucune adresse utile ne manque.
Et n'oubliez pas, audacieux explorateurs, d'emporter ces épouvantables cartes postales de la tour Eiffel ou de Montmartre. Les gens que vous rencontrerez n'en seront que plus radieux.
Si vous ne savez même pas comment se dit « pipi » en alouétien, où se trouve Ambalanjanakombi, si Kerkenbosche est une démocratie socialiste ou si le kiwi est un cousin direct du toucan, compulsez les archives, ignares ! A Paris, une bonne adresse : Librairie Ulysse, 35, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 75004 Paris (tél. : 325-17-35). On peut y afficher ses petites annonces de route et y trouver une littérature abondante et diverse.
Visa de Santé, de Patrick Braun est en vente (5 F) à Nouvelles Frontières : tout sur les maladies que l'on peut attraper à travers le monde.

Mexique : quand le gringo s'interroge, l'Indien remplit ses poches

Là, c'est un autre monde. On se sent trop grand, trop blanc, pas du tout habillé comme il faut. Des kilomètres de terre, des maisons blanches, et toutes les Indiennes qui courent avec des ballots sur la tête, des enfants dans le dos, transportant du bois, de l'eau, etc. A moins qu'elles ne soient assises en robe blanche avec de superbes broderies aux épaules. Et des enfants, des enfants, des enfants.

On sort de la rue principale bien vite, avant de faire de mauvaises rencontres... Ça coûte cher de les rencontrer les policiers, les fédérales : 100 ou 200 pesos, pour l'école, disent-ils ; si on n'a pas d'argent, c'est la prison locale et le premier bus vers la vallée. Pas toujours, mais pas la peine de prendre le risque. A Huautla ce sont les enfants qui traitent avec les gringos car les adultes travaillent. Dans la manière, dans le tour des propositions, on sent qu'il est déjà trop tard, qu'il y a déjà eu trop de gringos qui sont passés. Tout se paye et on va le savoir bien vite (...).

Enfin, ils arrivent ! Les Hongos ! Les champignons sacrés des Indiens, des vieux et des sages, les champignons de la connaissance. Les nôtres, ils ne sont pas bien beaux, un peu sales, un peu ratatinés. Pas la meilleure saison, on nous dit ! Mais « effectivos », efficaces. O.K. Pas le choix. Et on part, pour les prendre de nuit, dans la forêt, selon la tradition de « Hongo ». On descend les rues de Huautla, cinq de front, comme dans un film de Sergio Leone, des chiens nous suivent en hurlant deux, trois, bientôt douze. Des enfants se joignent au troupeau et nous jettent des pierres en criant « Gringo ! » « Hippies ! ». On se sent triste mais on serre bien fort dans nos mains nos feuilles de vignes avec les champignons dedans. Quelques Indiens regardent. D'aucuns nous proposent une hutte pour la nuit à des prix exorbitants.

Le soir tombe, on trouve enfin le lieu propice. Le sol plat d'une ancienne maison détruite et reconstruite un peu plus loin, en dur, mais vide et fermée. Bon spot ! La forêt autour, la montagne en face. Beaucoup de ciel au-dessus. Nous allumons un feu. On étale nos sleeping bags. On mange enfin les champignons, avec de la confiture de fraise apportée exprès, car le goût est un peu amer. On y va un peu fort, trois ou quatre gros, autant de petits. Rien d'autre dans le ventre. C'est le voyage indien ! L'espace, autour de nous, commence à s'agrandir ; le feu danse plus fort. De la visite. Un groupe de freaks mexicains, sur un trip de pot et de musique, riant, chantant, etc. Après les premiers bonjours, un ou deux joints, on leur demande gentiment de trouver un autre spot. C'est trop pour nous : trop de monde, trop de bruit, trop de temps, jusqu'au moment où on se serre la main. « Content de t'avoir connu ! On est tous des frères ! » Ils s'en vont. On les entend au loin, chantant, riant. Puis un peu de calme. Le cœur bat vite. Des ombres nées du feu commencent à vivre de leur vie propre, tout autour de nous, par terre, dans les arbres.

Retour des Indiens : ils portent des machettes et les éclairent, comme dans un film d'horreur, de petites lampes à huile qu'ils tiennent près de leur poitrine. Ils insistent. C'est clair. On doit leur louer une hutte pour la nuit : « C'est dangereux de rester dehors. » On parlemente. On s'explique. On n'a besoin de rien. Ils s'éloignent enfin mais ils ne s'en vont pas. On les entend roder aux alentours, cognant des pierres, frappant les arbres avec leurs machettes, dans le noir.

Ça commence à être difficile de ne pas comprendre le « message ». Les Mexicains freakent. Deux d'entre eux ont déjà vu Dieu : le troisième, qui a peur de mourir, appelle sa mère. C'est le début de la grande paranoïa. Seul Bertrand, l'autre gringo, est bien tranquille dans son trip cosmique; il n'a pas vu les Indiens et ne comprend plus l'espagnol. Tant mieux. On entend des chiens qui aboient de l'autre côté de la montagne. Tous les oiseaux de la forêt, les étoiles deviennent bleus, rouges, verts. Tout change de place. Tout s'organise et se désorganise : volume, lignes, couleurs, mouvements, volupté.

C'est au milieu de ce grand tourbillon cosmique, où l'on se sent bien petit, que nos Indiens choisissent de revenir. C'est le moment. Ils le savent et ils ne parlent pas cette fois. Ils prétendent que le terrain où nous sommes leur appartient et qu'il faut 50 pesos, une fortune, si nous voulons nous coucher sur le sol. On peut aussi, si nous le préférons, avoir une cabane pour le même prix. Ils ont manifestement peur de nous. Nous avons peur de leurs machettes. L'un d'entre eux est tout boiteux, tout tordu, le visage secoué de tics. Il a un bras atrophié ce qui ne l'empêche pas de tenir fermement sa machette de l'autre. L'un des Mexicains se met à brailler. Pas le choix. Il faut prendre la cabane. Nous plions les sleeping bags devenus énormes, aussi vivants que des serpents, et, caravane cahotante dans le noir, nous arrivons à notre cabane pleine de foin.

Enfin, ils sont partis. On respire un bon coup. Notre cœur a cogné bien vite ! On se laisse tomber dans le foin. Pas longtemps ! On est couvert de fourmis rouges en quelques secondes. Maudits Indiens ! Ils le savaient ! Tripper sur des fourmis rouges qui te piquent partout, halluciner sur ces armées qui montent à l'assaut de tes jambes. C'est trop ! Deux des Mexicains éclatent en sanglots. Bertrand trépigne, se jette dehors. Un mot surgit, s'enfle, se répand : « La muerte », mourir, la mort ! On retourne, dans le noir, jusqu'à notre premier emplacement. On retrouve les braises de notre feu. On se serre pour se réchauffer car les nuits sont froides sur les montagnes. On parle. On se rassure. Roberto pleure encore mais ne sanglote plus. Gonzalo parle à Dieu ; du moins le fait-il à voix basse, Bertrand est de nouveau radieux. La nature nous réintègre. Le ciel nous offre ses calmes galaxies trouées d'étoiles filantes, nombreuses ici. Les bruits se transforment en musique. Le calme. La Paix. Naturellement, Dieu parle... puis on s'endort. Quand on se réveille, au petit matin, c'est le jour de l'anniversaire de Gonzalo. Il vient d'avoir dix-neuf ans. Il n'est pas prêt de les oublier.

Mainmise.

NARD N' PAT

CROIS-TU AVOIR ENCORE L'ÂGE DE JOUER À LA POUPÉE KITTYCAT!

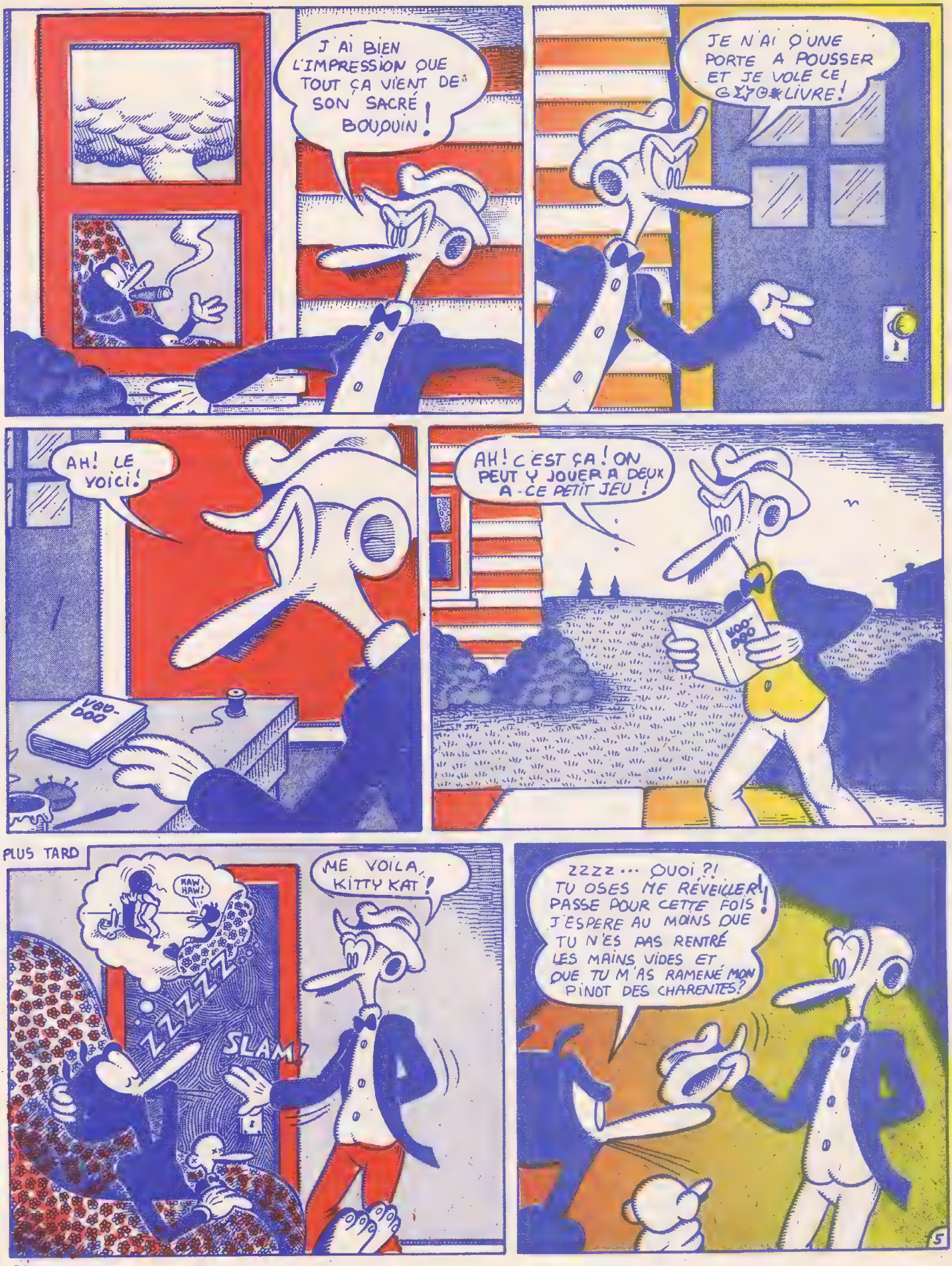
HEH HEH!

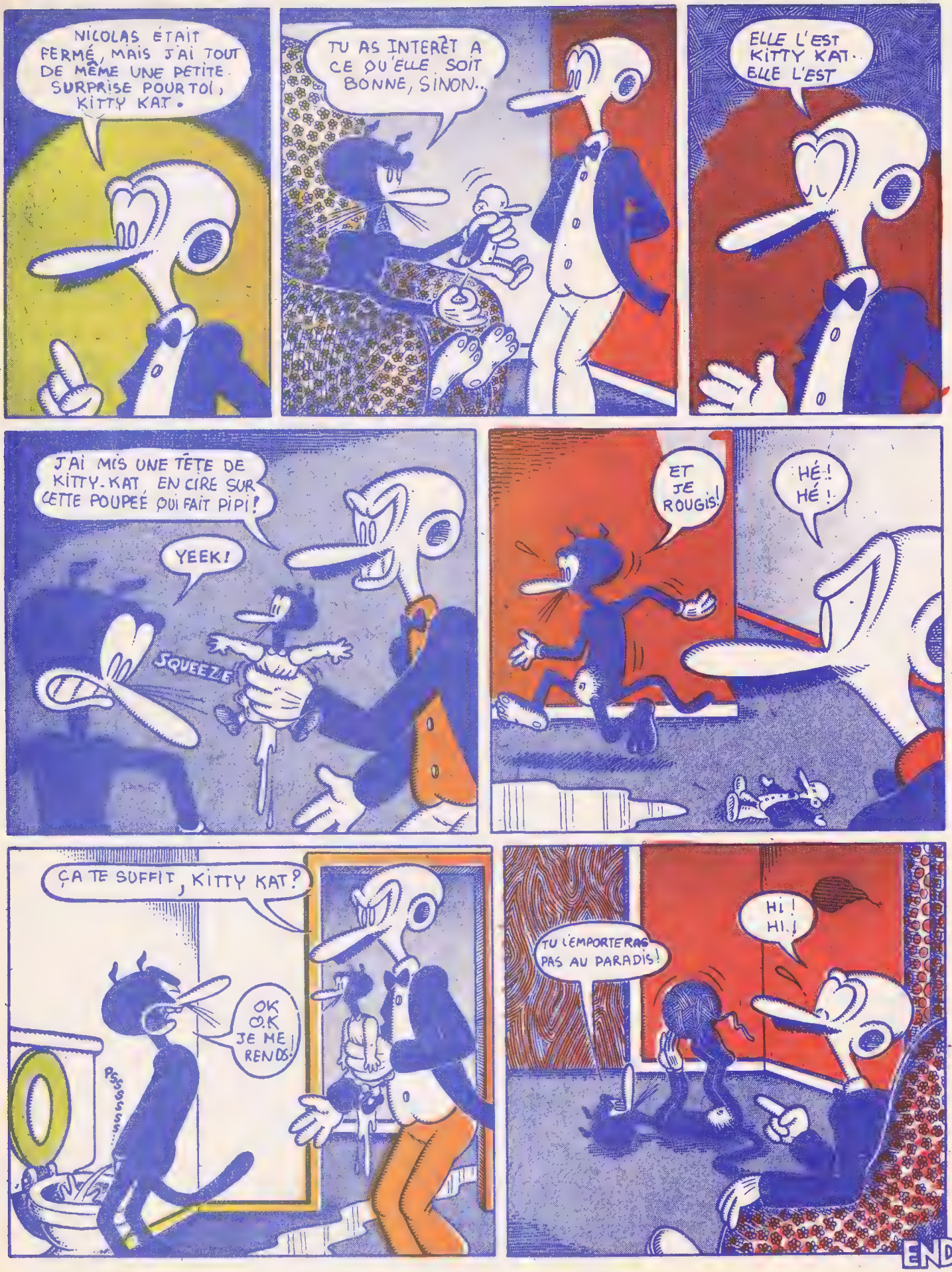
DANS VAUDOU RENDEZVOUS

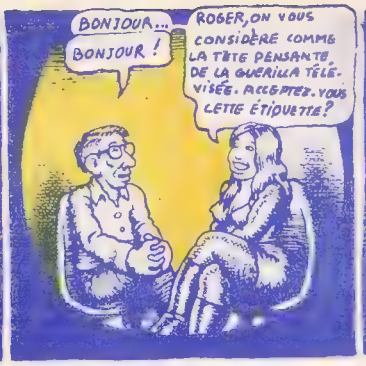
VOUDOU, POU, CAILLOU, GENOU ! PENDANT QUE TOUS LES PROPRIÉTAIRES DE PETIT CHATS ONT LE BONHEUR DE VOIR LEURS PETITS CHATS JOUER À DES JEUX DE PETITS CHATS, J'ATTENDS QUE UN PETIT CHAT VEUILLE BIEN CESSER DE SE GONFLER LA TÊTE, À LA LIBRAIRIE!
!
GRAB
VOO-DOO
ALLEZ, L'INTELLECTUEL, AU BOULOT, VOILA UN PELOTE DE LAINE POUR T'AMUSER!
D'ACCORD, D'ACCORD!
VOO-DOO
JESUS! QUELLE HUMILIATION.
HEH HEH!
QUELQUES HEURES PLUS TARD..
@*☆@!
HA! HA. PARFAIT, KITTY EN VOILA ASSEZ POUR AUJOURD'HUI
HA! VOICI L'HEURE DE CADET ROUSSELLE...
PAS TROP FORT JE VAIS LIRE DANS LA PIECE À COTÉ...
VOYONS... IL SEMBLERAIT QUE CERTAINES TRIBUS PRIMITIVES FONT DES STATUETTES MINIATURES DE LEURS ENNEMIES ET... HUM PASSIONNANT!
VAU DOU
2

TIENS ÇA ME DONNE UNE IDÉE!
VOO-DOO
ET VOILA PAT QUI SE LIVRE A DE MALEFIQUES ENTREPRISES.
YA PAS A DIRE C'EST ASSEZ RESSEMBLANT
PARAFFIN
PASSONS AUX ACTES!
ALLO GUY VOUS M'ENTENDEZ...
LE MALHEUREUX NE SE MEFIE PAS! BIENTÔT IL SERA TOTALEMENT EN MON POUVOIR!
JIAB
HOU!
?
HÉ! HÉ!
QUE DIABLE ES-TU EN TRAIN DE FAIRE KITTY CAT?!
3

NNNG!
BONK!
QUEL EST CE TRUC DE FOU PATRICK ???
PAS DE FOU PATRON, VAUDOU!
J'AI ENFERMÉ TON ÂME DANS CETTE POUPÉE VAUDOU! A PARTIR DE MAINTENANT, TU ES A MA BOTTE!
ATTENDS UN PEU...
TU OSES PRÉFERER DES MENACES!
COUIC GAG!
SQUEEZE
D'ACCORD, D'ACCORD KITTY KAT, TU AS GAGNÉ!
C'EST BON! FILE CHEZ NICOLAS M'ACHETER UNE FINE BOUTEILLE!
ET QUE ÇA SAUTE! HOP, HOP!
OUILLE! J'Y COURS!
ÇA, C'EST UNE VIE! TANT QUE JE GARDERAI L'ÂME DE NARD PRISONNIERE DE CETTE POUPÉE, IL NE POURRA PLUS M'EMERDER ET DEVRA PASSER SOUS MES FOURCHES CLAUDINES!
4


J'AI BIEN L'IMPRESSION QUE TOUT ÇA VIENT DE SON SACRÉ BOUQUIN !
JE N'AI QU'UNE PORTE A POUSSER ET JE VOLE CE G%?@*LIVRE !
AH ! LE VOICI !
VOO-DOO
AH ! C'EST ÇA ! ON PEUT Y JOUER A DEUX A CE PETIT JEU !
VOO-DOO
PLUS TARD
HAW HAW !
ZZZZZ
SLAM !
ME VOILA KITTY KAT !
ZZZZ... QUOI ?! TU OSES ME RÉVEILLER ! PASSE POUR CETTE FOIS ! J'ESPÈRE AU MOINS QUE TU N'ES PAS RENTRÉ LES MAINS VIDES ET QUE TU M'AS RAMENÉ MON PINOT DES CHARENTES ?
5


NICOLAS ÉTAIT FERMÉ, MAIS J'AI TOUT DE MÊME UNE PETITE SURPRISE POUR TOI, KITTY KAT.
TU AS INTÉRÊT A CE QU'ELLE SOIT BONNE, SINON..
ELLE L'EST KITTY KAT.. ELLE L'EST
J'AI MIS UNE TÊTE DE KITTY-KAT, EN CIRE SUR CETTE POUPÉE QUI FAIT PIPI!
YEEK!
SQUEEZE
ET JE ROUGIS!
HÉ! HÉ!
ÇA TE SUFFIT, KITTY KAT?
OK O.K JE ME RENDS!
PSSSSSS
TU L'EMPORTERAS PAS AU PARADIS!
HI! HI!
END



Dimanche matin, place du Marché, une ménagère se retrouve emprisonnée vive sur un petit écran bleuté au moment où elle range une botte de poireaux dans son cabas. Un peu embarrassée, elle fixe l'œil d'une petite boîte grosse comme le poing et en profite pour lancer un couplet prudent sur la hausse des légumes verts. Yves Le Marrec, grand ordonnateur de la M.J.C. de Fresnes, laisse l'enquête se mener toute seule. Quatre heures d'enregistrement l'amèneront, après quelques nuits de montage, à huit minutes de film : « Il est difficile de savoir comment le film aboutit. Nous nous attendions à ce que les gens gueulent sur le grand vide de la banlieue, sur l'ennui... » Le résultat est tout autre : « Bien sûr, il y aurait des choses intéressantes à voir, mais c'est en semaine », confie judicieusement un père de famille bonasse. « On n'a pas le temps » ou : « Quand on peut se reposer, on ne va pas veiller jusqu'à une heure du matin, vraiment, on n'a pas le temps. » Ce manque de temps joue aussi dans l'enquête elle-même, dix, vingt personnes, la baguette de pain sous le bras, n'ont pas le temps de causer un quart d'heure, ce qui masque aussi une certaine méfiance vis-à-vis de l'étrange appareil qui ressemble à la télévision.

Ils se voyaient sur l'écran ?

« Oui, nous pratiquions la reprojection immédiate. Mais sur un marché, ce n'est pas si simple. Il faisait parfois très clair... Tout dépend du lieu de reprojection. La télé installée sous l'auvent d'une voiture, ça devait prendre des allures de gadget. On se voyait mal, on croyait peut-être à un jeu... »

Dans un cas comme celui-ci, les gens réagissent mal ?

« Non, ce n'est pas ça. Disons qu'ils ont tendance à être troublés par leur image, à se dévaloriser, à ne considérer que les aspects négatifs de leur personnalité. Les autres, les côtés positifs, ils les connaissent trop. Au magnétophone, la première fois que tu entends ta voix, tu lui trouves des résonances étranges, tu ne la reconnais pas. Tu es souvent déçu, tu n'es pas habitué à cet écho. »

Tu ne chipes jamais les gens au vol, à leur insu ? Des gestes signifiants, des expressions...

« La caméra invisible, je n'aime pas tellement. Déjà, avec leur consentement, les gens que tu filmes ont l'impression que tu leurs prends quelque chose. Il faut jouer franc jeu. Ce qui est intéressant, c'est de donner une sorte de vie locale, créer un lieu de rencontre. »

Cela suppose que tu sortes un peu de la vidéo.

« Il faut que la vidéo fasse partie d'un ensemble, cinéma, photo, expressions diverses. Si elle devient un gadget, elle va s'user très très vite : on risque alors de déflorer toutes ses possibilités, qu'on ne va pas utiliser à fond. On a à peine exploré un centième de ces possibilités, et pour faire du bon boulot, il ne faut pas en être obsédé. »

Comment crois-tu qu'il faille procéder pour intégrer la vidéo dans un ensemble d'activités ? Quelle te semble être la meilleure solution ?

« Personnellement, je crois au car vidéo qui se balade dans la campagne pour montrer aux gens de la province, aux paysans, aux artisans, qu'ils peuvent inventer leurs propres loisirs — et qu'ils n'ont besoin de personne pour monter un orchestre, pour animer leur vie. Cela permet entre autres un échange au niveau régional sans en venir pour autant à élaborer un système centralisateur. En fait, il ne faut pas vouloir créer plus haut que son cul. La vidéo est un merveilleux révélateur, mais si elle n'existait plus, je m'en fouterais... »

Et au niveau des autres groupes ?

« On a monté un stage vidéo, à Créteil, pour essayer précisément de réunir un maximum de groupes. Ils venaient avec leur matériel, on leur payait le déplacement et les repas. Certains n'ont d'ailleurs montré leurs museaux qu'à l'heure des repas... Passons... On s'est aperçu que chaque groupe est complémentaire des autres, et personne n'a essayé de faire adopter son point de vue. Le Collectif Vidéo (85, rue Rambuteau) fait un travail d'archives, ils filment à peu près toutes les manifs, s'occupent d'un journal, un lieu de rencontre plutôt, **Vidéo Info**, qui a déjà sorti quatre numéros. Immédia est plus porté à la théorie, et Slon reste ouvert à toutes les expériences, plutôt politisées. Vidéo Gazette est une sorte d'atelier ouvert, où chacun vient apporter ses bandes. Ils sortent aussi des documents qui ne sont pas forcément compréhensibles en dehors du groupe d'origine. Bref, l'intérêt, c'est justement l'hétérogénéité des groupes. Les uns recherchent la perfection technique, d'autres filment une expérience ; ainsi, à Grenoble, une vendeuse licenciée a-t-elle pu raconter son histoire, revivant et filmant sa propre mésaventure. »

Et la télé par câbles ?

« En France, c'est pourri d'avance. On équipe des villes nouvelles, soit. Mais une émission qui touche quatre ou cinq mille personnes a de grandes chances de devenir une imitation de la télé officielle, censure, autocensure. Tu verras à Créteil, il faudra subir... »

Subir ?

« La télé par câbles sera financée par les commerçants du coin, les notables. Or, les commerçants, c'est le supermarché... »

La vidéo ne se confondra pas avec la télévision par câbles. Elle restera mobile, mouvante, difficile à saisir et variée à l'infini. Ici ou là des stages s'organisent, comme à Lille du 31 mai au 3 juin. Tout le monde, pour un prix généralement modique qui parvient rarement à couvrir les frais, pourra montrer ses films, éclaircir ses idées, s'initier à la pratique de la vidéo. Il faudra se méfier comme du loup de ces bureaux d'étude qui prétendent se mettre au service de la population, de ces intermédiaires professionnels, transfuges de l'O.R.T.F., qui chercheront à se pousser du col. Il faudra fureter du côté des groupes marginaux, comme Vidéo Action à Lille (Michel Brun, 46, rue Grande-Chaussée, 59000), Vidéo Gazette au C.E.S. de la Ville-Neuve, Studio Communal de Marseille (25, cours Estienne-d'Orves). Il faudra pousser la porte du Centre Canadien, 15, rue de Berri à Paris, ou même celle du Musée d'Art Moderne qui, du 14 juin au 28 août, présentera l'expo canadienne : tout le monde pourra venir y tâter de ces étranges machines nommées magnétoscopes. On pourra aussi aller discuter le coup avec les groupes que nous avons déjà signalé dans le dernier numéro d'**Actuel**. Ce que nous avons fait. Le grand Chronologos, flanqué d'un Hugues Henique au micro inquisiteur sont allés rendre visite à Carole et Paul Roussopoulos, **Vidéo Out**. Little Big Hyma laisse la parole à nos hardis reporters.

Actuel : Depuis quand faites-vous de la vidéo ?

V. O. : A peu près depuis trois ans, mais tout en continuant à avoir des activités extérieures. Par rapport aux autres groupes, nous pensons qu'à l'étape actuelle on ne peut pas gagner du fric en faisant de la vidéo. Pour nous, la vidéo n'est pas un métier, et nous continuons à chercher des petits boulots par ailleurs. Nous avons commencé quand nous avons pris conscience de deux problèmes : d'une part, qu'il n'existait guère de journaux où l'information puisse passer sans censure, et d'autre part que les groupes politiques avec lesquels nous étions en contact n'avaient aucun moyen de s'exprimer directement. Ils étaient obligés de s'adresser à des « spécialistes » de cinéma ou de photo qui parlaient en leur nom au lieu de les laisser s'exprimer eux-mêmes. La vidéo nous est apparue comme la seule possibilité d'échapper à ce professionnalisme.

Actuel : La plupart de ces groupes considèrent, ou ont considéré la vidéo essentiellement comme un instrument de militantisme politique. D'après votre expérience, qu'est-ce que vous en pensez ?

V. O. : Tous les groupes ont commencé par faire du militantisme vidéo. C'est la première étape de Video Freex, Global Village ou Video Theater... Ils en sont tous revenus. Nous, pas encore. Nous croyons à l'utilisation politique de la vidéo, comme moyen de contre-information, mais nous ne sommes pas des militants. Nous n'appartenons pas, et nous n'appartiendrons jamais à une organisation politique. Simplement nous travaillons avec des groupes de gens ou des mouvements qui mènent une action politique dans laquelle nous sommes, de près ou de loin, impliqués, nous essayons, dans le meilleur des cas, de limiter notre action à une simple aide technique.

Actuel : Quels sont les groupes avec lesquels vous avez déjà travaillé ?

V. O. : A Alger, par exemple, nous avons travaillé avec Eldridge Cleaver au moment de la scission du Black Panther Party. Notre rôle s'est limité à une stricte aide technique. Les Panthères avaient leurs propres appareils et nous leur avons

seulement appris à s'en servir. En France avec le FHAR au moment de sa création, nous avons filmé la manif dans la rue le 1er mai, puis nous avons commencé à projeter la bande dans les A.G. et à filmer les A.G. C'est d'ailleurs ce film qui nous a brouillé avec tous nos amis politiques, parce que le FHAR, ce n'est pas « politique ». Mais l'une des expériences les plus intéressantes fut la grève des sœurs Huet. Nous avons filmé toute la grève, et projeté les bandes dans la rue tous les jours, tous les soirs. Dans le marché de Saint-Mandé le dimanche, on passait les visites du maire, devant les flics qui n'osaient pas intervenir... Là vraiment, nous avons diffusé l'événement au jour le jour dans la rue ou dans des salles louées par le comité de Soutien. Et puis nous travaillons aussi avec la librairie Palestine, qui est équipée en vidéo, diffuse toutes les semaines des bandes sur des sujets divers et prépare un télé-Palestine mensuel, un bulletin de contre-information. Nous avons enfin collaboré avec un groupe de femmes, sur des problèmes comme l'avortement, la mode ou la libération de la femme...

Actuel : Quelles sont les conclusions que vous avez tirées de ces expériences ?

V. O. : La vidéo est un analyseur, un révélateur des contradictions au sein d'un groupe. C'est ce qui s'est passé par exemple quand on a voulu faire un film sur Pierre Overney. Après la mort de Pierrot, Karmitz préparait un document officiel sur le martyr, le porte-drapeau de la G.P., etc. Et nous avec sa femme, ses parents, ses copains, on a voulu dire vraiment qui était Pierrot. En fait, c'était utopique parce qu'on ne peut pas raconter un mort... Toujours est-il qu'on a travaillé un mois, avec des militants de la G.P., des gars de chez Renault, et qu'à la fin le groupe a éclaté. La G.P. nous est tombée dessus en disant que le film n'était pas politique, parce que montrer Pierrot tel qu'il était, dire qu'il aimait rouler en Lancia, dire ce qu'il pensait une heure avant de se faire flinguer, c'était faire le jeu de la droite. Ils ont voulu couper des passages, piquer le film et, finalement, on a décidé de ne pas le montrer. Personne ou presque n'a vu ces bandes. Mais pour nous, ce n'est pas un échec. On s'est aperçu aussi que si la vidéo ne sert pas à tout dire, elle perd son sens. Autant faire un film militant dans la ligne.

Actuel : Tout cela, finalement, c'est une utilisation « sociale » de la vidéo. Mais il y a aussi l'aspect esthétique, recherche de couleur, vidéo planante...

V. O. : Nous avons fait quelques expériences de ce genre, mais en fait ça ne nous intéresse pas. Nous en avons aussi beaucoup vu à New York l'année dernière ; nous avions amené à la Kitchen, qui possédait une machine capable de colorier les films, une bande tournée à Amman au moment de la guerre entre Jordaniens et Palestiniens. La seule préoccupation des mecs, c'était de savoir si nous voulions nos bombardements en bleu, en jaune ou en rouge...

Nous avons vu les types se pâmer devant un film d'une heure et demie qui présentait de l'eau qui coulait sur une pierre, sans aucun mouvement de caméra, et uniquement avec des changements de couleur. C'est une utilisation possible de l'appareil, et il est bon que quelques groupes fassent une recherche esthétique, mais si l'ensemble du phénomène doit se limiter à cela, alors la vidéo n'est qu'un gadget électronique supplémentaire. La vidéo elle-même, n'est qu'un stylo-bille. Un stylo-bille de luxe, mais quand même un stylo-bille. On peut faire n'importe quoi avec des trucs très chouettes comme des choses sans aucun intérêt. C'est pour cela que nous refusons le mythe d'une grande « famille-vidéo ». Nous ne voyons pas pourquoi nous devrions automatiquement avoir des sympathies pour un mec qui fait de la vidéo porno ou planante, ou qui passe sont temps à mettre des génériques d'un quart d'heure devant toutes ses bandes... Nous n'en mettons aucun.

Actuel : Quelles sont alors les autres utilisations possibles ? Est-ce que vous connaissez, en psychiatrie par exemple, un essai de psychothérapie de groupe par la vidéo ?...

V. O. : Il y a un type qui a tourné des heures et des heures de bande dans un hôpital psychiatrique... Mais il a eu de gros problèmes avec l'Administration. On ne doit pas montrer à un schizophrène la tête qu'il a... Il y a aussi l'utilisation-spectacle. Nous avons tourné pas mal de bandes de danses africaines, que nous

Hier, on en reclamait à corps et à cris. Aujourd'hui, on demande « pouce », le temps de temps de souffler.. La longue lutte engagée depuis le début des années cinquante a finalement porté ses fruits puisque le foisonnement actuel des collections et ouvrages ressortissant du domaine ne permet plus que l'on qualifie la science-fiction de littérature pour enfants, initiés ou tarés. Jadis vendue, à peu de choses près, sous le manteau, la science-fiction s'étale dans toutes les vitrines. Mais quelle science-fiction ? Qu'on l'admette ou non, à l'heure actuelle, dire d'un roman qu'il est de science-fiction revient à donner le lieu de naissance de son auteur ou à indiquer à quelle personne il est écrit : le label S.F. si souvent frappé sur les couvertures ne donne aucune indication quant à la nature du contenu, il ne fait qu'en révéler la forme. S.F., ce peut être Science-Fiction, ou Sénile Fiction (cf.. Jacques Bergier), ou Spéculative Fiction, ou Sex Fiction, ou Subversive Fiction, ou...

Donc, prudence et circonspection. Faute de se suivre, les collections se piétinent mais ne se ressemblent pas. Pour les néophytes hésitants, voici, quelque peu sommaire, le plan d'un ancien ghetto devenu jungle. Bonne chance.

Ailleurs et Demain (Laffont) : aussi brillante que ses couvertures, cette collection fait alterner des œuvres-choc comme **Tous à Zanzibar** ou **Jack Barron et l'éternité** avec des romans moins remarquables, mais toujours (ou presque) d'un haut niveau. A lire, notamment : **La main gauche de la nuit** d'U.-K. Le Guin, **Dune** de Frank Herbert, **Ubik** de P.-K. Dick et **La dimension des miracles** de Robert Sheckley, sans oublier le flamboyant **Nova** de Samuel Delany. Prix : de 18 à 38 F, suivant la taille de l'ouvrage.

Club du Livre d'Anticipation (Opta) : avec des bibliographies et des illustrations, une présentation de luxe et un tirage limité, c'est la Rolls. Lancé avec des grands classiques, le C.L.A. s'oriente à présent vers des auteurs modernes, intercalant de temps en temps des œuvres fantastiques. Lire **Génocides** de Thomas Dish, **Les univers** de Robert Sheckley, **Docteur Bloodmoney** de P.-K. Dick, **Le navire des glaces** et **Elric le nécromancien** de Michaël Moorcock ou **Le fils de l'homme** de Robert Silverberg. Prix : autour de... 40 F.

Anti-Mondes (Opta) : collection toute jeune mais ô combien censée ! On y trouvera des textes de la nouvelle S.F. anglo-saxonne — de grands crus pour la plupart : **Mechasme** de John Sladek, **La tour de verre** de R. Silverberg, **Les quatrièmes demeures** de R.-A. Lafferty et, en marge, **L'île des morts** de Zelazny. Prix : 17 F.

Anticipation (Fleuve Noir) : très saumâtre. Un titre sur dix peut-être offre quelque intérêt.

Présence du futur (Denoël) : d'un éclectisme surprenant, une très ancienne collection qui rassemble des chefs-d'œuvres tels que les ouvrages de Bradbury, la trilogie **Fondation** d'Isaac Asimov, les textes de Frederic Brown, d'Algernon Blackwood et de Lovecraft, ainsi que des choses non poncives mais d'une grande nullité. Parmi les dernières parutions, ne pas manquer **L'instant de l'éclipse.** Prix : de 8,20 à 16 F, suivant la taille de l'ouvrage.

NANCY : VERMOT CORRIGÉ DEBORD

A Nancy, le festival du théâtre universitaire a été emporté par les happenings imprévus et divers d'individus qui veulent brûler les planches. Pourquoi pas ? Mais les spontanéismes totalitaires à la longue interdisent tout spectacle — hors la charge des flics. Tant pis ou tant mieux ? Voilà le récit d'un des protagonistes.

Place Carrière, à Nancy, un homme s'installe entre trois palissades de bois blanc. Un lit, une table, quelques bougies, un couteau. Pendant trois jours, indifférent aux regards de ceux qui passent, s'arrêtent, se pressent parfois, il vit, s'étend sur le lit, arpente son espace. Certains s'en irritent, tentent de le troubler ou au contraire lui apportent silencieusement des fleurs. Il ne les voit pas. Il joue. Joue-t-il ?

On ne sait pas s'il mange, s'il dort. Personne n'est spectateur trois jours d'affilée. Au théâtre municipal, le spectacle s'avoue plus franchement tel : Richard Gallo avait, paraît-il, promis un happening avec cadavres et hélicoptère. Il n'en fut rien. Dans un décor baroque, une femme âgée vêtue de blanc halète sur un lit rouge. D'autres vieilles en noir l'entourent. Plus tard, d'énormes boules de caoutchouc lumineuses descendent et éclairent la scène. Dans un coin, une table couverte de carottes. Des personnages évoluent coiffés d'étranges chapeaux en forme de fruits, des garçons en slip apparaissent au garde-à-vous. Richard Gallo va et vient, glisse une main dans un slip, esquisse une danse molle, s'évapore d'un pas de mannequin. Deux faux sapins apparaissent. Deux petites vieilles sont blotties sur un banc recouvert de feuilles de choux. Musique de ballets russes. Valentine, la première actrice, revient et chante une rengaine. Tout le monde disparaît sous la neige. A l'exception de Gallo, d'une actrice et d'un acteur, tous les autres — comment les appeler ? — ont été recrutés sur place. Les vieilles dames dans l'asile le plus proche, les garçons parmi les groupes militants. Tout cela dès le premier soir énerve prodigieusement une dizaine d'individus qui se manifestent en lançant des pétards ou en criant d'excellents jeux de mots du genre « Gallopin ! ». Du Vermot revu et corrigé Debord. L'épais public d'abonnés se pose de graves questions. De toute façon, il ne s'amuse guère. Doit-il trouver cela profond et admirable, ou applaudir les trublions. Ça flotte. Le chahut continue. En coulisse, Richard Gallo pleure. Ça ne se passerait jamais comme ça aux États-Unis. C'est d'ailleurs bien ce qu'on lui reproche du côté des supposés situ. Il symbolise la débilité consommatrice du spectacle, l'Amérique du fric et des stars, de Mickey et de Coca-cola. Le lendemain, à l'entracte, un autre individu que l'on a vu converser avec Titus, deux ex machina de bien des interventions destructrices, se déshabille et entame une traversée à la nage de la salle. A moitié porté par certains spectateurs, il finit par échouer auprès d'une jeune fille qu'il entreprend de caresser hardiment. Un chevalier servant se lève et l'empoigne ; cinq compères du faux nageur interviennent. Bagarre. A peine le calme revient-il qu'un cri déchirant ébranle la salle. Tenue par quelques gaillards, la lance d'incendie se déchaîne. Sept kilos de pression. Des spectateurs affolés et trempés prennent la fuite. Le public commence à flipper sérieux. Le spectacle est interrompu par ordre du maire adjoint. La troisième soirée sera calme : portes gardées par la police, commissaire à l'entrée, civils éparpillés. Pour Titus, pas de doute : les intellectuels, les bourgeois tolèrent mal qu'on leur montre la débilité de leur attitude de spectateurs et c'est précisément cela qu'il s'agit d'attaquer.

Seule la violence paie. Ah oui, mais quand la violence est sur scène, que faire ? L'agression est-elle suffisante ? Le groupe anglais Rat, lui, en fait assez à grands coups de bambous, les acteurs se cognent, se frappent jusqu'à en être couverts de bleus, jusqu'à tomber épuisés, meurtris. C'est insoutenable. Ils ne jouent pas tous les jours, ils en mourraient. Voilà. C'était le festival de Nancy, vous l'ai-je dit. Il y avait bien d'autres choses aussi, des Indonésiens envoûteurs qui imitent les automobiles, des Africains conteurs de merveilles, des Brésiliens qui jouent Brecht — une noce chez les petits bourgeois — qui se termine dans une orgie de petits gâteaux piétinés. Spectacle que tout cela, spectacle encore. Si Gallo vient à Paris, certains lui jetteront des œufs. Et pourtant ils l'aiment bien.

Dans les rues il y eut un autre spectacle : la manifestation du premier mai, une dizaine d'arrestations. Aussitôt une seconde manif exige la libération des premiers détenus. Cette fois-ci la cogne est encore plus rude. Le théâtre est occupé au passage par des manifestants en déroute. Les deux spectacles vont-ils se rejoindre ? Non. C'est au tribunal que le premier s'achève, cinq condamnations plutôt lourdes... Au théâtre, les applaudissements, un moment interrompus, reprennent.

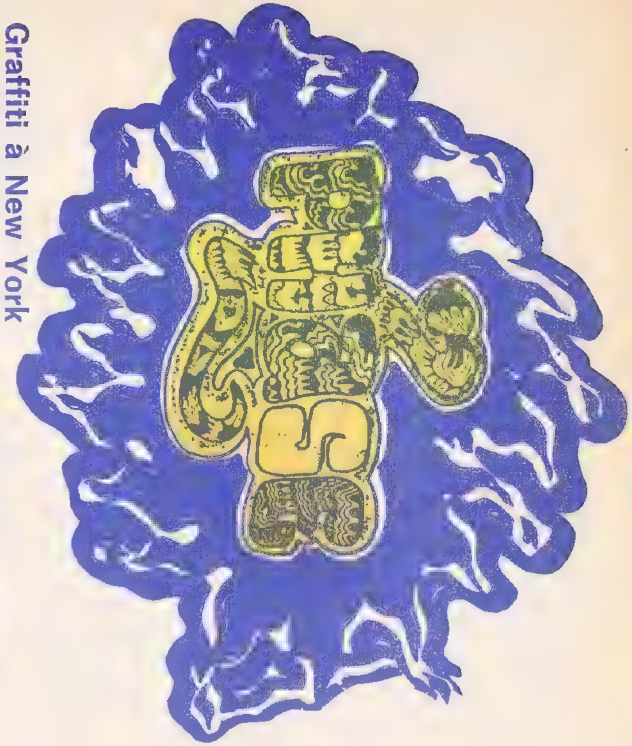
passons dans des foyers de travailleurs immigrés en même temps que des bandes plus « politiques ». Nous avons fait aussi de la vidéo-chanson, en tournant dans la rue avec Brigitte Fontaine et Julie Dassin, et en filmant le public. Et surtout, ce qu'on commence à faire maintenant, ce sont des montages à partir de films et d'émissions de télévision. Avec le magnétoscope, on peut très bien enregistrer un discours de Pompidou. Au montage, on glisse trois gags et il est cassé, ridiculisé. On a fait une bande sur les Parisiens de Munich, à partir de la télé, en décalant simplement le son par rapport à l'image. C'était vraiment dur pour ce pauvre Zitrone qui faisait le commentaire...

Actuel : Comment organisez-vous la diffusion des films ?

V. O. : Le groupe qui a réalisé la bande se charge de sa diffusion. A condition bien sûr que le tournage n'ai pas abouti à la dislocation du groupe, comme dans les exemples que je vous ai cités tout à l'heure. Si, en revanche, au moment du tournage la phase d'analyse a débouché sur quelque chose de cohérent, alors le groupe prend lui-même en charge la diffusion. Nous ne sommes très stricts sur ce point. Nous ne sommes pas des militants, et cela ne nous intéresse absolument pas de couvrir toute l'actualité ou d'aller filmer toutes les manifs. Les gens essaient de nous utiliser ainsi mais nous refusons. Nous ne faisons pas des films sur eux, mais des films avec eux. Le tournage ou le montage doivent être leur affaire. En plus nous ne pouvons pas servir de secrétariat à tout le monde. Quand quelqu'un nous téléphone pour obtenir une de nos bandes, nous le mettons en contact avec le groupe qui l'a réalisé, ou avec Slon Vidéo, 74, rue Albert à Paris, que se charge de centraliser et de louer les copies dont il dispose.

Actuel : Est-ce que avez l'impression qu'une pratique vidéo se développe en province ?

V. O. : Actuellement, c'est encore très limité. La plupart des demandes de bandes que nous avons viennent des Maisons de Jeunes et de la Culture... Il y a des groupes qui se forment. Comme le collectif de Grenoble, et bientôt peut-être celui de Créteil. Mais de là à dire que bientôt tout le monde aura sa vidéo et que ça va faire péter les fêtes, c'est un peu optimiste. De toute façon il faut débarrasser la vidéo de toute cette vision mystique et mégalomane.



Graffiti à New York

Eddie 181, Cay 161 et Julio 204 ont choisi le métro de New York. De Queens à Times Square, les rames déflorées baladent désormais leur fard subversifs : flammes de sang, éclatements dans les mauves, flocons bleuâtres et goutelettes de citron doux. Ils ont souvent quinze ans, sont montés sur les planches lors d'une représentation de Deuce Coupe **(un ballet de Twyla Tharp), et le maire Linsay a cru bon de les traiter de lâches. Ce sont les graffiteurs de l'ombre, Ils défrichent la jungle encore touffue des années 70.**

C'est l'été d'après Woodstock que la puce se mit à gratter l'oreille des plus perspicaces des niourkais. Pas un lampadaire ni une palissade de Washington Heights qui ne leur répercuta, immense et rococo, le paraphe de Taki 183. Taki masquait un certain Demetrius, qui signait de son surnom et du numéro de sa rue. Trois ans plus tard, les graffiteurs affinent leur argot, se regroupent dans le United Graffiti Artists et hantent les sanctuaires de la nouvelle hérésie : l'intersection de la 188ᵉ rue et d'Andubon Avenue, le quai désaffecté sous la 91ᵉ rue, dont les parois bariolées font et défont les réputations. Le minuscule Co-Co 144 reçoit les journalistes chez ses parents, où il vit avec son épouse Tiny. Tiny savoure ses quinze ans, Co-Co est plus vieux de douze bons mois. Une dame très en vue a déjà demandé à l'U.G.A. de décorer les murs de sa salle à manger. La sophistication gagne les graffiteurs (qui choisissent avec soin leurs markers), différencie les styles, découpe des silhouettes légendaires, tel ce Stay High 149 qui n'omet jamais de percher, sur le deuxième H de High, un curieux petit junkie adonné à son vice.

La prolifération végétale de ce narcissisme psychédélique angoisse plus d'un citoyen, et les autorités se concertent : faut-il ou non décaper au jet d'eau les 6 082 voitures du métro souillées par les markers des ténèbres ? Trente boys scouts réquisitionnés abandonnent au cinquième wagon après deux jours d'efforts. Hugo Martinez, le patron de l'U.G.A., a pris les devants : il essaie d'obtenir, du Centre Culturel municipal, le droit d'organiser dans le courant du mois une grande exposition graffitante.

Henry Natural

Depuis de longues années, Mister Natural se dore le ventre au soleil de Big Sur, Californie. C'est un jeune homme plus âgé que le siècle et que le monde connaît mieux sous le pseudonyme d'Henry Miller. Dans son dernier bouquin, **Virage à 80** (Stock, 20 F), il distille amoureusement de sages conseils aux jeunes gens rassis qui perdent leur temps à s'agiter après les [illegible], le métro, le gazon, le sommeil, les rancunes, les diplômes et les honneurs : « Quand on est jeune par le nombre des années, mais déjà las d'esprit, déjà en passe de se changer en automate, cela ne fait peut-être pas de mal de dire à son patron (« in petto », cela va de soi) : « Va te faire enculer, Jules, je suis mon maître. » Mais si vous pouvez siffler à cul tête, si une paire de fesses accrocheuses ou une adorable paire de nénés peut vous allumer, si vous pouvez tomber amoureux sans relâche, si vous pouvez pardonner à vos parents le crime de vous avoir mis au monde, s'il vous est égal de ne pas savoir où va la vie, s'il vous suffit de prendre chaque jour comme il vient, si vous êtes capable de pardon aussi bien que d'oubli, si vous pouvez vous empêcher de tourner entièrement au vinaigre, à la hargne, à l'amertume et au cynisme, alors, mon gars, c'est plus qu'à moitié gagné.

Ce sont les petites choses qui comptent — pas la renommée, ni le succès, ni la fortune. En haut de l'échelle la place est rare, tandis qu'en bas on est des foules à tenir ensemble sans se bousculer et sans personne pour vous emmerder. Surtout, ne croyez pas une seconde que la vie de génie ce soit la vie en rose. Loin de là. Bénissez-vous de n'être rien du tout. »

Et plus loin : « De nos jours, la dissolution de notre **Kultur** est en voie encore bien plus rapide, grâce au progrès de nos techniques et de nos compétences. Plus besoin de saisir un revolver : il ne manque pas de toutes sortes de joujoux, adorablement, instantanément et parfaitement destructeurs ; nous n'avons que le choix. Aujourd'hui, tout le monde parle de la fin proche — même les enfants des écoles. Certains semblent même y trouver un stimulant. N'empêche, personne n'en est plus heureux — vous l'aurez remarqué, je pense ?

Ce que j'aimerais recommander, pour les quelques années, mois ou semaines qui nous restent, c'est de laisser pisser le mérinos le plus agréablement possible. Faire des aquarelles est une solution. »

Ou encore : « Si l'on en finissait de vouloir tripoter le monde, peut-être nous apparaîtrait-il comme un endroit bien meilleur que ce que nous le croyons être. Après tout, il n'y en a pas d'autre (...). Après tout, on ne chante par parce qu'on espère paraître un jour dans un opéra ; on chante parce qu'on a les poumons pleins de joie. » Merci, Mister Natural.

● Petite note pour les perturbateurs-jouisseurs : un truc tout plein de pages mauves et qui répond au titre original de **Les mille et une nuits**, est en [illegible] à [illegible] Actualités, rue Dauphine à [illegible]. C'est [illegible] traduction libre de l'ouvrage déjà connu, [illegible] même titre. Le principe est bien simple : « Au lieu d'aller au bureau le matin et au [illegible] le soir, [illegible] de passer le week-end à la campagne et la semaine à Paris, faites donc l'inverse. » Ce qui reste à être démontré. Exemples de chapitres : [illegible] chasse au touriste, les chantiers, les entrepôts, etc. Un manuel de guérilla [illegible] casse et [illegible] urbains. 3,50 F.

pour les vacances

Science-Fiction (Albin Michel) : ce n'est pas la transcendance qui tuera cette série. Les titres présentés sont, dans l'ensemble, mal choisis, et parfois mal traduits. It's not the foot. Prix : 7,50 F.

Chefs-d'œuvre de la science-fiction (Rencontre) : louable initiative de la part d'un éditeur par correspondance, mais impair que d'avoir fait confiance à Jacques Bergier, qui serait plus à sa place à la rédaction d'**Historia** que dans les milieux de la S.F. Quelques bons classiques, comme **Martiens, go home !** de Brown ou **Solaris** de Lem; mais impossible de voir dans les douze titres publiés la crème de la S.F. mondiale. Prix : environ 18 F.

Histoires fantastiques (Casterman) : admirablement orchestrés par Alain Dorémieux, les textes de cette collection d'anthologies sont d'un niveau remarquable. Un long et beau manifeste de la nouvelle anglo-saxonne, en volumes reliés, ce qui ne gâte rien. Prix : 20 F.

Galaxie-Bis (Opta) : cette annexe de la revue **Galaxie** présente, tous les deux mois, un roman de S.F. américain de qualité généralement moyenne, avec quelques belles exceptions, comme **Le dieu venu du centaure** de P.-K. Dick, **Simulacron 3** de D. Galouye, les fresques de P.-J. Farmer, **Rite de passage** d'A. Panshin. Pris : 7 F (en vente chez les dépositaires de journaux).

Fiction spécial (Opta) : il s'agit, cette fois, d'une série annexe de la revue **Fiction**. Un recueil de nouvelles tous les six mois. Les assortiments gaulois ou transalpins ne poussent pas à la vantardise, mais les autres valent le détour : notamment l'un des derniers, **Trois futurs incertains**. Prix : 7 F (en vente chez les dépositaires de journaux).

Dimensions (Calmann-Lévy) : lancée tout récemment, avec un bien beau **Maître du passé** de R.-A. Lafferty, elle risque fort de nous offrir d'autres ouvrages de la qualité de ce **Simulacres**, l'un des Dick les meilleurs. [illegible] tez **Babel-17**, de Samuel Delany. Prix : 20 F.

Outrepart (La Proue - La Tête de Feuille) : trois ouvrages sortis à ce jour, dont **Voici l'homme** de Michaël Moorcock, fameux pour avoir défrayé la chronique et effaré les critiques lors de sa parution Outre-Manche. Prix : 20 F.

J.-C. Lattès, Édition Spéciale se [illegible] de plus en plus dans la S.F. Les trois romans de Régis Messac, Quinzinzinzili, La cité des **asphyxiés** et **Valcrétin** sont bien étonnants malgré leur âge. Lire également **Le grand** décret. Prix : autour de 20 F.

Chez **J'ai Lu** sont réédités les raretés du C.L.A. et quelques inédits. S'y trouvent, entre autres, Demain les chiens de Clifford Simak, **Le monde des non-A** de Van Vogt, les plus beaux Sturgeon et **Des fleurs pour Algernon** de Daniel Keyes. Le prix est irréprochable : 4,10 F.

La bibliothèque **Marabout** marque également un intérêt croissant pour la S.F., mais les choix sont parfois contestables. On note cependant quelques belles anthologies, comme **Après...** de C. Nuetzel, **Billenium** de J.-G. Ballard, ou un très imposant recueil des textes de J.-H. Rosny Aîné pour les vrais fans, hors collection celui-ci. Prix : à partir de 4,50 F.

Philippe R. Hupp

UN PETIT TOUR DANS L'UNDERGROUND

On le savait déjà, l'underground américain somnole doucettement et recuit ses nostalgies Le Black Panther Party fait une campagne électorale en cravate pour essayer de séduire les petits bourgeois noirs d'Oakland. Bobby Seale pose en costume et organise de multiples actions locales dans la bonne tradition de l'activisme éternel, révolution et fusils rouillent dans les mémoires. On boycotte les commerçants les plus réacs, les Panthers organisent des opérations santé pour détecter les intoxications du ghetto, distribuent de la nourriture aux vieux. Faire patte de velours et donner des cadeaux ne suffit pas encore à chasser la peur : Bobby Seale, candidat à la mairie d'Oakland, réussit à mettre le sortant en ballottage, mais n'obtient que 20 % des voix. La politique bourgeoise est une affaire de coureur de fond.

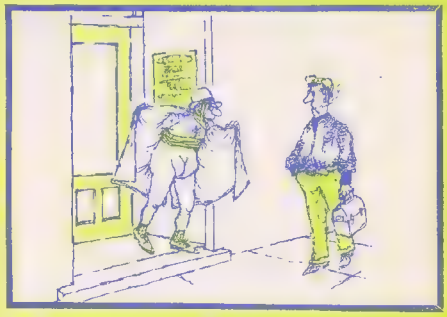
Partout, aux Etats-Unis, ceux qui restent militants s'investissent dans ce genre d'efforts, et on obtient de petites victoires : les flics de Berkeley sont ainsi fort mécontents. Le conseil municipal, composé en partie de gauchistes, a signifié aux flics que l'arrestation des rouleurs de joints serait désormais en dernière place sur la liste des priorités policières. Désormais, pour arrêter un cultivateur de chanvre, il faudra à la police de Berkeley l'autorisation du conseil municipal.

La plupart des dessinateurs underground veulent réaliser des films d'animation. Shelton, le papa des Freaks Brothers, a commencé à tourner l'histoire de ces trois atroces défoncés, une fable qui, dit-on, évoque assez souvent l'esprit léger de l'an 01. Un autre film sur ces héros avait déjà démarré, dans son dos, et sans son autorisation. Les vilains pilleurs ont dû interrompre leurs méfaits. On attend les aventures épouvantables de Corben ou de Clay Wilson en dessin animé.

De son côté, Ron Cobb vit maintenant entre l'Australie, où le gouvernement travailliste de M. Windhlam s'agite sympathiquement, et en Indonésie où il rêvasse au soleil. Pour la première fois depuis deux ans, il a repris le crayon pour le meilleur journal underground local, *The Digger*. Frappé par la saturation, il s'est baladé longuement, faisant notamment des tournées avec l'excellent chanteur de folk politique Phil Ochs. Il projetait des diapos de ses meilleurs dessins et encourageait fermement les petits journaux locaux à les reproduire. Son premier dessin, ci-contre, l'écrasement d'un arborigène et d'un kangourou par un camion chargé du minerai puisé sur leurs terres. Les arborigènes, vous connaissez ? Ce sont les natifs d'Australie réduits à l'état de kangourous par des rats blancs venus d'Europe. Ils ont campé plusieurs mois leur ambassade, sous la tente, près du Parlement australien à Camberra. Cela gênait tellement les députés quand ils sortaient pour boire leur bière, qu'ils ont fini par entendre les revendications des sauvages. Quant aux vrais kangourous, leur prix, empaillé, augmente. Il y en a de moins en moins.

Un petit fait joyeux : une quarantaine de marines de la garde prétorienne du Président Nixon ont dû être remplacés. On s'était aperçu qu'ils fumaient beaucoup trop de joints pour être sérieux.

Le docteur Hippocrate, lui, se sentait fort d'un programme de radio. Le soir de sa grande première médicale underground sur les antennes, il abandonna ses amis au dessert et se sauva. Krassner et Rubin, rigolards, lui jurèrent de téléphoner pour l'assaillir de questions niaises : « Krassner fut supportable, il se contenta de m'interroger sur les pratiques bestiales avec des grenouilles. Alan Watts me posa une question sur la sécurité sociale. C'est Rubin que sema la merde en déclarant : « Eugène, quand tu parles de sexe, vraiment, tu le fais en expert. Tu étais encore le meilleur de nous, l'autre jour, quand tu as limé la grosse Paulette le dernier de tous. » J'essayais de répondre sur le ton de la plaisanterie, et l'autre insistait : « Allons, Eugène, allons, sois franc... » Et j'ai été viré. »

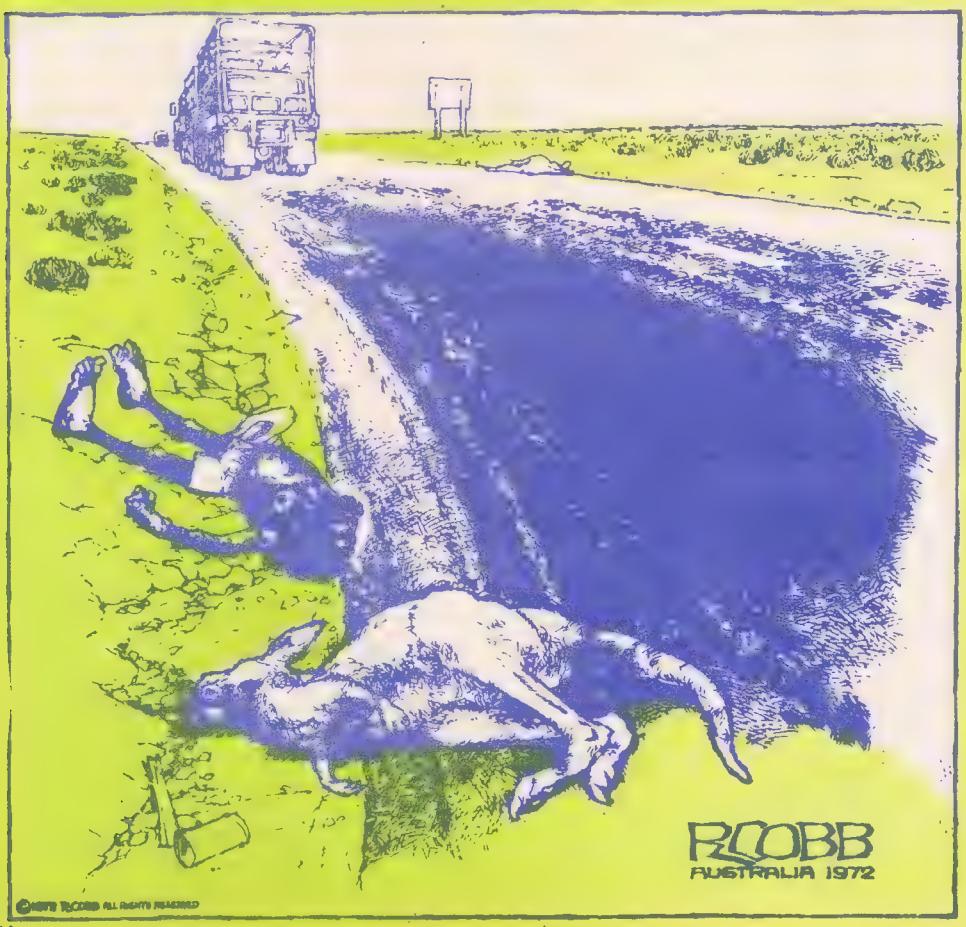


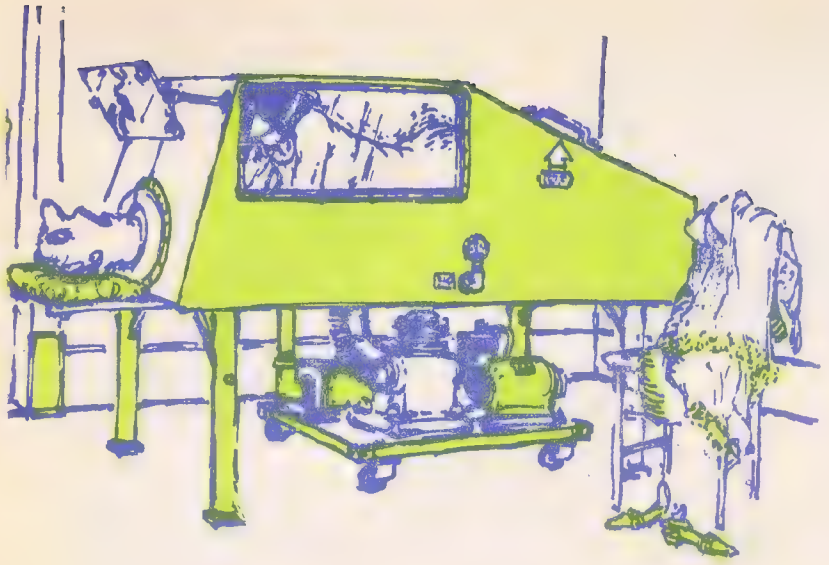
En Angleterre, it continue vaillamment, malgré quelques intéressants procès. Le dernier numéro, dirigé par John Wilcock, le vieux grognard de l'underground, analyse l'influence américaine sur la contre-culture de tous les pays. It signale qu'on a récemment imposé à un pervers de soixante et un ans qui montrait trop son zizi, une castration chimique par voie d'une dose quotidienne d'acétate de cyprotérone. Il a bien protesté, quand il a vu que ses poils tombaient et que ses formes accusaient d'inquiétantes rondeurs, mais on lui a répondu, texto : « Soyez gentil, vous faites progresser la science. » Quant à Oz, il sommeille toujours, alors que d'étranges apôtres se réveillent d'une autre époque :

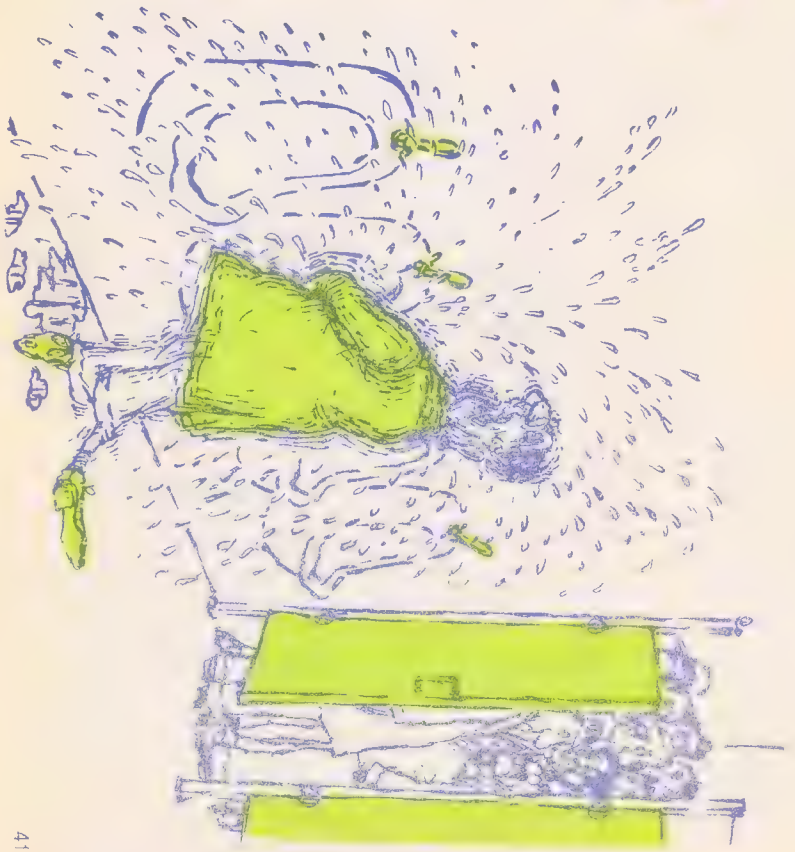
Saint Marc a écrit une phrase de trop. Voulant faire le petit malin, il a jeté cette dangereuse prophétie : « Ils brandiront des serpents venimeux, et quelque substance mortelle qu'ils absorbent, cela ne leur fera aucun mal. » C'est ainsi que dans le Tenessee, les adeptes flippés de la secte de « Carson Spring » invoquent le Tout-Puissant en agitant de dangereux reptiles en guise de bracelets. Ayant ainsi atteint l'extase, ces mystico-dérangés avalent un plein verre de strychnine, intéressant poison dont il ne vaut mieux pas abuser. Récemment — peut-être commençaient-ils à douter — deux d'entre eux sont morts dans d'horribles convulsions, expiation peu enviable.

Le juge saisi de l'affaire prit la chose très au sérieux ; consultant d'antiques textes de loi, il conclut d'un air docte et solennel : « Si un individu désire se suicider en avalant du poison, la cour n'a pas à s'en mêler ; mais qu'il n'en propose pas autour de lui. Quant aux serpents venimeux, ils sont un grave danger pour les autres : la loi interdit qu'on s'amuse avec. » Ainsi, les quarante-huit membres de la nouvelle congrégation pourront continuer à ingurgiter les plus fortes substances, à condition de renoncer à leurs rites.

Menés dans leur quête du Seigneur par le Révérend Liston Pack — frère d'une des deux victimes — ils comptent bien poursuivre ce culte, vieux déjà de quatre ans. Et que les deux morts sacrifiés reposent en paix : leurs funérailles furent bénies par de super-reptiles aux langues fourchues, pendant que d'autres adeptes, agitant des torches, se brûlaient le visage et les bras. Les flagellants préféraient les champignons.







Ote ton masque, Maurice, on t'a reconnu

De la Bastille à la Nation, ce lundi, on enterrait la culture dans le corbillard des riches. Attelage gris, masques funéraires, coquettes pleureuses et tambours lourds, on emmenait le père Hugo en terre, encore une fois, et le peuple de Paris pleurait sur son passage. En ce temps-là, Druon régnait, fin rémouleur de l'œuvre d'autrui, besogneux de la plume traînant après soi, muets et maigres, sa troupe de nègres. Il ne suffit pas de mettre un écrivain dans un ministère pour crever la censure, il faut encore le choisir. De Gaulle était allé chercher un Malraux épique, Pompidou n'a trouvé qu'un Druon cuisinier. Pas un maître, oh non, pas un maître, un nain, habile cuiseur de soupe populaire. De la soupe qui nourrit, pas de celle qu'on déguste. Alors les artistes de tous les bords se sont émus au premier coup de ciseaux, un exposé plat et redoutable, fait main, taillé au marteau : la culture, disait le ministre maudit, ombre falote, c'est la discussion que j'ai eue hier matin avec Pompinœud le mauvais entre un canapé Lévitan de luxe et une toile chic d'un peinturleur de salon. A trop évoquer l'âme des grands ancêtres, qui restent toujours d'un mutisme tragique, on se fout du présent qui bouillonne, on l'étouffe même, pour qu'il ne vienne pas perturber la trois millième dissertation sur Paul Valéry, l'apologue de Salazar et du monde fini. Ce qu'on enterrait, l'autre jour, c'était la médiocrité fanfaronne, c'était Druon et ses amis, et les ballons s'envolaient, entraînant la banderolle du cortège : **Liberté.**

De la gaieté, de la gaieté ! ronronne le vaniteux Maurice aux troupes théâtrales qui croulent sous la dette, aux cinéastes turbulents, à tous ces sales qui en veulent à votre fauteuil et à vos fesses. Agités, vos gueules ! Nous réduirons encore l'aumône si vous persistez à brailler. Un exemple : le Théâtre du Chêne Noir, des pas sages, et qui ne jouent pas Racine, ne touche que soixante-cinq mille francs par an, la moitié du nécessaire : « L'argent public ne sert qu'à l'investissement : matériel acoustique, instruments de musique, costumes, décors, et ça chiffre... Et nous on récolte huit cents francs par mois, sans Sécurité Sociale, un vrai pactole. »

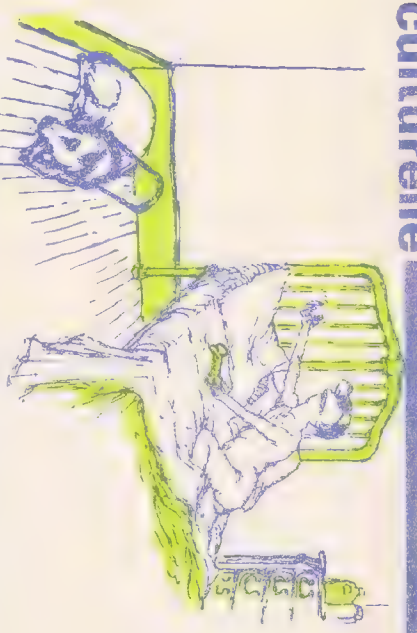
Vous n'êtes pas gênés de militer, avec ces grasses subventions ?

« Pas du tout, répond Gelas. Les Beaux-Arts aident bien des ministres à retaper leurs châteaux. Ils leur accordent bien plus qu'à nous. On ne va pas tout leur laisser, non ? »

Mais vous ne croyez pas que le rusé Pompidou a justement installé son Druon comme un appât, un trompe-l'œil fardé en académicien, pour mobiliser les gauchistes dans le cercle fermé de la culture, et avoir ainsi la paix dans les autres domaines ?

« Je crois plutôt qu'il a voulu imiter de Gaulle, mais qu'il n'en a pas la classe. De toute façon, ça ne nous empêche pas de militer, au contraire : pour la première fois tout le monde est d'accord, sympathisants communistes, ultra-gauche, trotskystes, une sorte de front uni. »

Hyma Culée.



Ainsi lisait Hyma la Hyène

Quand Hyma eut trente ans, elle quitta la Grande Libraire, et les livres de la Grande Librairie, et s'en fut dans les champs. Elle vécut là, sage et sans lecture. Et des années passèrent ainsi. Puis vint le jour où elle demanda ses lunettes à nouveau et descendit en ville. S'arrêtant devant la première vitrine, elle lui parla ainsi :

« O vitrine, ventre translucide qui porte en son sein tant d'ouvrages, tant de mots surgis de l'imagination et de la raison, vois : je suis de retour. »

« Parle, dit la vitrine, que vois-tu en mon sein qui puisse te nourrir, ô Hyma ? »

« Mes yeux sont clairs comme une page blanche. Et maintenant l'imprimerie les ronge. Je vois un bien gros volume qui réclame du temps et de l'attention, **la Politique de l'Extase,** de Tim Leary, le Baden-Powell du Grand Acide... »

« Ne te hyène surtout pas, Hyma », répondit Leary du fond de sa geôle en balayant une petite poussière égarée sur son costume blanc.

« T'occupe, Tim ! Laisse aller ! Je sais. Tu réclames la liberté d'évoluer dans l'espace, la liberté d'expérimenter, la liberté d'explorer, la liberté de planer, la liberté de laisser aller... »

« Et alors, hyène farceuse, et alors ? »

« Alors, départis-toi de ce rôle de prophète, dont tu as l'accent, car s'y mêle encore trop de morale. Mais tes écrits de circonstances, Timothy, guideront nos arrière-petits-enfants quand ils danseront leurs vies. Aujourd'hui ton livre entre déjà dans l'histoire, c'est pourquoi on ose enfin le publier. Mais nous, nous le savons présent dans nos cœurs et dans nos yeux en spirales. Arthème Fayard l'éditeur sois béni ! »

« Et moi ? et moi ! » dirent les autres livres, qui se pressaient tout autour de la Hyène.

« J'y viens, impatients volumes ! Je vois maintenant un livre qui se présente comme un long itinéraire pour parvenir à la paix, **Méditation et action,** de Chögyam Trungpa (Fayard again). Il faut le lire le soir venu, seul, dans une tanière encombrée qui alors s'ordonnera magiquement. Les phrases coulent comme une chute d'eau, monotones et cependant renouvelées. Le livre dit : « Petits cons, qui abandonnez tout pour vivre comme le Bouddha et n'avez jamais vécu tout ce que vécut le Bouddha, vous ne comprendrez jamais rien car cela même est pour vous un problème. »

« Et il n'y a pas de problème », fit écho **Commentaires sur la vie,** tome 2, de Krishnamurti (écurie Buchet-Chastel).

« Oui, tu l'as dit, et moi, Hyma, je vous implore d'effacer cette petite voix artificielle qui vous fait grincer la tête. Suivez la route impériale de Krishnamurti. Il a le profil des vieilles médailles de Jugurtha, et des ailes, des ailes qui n'en finissent pas de battre sans déranger la moindre de leurs plumes. Paraboles et dialogues lumineux, que seul l'amour guide, dépouillés de ces problèmes qui collent à la peau comme une chemise mouillée — et l'eau qui la trempe se nomme peur, religion et parti. »

Alors il advint qu'un livre à dos d'argent de chez Robert Laffont miroita dans l'œil de la hyène.

« Qui es-tu, insolent ? »

« Je m'appelle **Le temps incertain,** et je t'emmène où tu veux. Le jour dont tu parles, où tous les problèmes seront éteints, l'homme voyagera dans les planètes de son cerveau. Sur son mur, il verra une goélette cinglant vers les Açores, et montera à son bord, débarquera sur une plage vierge et s'y promènera. Michel Jeury, qui m'écrivit, n'a pas oublié cette vieille histoire des maîtres zen : après quatre mille jours de marche, la vache arrive au bout de l'univers. Que fait-elle ? Mourra-t-elle sur le chemin du retour ? N'arrive-t-il pas qu'à force de se balader dans le temps, on y reste coincé ? »

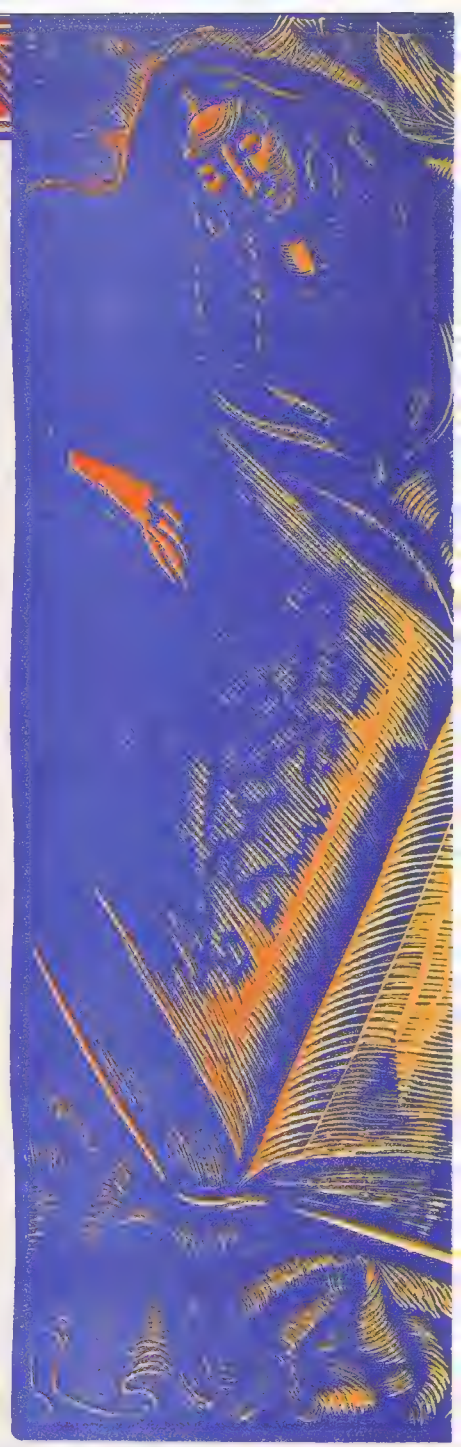
« La suite ! la suite ! » scandèrent les autres livres, réunis sur leurs rayons comme sur des gradins.

« Paresseux ! trancha Hyma. Lisez plutôt le livre. » Et la Hyène s'en détourna, suivi d'une foule de pages imprimées qui voulaient qu'on parle d'elles. Il y avait là des livres de poche, comme **Eros et les chiens** du grand Lawrence (10/18) qu'il faut consulter afin que les phrases qui coulent dans nos têtes ne soient pas censurées et que l'on ne pense plus en pointillés au cul de sa compagne. Autour de Lawrence, les hypocrites laissaient un vide : seuls les bons livres suivirent Hyma. Et Hyma leur dit :

« Livres, ne soyez pas impatients. Je parlerai de vous. Toi, là-bas, roman beau et triste qui portes la coiffe des éditions de l'Herne... »

« **La mort du coyote,** de Jean-Guy Rens de Montréal », se présenta l'ouvrage interpellé.

« Que le coyote arrête de pleurer, il re-



french connection

Ct'un ben bon mois que celui qui vient de s'en aller, avec ses beaux voyages aux couleurs des papiers moirés de l'underground...

TRADITION DU GOUT

Beurk n° 12 parle de Zappa à l'époque de sa maison de disques Bizare, Bizare, j'ai dit Bizare, comme c'est Bizare (Beurk rue Terre l'Oreye 2, 6100 Mont-sur-Marchienne).

OU WAGNER CHANTE UNE TYROLIENNE SUR DES VERS D'EDGAR ALLAN POE

Avec le n° 1 de « Lune Noire », journal composé d'une vingtaine de dessins de Laurent Berthet, un corps déjà squelette gît devant les ruines de Notre-Dame. Alchimie et magie noire où le serpent mange la pomme (de) Terre et où des cornes poussent aux globes crâniens de jeunes chevaliers (Lune Noire, 6 F ; écrire à J.-C. Landry, c/o Diffusia, B.P. 279, 06008 Nice Cédex).

LA PRESSE CITRON

« Le Citron Hallucinogène présente : La Jungle Neuve », une bande dessinée en 40 pages de Rémy, voyage saïquedèlik et mou pour la modeste somme de 3 F. Les aventures d'un chevalier afghan que l'on suit jusqu'à un « The end » de lumière blanche, derrière lequel on peut lire « Mieux vaut faire une réalité avec ton rêve qu'un cauchemar avec la réalité ». Méditez, mes frères...

LE BULTEAU D'INFORMATION QUE VOUS APPORTE LE MESSAGIER

J'ai nommé « STAR SCREWER », car sous ce nom venu de lointains rivages, fouteur d'étoile en français, se cache un journal qui possède de nombreuses prises de courant pour se brancher sur tout ce qui se fait de mieux en matière de poésie Beat. Dans son deuxième numéro, Grégory Corso chante « la mort vient à la puberté » et des extraits de « Long live man », tandis que pris de chevauchées fantastiques les poètes d'Electric Press, Adeline et Michel Bulteau, Messagier, Cretin et Mine, se revêtent « des habits doubles du cerveau » (Star Screwer, B.P. 2, 24290 Montignac).

QUETTON FAIT-IL ...

Le tome de savoir n° 222 de Quetton est apparu à quelques esprits éclairés, qui ont pu voir en couverture une photo où « tandis que Rockin Yaset prépare le prochain Quetton, sa tendre épouse reçoit ses amants ; sur cette photo, on reconnaît Cavanna et ce malgré son habile déguisement ». Montesquieu vient de crier : « J'ai toujours vu que pour réussir dans le monde, il fallait avoir l'air fou et être sage. » Quettonia : « Moi, ton Prince féroce et dur prince des ténèbres et de la mort tu me manges la bouche. » Et Rockin Yaset : « Un aéroporc est un champ où l'on parque les cochons. » (Quetton, 3 F, B.P. 44, 50104 Cherbourg).

CHU D'DANS AU QUEBEC

Un vent plein de fun nous vient du Québec. On a d'abord vu arriver Librairie Actualités, 38, rue Dauphine à Paris, la collection de Mainmise du n° 6 à 19, ainsi que deux bouquins édités par Mainmise, « La dope » ou tout sur le pot, ainsi que « Comix » des bandes de

trouvera la piste des vieilles légendes indiennes, et les mirages seront bâtis en pierre. L'Amérique t'a suicidé, mais ta douleur même, et ta désespérance, et ce coup de revolver qui met le point final te feront basculer dans une grande prairie, et Manitou te prendra dans ses bras, et Manitou te passera son calumet de paix. »

« Et moi ! et moi ! »

« Comment t'oublier, **L'enfant et la poésie** (Editions de Saint-Germain-des-Prés, 5 F). Tu seras lu dans toutes les écoles où tu remplaceras les dictées fétides qu'égrènent inlassablement des pédagogues sans imagination. Tu es beau comme tu es simple. »

« Merci, merci, tralala. »

« Mais pour y arriver, combien de mauvaise herbe va-t-il falloir faucher ? » demanda un petit opuscule rageur publié par Maspero.

« Comme si tu n'apportais pas une réponse, ô Roger Gentis, qui te pares aujourd'hui du titre évocateur de **La psychiatrie doit être faite/défaite par tous !** En effet **toutes** les têtes sont devenues molles. En effet, nous n'avons pas le droit de juger. Nous n'avons que la liberté de comprendre. Tu es bien aimable de nous le crier dans les oreilles. »

« Mais les oreilles sont plombées ! » se lamenta **Via la vie** de Brigitte Axel (qui écrivit « H » deux ans avant que Philippe Sollers ne lui soufflât son titre). »

« Eh quoi ! glapit la hyène, Flammarion ne t'a pas oublié, qui t'offre au public. Tu vis toujours la même vie, d'amour et d'eau croupie, d'un train à l'autre. Sans jamais une branche où te percher. Tu as l'honnêteté des oiseaux, et il te sera beaucoup pardonné pour ta sincérité. »

A ce moment, un ouvrage montra le poing, un poing enchaîné à un autre poing. Il s'agissait **De la prison à la révolte** par Serge Livrozet.

« Toi, la société ne te pardonnera pas. Déjà elle t'a fourré au cachot, et voilà que tu t'acharnes avec courage à briser cet engrenage qui a voulu te casser. Tous te liront, car tu prouves hautement et dignement qu'on ne peut pas casser un homme. Et les larves pourront baver sur toi, tu les vaux mille fois. En vérité je me répète : tous te liront en bénissant Mercure de France, ton éditeur. »

« Et moi doncques ? » fit lugubrement un livre noir qui parlait comme Bogart.

« Aujourd'hui, **Arrêt prolongé sous Park avenue**, de John Godey (Flammarion) fera palpiter les âmes sensibles qui se ferment chez eux comme l'huître dans sa coquille. Mais toutes les huîtres ne portent pas des perles. Et la vie infernale de New York a des accents d'apocalypse et un rythme de mitraillette. Pour plus de renseignements, voyez aussi cette **Autopsie d'une Amérique**, d'un François Masnata, nouvel analyste en contre-cultur[illegible] bibliothèque Payot). »

« Chez le même éditeur et dans [illegible] collection, ajouta la Hyène [illegible] nourrissez également vos révoltes [illegible] ture de **L'homme dominé** d'Albert M[illegible] mi. »

« Signale-nous, Hyma, signale-nous [illegible] mirent deux frères en Gallimard [illegible] leurs dos blancs

« Je ne vous oublie[illegible] roman. **La fuite de Iasnaïa Poli**[illegible] Adolf Rudnicki) et **Rabbit ratt**[illegible] John Updike) par[illegible] à notre fresque co[illegible] déjà un vent classique qu[illegible] des pages, et la séréni[illegible] élaboré. »

« Et nous, les papiers co[illegible] diffuse si mal mais qui existe[illegible] haut ! risqua **Chaman**, revue de l[illegible] sance cosmique qui prend le ch[illegible] l'Inde. Nous préparons un proch[illegible] méro sur la religion de l[illegible] poches sont vides. Aide[illegible] poser en versant 10 F [illegible] (B. n° 9 - 84240 La Tou[illegible] CCP 487 85 Marseille, M[illegible]

« Qui vous oublie, vous [illegible] pason de tant de [illegible] Hyène. Et celui-ci non [illegible] oublié, ce petit bouquin [illegible] gnote en vert, en orange et en m[illegible] avec des poèmes qui battent comm[illegible] cils... »

« Vous parlez de moi, ô Hym[illegible] ment Sage ? »

« Exact, dernière barque des tem[illegible] réalistes. Je parle de **Princesse de la F[illegible] mon miroir peut-être**, 10 F, bross[illegible] Richard Belfer (Le Tamanoir, 3[illegible] Monbel, Paris, 17e). Ma[illegible] aux bienveillantes [illegible] **Chouette**, BP 39. 94120 F[illegible] qui assure la distributio[illegible] bliés à compte d'auteur. D[illegible] talogue, et la revue **Utopie** [illegible] de numéros). »

Et d'autres se pressèrent, d[illegible] n'eut pas le temps de parle[illegible] de Zévaco (livre de poche) pa[illegible] qui, vexé, s'enferma dans [illegible] Nesles.

Ainsi lisait Hyma la Hyène.

P.S. : les bouquins qui nous ont ba[illegible] la route périlleuse du folklore et de [illegible] tradition sont tous, ou presque, édit[illegible] MAISONNEUVE ET LARO[illegible], [illegible] tor-Cousin, Paris 5e. Allez [illegible] leter leur catalogue : de [illegible] pour les curieux, les [illegible] et de tous les spécialistes [illegible] d'antan, et pas chants [illegible] Pour ceux qui veulent des [illegible] pratiques, LA MAISON R[illegible] rue Jacob, Paris 6e) vend [illegible] manuels, pas chers et réalistes.

Crumb traduites mi-joual mi-français. Mainmise vient également de publier « Embarke mon amour c'est pas un joke », de Pierre Léger qui raconte ses trips sur la méthédrine. Mainmise va, paraît-il, être bientôt diffusé en France, régulièrement. Dans son n° 19 de décembre, y avait un grand article sur l'astrologie, un voyage au pays de la dope de l'Afghanistan au Pérou, plein de BD, des recettes de cuisine et Pop Pénélope ou l'histoire d'une musique.

Les Québécoises ont enfin leur mensuel, « Quebecoises Deboutte » et leur MLF à eux, and then came the guns.

Deux journaux de poésie de langue française. « Hobo Québec » publie, dans son n° 3, des poètes d'Outre-Atlantique, un article intitulé « les dix meilleurs films de l'année 72 », réalisé par une trentaine de personnes du milieu du cinéma et de la critique, et un poster du visionnaire Claude Saint-Germain. « La Barre du jour » ne se consacre qu'à la poésie et ressemble à « Change », les articles critiques en moins.

Denis Vanier écrit dans « Hobo Québec » et Claude Bélanger consacre un article dans « La Barre du jour » à ce poète radio-actif qui raconte ses mythologies psychiques sous des fureurs d'acid rock — imagerie viscérale. « Nous communiquons par voie de faits », dit, voix de fête, le prophète. Celui-ci a publié quatre recueils : « Je » aux éditions Images en 1965, « Pornographie delicatessen », Esteral éditions en 69, « Catalogue objet de base » aux Vampire Press en 69, et « Lesbienne d'acide » aux éditions Parti Pris en 72.

« Quand je mourrai éclaté
dans ma camisole de force où boivent les
[langues de feu
gardez-moi comme une adhérence au corps
[de la passion.
Nous sommes des monstres à abattre :
des bijoux gras sur la vulve de Bouddha. »

Denis Vanier

DERNIERES NOUVELLES

Viennent de paraître « L'or vert » n° 6, périodique d'écologie libertaire (L'or vert, 2 F, B.P. 151, 13654 Salon ; C.C.P [illegible] seille). Nous [illegible] (1 F, B.P. 8 806, 75261 Paris C[illegible]

Deux journaux [illegible] presque exclusivement à la mus[illegible] Drun » n° 3 offre pour 1 F d[illegible] innformations et dans la série [illegible] sexe » « Pénis dimension » de Z[illegible] Sadie » de Leonard [illegible] chute Woman » de Jagg[illegible] Paul Peugeot, 9 [illegible] ris) ; dans « Key » n° [illegible] maire, entre autres, des arti[illegible] Pran Nath et David Bowie (Key, 1,50 [illegible] Joseph-Berger, 7, 1470 Genappe, Belgiq[illegible]

N'oublions pas deux grands nouveau[illegible] non intégral, « La Taupe » qui publie [illegible] view imaginaire de Max Stirner, un [illegible] papa anar (c/o Francis Leroy, 49 [illegible] pital, 51200 Epernay, 1,50 [illegible] dont le n° 1 est enfin sorti [illegible] animaux et la sexualité [illegible] (69, rue Ferrer, 62680 M[illegible]

Richard D[illegible]

BE-BOP-A-LULA

Ils se sont constitués en société et se sont même inventé un nom : Shoviza productions. Shorter, Vitous, Zawinul, **Weather Report**, si vous préférez. La dissolution n'était qu'une méchante rumeur. Ils préfèrent un éclatement soigneusement contrôlé, appellent à leurs côtés de nouveaux musiciens. Un second batteur et un second percussioniste au nom barbare se joignent à la double section rythmique du groupe. Les températures se sont nettement réchauffées, surtout lorsque les quatre frappeurs se rassemblent sur une même plage. Les tempêtes électriques font rage. Tout le monde s'est injecté une bonne dose de rythm and blues, Sly n'est plus très loin. Et puis, pour conserver cet équilibre savant qui marque les albums précédents, un nombre plus réduit de musiciens épaule le trio central dans les morceaux plus calmes, des étendues aplanies où la pulsation nerveuse des percussions se fraie quand même un chemin. **Sweetnighter** (Columbia - Import. Givaudan), le troisième album, est encore plus pyrotechnique que les précédents, aussi vertigineusement brillant que peuvent rêver nos stéréos avides de sensations fortes. Weather Report, c'est un unique instrument : le studio d'enregistrement, dont la triple entité « Shoviza » sait jouer avec des raffinements démoniaques. Le polissage des sonorités, les astuces de mixage font l'objet d'un travail d'artisan mégalomane.

Imaginez **Weather Report** dans ses moments brûlants, figurez-vous le comme une vaste limousine sous-marine, genre squale électrique bâti pour la lutte en eaux profondes. A présent, au lieu des courants à peu près limpides que remonte Weather Report, substituez un grouillement de monstres hideux venus des abysses aquatiques : ricanements, croassements indécents, insistantes mélodies nasillardes qui tournent en rond et s'affolent, gargouillements infâmes, grognements spasmodiques obsédants, barissements intempestifs des trombones ou des trompettes, cris d'oiseaux, frottements suraigus, tout un enfer de Jérôme Bosch, des cohortes de démons dessinés par un Walt Disney flippé. Vous écoutez désormais **Herbie Hancock.**

Au début des années soixante, il se taille une réputation comme pianiste bop et accompagnateur de Miles Davis, et, en même temps, un fameux succès sur le marché pop avec « Watermelon man ». Pas à pas, Miles l'entraîne vers sa nouvelle musique électrique et éclatée. Livré à lui-même, Herbie Hancock forge un style, s'immerge de plus en plus dans l'électro-acoustique. Moins perfectionniste que Weather Report, Hancock préfère pousser le synthétiseur dans ses premiers retranchements. « Piano électrique Fender, clavinet avec fuzz-wah et echoplex, synthetisers ARP 2600 et Soloist, mellotron, random resonator, phase shifter... » : la nomenclature technologique se répand sur la pochette de **Sextant** (Columbia - Import. Music Action). « Pour la première fois un nègre et sa musique de sauvages nous balance un commentaire technique digne des disques de Zappa » me fait observer en songe Mister Natural. Et toute cette usine électronique, loin d'entonner le chœur des bruits industriels, alimente une incroyable jungle sonore, un chaos exubérant, un bestiaire en folie. Et pendant ce temps, complément indispensable, le battement brûlant du rythm and bleues travaille sourdement le corps et le berce d'une grande euphorie rythmique.

Que manque-t-il à **Lard Free** pour réjouir nos oreilles comme du Weather Report ou du Herbie Hancock ? Pour une bonne part, tout le travail d'enregistrement. Le groupe disposait pourtant des studios Island — mais ni du temps, ni du bon technicien, ni de l'expérience. Le sax demanderait souvent un traitement spécial à la Wayne Shorter, et la guitare supporterait sans mal les astuces d'un Robert Fripp. Las ! La France produit toujours de la musique techniquement sous-développée. Il faut pourtant voir dans la parution de l'album **Lard Free** et de la nouvelle marque française qu'elle inaugure, Vamp records, une étape et un bon présage. Le groupe situe ses conceptions ou ses intentions au même niveau que nos Américains ou nos Anglais favoris, ce qui ne saurait nous laisser indifférents. On trouve des bouche-trous sur l'album, mais aussi quelques déploiements de synthétiseur du plus inquiétant effet — les meilleurs moments —, des frottements furieux et d'épais raclements d'un guitariste en guerre contre son instrument, assez de violences électriques pour faire dresser l'oreille.

Bon gré mal gré, **Mahjun** a pris son parti du manque de moyens et du retard technique. La petite échelle, c'est aussi la garantie d'une certaine spontanéité, d'un fonctionnement familial, à la bonne franquette, celui de la troupe de Saravah. Pendant l'été, ils ont tourné avec un cirque, une joyeuse bande dont l'esprit s'est perpétué aux concerts du lundi soir au théâtre Mouffetard : un spectacle ouvert et imprévisible et de très fétardes vibrations. Au minuscule studio Saravah, rue des Abbesses, on est cool et pas pressé, l'ingénieur du son est un vieux copain, on joue quand on veut et sans s'énerver, pour son album, celui des amis ou simplement pour le pied. Chaque concert est un éclatement : la musique respire à coups de crescendos et d'improvisations bourrées d'énergie. La dérision, toujours présente, s'étale dans les intermèdes, les fanfares dégueulent comme chez Albert Ayler et les trois-temps ringards boitillent. De l'été, **Mahjun** garde un goût prononcé pour l'orphéon, les bourrées joviales, les chansons à boire et les musiques de cirque. Elles occupent une bonne partie de la première face de l'album, **Mahjun** (Saravah), et entourent « des enfants sauvages », une singulière mélopée chuchotée sur fond de dissonances. Sur la seconde face ils laissent s'écouler l'improvisation, pleine des africanismes extasiés d'un Pharoah Sanders. L'album ne tente aucune prouesse se borne à présenter un témoignage fidèle d'une musique spontanée.

L'Olympia : on pensait presque ne plus jamais y revenir, quelques concerts nous y ramènent de force : **Roxy Music, Can, Genesis** après leur étape du Ba-ta-

Les décadents à la niche

Les décadents ont déserté Londres et regagné leur niche, les Etats-Unis, là où le dollar pleut et où on peut encore frémir dans les parties. Lou Reed retrouve New York, Iggy Pop oscille de Detroit à Los Angeles, David Bowie s'établit aux Etats-Unis pour l'année qui vient, Sparks commence seulement la campagne de promotion, Alice Cooper, lui, est déjà loin de tout ça et fait le clown avec Salvador Dali.

Les journalistes d'Interview, le journal snob patronné par Andy Warhol, échangent des potins avec Lou Reed :

Ça te plaisait de vivre en Angleterre ?

Oh, c'était super, mais assez c'est assez. J'ai vu que tu avais joué là-bas avec Iggy et David Bowie...

Ils nous mettaient tout le temps dans le même sac, c'était vraiment drôle. Ig est vraiment très drôle. Il avait le mal du pays, il en avait assez, il voulait retourner à Detroit.

Il semble qu'il n'y ait pas grand-chose à faire la nuit.

Non, il y a des endroits où aller mais ce sont des clubs privés. Tout le monde va au Speakeasy mais il y a aussi des endroits comme le Teddy Beats' Picnic Tramps, et puis il y a le Stampede où vont les pédés... ce qui, à côté de chez nous, est ridicule. Si tu as grandi ici, tu trouves la vie d'une lenteur extrême.

Comment se passe ta tournée américaine ?

A New York ça devrait être génial. Nous avons joué à Milwaukee, c'était absolument incroyable. Les kids pédés n'en pouvaient plus. Tous les travelos et les mecs à paillettes étaient sortis.

Ça alors, c'est drôle, on ne penserait pas qu'il y a des types pailletés à Milwaukee. Il faut croire qu'aujourd'hui ils sont partout.

Je m'en suis aperçu. Plus tard, j'ai interrogé des gens, il paraît qu'il y a des clubs, personne n'est au courant, mais ils existent. Et tous ces types se sont montrés pour le show. Ils sont vraiment sortis de leur trou, ils ont fait flipper une grande partie des spectateurs qui étaient juste venus pour un concert de rock. Ils se retournaient et qu'est-ce qui était assis à côté d'eux ?

David Bowie, de retour de tournée, s'arrête à Paris et donne une conférence de presse dans les salons de l'hôtel George-V. Il porte pour l'occasion une veste beige à épaulettes carrées avec des revers et des parements pourpres.

Pourquoi êtes-vous passé par Paris ?

Je voulais rencontrer Jacques Brel que j'admire beaucoup.

On a dit que vous ne vouliez pas chanter en France.

J'aime beaucoup la France et en particulier Paris. Simplement, je pense qu'en France ou en Italie le rock a peu d'importance, au contraire de l'Angleterre ou de l'Allemagne. J'aimerais venir plus souvent à Paris. En Angleterre, j'écoutais les chansons de Brel et j'essayais de les jouer à la guitare acoustique, quand j'avais seize ans.

Vous vous y produirez bien un jour ?

Je n'ai que des projets vagues pour l'instant. Je fais une tournée européenne après la tournée anglaise, je jouerai probablement à l'Opéra en juin. Je voudrais chanter à l'Olympia : c'est le dernier endroit où s'est produit Edith Piaf avant de mourir.

Clarinette : Alain Pacadis.
Synthetizer : Le Duc.

clan et de Pop 2. On se résigne, on retrouve les curieuses irisations des velours bleu nuit et rouge sang, les tronches familières des ouvreurs et des vidéurs drainent de vieux souvenirs, il y a des fauteuils et des esquimaux à l'entracte, deux grandes photos de Dick Rivers au-dessus de la scène fichent un haut-le-cœur. On est bien content quand même.

Il y a du monde pour **Genesis**. Des applaudissements très nourris suivent l'annonce de « l'ex-Van der Graaf : **Peter Hammill** » en première partie. Très vite, les spectateurs perdent leurs illusions. Van der Graaf est bien mort, et ce long jeune homme pâle entonne une marche funèbre qui ne sera pas du goût de tout le monde.

Le succès de Van der Graaf Generator le réduisait au rôle d'objet dans les fantasmes de son public. En arrêtant l'ascension vers le vedettariat, Hammill se nie et présente aux spectateurs le mur de son ego-trip, abrupt, désagréable. Le public braille comme un enfant frustré à qui on a enlevé son jouet — la star. La musique de Peter Hammill est chiante, mais troublante dans son orgueil. L'album, **Chameleon in the shadow of the night** (Charisma-import. Givaudan) souligne l'aridité de la démarche. Impossible de retrouver le frisson masochiste du concert à l'Olympia, les ballades laborieuses retombent dans leur demi-monde équivoque. Seuls les morceaux où interviennent les anciens comparses de Van der Graaf font revivre un court instant les splendeurs éteintes, le choc des sonorités rugueuses, électriquement torturées : assez pour faire regretter la musique morose et flamboyante d'un groupe né trop tôt.

Enfin **Genesis** vient rétablir l'ordre. On en a pour son argent, on obtient ce qu'on attendait. Ils jouent leur disque, jusque dans ses moindres détails, à la seule exception de deux ou trois effets d'écho sur la voix, d'un soliste dont les doigts dérapent un peu. Pas la moindre incertitude dans le show : les lumières de couleurs basculent à la demi-seconde près, la sonorisation suit tous les détours des morceaux. Pas une fausse note, pas un craquement d'amplificateur, même la présence familière des amplis nous est pudiquement cachée, les musiciens se sont entourés de rideaux blancs. Ces soins méticuleux n'empêchent pas un ennui pernicieux de s'installer : ils n'ont pas pu prévoir un effet nouveau à chaque minute. Restent quelques instants magiques, groupe qui surgit soudain de l'obscurité, éclairage verdâtre et fonds de teint cadavériques barrés par le loup fluorescent de Peter Gabriel.

D'album en album, **Kevin Ayers** se laisse enrober d'un luxe croissant d'arrangements et de finesses d'enregistrement, mais accumule sur scène des shows de plus en plus déliquescents, noyés d'alcool et d'indifférence. Dans **Bananamour** (Hasvest-import. Givaudan), Kevin disparaît derrière son producteur et ses musiciens, ses textes ne font que ressasser ses vieux thèmes, ses formules un peu plates et sa philosophie simplette. Un morceau, « Décadence », vient seul grossir la liste des petits chefs-d'œuvre de Kevin, liste mince mais scintillante. Pour le reste, il n'y a qu'un parfum un peu fané, un sentiment, une ambiguïté délicate, l'art de suggérer le désespoir avec des visions ensoleillées.

Jean-Pierre Lentin

poire en lambeaux.

Tutti frutti

Deux albums de Sun Ra qui sortent en même temps, cela n'est pas courant. Laissons tomber le Sun Ra « Impulse », en fait une vieille bande Saturn que ce fourbe de Ra a subtilement revendue aux pâles businessmen de la marque en question pour se préoccuper de la vraie nouveauté, en l'occurrence le nouvel album de Sun Ra « Space is the Place » (Blue Thumb Import Givaudan).

Enregistré assez récemment (19 octobre 72) avec une formation assez comparable à celle qu'on vit en France, à la Fondation Maeght, d'abord (grâce à Daniel Caux !), un petit peu partout ensuite, au cours d'une tournée qui eut son point culminant un soir d'automne à Nanterre. « Space is the Place » **est une sorte de chef-d'œuvre.**

On y retrouve à la fois la chaleur des enregistrements de la Fondation Maeght, servie cette fois par une prise de son d'une exceptionnelle qualité (Quadriphonie système Sansui Q.S. Il n'a pas fallu à l'ingénieur du son moins de 5 (cinq) assistants pour réaliser cet exploit : Rendre à travers un travail de studio le son caractéristique de l'Arkestra sur scène. La musique ? Vous serez sûrement très surpris d'apprendre qu'elle est magnifique. L'album commence par le morceau le plus long, 21 minutes et quelques secondes, toute la première face, « Space is the Place ». **La seconde face commence par deux morceaux plus traditionnels, du moins en ce qui concerne l'écriture orchestrale,** « Images » **et** « Discipline ». « Sea of Sounds » **contient les moments les plus furieux de l'album, entre le ténor John Gilmore et les deux altos, Danny Davis et Marshall Allen. La dernière plage du L.P. « Rock No Nine », featuring the « Space Ethnic Voices »... (les quatre chanteuses de l'Arkestra, June Tyson, Judith Holton, Cheryl Banks, Ruth Wright, et les voix de John Gilmore, Danny Thompson, Pat Patrick et Eloe Omoe...) est d'un découpage rythmique proprement renversant !**

Les « Space Ethnic Voices » apparaissent aussi sur la longueur de « Space is the Place » qui se termine sur un éblouissant solo de Moog de Sun Ra. Après avoir écouté et réécouté cet album, et plusieurs autres, plus anciens, il me semble clair qu'à part Sun Ra personne n'a encore exploité les possibilités du Moog.

« Alladin Sane » (Import R.C.A.) est le nouvel album de David Bowie. Si **« Ziggy Stardust »** ne m'avait pas convaincu, il il me semble qu'**« Alladin Sane »** est ce genre de réussite éclatante qu'on attendait depuis **« Space Oddity ».** Au-delà de tout le succès de mode que peut rencontrer aujourd'hui le beau David, au-delà du parfum de scandale que suscite l'homosexualité lorsqu'elle ne se plie pas à la tenue de rigueur que lui assigne la culture dominante, au-delà des paillettes et de l'eye-liner de chez Lechner, il y a le talent le plus évident qu'ait produit le rock des années 70. Depuis Lennon et MacCartney on n'avait pas ressenti cela. La réalité d'aujourd'hui, du temps qui passe, elle est dans les paroles, dans ces lyrics de Bowie, un Bowie qui, comme Ray Bradbury à une certaine époque, avec la même distance par rapport au réel, la même vivacité de style, la même poésie, est en train d'écrire ses Chroniques martiennes à lui. Nous sommes tous desMartiens homosexuels... »

Tiens, puisqu'on en parlait. « Red rose Speedway ». **MacCartney. Une jolie plage à sauver d'un océan de crème caramel :** « Little lamb dragonfly », **qui rappelle curieusement la manière d'un groupe autrefois célèbre dont le nom m'échappe et qui essaye, paraît-il, de se reformer. Joli feuillet de photos joint, en couleur et tout, avec Dennis Laine et Henry MacCullough qui font une tête longue d'une aune. Ça ne doit pas être le pied tous les jours,** Wings...

« Thirty seconds over Winterland »/Jefferson Airplane (R.C.A. Import Givaudan). Un Airplane sans surprise. Là je vous vois venir : vous êtes en train de vous dire : « Ouarf, sans surprise, sans surprise la tasse, aucun intérêt, passons et tout ça... »

Bon alors, précision, précision. Des groupes comme l'Airplane ça fait plus de sept ans qu'ils font leur truc, ça serait ridicule de leur demander de jouer comme Sun Ra, ou comme Stevie Wonder, ou comme qui vous voudrez. Tout ce qu'on pourrait espérer, c'est d'avoir de temps en temps des morceaux nouveaux : parce que dans « Winterland » des nouveaux trucs, y en a pas des tonnes. Mais vu que c'est un album live, on passera là-dessus.

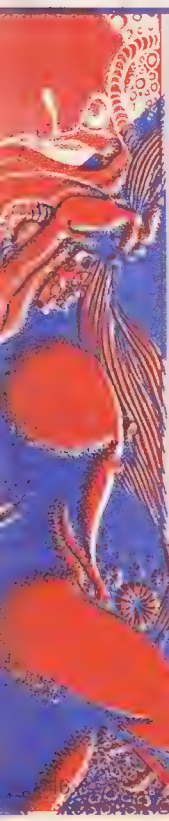
Cela dit, la grande qualité de l'album est d'être un parfait réceptacle aux vibrations de l'Airplane, son de concert parfaitement restitué par une prise de son très aérée, absolument idéale en ce qui concerne l'Airplane. Et puis tout ce qui fait qu'on aime le groupe : la guitare de Jorma Kaukonen dans **« Have you seen the saucers »,** le gros son de basse de Jack Casady, le violon fou de Papa John Creach et encore Jorma K. dans **« Feel so good »,** un instrumental de onze minutes, les vocaux dans **« Crown of Creation »** and so and so. Au fait, si, il y a une petite surprise pour les fans du J.A. : David Freiberg (ex-Quicksilver) chante maintenant avec le groupe. C'est bien non ?

David Blue n'est pas vraiment une vedette en France. Aux U.S.A. non plus d'ailleurs, mais là-bas la presse californienne parle plus volontiers de ce curieux personnage qui vient de sortir son deuxième album pour Asylum, une marque qui est en train de monopoliser tout ce que la Californie compte de musiciens de talent.

« Nice baby and the angel » (Asylum-Pathé Marconi) est, je crois, un album important. Comme Leonard Cohen, David Blue est un poète. Comme le Canadien, il a quelquefois tendance à « dire » son texte. La réussite de l'album consiste dans le fait que les musiciens, qui accompagnent David Blue, Dave Mason, Graham Nash, Chris Ethridge et John Barbata sont du genre « sérieux ». Résultat : un album merveilleusement équilibré entre les interventions tendues d'un Dave Mason électrique, rageusement soutenu par le punch du batteur de l'Airplane, et les moments de tendresse (le trio Blue/Nash/Bob Rafkin, guitares acoustiques). Recommended, comme on dit dans les supermarchés de Canton.

Poco de Jazz, ahora...

Un disque de Charlie Parker dingue, chez Givaudan. Personne ne sait d'où il vient, si c'est un pirate ou pas ; il est tout bleu. A l'intérieur c'est écrit en an-



Au bonheur des dames

Pour le public dont je fais partie, l'artiste reste et restera toujours un demi-dieu inaccessible. C'est en bégayant d'émotion que je rencontrai trois des étoiles scintillant au ciel bleu-nuit du « Bonheur des Dames » : Ricky Brantalou, Eddick Ritchell et Sharon Glory. Qui ne se rappelle de l'enthousiasme indescriptible qu'ils suscitèrent lors de leur dernier gala au Ranelagh ? Brusquement recouvert des paillettes d'or de la gloire internationale, j'ai voulu connaître ceux que Roger Peyrefitte a comparés à des « nouveaux bergers d'Arcadie » dans le dernier numéro de « Jours de France ». Ils se trouvaient donc là devant moi, à peine charnels, simples mais honnêtes, décadents mais propres, le sourire en quinconce sous l'épaisse moustache mauve.

Actuel : Quels sont vos projets ?

« Au Bonheur des Dames » : Il faut préciser que nous sommes huit, et qu'il nous faut, malheureusement, citer les autres : Jimmy Freud (troisième chanteur), Sheety Telahouine (basse), Hubert de la Motte Fifré (batterie), Johnny Concho, Ramon Pipin (guitares). Nous augmenterons certainement cet effectif car nous sommes plus une « troupe » qu'un vulgaire « groupe ». Le jeu scénique est, pour nous, primordial, outre la recherche musicale d'abord difficile que nous nous proposons d'élaborer, et dont l'hermétique « Twist à St-Tropez » n'était qu'un amuse-gueule sans conséquence.

Quelle sera la composition de votre « troupe » élargie ?

Ray Ventura et ses collégiens en nu intégral et peints en or, le fabuleux Bob Azzam déguisé en cacahuète géante, « les Plotters », quatre nègres albinos dont le fameux Johnny-Alexandre Winter, etc. Sharon Glory va partir incessamment au Maroc se faire couper la trompe d'Eustache car il ne supporte plus les basses, néanmoins il sera présent à nos prochains galas. Que ferions-nous d'ailleurs sans lui, il est à la fois notre égérie, notre cause et notre mascotte ! Cet été nous entreprendrons la tournée des cures thermales avec un répertoire dont je vous laisse la désagréable surprise.

glais et (Gasp !) en français. Ça s'appelle « **Bird with the Herd** ». Bird bien sûr c'était le surnom de Parker, et le « Herd » — le troupeau — celui du grand orchestre de Woody Herman, au début des années 50. Sur l'autre face, deux morceaux de Clifford Brown avec le quintette de Max Roach et un « **Groovin' High** » avec Parker et Gillespie, en 45. Tout ça, bien sûr, totalement inédit. La face Parker/Woody Herman est absolument GENIALE ; le jeu de Bird d'une violence invraisemblable, qui fait comprendre soudain la phrase de Le Roi Jones : « Quand Parker jouait, il disait merde au Blanc... »

« Dance of Magic », **c'est le premier album d'un tout jeune batteur, Norman Connors, sur une petite marque américaine, Gobblestone (Import Givaudan). Norman Connors a fait récemment partie du groupe de Pharoah Sanders et pour cet album, il a eu la bonne idée de s'entourer de très grands musiciens : il y a là, deux saxophonistes, Carlos Garnett et Gary Bartz ; le trompettiste Eddie Henderson, Herbie Hancock au piano, les bassistes Stanley Clarke et Cecil MacBee, et six (!) percussionistes dont Airto Moreira, Alphonse Mouzon et Nat Bettis...**

Très près de l'esthétique de Pharoah Sanders, en regardant vers Weather Report, un bon programme.

Le free, le seul, le vrai n'est pas mort ! Comme à la bonne époque des premiers disques E.S.P. une nouvelle petite marque est née : **Survival**. Premier album : Rashied Ali/Frank Lowe. « **Duo** » (Imp. Givaudan).

Rashied Ali, tous les dingues du free le connaissent, c'est le batteur du dernier orchestre de John Coltrane. Frank Lowe, lui, est plus secret. On l'a entendu dans un disque récent d'Alice, la veuve de John. Il est ici saxophoniste ténor, percussioniste et flutier japonais. L'ingénieur du son s'appelle Marzette Watts. Il est aussi peintre, et musicien. Son album sur E.S.P. avait été pour beaucoup l'occasion de découvrir, en solo, un guitariste nommé Sonny Sharrock. Seul album de free inconditionnel depuis une éternité « **Duo** » est very indispensable. Ugh !

RUFUS T. FIREFLY,
vedette de l'écran.

OU T'ETAIS, LE 2 MAI, CAMARADE ?

Le rock n'est ni de droite ni de gauche. Soit. Il peut néanmoins servir pour la bonne cause et l'argent d'un concert être destiné à renflouer les caisses d'une résistance grecque. Ce qui était le cas, le soir du 2 mai, au Palais des Sports. Dès que l'ombre de la vaste basilique fut tombée sur mes petites épaules je m'aperçus que huit cents âmes seulement peuplaient les gradins. La dernière fois que j'étais venu au Palais c'était avant les élections et la Ligue y avait rassemblé sept mille de ses fans. D'où je conclus que six mille deux cents au moins sympathisants de la Ligue n'aiment pas le rock. Nous levâmes l'ancre avec **Komintern** et son violon bretonnisant et frénétique. La rage et le trépignement vinrent de **Pete Brown**, goguenard sous une casquette à carreaux de prolo du dimanche. Pete Brown était annoncé avec un nouveau groupe, qui se révéla être une montagne de viande de deux cents livres, pianotante et sereine, nommée Max Biddleton. Pete déglutit un sirop écaillé de dissonances, cherche la longueur d'onde, insiste, déchaîne les quolibets et part en ricanant.

Heaumes de plexiglass et soutane enténébrée, **Arthur Brown and Kingdom Come** impose l'apparat des Chevaliers Teutoniques. Pitrerie et musique percée de vociférations, les heaumes tombés révèlent des masques cuivrés de tragédiens grecs. C'est le grand moment de la soirée. A mes côtés, Biquette Lili contracte les tympans, hoquète, brisée par la stridence. Arthur Brown agonise en convulsions, hachées par le mitraillage du light-show. Un évêque doré, une immense seringue graduée où s'enferme le clown tandis que s'envole l'hymne britannique, un merveilleux te-deum audio-visuel. Oooooouf ! Que le Palais est vide, piqueté d'étoiles roses ! Et... alors, enfin : dans la pénombre des amplis, Mick Farren en cape de daim contemple les **Pink Fairies.** Quand Mick Farren arrache le micro on retrouve les **Deviants** dont le « Johny B. Good » final est reçu avec une certaine émotion. Mais où est la provocation rose et charnue que **Pink Fairies**, en d'autres temps ?... Deux cents survivants verront enfin les jeans livides de Third World War. T.W.W., qui n'avaient pas joué sur scène depuis un an et demi mais vient de boucler son dernier album. Dans les coulisses, pendant que décollait Komintern, Terry Stamp, camionneur jovial, m'avait tendu de sa main crispée deux billets de cent francs. « Et voilà pour nous ce soir, mec. » C'est sans conviction que T.W.W. aligne quatre pièces, minuit déjà et les techniciens du Palais ont rendez-vous avec le dernier métro : nous sommes privés de dessert, **Bachdenkel**, ce sera pour une autre fois. Dehors dans la nuit noire que n'émaillent pas les mousquetons les flics peu nombreux nous frustrent de l'ultime frisson.

Les Grecs n'auront pas de sous, les gentils organisateurs ont perdu trois briques et demi, mais ne se laissent pas abattre. Quelque chose de très bien devrait se passer en Suède ce mois-ci, avec Lou Reed et David Bowie, il leur est venu dans la tête des idées de charters pour le grand Nord. Informez-vous.

Et puis quoi, qu'est-ce que vous foutez le soir ? Vous écoutez R.T.L. ? Le 16 mai, au Bataclan, cinq cents personnes seulement pour **Faust**, et **Faust**, c'est plutôt bien, non ? Ce n'est pas en vous recroquevillant comme des marmottes que, tels Jésus multipliant les petits pains, vous aiderez à la prolifération des rock-sessions dans ce pays !

Léon Mercadet,
trotskyste défroqué d'un soir

D'après vous, l'existentialisme est-il un humanisme ?

Certes, par extension, mais ceci n'empêche pas que notre Fan Club possède déjà trois membres honoraires, nous ne pouvons les citer par respect pour leurs familles. Vous aurez beaucoup plus de détails dans le numéro spécial que « Le Pélerin » nous a consacré.

Vous ne nous avez pas parlé des projets immédiats.

Tout dépend si on remet la main sur Jimmy Freud, le voyou de la troupe, qui s'est enfui avec la dernière recette. Théoriquement, après un enregistrement T.V. pour Rockenstock et ce fameux gala décadent inédit du Ranelagh, que dire ? Une participation exceptionnelle aux Etats Généraux du Twist « Aux chandelles » à Carnac. Un 25 cm pressé sur les deux faces, et sur le marché où nous retrouverons notamment les œuvres de Montchus notre maître et néanmoins ami.

Pour mieux situer la mentalité malsaine de « Au Bonheur des Dames », nous leur avons demandé de répondre à un petit questionnaire sur leurs goûts dépravés :

Voiture préférée : la P. 60 Montlhéry.

Vedettes préférées : l'ami Singer, l'homme des vœux Bartissol, le Senor Porto Cruz et Georges Marchais.

Et les vedettes féminines ? : Nous n'aimons pas les femmes.

Ambition : l'ouverture d'une grande entreprise de plomberie.

Mot d'ordre : « Halte à la pollution nocturne ! » A ce propos nous avons fondé une communauté écologique dans le 20e. Le local nous a été cédé à vil prix par Magma, réfugié en Argentine depuis qu'il a appris que les recherches de Simon Wiesenthal étaient sur le point d'aboutir.

Lecture : Mon Tricot et Rivarol.

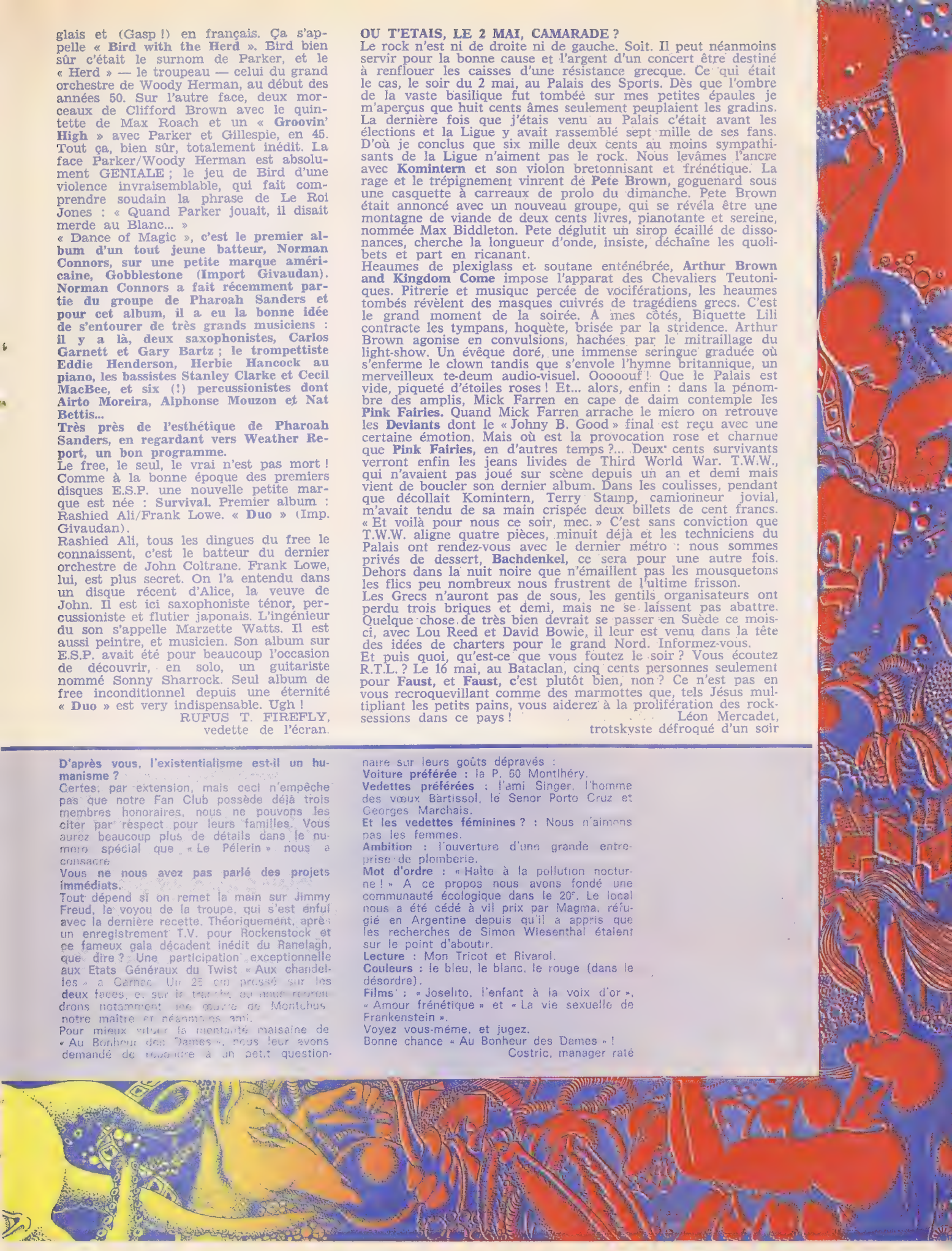
Couleurs : le bleu, le blanc, le rouge (dans le désordre).

Films : « Joselito, l'enfant à la voix d'or », « Amour frénétique » et « La vie sexuelle de Frankenstein ».

Voyez vous-même, et jugez.

Bonne chance « Au Bonheur des Dames » !

Costric, manager raté



Petites annonces

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 9 juin. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Projets

ANIMATION FREE : Groupe à Paris désire s'implanter dans un quartier. Notre objectif : animer ce quartier, créer des contacts, et... parler. Ce dont nous avons besoin pour le moment : des filles et des garçons que notre projet intéresse et qui veulent nous aider ; un local dans un quartier vivant. Ecrire à May Delahaye, 74, bd de Ménilmontant, 75020 Paris ou tél. à Gérard Kavos au 270-03-22.

VEDETTES : En vue d'une promotion disques, auditions chanteurs, chanteuses tous les lundis de 12 h à 14 h (bandes magnétiques souhaitées). Studios St-Michel, 5, r. Git-le-Cœur, 75006 Paris, salle I.

LE LE LE : Prof. avec ses élèves organise des concerts de pop music. Ecrivez-lui, il vous enverra son programme et donnez-lui vos idées. Jacques Meurant, 27, av. Jean-Jaurès, 93300 Aubervilliers.

HAMSTER JOVIAL : Qui serait intéressé par une randonnée pédestre, motivée par la géologie, la botanique, les insectes, les animaux, etc., en sorte une étude écologique du milieu. Dans les Alpes ou les Pyrénées (dates et endroits à définir). Yannick Leray, 6, rue Leroyer, 94300 Vincennes. Tél. DAU. 72-92.

CHEZ LES PIEDS : Café-théâtre « Chez les Pieds Nickelés Superstars » rouvre enfin ses portes en mai. Accueille tous créateurs de talent ou dingues. Zonards et musiciens peuvent venir, y aura aussi des projections, folk, poésie, blues, rock, canards, fous, etc. Indics s'abstenir. Contacter Christian ou René, Café « Pey Berland », rue Dufour-Dubergier, 33 Bordeaux.

VOLEURS : Si vous avez 200 F à perdre venez avec nous faire du théâtre et pas seulement dans le Lot du 1er au 21 août. Mireille, KEL. 14-31.

COMPIEGNE : Nous sommes deux animateurs à Compiègne et nous voulons faire de l'action culturelle. Cela implique votre participation active et on attend vos idées. Jean-Pierre a pour secteur d'animation, le théâtre, et moi, je m'occupe de tout ce qui touche à la musique... Je compte monter un jazz pop action. N'hésitez pas à venir nous voir. Didier Debril, chez J.-P. Sihl, R. Jeanne-d'Arc, 10, square J.-B.-Clément, 60200 Compiègne.

Après une longue année de travail, de dissensions internes, de divergences politiques et artistiques, les ILLUSTRES PHALLONAUTES, descendant le LILLITH, venus de LOGOS, lors de leur Convention Internationale, huit centième du nom, qui mit en émoi toute la presse officielle et dont les débats animèrent le monde toute la semaine du 18 au 25 mars 1973, ont mis au point la motion suivante :

1° Les ILLUSTRES PHALLONAUTES reprendront dans les semaines à venir la publication de leur organe de presse, le PHALLONAUTE ILLUSTRE, brutalement disparu du monde au cours de l'année dernière pour des raisons financières extrêmement graves ;

2° Les ILLUSTRES PHALLONAUTES poursuivront, comme par le passé, la lutte obscure qui les oppose à toutes les formes d'intelligence reconnues par l'abrutissante culture des ancêtres de la terre, lieu de séjour actuel des PHALLONAUTES ;

3° Les ILLUSTRES PHALLONAUTES entreront en contact avec toute la presse marginale afin que celle-ci puisse un jour sortir du bourbier obscur qui l'enveloppe, pour faire bénéficier le monde de la sage lumière qu'il lui fait parvenir. Il vous appartient dès maintenant de créer à l'intérieur de vos cerveaux les mutants qui assumeront la pérennité de la race de LILLITH, première femme d'Adam, dont un grande nombre d'entre vous font partie.

Pour nous écrire, il suffit de vouloir un peu un autre âge, une autre vie, une autre humanité. Nous les aiguillerons sur nos correspondants.

Pierre ALEMANY, 122, bd La Fayette, 62100 CALAIS.

LE GRAND AIR : Berger du Larzac, 24 ans, fils et frère de transhumants, cherche compagne pour partager vie saine et ensoleillée. Ecrivez mais surtout venez voir. Marc Tournemine, Le Portail, 34 Saint-Maurice-de-Navacelles, par Le Caylar.

DES POTS : J'aimerais trouver un emploi chez un potier qui ne soit pas du travail à la chaîne, je sais tourner et suis disponible à partir de juillet. Hubert Guyodo, 38, rue Campo-Formio, 75013 Paris.

S'ANIMER : Nous cherchons contacts avec musiciens, compositeur musique, artistique pour animer spectacles enfants et soirées, chansons adultes avec possibilité de créer groupe de recherche toutes expressions. Région Nice. Jeanne Reviriego, Poste restante Principale, 06000 Nice.

FORT GENOIS : Cherchons fous de mer et d'espace pour partager l'acquisition d'un grand fort en pleine mer. Ecrire J.-L. Pollet, 189, rue de Fontenay, 94300 Vincennes.

SAUTE MOUTON : G. bientôt diplômé de français ne tient pas à passer de l'autre côté de la barrière. Si vous voulez créer une école, ou occuper des gosses dans une communauté, je peux vous aider. Jean-Pierre Denefve, 60, rue du Parc, 7100 La Louvière, Belgique.

DEAMBULE : « La Roulotte », spectacle ambulant, théâtre, musique, expression corporelle, danse, etc. ni limite, ni chapelle, cherche artistes libres de tous engagements et capables de faire plusieurs choses. Imagination créatrice développée. Pour premier contact ne pas se présenter mais écrire : La Roulotte, 46, rue de Montreuil, 94300 Vincennes.

FABERGER : Jeunes, minim. 17 ans, pour fonder club de voyage fondé sur coopérative (matériel de camping, bus...). Pour voyages envisagés dans pays divers, départ juillet, août, septembre. Philippe Goldfarbe, 6, place Maurice-de-Fontenay, 75012 Paris. Tél. : de 18 à 21 heures au 344-18-75.

P'T'ET BEN : Pour former communauté axée sur le cinéma (projection, réalisation de films parallèles, autre activité possible). De préférence dans la région normande. Raymond Denis, 4, rue E.-Zola, 27000 Evreux.

BONNES SŒURS : Jeunes 17-20 ans, s'occuperaient enfants de 6-12 ans pendant juillet 73. Pas une colo : l'enfant doit s'exprimer librement. Besoin d'un local à la campagne, de bonnes volontés, d'idées, de finances. Tél. à partir de 19 heures : 878-75-23. Marie-Christine Duchemin, 9, rue N.-D.-de-Lorette, 75009 Paris.

COMBINES : Après un « collectif chambres » et « collectif évasion » (voir Actuel avril 73), le groupe communications J.R.R. - Jeunes en route et en révolte - se propose un réseau hébergement et bonnes adresses. Attendons vos offres. « Collectif communautés » rassemble tous ceux qui en ont ras le bol de la routine. Ne passez pas. Ecrivez : D. Ducoulombier, 5, r. Bandin, (93) Noisy-le-Sec.

Communautés

PAS DE GAGNIS, EH : Cherche g. ou f. pas glandeurs en vue former commune itinérante (vollier ou autre chose), artisanat (tout), urgent départ juillet. Pascal Petit, 9, rue Traversière, 78260 Achères.

ECOPOBIO : Deux garçons et deux filles cherchent coéquipiers pour com. rurale, départ été 73 pour midi. Nous désirons assumer notre subsistance et remettre en cause notre mode de vie sur tous les plans au sein de la com., tout en ayant une activité politique à l'extérieur. Arlette Czechowski, 5, rue Daubigny, 95430 Auvers.

DEMANDE A REISER : Communauté cherche tous documents sur l'énergie solaire et son utilisation domestique, sur construction d'un miroir parabolique et tout ce qui a trait à la question, données techniques... Christiane Berthier, Ancienne Ecole de Lez, par Laguepie 82.

AISNE : Cherche g. ou f. en vue créer une communauté dans l'Aisne vers le mois d'août. Patrick Brochier, 8, rue Guy-Moquet, 92 Malakoff.

LA GERBE SEVIT : Si tu pouvais nous envoyer des adresses de communautés, on serait super heureux. Rourour et Rhodot, chez Daniel Bardot, 4, r. Yves-Farges, 53100 Montreuil-sous-Bois.

FUMOLOGIE DOUCE : Cherche contacts pour échange d'idées sur la création éventuelle d'une communauté. Ecrire seulement. Francis Dubarry, 7 bis, rue du Moulin-Vert, 75014 Paris.

VIRAGE DANGEREUX A GAUCHE : Après pas mal d'expériences diverses cherche à rencontrer des gens intéressants pour tenter de construire un petit morceau de monde nouveau (région Bretagne). Jean-Marie Guernalec, 30, rue de Brest FST, 35000 Rennes.

LOUCHE : Hôte payant, travailleur efficace, aimerait aider groupe ou communauté. Alain Fricard, 9, bd Saint-Martin, 75003 Paris. Tél. 272-75-08.

VOYEURS : Couple possédant peu d'argent cherche com. déjà existantes. Nous sommes intéressés par une multitude de choses (photo). Claire Lafitte, chez Mme Robidart, Tour C9, n° 118, Habas la Plaine, 64100 Bayonne.

ET LES CHEVILLES ? G. 24 ans cherche vrais com. ne jouant pas à papa pique et maman coud, vivant le présent, rejetant l'infini, erreur bien humaine. Jean-Pierre Buffard, 22, r. Saint-Blaise, 75020 Paris.

BOURRE DE TUYAUX : Au cours d'un voyage en Suisse je vais traverser le nord de la France. Communautés qui ont besoin de quelqu'un avec des connaissances ferblanterie, plomberie peuvent m'écrire, je passerai (juillet-août). Gérard Grün, 2, rue du Moulin, Mondorf-les-Bains, Grand-Duché de Luxembourg.

EXODUS : Groupe en péril cherche rapidement location 5-6-7 pièces dans Paris ou proche banlieue pour communauté. Josianne Aiguebonne, 17, rue de la Huchette, 75005 Paris.

BERGER : Mec dingue d'agriculture cherche freaks aimant ça pour former communauté. Amédhé Régis, 146, av. Cyrille-Besset, 06100 Nice.

ACROBIO DOUCO : 4 adultes et 2 enfants végétariens cherchent communauté existante ou à créer agrobiologique, techniques douces, éducation interne des enfants. Gérard Moreau, allée des Aubépines, 21 Belleneuve.

NI FAIT NI A FAIRE : Cherchons gars et f. intéressés par comm. en Bretagne. Tout est à faire. Pourrions passer les vac. ensemble pour faire plus ample connaissance. M. Christine Josse, 46, av. de la Libération, 56300 Pontivy.

ALLER A L'ECOLE : Désire devenir berger en vue former une com. vivant de l'élevage, accepte tous renseignements. Patrice Habillon, 154, av. Lenain-de-Tillemont, 93100 Montreuil.

AU STYX : Si tu aimes les mômes infernaux, nous pouvons t'accueillir quelques semaines ou quelques mois : seule exigence être sympa et pas compliquée. Vicky Brunet, 12 Super Rouvière, 83, bd du Redon, 13009 Marseille.

GUEULE OUVERTE : Sommes trois et cherchons g. et f. pour fonder com. Disposons d'une très grande ferme isolée campagne sud Vendée, 12 km mer. Laurent Fournier, « La Fâche », 85980 Saint-Denis-du-Payré.

ET ÇA SE TROUVE : Cherche grande maison rurale à louer dans village nord Val-d'Oise, Beauvais et environs pour com. artisanale et animation locale. Peinture, gravure, poterie, tissage. René Bonetti, 24, rue de Clermont, 95 Arnouville-lès-Gonesse.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

AVEC UN NOM PAREIL : Cherche pour début septembre communauté rurale (avec des enfants si possible) afin de vivre. Jean-Luc Bled, 19, bd de la Marquette, 31000 Toulouse.

PAR-DESSUS LA JAMBE : Pour la fin août 73 cherche g. et f. pour fonder communauté libertaire et artisanale dans la région de l'Aisne. René Lecoguille, 56, rue Dutot, 75015 Paris.

PEPIN DE POMME : Cherche communauté artisanale pour participer année scolaire prochaine. Geneviève Gavard, 5, Impasse Châteaudun, 93200 Saint-Denis.

COIN COIN COIN : Freaks agriculteurs déjà actifs établis en vue existence communautaire progressive cherchent à renforcer leur groupe. Jean Fetzer, Imprimerie, 7, rue Valot-Chrétien, 54300 Lunéville.

ECOLE AU VERT : Pour « free school » d'un quartier de Londres, qui prêterait sa ferme ou sa bergerie pour l'été. 15 enfants et 3 adultes peu conformistes. Françoise Debû-Quintard, 23, rue Ambroise-Gentil, 72000 Le Mans.

ENCORE ENCORE : Mecs voulant faire la route cherchent contacts, points de chute, communautés. Midi-Pyrénées. On est 3. Francis Gébus, 28/337, r. d'Anjou, Metz-Borny.

EMMERDEUR : Mec 19 ans, super dingue, cherche communauté dans le 31 ou limitrophe, ça urge, je m'emmerde ferme. Luc Kuusmann, 11, rue Ste-Odile, 31000 Toulouse.

GRINGOS : Couple plus enfant 18 mois, cherche communauté artisanale ou agricole pour échanger expériences au mois de juillet. Participation au travail et aux frais. Jean-Pierre Farganel, 11, rue des Peupliers, (77) Avon.

PILLULE : 2 nanas cherchent à créer ou rencontrer communauté urbaine à Lille ou rurale très près de Lille pour vivre dès septembre. Catherine Bourdin, 36, bd Gouvion-St-Cyr, 75017 Paris.

DES HALLES : En vue création communauté, recherche g. ou f. décidés à venir travailler en Corse durant saison pour grouper argent en vue achats nécessaires à cette communauté. Richard Fort, 136, bd de La Villette, 75019 Paris.

AH ! LA CAGNARDE : Jeune couple plus enfant pas feignants, recherchent situation stable dans communauté bien établie. Ecrire en précisant activités : Michel Marghesi, 1, av. Kléber, 91260 Juvisy.

MIGNON : Vite ! Sauvez-moi du désespoir ! Cherche mecs et nanas 15-17 ans, pour essai de communauté à l'air pur ! Marc Feldhun, 10 bis, rue A.-de-la-Forge, 75017 Paris.

EGALITE ? : Recherche communauté Anar et rurale basée sur l'amitié et la fraternité et n'étant pas complètement coupée du monde extérieur. Participation active au boulot et aux frais. Jean-Luc Perrot, rue de la Plaine, 29150 Châteaulin.

JAMAIS VU : Cherche communautés afin d'établir contacts, car intention retour à la nature et formation d'une communauté début ou fin 74 selon les moyens. Jean-Claude Azière, 29 bis, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris.

GUET-APENS : Sommes 5 garçons et 2 filles. Partons en communauté en Ardèche, dans village abandonné à partir de juillet. Cherchons filles désirant se joindre à nous. Pascal Waldsmidt, 11, allée des Elfes, (94) Fresnes.

TILT : Couple 3 enfants (11, 9, 8) souhaite contacts autres couples avec enfants désirant vie communautaire Paris banlieue. Robert et Agnès Harleux, 85, av. Félix-Faure, 92000 Nanterre.

NONYME : Pas fainéant, assez sympa, ayant expérience de fermes, cherche communauté pour vivre enfin heureux. Jean-X. Andréani, 16, bd Carnot, 78110 Le Vésinet.

DEBRE : 1 garçon, 24 et une fille 20 ans, recherchent personnes intéressées par la formation d'une communauté rurale (agriculture artisanat) dans la région de Millau. Départ le plus tôt possible. Michèle Schaltenbrand, chez Belaïd, 68, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 75003 Paris.

CURETONS : Recherchons cinq célibataires motivés par la vie en communauté qui auraient envie de vivre dans une grande baraque de la banlieue sud-ouest. Ecrivez vite, c'est urgent. C.E.S.I. D.T.T., 2, rue Heyrault, 92100 Boulogne.

CONFETTIS : Des milliers d'îles désertes sont habitables dans le Pacifique. Communauté déjà en marche cherche des intéressés(es) sérieux, et tuyaux pour le grand départ. Sommes très ouverts. Rêveurs s'abstenir. J.-N. Pister, Remparts du Nord, 51600 Suippes.

CHAROGNES : Voudrait renseignements sur vieilles fermes et villages abandonnés en vue d'achat afin de former communauté. Gérard Bessac, 29 bis, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris.

EN AVANT : Communauté urbaine, politique, cherche 2 militants(es) j. travailleurs(ses) si possible pour action directe Créteil, avec moyens « actifs ». Expression, vidéo, marionnettes, etc. Dominique-Henri Gaudin, 14, rue de Bretagne, 94000 Créteil.

ENCORE : Cherche à joindre ou à créer communauté rurale, région Savoie ou Haute-Savoie. Bernard Vibert-Vallet, « Les Moulins », (73) La Motte-Servole.

NOUVEAU : Nous sommes 4 et souhaitons trouver des coéquipiers dans le but de partir vivre au plus vite en communauté à la campagne. François Czechowski, La Bouchonnière, (95) Auvers-sur-Oise.

CRECHE : Couple avec enfant, 4 ans, cherche un autre couple, avec enfant(s), pour essai vie commue dans ferme région Cévennes. Christian Bergeaud, 154, bd Charcot, 63100 Clermont-Ferrand.

Journaux

AQUARIUS : recueil de poèmes, ronéo, éd. Le Pagure dit. Branchez-vous sur la nouvelle poésie. 100 % pur porc. 2 F. Bruno Sourdin, 10, bd De-Gaulle, 50170 Pontorson.

BANDE JAUNE : le numéro 2 est paru, dégueulasse. Il sent le fromage et le saindoux. 2 F en timbres à Thierry Riou, 442, av. V.-Hugo, 26 Valence.

CHAMAN : Pour aider à faire imprimer le n° de Chaman sur l'écologie et les religions de la terre présenté comme un livre collectif. Souscrivez 10 F à M. Jourdan, B.P. n° 9, 84240 La Tour d'Aigues.

POUSSE MEGOT : Gratuit ! Directement du producteur au consommateur. Expériences d'édition parallèle. Recevez gratuitement un texte ou un poème de Gérard Roussel, tirage vélin numéroté et dédicacé. Un envoi par enveloppe timbrée à notre adresse. Gérard Roussel, 94, rue des Grands-Champs, 75020 Paris.

LE RAT SOUTERRAIN : C'est l'aboutissement du désir d'action libre et d'éclatement d'une bande de gais larrons, qui le produisent dans la plus stricte illégalité. Son lieu de naissance et son rayon d'action est Maisons-Laffitte. Nous tournons cependant la manivelle avec entrain et espérons toucher un maximum de rescapés de la bêtise satisfaite. Malheureusement, et nous en sommes fort marris, pour cause de clandestinité, nous ne pouvons donner d'adresse précise. Tous les contacts devront donc se faire par l'intermédiaire des vendeurs, dans la rue. Réjouissez-vous et tenez-vous prêts. Le Rat Souterrain paraît fin mai. Rudolf, Big Ponte.

FOND DE TIROIR : publication des escholiers de Mâcon. D'après Larousse, le linguiste bien connu, c'est « les ultimes ressources dont on dispose ». C'est dire qu'il ne faut pas les gaspiller ; N° 1 : « étrave éteinte », de L. Dubost ; n° 2 : poètes du « mur de poésie » des Escholiers. Chaque numéro, vingt sous (1 F). Abonnement cent sous (5 F). Vingt dieux, c'est pas cher ! en timbres poste ou par chèque à Louis Dubost, 3, rue Boullay, 71000 Mâcon.

OH ! Enfin parution d'un canard belge, « l'Enculé ». Canard incognito fait par des mecs incognito, canard sérieux fait par des mecs sérieux... Eh éh... parution n° 1 début juin ; coin coin... Patrice Le Thélémite, c/o Frasca, 11, rue Amé-Raulier, 7060 Bracquegnies, Hainaut, Belgique.

CRAZY : N° 2 — spécial SF et Fantastik — et n° 3 — spécial Folies : 1 F le numéro, plus frais d'envoi (60 c) ; le n° 1 pour 50 centimes, car il est mauvais. Envoyez tous vos textes, dessins et suggestions. Patrice Colin, 88, rue Gugelot, 62210 Avion.

CONFRERE NICKELE : Bordeaux : n° 2 des « Pieds Nickelés Superstars » paru. Spécial printemps. Avec Buster Keaton, la Free Clinic, Lettre ouverte à Chaban, Comix's, Piérot Héliczer, Remsack, Strubel, l'Afrique à vélo, adresses, poèmes et reportages. Abonnement 30 F par an. Invitations à café-théâtre en prime. Ecrire à Christian Levraux, 3, rue Marengo, 33000 Bordeaux.

BARABAJAGAL est mort d'avoir trop vécu. Son n° 3 n'a pu le sauver de son isolement et de la répression. Le 26 juillet 1972, cela avait fait juste 20 ans que nous avions fondé Barabajagal. La presse parallèle doit vivre et sortir de terre. Alors, gueulez et reprenez l'idée de Barabajagal, lycéens, partout où l'on lutte.

MENSUEL ? Achète collection reliée Charlie Hebdo 71, vieux Hara Kiri, et tous les bouquins de Cavanna. Envie d'augmenter mes neurones. Jean-Jacques Pellerin, Crique-bœuf, 27110 Le Neubourg.

ESSAIS : périodique, dessins, poésie, nouvelles, annonces, adresses, plus une étude d'un thème à chaque numéro : huit numéros parus. N° 6 « la beat generation », n° 7 « l'homosexualité », n° 8 « J.-P. Sartre », n° 9 « la culture populaire » n° 10 « la poésie », n° 11 « l'enfance inadaptée », n° 12 « la bande dessinée », prix 1,50 F. Joël Guigne, Bât. A, n° 144, rue Louise-de-Marillac, 16000 Angoulême.

LUNE NOIRE : Fanzine de dessins fantastiques et occultes, nouvelles, etc. 6 F (sauf timbres). Abt : 20 F. Envoyer dessins B.D., nouvelles, etc à Jean-Claude Landry, B.P. 279 - 06008 Nice Cédex.

A. Q. : Ouvre une nouvelle perspective sur la vie quotidienne. Abonnez-vous pour 30 F 4 fois par an. Anti-Quarium 6602 Dudweiler Kantstr. 43a Allemagne.

SOI-MEME : 7 numéros paru : poésie à tendance surréaliste vécue. 1,20 F l'un ou 7 F les 7. Réponse personnelle assurée. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83340 Le Luc.

BRETAGNE REVOLUTIONNAIRE : Organe du P.C. breton. Pour la Révolution. Pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Abonnement : 15 F PCB. 8, rue d'Argentré, 35000 Rennes.

YOUP LA YOU ITOU : Vends Hop-là année 1939 en albums reliés. Ecrire Alain Aversenq, 18, rue de Musselbursh, 94500 Champigny.

FLIP, FLOP SUR LES PAVES DE MILAN

Le 12 mai venant de toute part, les hordes bolcheviks déferlent sur Milan la capitale du vélo. Ces hirsutes prétextent le soutien à l'Indochine. Ils se nomment Comitato Vietnam, FSI, etc. Or, on le sait bien, tout est fini là-bas, plus d'agression même s'il y a encore des Américains, plus de guerre même si on se bat tous les jours. Qu'est à dire, est-ce que ça continuerait ? Alors ils sont là à Milan, cinquante mille à faire leur cirque malsain, terrifiants, hilares, suants et braillards sans qu'aucune réaction de défiance n'apparaisse dans la population : serait-elle également acquise à la cause des rouges ? Quand même, traîner ses sales godasses à l'étranger pour faire chier les douaniers et voir le Mont Blanc, voilà qui porterait à faire croire que la jeunesse s'est dispersée pour de bon.

on le recherche !

DISPARU AVEC

JERICAL « expéditions »

(expéditions en mini-bus Ford et Land Rover)

peut-être : **Formentera, Scandinavie, Maroc, Turquie, Afghanistan, Indes, Sahara, Afrique Noire, etc.**

Notre catalogue général est gratuit, mais pas les Postes (2 timbres à 0,50, merci)

JERICAL « expéditions »
113, rue de l'Ouest
75014 Paris

(P.S. : Nous l'avons retrouvé, mais il ne veut plus revenir...)

Saltimbanque

Tous les jeudis : 2 F

Vivre à Paris, c'est possible si nous le voulons.

Priorité aux spectacles en marge.

timbres. Jacques Berthin, Poste 75009 Paris.

RESONANCES : Revue poétique : N°

Pierre Hautecombre, prix Marie Noël et lecteurs. Prix du numéro : 4 F. Abt. 12 F (France), 20 F (étranger). Payable en mandats postaux à Philippe Dubois, 7, rue Voltaire, 92000 Levallois.

Si

... issu de profondeurs merveilleusement putrides, mais frais et velouté tel le sensuel épiderme d'une étrangère d'outre-galaxie... pour tous les obsédés (et autres) de fantastique et de SF... Nadir pénétrera en atmosphère terrestre courant mai. Bien sûr, on attend vos textes, B.D., petites annonces, etc., et toujours... des capitaux + adresses. Francis Schall, 43, rue Myrha, 75018 Paris.

LA PRESSE PIRATE : L'équipage s'agrandit dans un n° 5 plein de phallus, ousque tous les bande-dessineurs y ont joui pendant 30 pages. Entièrement imprimé au beaujolais nouveau. Pompidou jouant les Polnareff dans une affiche très peu U.D.R. et scandant « assez biaisé, il faut baiser ». Le n° 5, tout en sten électronique ne vaut que 2 francs payables en timbres. Les n°s 1, 2, 3, 4 pour 3 francs, ou 1 franc pièce, 3, rue Nouvelle, 16340 Isle-d'Espagnac.

MOBILISATION GENERALE : Appel à toutes les gamines pour la création de notre canard à Paris. Ecrivez vite toutes à Francine Willaime, 108, rue Gambetta, 08100 Charleville.

ELECTROLYZ : Le n° 2 est paru (Burroughs, David Cassedy, anatomie de la frip), le n° 3 arrive (spécial Indiens) .Didier Rétoret, B.P. 78, (33) Mérignac.

AMERIANE : Abonnement 10 F les 5 numéros ou 15 F les 7. Spécimen contre 7 timbres à 0,30. Jean-Marc Léger, 10, rue L.-Thévenet, bloc 1 B, 69004 Lyon.

INTER ACTION : Tu es parvenu à faire quelque chose, écris nous. Cloisonné, tu ne peux pas agir, branches-toi avec Inter Action. Abonnement : 25 F pour 12 numéros. B.P. 21210 Saulieu.

GERARD UNDERGROUND : Gratuit ! Directement du producteur au consommateur ! Recevez un poème ou un texte de Gérard Roussel, tirage vélin numéroté et dédicace. Des dizaines de titres différents. Ecrivez autant que vous le désirez en précisant les textes déjà reçus. Envoyez env. timbrée à votre adresse. Gérard Roussel, 94, rue des Grands-Champs, 75020 Paris.

PLUS BEAU : Gandahar n° 2 Fanzine de S.F. est paru encore plus beau que le n° 1 : des nouvelles, des dessins... le n° 5 F, les 4 n°s 18 F. Il reste des n°s 1. Chèque ou mandat à Gandahar, 15, allée L.-Bleriot, 94310 Orly.

MOVING NAUTILUS : En plongée avec les gars et les filles des profondeurs : contacts ,inform., dessins, grimoires, tout y est noyé. J'suis belle, écris-moi. Dominique Mertens, 125, rue de Wautier, 1020 Bruxelles.

RUNE : N° 4 est paru. Encore des n°s 3 et 2. 12 pages de b. d.,, poèmes, articles. Prix ridicule : 1 F. Vous pouvez envoyer vos textes ou prendre contact. L'araignée tisse sa toile. Rune, c/o J. Tarable, 77, av. des Tuileries, (06) Cagnes-sur-Mer.

MOSIK

AMATEURS : Cherche musiciens et chanteurs amateurs qui veulent soit faire un groupe, soit rester indépendants pour préparer spectacles dans club. Réunion tous les vendredis soir à 20 h 30. Bernard Deshayes, 65, rue Racine, 92120 Montrouge.

LA PERLE : -Guitariste-bassiste jouant aussi du banjo, du violon et du piano ch. nombreux musiciens en tous genres, sérieux mais décontractés, aimant bien se marrer et sachant improviser, pour former un groupe dément. Johann Blandin, 32, rue Anatole-France, 92 Chaville.

LA RAME : Batteur subitement au chômage, cherche groupe sérieux éviter galères si possible. Matériel : Ludwig. 3 ans de scène. José Madrid, 6, rue Désiré-Ramiet, 92 Colombes.

TROP LONG : Cherche un violoncelliste capable de jouer de la contrebasse ou vice versa et capable d'aimer Nougaro, Charlebois, Vignault, Stivell et Brel pour continuer un groupe qui accompagne un type qui chante des trucs à lui dans ces eaux-là. Cherche éventuellement aussi guitariste folk banjo et batteur génial capable de taper très bien et pas fort du tout en même temps. Jean-Jacques Gaillard, TAI. 98-60 poste 21, heures de bureau.

SUPER TREMPLIN : d'orchestre à la discothèque de l'Arlequin, à Morsang-sur-Orge, avec la participation de nombreux groupes à sensation. Le vainqueur se verra signer un authentique contrat d'enregistrement. Pour toutes inscriptions écrire à Bernard Bonici, 27, av. de Bretagne, 91170 Viry-Châtillon.

VIEIL ONCLE : Vends guitare basse imitation Gibson. Bon état. 400 F à débattre, cause départ avant fin juin 73. Jack Caspar, 4, rue de la Ferme, 93 Saint-Denis.

ON T'ECRIRA : Guitariste avec matériel cherche groupe sympa. Rolland Toumayan, 13, rue Bourgon, 75013 Paris.

DE CORNETTE : Bassiste avec matériel cherche groupe Rock ou Blues. Gilbert Lacornette, cité Cachin 0-5, 93 Romainville. Tél. 844-00-96.

GROSSIST BLUES : Cherche ampli 5 watts, disques de J. Mayall, CCR, Stones, Hendrix, Mott the Hoople, Who. Cherche aussi guitare sèche et méthode. Jacky Chevrier, F.P.A., chemin de la Font-Pinot, 87000 Limoges.

SOFT 2 : Contrebasse, basse et guitare plus guitariste flûtiste cherchent violoniste + percussioniste pour travail composition. Almons Van Morrison, Soft Machine. Jean-Marc Tomaselli, « Vieux Logis », bd Alexandre-Julien, 83100 Toulon.

FAIRE LE 12 : Cherche renseignements, photos, posters, disques tuyaux sur Charlebois, Moving Gelatine Plates, Mormos, Jack Trees et Ferré Grignard. Francis Couvreux, 38, rue du Général-Giraud, 52000 Chaumont.

SOFTLY HARD : Cherche chanteur et organiste avec matériel. Tél. 903-46-77. Vends orgue à soufflerie 250 F, bassiste cherche groupe semi-pro sérieux. Tél. 903-46-77. Didier Viseux, 39, rue des Coquelicots, 91270 Vigneux.

QU'EST-CE QUI RESTE ? Groupe amateur cherche batteur et organiste (ou pianiste), chanteur si possible. Style Rolling Stones, Steppenwolf. Arnaud Temporel, 47, rue Berthier, Versailles. Tél. 950-04-43 ou 926-62-96.

P'TIT LOUIS : Cherche plan ou renseignement concernant harpe celtique (pour construire moi-même). Louis Josselin, 71, rue F.-Delmas, 17000 La Rochelle.

LA MINE : Groupe comprenant basse, guitare, batterie, synthetiser, bonne sono cherche cuivres (trompette, sax.) pour travail sérieux en Charente ou départements voisins. Daniel Kovalski, rue de la République, 16 Roumazières.

PIRATE : Vends disques pirates (Bowie, Stones, Zeppelin, Deep Purple, Beatles, Pink Floyd, Jethro Tull, etc.) ; vends enregistrement sur bandes magnétiques (stéréo ou mono, 8, 13, 15 cm, 9,5). Gilles Marchal, Gizy, 02350 Liesse.

KOMMUNISTS : Contacterais personnes voulant essayer de faire de la musique populaire hongroise. Gyula Farkas, 25, rue Decrès, 75014 Paris.

TANT MIEUX : Batteur dégoûté de la France recherche musicien(ne) pour partir en Angleterre. Paul Lelong, 29, av. de la Marche, 92340 Marnes-la-Coquette.

EN SELLE : Richard Aubert, violoniste de Komintern, quitte le groupe et se produira désormais seul sur scène.

LALA : Pour les petits et gros budgets plus besoin de s'interroger. Tous les galas de prétention passent par Zaza-Promotion, 15, rue Juliette-Lambert, 75017 Paris.

EAU DE MER : Trio de musique créative cherche contacts ou propositions pour concerts. Liquid Rock, 11, rue Nicolaï, 75012 Paris.

SKIRKZ : Vends cassettes Neil Young, CSNY Live in London. Liste contre deux timbres. Bernard Kappes, 18, rue de la Fontaine du Large, (63) Clermont-Ferrand.

CERCUEIL : Cherche combi WV ou Ford Transit. Maximum 2 000 F et en bon état. Lalou, 87, av. H.-Barbusse, 91210 Draveil. Tél. : 921-52-02.

STYLISTES : Batteur et organiste cherchent saxes, bassiste, violon en vue musique intervention style Barricade. Marc Maimovitch, 14, rue Paul-Gutteriez, 21200 Dijon.

MU GAY : Fait venir en France en mai et juin super groupes anglais très beau et pas chers : Brinsley, Schwarz, JSD Band et plein d'autres. Contactez-moi, vite, Pierre Thiollay, 19, rue Jean-Mermoz, 78220 Viroflay.

ENTREE DES ARTISTES : Auteur cherche compositeur pour pied et fric. Ecrire ou passer week-end, le soir après 19 heures sauf lundi et jeudi. Myriam Achour, 26, rue Jouffroy, escalier de service, 6e étage, porte 3, 75017 Paris.

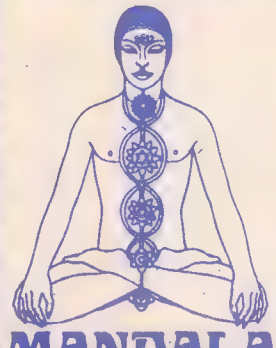
PERISTYLE : Cherche guitariste soliste avec matériel si poss. pour style Hard rock et blues et nos compositions du même style. Vivons en communauté et voulons former groupe. Philippe Perreard. Tél. : 962-56-57.

WEEK END : Nous sommes cinq tous les samedis après-midi (saxo, soprane et alto, flûte, trompette et batterie) à pulser notre free jazz mais ce serait encore plus chouette avec un bassiste. Viens vite prendre ton pied avec nous. Téléphone au 660-32-91, poste 337 (laisser un message). Jean-Michel Baudoin, résidence ECP, chbre B 318, (92) Châtenay-Malabry.

GIVAUDAN IMPORT DISQUES
20, Bd St-Germain. PARIS-7e · Tél. 548-10-44

PARFUMS, ENCENS,
MAQUILLAGES,
BIJOUX, ARTISANAT
&
LES FRINGUES
LES MOINS
CHÈRES
DE PARIS
Gros - Détail

LE CAMELEON, 59, rue de Charonne, 75011 Paris
LE BAZAR A KOKO, 18, rue de Cotte, 75012 Paris
BABA, stand 71, Marché Malik, Puces de Saint-Ouen


MANDALA
VAVIN

Boutique orientale
Spécialités Indiennes fringues
Artisanat Encens 'gros détail'
Restaurant ouvert jusqu'à 23h.

11 et 13 rue Vavin
tél: DAN 08 50 Paris 6e

Négoces

DIX-HUIT : Vends sitar indien, 7 + 11 cordes, neuf 800 F. Tél. 874-79-46.
METISSE A TITRER : Je fabrique métiers à tisser rustiques, en bois très sec, pas cher, toutes dimensions, avec celui ou celle qui désire son métier. Jean-Marie Richou, Cherves des Jauldes, 16560 Tourriers.
CARRIOLE : R8 Major en état de marche avant. Je vends 700 F, prix à débattre calmement. Tél. : 874-71-56.
CAPRIS A VENDRE : Vends urgent orgue Elka Capri Duo, super pro, 3 000 F. Patrick Abbi, 969-92-55.
HUISSIER : A saisir ampli plus baffle Stevens, vibrato, 50 watts, 900 F. Tél. 842-12-16 le soir. Eric Burie, 39, bd Lefebvre, 75015 Paris.
YOGA D'OCCASE : Vends 150 F cours de yoga (livres, disques) état neuf. Raphaële Lempert, 95, rue de Fontenay, 94 Nogent-sur-Marne.
TRES BEAU PAS CHER : Cherchons un solex très très peu cher ou mieux à louer pour juillet-août. Chantal Coutelan, 26, rue des Dames, 75017 Paris. Tél. EUR. 75-56 de 20 h à 22 h.
FAN DE CHIMOUGNE : Rupture de groupe sans espoir vends tête sono Marschall 100 w., 200 F état neuf. Micro Shure plus pied et perche, 350 F. Basse Magstrom neuve plus valise, 800 F. Caisse claire Premier plus pied 300 F (+ cymbale). Bernard Person, 88 bis, bd de Port-Royal, 75005 Paris.

Samadhi
11 bis, rue Clémence

Isaure
place de la Bourse

- Fringues
- Artinasat
- Encens - Parfums
- Indes - Afghanistan - Népal

31000 TOULOUSE

DEFROQUE : Achète ou emprunte soutane (curé !) pour film super 8. Très urgent. Rémy Durier, 17 bis, rue Diderot, bât. B, esc. 2, 95110 Sannois. Tél. : 961-04-47.
WROOM : Cherche moteur (sans boîte) Matchless G9 pour remplacer le mien, env. 1 000 F, ou bien une anglaise env. 2 000 F. Partir ! Bernard Ulloa, 43, av. du Parc-St-Jean, (95) Presle.
HANDICAPE : Vends un duge, plus un vélo pliant bon état (prix à débattre). Tél. : 660-14-18 le soir sauf vendredi et samedi. Thierry Breneol, 10, square Bassompierre, Châtenay-Malabry.
REVE : Nana fauchée, cherche VW cocc. surtout pas chère. Hansa Gruber, 1, ruelle des Célestins, (91) Marcoussis. Tél. : 901-04-27.
TU POURRAIS VENIR LES CHERCHER : Vous dont la cave ou le grenier sont encombrés par des bouquins de math, de physique ou de partitions (de musique) faites-les-moi parvenir. Laurent Guinchat, 18, rue de Dantzig, 75015 Paris.
TOUT DOUX : Cherche Minolta, SRT 101. Pas cher, paiement comptant. Vends disques et cherche types région St-Quentin fadas de photo et de pop. Philippe Soyeux, 3, rue Victor-Basch, 02100 St-Quentin.
ET BEN : Light-show cherche groupe genre Gong et ferme en location-vente. Plus écran de cinéma d'occasion. Daniel Docq, 2, rue du Rhin, 25300 Pontarlier.
CHARLOT : Cherche films en 8 mm des festivals, des groupes (même inconnus). Maurice Roux, 54, bd de Ménilmontant, 75020 Paris.
GROUPIE : Achète toutes photos couleurs ou négatifs des concerts de Pink Floyd en décembre 72. Michel Vuillermet, rue d'Aiguenoire, 73330 Pont-de-Beauvoisin.
ACHETE : Projecteurs et diapos en tous genres, pas cher, because pas de fric pour monter light-show dans une putain de ville où il n'y a rien du tout. Daniel Docq, 2, rue du Rhin, 25300 Pontarlier.
IMPASSE : Vends guitare neuve 12 cordes 400 F. Michèle Bellouis, cité Marcel-Cachin, bât GA 3, (93) Romainville. Tél. : 844-34-21.
DIVERS : Achète (occ.) cadre pour peinture sur soie, belle tunique roumaine brodée (t. 40/42). Tél. 969-73-73, demander Catherine.
CASSE NOISETTES : Besoin de fric (amende), vends électrophone mono « Hi Fi Vox » très bon état 200 F, et petit poste radio « Philips » état de marche avec piles et écouteurs 600 F. Vincent Guilbert, 5, rue de Lauvin-Planque, 59500 Douai
MILADIOU : Cherche petite ferme en Auvergne pour louer pas cher mai, juin, juillet. Françoise Ravinet, 41, rue Boileau, 69006 Lyon
ELEPHANTESQUE : Vends lithographies de Buffet, signées. Collection mon cirque 800 F l'une. Manuel Albarracin, La Font-Neuve, (04) Vachères.
EMULATION : Groupe cherche local (garage, cave, grenier) avec le jus pour répétitions dans la région parisienne. Jean-Philippe Bernaud, 51, rue Monge, 75005 Paris.
MARZINGES : Cherche documents sur Alan Stivell et achèterais photos ou posters de lui. Yves Marzin, 12, av. de Bourgogne, 91300 Massy.

Route

BERBERE : Mec 24 ans cherche fille (20-24 ans) pour coopération Algérie, Maroc ou Tunisie (possibilité voiture). Copains même cas pour Amérique du Sud. Michel Serrut, ch. 63, résid. I, 33170 Gradignan.
STOP : Cherche mecs ou nanas pour aller en Angleterre ou Allemagne en stop. Didier Sacco, 6, av. de Sully, 92150 Suresnes.
ALLONS-Y : G. 30 ans cherche g. ou f. plus combines pour faire tour du monde. Départ fin août. Osman Zitouni, poste restante, 19 Egleton.
TUTSIS : Futur coopérant cherche tous renseignements sur le Burundi. Pierre Sagnier, 240, rue de Lille, 59 Lambersart.
GRAND DEPART : Cherche compagnons de voyage pour Inde, Chine, Japon. Conditions les plus économiques possibles. Départ fin juin. A Bernaola, Bachamer st 51, 5 Köln 41, Allemagne.
OBS : Freak en herbe cherche jeune fille (Anne) interviewée dans l'OBS du 21 au 29 avril pour contacts vue route mois d'août ou autres activités. Gilles Trillard, 120, av. de Castres, 31500 Toulouse.
HAVANE : Cherchons par tous moyens tuyaux pour partir et rester à Cuba. Marc Tapin, 5, villa Offenbach, 91 Epinay-sous-Sénart.
THAILANDE : Cherche un gars ou fille intéressé par voyage deux mois et demi, Indes du Nord, Thaïlande. J'ai une expérience des voyages en Amérique du Nord et du Sud. Bernard Georges, 24, rue Dagobert, 92110 Clichy.
EL OUED : Ça m'arrangerait si vous avez pratiqué le Sahara, que vous m'écriviez. Daniel Mathieu, 1, allée des Marronniers, (92) Le Plessis-Robinson.
PAS LE SEUL : Cherche créer chantier construction voiliers ferro-ciment pour navigations longues durées. Autofinancement de cette vie sur l'eau par apports au départ, puis locations et charters des voiliers construits. Si la mer et les bateaux c'est tout pour vous. M. Perrot, 48, av. E.-Michelin, 63100 Clermont-Ferrand.
ETOILES : Mec et nana cherchent d'autres qui comme eux veulent vivre sans un toit caché dans l'ombre et vert de mousse, d'ici un an, le temps de préparer la route pour l'île lointaine. Marino Suarez, 100, rue des Côteaux, 1030 Shaerbeek Bruxelles, Belgique.
DE PAIN : Trois filles cherchent bagnole pour Grèce début août et renseignements sur tout. Michèle Miech, 22, rue Philibert-Delorme, 75017 Paris.
FOU DU VOLANT : Cherche coéquipier aimant auto pour faire l'Angleterre en juillet en traction 15-6 (visites usines et collectionneurs plus tourisme). Jean-François Marchet, 23, av. J.-Froment, 92250 La Garenne-Colombes.
LE LE : Désirons rentrer en contact avec mecs ou nanas ayant passé un mois ou plus au Congo Brazza. Alain Clémente, 13, rue Duperré, 75009 Paris.
DEMON TABLE : Recherche un élément valable pour faire voyage Mexique retour par Brésil. Départ fin octobre pour trois à quatre mois (disposer 4 000 à 5 000 F). Hermina Bessaillet, 2, rue Friésé, 67000 Strasbourg.
TOUS EN CABANE : Cabanon héberge mecs faisant la route dans le Massif Central, sauf au mois d'août. Pour trouver le coin, chercher le commissariat, c'est presque en face. Fernand Dos Santos, 6, rue Girard, 12000 Rodez.
HAUTE ROUTE : Cherche g. ou f. en vue traversée des Alpes (Grenoble-Nice). Sentiers, refuges, pendant le mois de juillet. Saïd Hammache, 140, cours Emile-Zola, 69100 Villeurbanne.
POUDRE D'ESCAMPETTE : Un maximum de renseignements sur Amérique latine, Centrale et du Nord. Visas, marché noir, boulot, charters. Judith Saiter, 5, rue du Jésus, Nice.
ALLUMETTES : Vais partir en août et cherche quelqu'un qui pourrait m'accompagner. Jean-Luc Lumetta, 36-5, rue Gambetta, (92) Malakoff.
HETERO : Fille 24 ans cherche g. ou f. aimant nature pour parcourir Bretagne, Provence ou autres régions à partir de juin-juillet. Anne Martignetti, 73, bd Longchamp c/o Roman, 13001 Marseille.

nouvelles frontières

propose de nombreuses formules de voyages

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

Vous avez des tas d'idées pour vos voyages et vous n'attendez de nous qu'un transport à bon marché.

PARIS-BANGKOK	**1 790 F A-R**
PARIS-BOMBAY	**1 300 F A-R**
PARIS-MEXICO	**1 550 F A-R**

Ces vols sont ouverts à tous sans aucune discrimination.

DES CIRCUITS AUTOGERES

C'est-à-dire une vingtaine de personnes décidées à découvrir le même pays en se débrouillant avec les moyens du bord pour circuler et se loger aux étapes.

MAROC

10 juil. - 31 juil.
7 août - 28 août
4 sept. - 25 sept.

1 300 F
transport + frais de circuit inclus

BON A DECOUPER
à envoyer à :

nouvelles frontières
63, avenue Denfert-Rochereau
Paris-14e. Tél. 325-57-51 et 633-28-91

NOM .....
PRENOM .....
Rue ..... N° ....
Ville .....
Je désire recevoir la documentation sur
le voyage .....
.....

POLLUEURS : Je voudrais former un petit groupe d'amateurs de motos tous terrains, pour passer le mois d'août en montagne. Ecrivez-moi si vous aimez la nature et la vie en groupe. Denis Lancelin, 27, rue des Moulins, 78500 Sartrouville. Tél. : 962-45-24.
V'LA LE FACTEUR : Cherche mecs et filles pour aider freaks de partout. Ecrire seulement. Phil Liard, 261, r. des Postes, 59000 Lille.
UNTERKRUND : Freaks de passage en Allemagne. Possibilités hébergement. Amener du bon vin rouge français. Patrick Wallet, Kapellenstr 70, Karlsuhe 75, Allemagne.
LE TRAIN : Couple (22 ans) en cherche d'autres avec moyen de locomotion pour partir Inde-Népal, à 4 ou plus, juillet-août 73. Yves Leclair, 1, rue Louis-Amstrong, (69) Vénissieux.
STEREO : Cherche g. ou fille + 21 ans pour la Roumanie en juillet, permis souhaité. Participation aux frais, voyage décontracté. Musik pop assurée Stephan Espi-Siluestre, av. A.-de-Richaud, 84200 Carpentras.
COUPLAGE : Couple avec bagnole cherche g. ou f. (avec bagnole) pour voyager ensemble au Maroc en août. Christophe Pailhé-Belair, Le Ramet, 47500 Montayral.

JEUNE HOMME : J. h., 23 ans, possédant 4 L et matériel photo cherche coéquipier pour partir vers l'Inde. Michel Ménager, 5, rue des Fauvettes, 95190 Goussainville.

OU BUT : Cherche tous renseignements sur voyage en voiture de Paris au Japon (couple avec enfant de 2 ans), durée du voyage : 2 ans. Gérard Cipres, 16 av. Auguste-Marin, 94100 St-Maur.

Messages

SANS FILET : Enfin ! exilé à Nice. Bialas, les trois Evelynes, Dominique, mon adresse nouvelle est ici. Serge Geay, 5, rue Assalit, 06000 Nice.

LADROMAGNON : Lad aimerait retrouver campeurs près d'Annot (04) venant de Montpellier, Annick et sa sœur, Jean-Louis jouant dans préhistoire et leurs copains. Ladislas Potocki, Les Grands Logis, chemin des Ames-du-Purgatoire, 06600 Antibes.

DESTRUCTORS : Les boas de Marlène m'ont aimé, cette nuit. Les encens m'ennuieraient. Viens vite à moi, darling. Alice, 4, rue E.-Leclerc, 77000 Melun.

LES PIEDS : Ribouldingue et Filochard cherchent Croquignol. Gérard Leca, 20248 Tomino.

SUPER EIGHT : Le groupe Super 8 cherche des gens qui s'éclatent, avec leur caméra. We fly high in our pictures ; write to Guy-Jean Genevier, 41, rue du Château-Landon, 75010 Paris.

BANCARDOS : Qui veut venir avec moi, sur le tandem hyper cool qui partira faire la fête avec les autres ? Le 2 juillet à midi, de la porte d'Italie vers le Larzac via Montargis, Nevers. Jacques Courtois, 14, rue de Flandre, 75019 Paris. Tél. 202-87-18.

OU TOUT : Recherche villa, finca, à louer pour août, à Ibiza ou Formentera. Maximum 10 000 pesetas. (Récompense.) Jean Passerieux, rue de la République, 80490 Hallencourt.

DE CAPE ET D'EPEE : Recherche Robert Marmoz, qui habitait rue de Tourvielle, 59 Lyon et qui a changé d'adresse. Important. Martine Lagarde, Poste Restante, rue Gambetta, 64000 Pau.

COICOISE : Aimerais reprendre contact avec Françoise Grassiot. Dominique Jeanjean, chambre F 28, Cité Universitaire Vertbois, route de Mende, Montpellier, 34075 Le Jex.

AUX ENCHERES : Bruno, contacte-moi. Je peux t'aider. Je ne te vendrai pas. Jérôme Hérogoel, c/o Mme Hy, 121, rue Chasselièvre, 76000 Rouen.

VASELIN SHOP : Allez voir 33, rue des Moulins, à Valence. Hangar pouilleux servant de magasin, de tout de tout. Du préservatif usagé à la chaîne stéréo. La visite ne coûte rien.

ZARATHOUSTRA : Toi qui es en difficulté, qui es paumé, écris-moi. Spirite, je t'éclaireral avec l'aide des puissances occultes. Je te dirai ton avenir proche. Réponse assurée. Joseph Legall Gwenn, 7, rue de la Sangle, 78200 Mantes-la-Jolie.

AMNESIOS : Malek, je ne sais plus ce que je t'ai dit, mais je viens en août. Promis. Martine.

DANS LE DICO : Alayn, Maryvonne et Carolyne ont perdu l'adresse de leur petit Robert. Alayn Le Barbier, Domaine du Manoir, rue Albert-1er, 56000 Vannes.

LES DOIGTS EN V : Franck, du Fillmore, qui étais à Argenton début avril, fais-moi un signe. Yuli : Jean Jallerat, 7, place Dr-Vergne, 36 La Châtre.

FRERE JACQUES : Oh ! Jacques, dis-moi, Paris, c'est beau ? Si tu as le temps, donne des nouvelles. Cela me fera plaisir. Henri Pascalin, clos de l'Epi, Bât. C 3, 84000 Avignon.

DE TRENTE : Aimerais que la fille de Moncy (C8) passée chez moi demander Actuel à mon frère écrive à la même adresse. Bernard Consil.

ÇA VA, ÇA VA ? : Marine demande nouvelles de Gérard Martin d'Aix-en-Provence. Marine Gibon-Clément, 14, bois de la Ferme, 78240 Chambourcy.

DANS LES VOILES : Cédric, où es-tu ? La nuit, un vent ami me fait entendre ta voix. Y'a une lettre de moi à Nantes. Patrick.

ET LA BROSSE A DENTS : Ch. une fille ou un gars 20-22 ans pour partir déb. juillet en Suède-Finlande-U.R.S.S.-Pologne-Berlin. J'ai une 2 CV. Part. aux frais. Durée du voyage : un mois et demi - deux mois. Ecrire avant fin mai à cause du visa pour l'U.R.S.S. Ne pas oublier le passeport. Alain Lemaire, 57, av. Henri-Corvol, 94600 Choisy-le-Roi.

EXTRAORDINAIRE : Cherche coéquipiers(es) pour triper jusqu'au Népal, départ juill. 73. Pierre-Louis Dubois, 42, bd de l'Hôtel-de-Ville, 87500 St-Yriex.

Y A DE L'ESPOIR : Freaks libidoïstes cherchent tuyaux pour trip en Inde et pays à traverser (routes, plaules) ...). Frédéric Langenscheid, bd Lépold-II, 210 1080 Bruxelles.

51 : Désirant partir en août au Mexique ou Brésil, cherche garçon ou fille pour accompagner ma solitude, et tuyaux de toutes sortes : adresses, logement, etc. Aline Psaltis, 14, rue du Colonel-Moll, 75017 Paris. Tél. 766-46-16.

VTB : Cherche prix bateaux : Calcutta-Singapour, Singapour-Australie, Australie-Amérique du Sud. Aimerais contacter personnes ayant fait tour du monde. Cherche tuyaux tous genres. Claude Gaillard, 60, ch. de la Charmille, La Cassine, Chambéry.

MINOU : Ch. mec(s) ou nana(s) ayant voit. pour Maroc juil.-août 73. Région Nantes. Ecrire Yves Drouet, 7, rue Emile-Gabory, 44330 Vallet.

TON KIKI : Ch. tuyaux maximum et toutes sortes en vue voyage en Thaïlande. Combines : trafics, transports, fric, contacts, communautés, Patrick Leleu, 10, rue Léon-Blum, 94240 L'Hay-les-Roses.

A L'EAU : Au soleil de minuit, cherche 1 coéquipier + 2 filles direction Norvège ; août ; voiture R 4, bagages, bonne humeur et amitié. Bernard Roze, rue Fey, les Echirey 21490.

ROSE : Ch. g. ou f. 3 places disp. dans ma voiture. Départ Maroc en août. Jean-Pierre Mousseux, 10, av. de la République, 91230 Montgeron.

J'AIME TOUT ÇA : Ch. g. ou fille 17-18 ans aimant voyager pour voyage en G.-B., aimant aussi le stop. Jean-Louis Bonis, 27, rue Rousselet, 75007 Paris.

REVOILA LE PLOMBIER : Ch. tuyaux pour voyage et séjour (accueil, hébergement, contacts, combines, transport, etc.) en Amérique du Sud et Centrale. Claude Baudouin, 97, rue de Sées, 61 Alençon.

AH, LA VACHE ! : Ch. mecs ou filles ou groupe pour envisager voyage Indes - Népal - Cachemire ; durée 3 à 6 mois. Conception découverte du pays et de sa civilisation, Jacques Moreau, 36, rue Désiré-Préaux, 93 Montreuil.

VLOTEBREK : Ch. contacts, combines, joueurs dulcimer, folk, celtes, druides et bardes ; g. et f. chouettes en vue grande balade ésotéro-folklo-celto-décalaminante au gré du vent en Bretagne. Juin. Sylvestre, 53, rue d'Arcueil, 94590 Rungis-Silic.

PAS D'ANGOISSE : Ch. mecs fanas de la photo en vue reportage pour partir aux Indes, août (cons. flippés, minets, s'abstenir). Stéphanie Patucca, 6, rue des Archives, 75004 Paris. Tél. 277-33-45. 21 heures.

INOX : Sans limites dans le temps, l'espace et leur perception, ça va être la route. STP j'ai besoin de millions de tuyaux pas trop rouillés sur combines, boulots, itinéraires, etc. Pierre Dominique Sayer, 48 bis, rue du Cdt-Charcot, 69005 Lyon.

BON DISCIPLE : Cherche f. ou g. habitant région Bordeaux/Libourne pour route vers Maroc. Accepte autres projets voyage. Voiture (je l'ai) ou stop. Juillet-août. Daniel Rieublanc, 33750 Saint-Quentin-de-Baron.

LEMAN : Cherche tuyaux pour voyage en août ; Suisse, Allem. Pays-Bas, Danemark, Suède. J.-Marc Costantini, 82, rue P.-Montet, 69400 Villefranche-sur-Saône.

ILLUMINE : Cherche tous renseignements sur Auroville et contacts avec ceux qui en ont l'expérience et ceux qui veulent y aller pour le voyage vers le Nirvanâ. Départ septembre. Dominique Thouzeau, chez Mme Amiel, 93, rue Jeanne-d'Arc, 75013 Paris.

GRAFFITOS : G. 20 ans cherche g. ou f. voyage moto (125 cm3), pour août 73. Maroc, Esp., Port. Michel Mercier, 5, rue du Dr-Caurel, 92160 Antony.

ORTEILS DEBILES : Débiles irrécupérables pour la société cherchent semblables pour Irlande et Angleterre, camping sauvage (?). Plus monter une troupe théâtrale (nous sommes expérimentés). Elle Dahan, Bât. C 2, La Grappinière, 69120 Vaulx-en-Velin.

QUELLE RUBRIQUE ? Ch. g. et f. pour voyages lointains à partir de courant oct. 73. Participation aux frais et véhicule souhaités. Ecrivez-moi. Réponse assurée pour ce voyage en communauté. Marc Campart. ACM 39 76460, St-Valéry-en-Caux.

BELLE ETE : Gars 18 ans, ch. gars ou filles pour partir en stop cet été autour de la Méditerranée. Jean-Claude Dardot, 13, rue Chalgrin, 78000 Versailles.

IVRE : Pars début juillet Pakistan, Afghanistan via Turquie, Iran. Ch. urg. tuyaux vie sur place, combines, transport + pellicule 8 mm gratis. Marc Struelens, 22, drève du Tastevin, 1190 Bruxelles, Belgique.

ROGOLO VATEBO : Ch. g. et f. pour Maroc et/ou Moyen-Orient (Egypte, Turquie ...), cet été 2 - 3 mois. Jean-Claude Hourde, 4, rue Mirabeau, 94600 Choisy-le-Roi.

FAUDRAIT SAVOIR : Peux passer adresses diverses et renseignements sur Suisse, France, Belgique. Pouvez-vous m'en communiquer d'autres ? Micaël Denis, 37, bd Gaston-Birgé, 49000 Angers.

EBOLOWA-CAMEROUN : Ecrivez-moi, je vous invite toutes et tous à vivre au Cameroun si vous y arrivez. eJ vous attends. Ecrivez. Stop. Guy Biboula, c/o Jean Bindjeme, B.P. 67, Ebolowa, Cameroun.

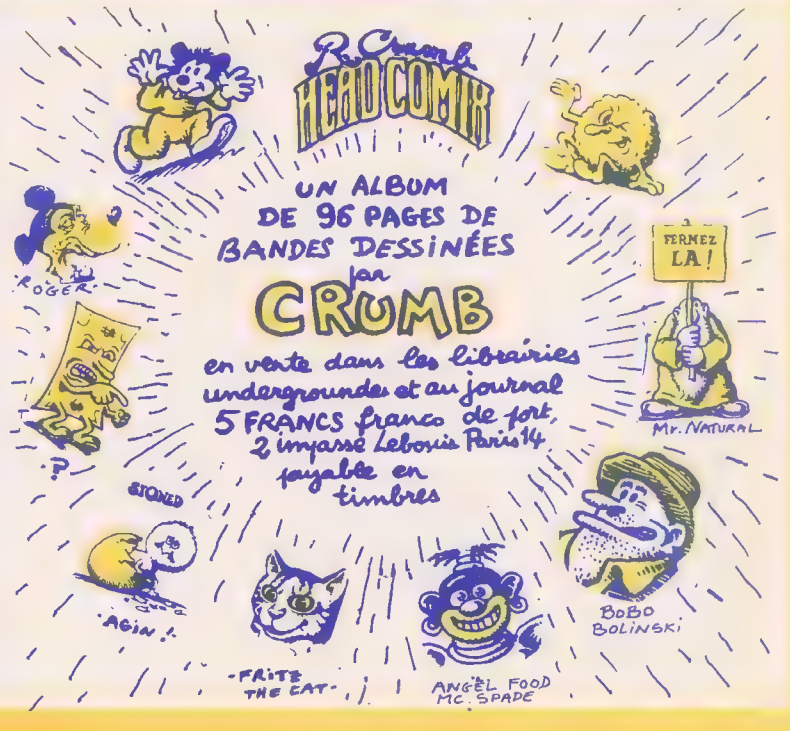
URGENT

ECOLOGISTES, POÈTES, CLOWNS, ETHNOLOGUES, HUMORISTES, MEDECINS, NON CONVENTIONNELS, ARTISTES, ACROBATES, ETRES HUMAINS, HOMMES, FEMMES, PASSIONNÉS, IDÉALISTES...

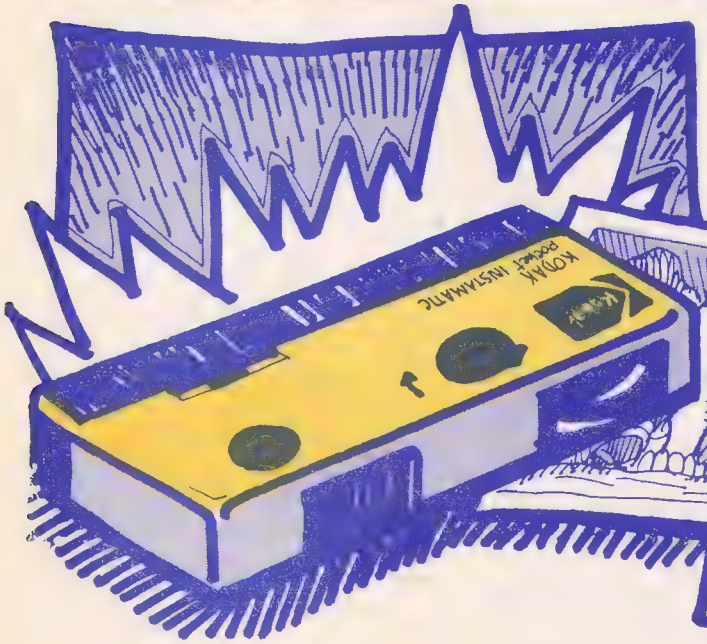
NOUS CHERCHONS DES FOUS DE MER

POUR PARTAGER L'ACQUISITION D'UN GRAND FORT EN ATLANTIQUE ET PROTÉGER LA VIE DANS SES EXPRESSIONS NATURELLES.

ECRIRE A M. POLLET
189 R. DE FONTENAY 94300 VINCENNES.



ON NE VIT PAS L'AVENTURE AVEC UN ÉQUIPEMENT DE TOURISTE.



QUAND ON PART SUR LA ROUTE, PAS QUESTION D'EMPORTER DEUX VALISES ET TROIS SACS. ON LAISSE ÇA A CEUX QUI VEULENT TRANSPORTER LEURS PETITES HABITUDES OÙ QU'ILS AILLENT. IL YA POURTANT DE BONS MOMENTS DONT ON VOUDRAIT GARDER LE SOUVENIR. VOILA POURQUOI LE NOUVEL APPAREIL **KODAK** POCKET **INSTAMATIC*** EST LA PLUS GRANDE DECOUVERTE PHOTOGRAPHIQUE DEPUIS QUE LES JEANS ONT DES POCHES.

EXTRA-PLAT, COMPACT IL SE GLISSE FACILEMENT DANS UNE POCHE OU DANS UN SAC. L'OBJECTIF NE CRAINT RIEN ET LE DECLENCHEUR SE VERROUILLE. FACILE A REGLER QUEL QUE SOIT LE MODELE - ET IL Y EN A 7 - C'EST UN APPAREIL INSTAMATIC. FACILE A CHARGER. LE FILM EST EN CHARGEUR, UN FILM MINUSCULE : LE FILM KODACOLOR II, LUI AUSSI UNE BELLE INVENTION QUI DONNE DE GRANDES PHOTOS COULEUR SUR PAPIER (TRES GRANDES 9 x 11,5cm).

APPAREIL **KODAK** POCKET **INSTAMATIC*** 7 MODELES.

* MARQUES DEPOSÉES

Kodak

[illegible] S'ARRANGE, ALORS ? Deux types moins cons [illegible] avant cherchent contacts, conseils, tuyaux, pour [illegible] voilier 12 mètres et s'évader. Alain Fa[illegible] 21e Devin, 13700 Marignane.
[illegible]OSSAL BROMENADE : Etudiante 21 ans ch. g. [illegible]pa ou f. avec grosse moto pour grandes ran[illegible]ées région Est. Sonia Schuller, 11, rue Curie. [illegible]
[illegible] PONG PANG : 2 g. (20 ans) ch. f. ou g. [illegible] pour voyager et camper cet été (mi[illegible], Pyrénées, Espagne. Possédant voi[illegible] Participation aux frais. M.-N. Vaiga et [illegible] des Acacias, 45200 Montargis.
[illegible] : Ch. tuyaux (voyages, bouffe, [illegible]) pour départ Mexique, Amérique du Sud. [illegible] Comez Le Détour du Pavé, 18230 St-[illegible]
[illegible] NOS SILLONS : Ch. compagnons de [illegible] pour la découverte des arts et civilisations [illegible]aditionnels du Maghreb ou Turquie, Albanie, en août 73. Dominique Laurent, Gare, 94400 Vitry-[illegible]
FAUT PAS POUSSER : Pouvez-vous me donner des [illegible] travailler au Canada cet été et les [illegible] les moins chers pour y aller ? Marianne Roques, 5, rue Bonaparte, 06300 Nice.
JEAN-JACQUES : Nouvelle civilisation : novateur d'un monde où l'épanouissement de chacun pourrait s'ef[illegible] dans le merveilleux décor retrouvé de la [illegible] écrivez à Mouvement Nouvelle Civilisation, [illegible] de la Villette, 75019 Paris.
[illegible] : Michel [illegible] où t'es-tu envolé ? [illegible] Par la même occaz. nos 1 à 42 de [illegible] à vendre au plus offrant. [illegible] Dezert, le St-George, av. du Léman, (74) [illegible]
[illegible] : Michel, reviens ! je suis Barbara. [illegible] une vieille boite de sardines. Je t'ai [illegible] à La Baule, toi y'en avais vouloir des [illegible] Véronique Legendre, Institut St-Dominique, Mor[illegible] 60520 La Chapelle-en-Serval.
FIFI : N'ayant pas reçu l'avis de décès de Fifi et du [illegible] on voudrait savoir ce qu'ils sont devenus, [illegible] et Claude Delcuie, 7, cité S.N.C.F., Ch. Ruisseau [illegible] 13015 Marseille.
[illegible] : Tu t'appelles Patrick Rebour. Si tu as fichu [illegible] camp de la clinique de La Tronche, écris-moi. Fran[illegible] Souchard, 9, av. d'Harcourt, 14000 Caen.
[illegible]T PIG : Don't be sorry, darling, put on your best [illegible] and come, to matea show with us. Ange Her[illegible], Delmar-Laudet, 4, rue E.-Leclerc, 77000 Melun.
[illegible] LES FOUS : Toi qui m'as pris en stop jusqu'à [illegible]auvais, veux-tu me mettre en contact avec celui [illegible] thèse sur Artaud. Rotanaki, chez Françoise Lepi[illegible], 19, bd Carnot, (9) Neuilly-sur-Marne.
[illegible]IETTA : Espère signe de Juliette Combet habitant [illegible] qui fut ma gentille correspondante en 71. Fran[illegible]ois Lévi Alvarès, 133, bd Raspail, 75006 Paris.
[illegible] : Aimerais que ma boite à lettres serve ! [illegible], rue A.-Dumas, St-Germain.
[illegible]ES : Mohamed demande les photos du chau[illegible] Raoul, animateur du foyer des handicapés [illegible] de Tonneins. J.-C. Carteron, Les Sables [illegible]lsace, app. 122, (60) Clermont.
HI HI HI : Whit, ma compagne et son gosse Jean-[illegible] 5 ans, disparus depuis le 7/4. Je flippe. Qui [illegible]que chose ? René Logeris, Ardoin, (33) Mou[illegible]
SIR, BILL : Attends adresse d'Anne de Brétigny et [illegible] ceux qui m'ont écrit sans mettre l'adresse. Ça [illegible] d'être, cool ! Patrick Désigaud, villa Alice-[illegible], (64) Cambo.
[illegible] QUE ÇA : Brigitte, reviens le plus vite [illegible] Martine se marie. Grouilles tes fesses. [illegible]. Tu repartiras en Afrique après ! Vite ! [illegible] Pierre Fages.
[illegible] : Perdu Josette Lenfant et Frank depuis [illegible] habitaient Aix en 70. Christine Lafitte, C./O. [illegible], 76, rue Lauriston, 75016 Paris.
[illegible] TRUC : Dominique de Marseille, connue à Me[illegible] serais-tu intéressée par la Grèce cet été ? [illegible] Gouonire, G. 3, St-Pierre-la-Jolliverie, 141, rte [illegible] Clisson, 44230 St-Sébastien-sur-Loire.
[illegible] REVENANT DE LA MECQUE : Patrick Grange, je [illegible] de retour après quelques pérégrinations. Ecris-[illegible] Jean-Jacques Pérez, chemin de la Redoulière, [illegible]
[illegible] rencontrée dans le train en Espagne, [illegible] de Caen. Projet de voyage en Grèce cet été. Jacky Piquet, 5, rue Buffon, 93000 Bobigny.
IL N'EXISTE PAS : Tu nous as pris en stop jusqu'à [illegible]. Nous avons mangé des crêpes ensemble. Ecris-[illegible] Hélène et Jackie Repellin, lycée Edouard-Her[illegible], 2 A, 36500 Vernon.

Contacts

BASHOU : Drôles de types recherchent g. et f. désireux de participer à des expériences parapsychiques. Les êtres intellectuellement hors du commun seront regardés d'un bon œil. Ecrire D. Meyer, 38, rue Parmentier, 92200 Neuilly.
INCORPORE : Désire m'incorporer dans une troupe théâtrale, ai déjà représenté avec une troupe amateur. J'ai ma petite idée sur la question. Manuel Dias Grancho, 2, allée Vasco-de-Gama, [illegible]

GOUROUX : Cherche documents sur l'ésotérisme et les secrets hindous et égyptiens, et désire me mettre en rapport avec un groupe s'adonnant à des séances de spiritisme. Bernard Soubigou, 7, av. de la Marne, 92600 Asnières.
NANAS : Fille en cherche une autre pour faire quelque chose (n'importe quoi) cet été. Ecrire mais ne pas venir. Claudine Guyodo, 38, rue Campo-Formio, 75013 Paris.
MYSTERE : A force de répondre au mystère de l'Appel, on peut toucher à la beauté du lien. Cherche song book Donovan. Guy Van Eeckhout, rue Van Elewyk 35, 1050 Bruxelles.
SOLI-TERRE : 23 ans, étudiant, timide mais sympa, recherche copine sympa pour échanger idées et sortir. Aime photo, nature, pop. Gérard Delorme, 2, rue du Portillon, 31400 Toulouse.
DOLMENS : Mec 22 ans, cherche nana ou mec sans préjugés et sans tares aimant amour liberté voyages pour vacances en Vendée ou Bretagne en camping. Gérard Kavos, 107, rue Martre, Clichy.
HOSANNA : Si tu as des problèmes psychologiques ou physiques, écris-moi et viens me voir, je t'apprendrai les âsânas (postures) qui t'aideront et te donnerai des cours de yoga gratuitement. Jean Laplace, 4e gauche, 2, rue Jean-Racine, 27 Evreux.
SANS TITRE : Michel Decouvoux, 105, bd Ney, 75018 Paris.
TRES DUR : Cherche tous boulots du 1er au 15 juillet. Ecrire seulement. Jérôme Bonnefoy, 202, quai de Jemmapes, 75010 Paris.
EN ATTENDANT LE SOIR : Au lieu de vous faire chier à bosser comme des cons pendant les vacances, venez faire les cueillettes avec moi en Suisse dans une ambiance sympa. Gros sous (1 600 F par mois) et pieds divers. Ecrivez très vite. Thierry Lescaut, 47, rue Victor-Hugo, 76000 Rouen.
ASTERIX : Fou de free cherche g. et f. pour festival Châteauvallon cet été (Zappa, M. Davis...). Olivier Maillard, 7, square du Rhône, 75017 Paris.
HOSPITALET : Province ou Paris héberge gratis plus un coup de main. Ecrire avec enveloppe timbrée. R. Verlaque, PR 30, 75012 Paris.

10 000 kilomètres en bus Bedford + camping

France, Allemagne, Turquie, Iran, Afghanistan, Inde (New Delhi)...
Voyage et logement : **750 F**

2 départs de Paris : 30 juin et 30 octobre 73

Renseignements :
Jerical Expéditions
113, rue de l'Ouest, Paris 14e

ON ARRIVE : Cherche pour le mois de juillet 2 filles et 1 garçon aimant la mer, la montagne, l'amour, l'amitié, la chasse sous-marine, les oignons, le vin, les tomates et tout et tout. Jacques Naël, 25, rue Mademoiselle, 75006 Paris.
VIERGE MARIE : Qu'est-ce qui peut arriver à une femme seule plus un moufflet ? Cherche gens qui pourraient m'héberger gratuitement pendant les vacances et réciproquement. France ou étranger. Beki Bhar, 23, rue de l'Union, 93 Aubervilliers.
ÇA N'EXISTE PAS : J'offre mon amitié à qui en a besoin, à qui est fatigué de sa solitude, de ses habitudes, du néant, de l'ombre. Ecrire ou passer. Hélène Legrand, 8, quai Boissy-d'Anglas, 78390 Bougival.
LE CINEMA : Gars complètement isolé aimerait connaître les possibilités de rencontres et de sorties dans la région. Jean-François Dufaud, C.F.T.A. Beauséjour, 33190 La Réole.
FANTOME : Cherche personne intéressée par occultisme et maisons hantées si possible dans le Doubs. Gérard Friot, 30, rue de Montbéliard, 25150 Pont-de-Roide.
LA GADOUE : Cherche gars ou fille pour sortir, oublier. M'enfonce de plus en plus dans le monde de l'angoisse. Violents s'abstenir. Florence Pillu, 30, rue du Plateau, 94700 Maisons-Alfort.
AU PILON : C'est vraiment dur de vivre ici. Cherche contacts Verdun ou environs. Action dans la mesure du possible. Jean-Marie Delalande, Cbre 11, 11e batterie, 54 R.A., 55108 Verdun.
RINGARDS : L'association Carrefour des Arts recherche, pour les proposer à ses adhérents et aux collectivités, des produits et adresses d'artisans (potiers, céramistes, tisserands, ...). Jean Foucher, Carrefour des Arts, La Planchotière, 61350 Mantilly.
LA LIME : Jeune fille, 21 ans, voulant son indépendance cherche logement région Lille ou environs et désire communiquer avec d'autres jeunes. Ras le bol la solitude, écrivez-moi : Josette Gaudmont, 47, rue Faidherbe, 59650 Villeneuve-d'Ascy.
MOINS QUE RIEN ? : Jeune, 24 ans, pris pour moins que rien, cherche correspondant pour remonter moral et aider à repartir à zéro. Alain Monnereau, 1/118, 42, rue de la Santé, 75014 Paris.
EVE : J. h., 24 ans, aimant photo, voyages, grand air et de moins en moins la solitude. Jacky Bidon, 88, av. Henri-Martin, 75016 Paris.
AIGLE DANS LE DOS : Cherche motard plus bécane pour rouler au mois d'août. Possède équipement. Frais partagés, répondez vite, j'attends. Chantal Saire, 17, place du Général-de-Gaulle, 88340 Val-d'Ajol.
ROOM KARMA : Prête gratis ma chambre pour une fille ou un garçon de passage. Cours gratis de hata-yoga calme et apaisant. Attention, prévenir par lettre : Jean Laplace, 2, rue Jean-Racine, (27) Evreux.
CHASSEUR FRANÇAIS : Fille démoralisée par la société actuelle, simple, et aimant la vie d'artiste, cherche un garçon pouvant lui rendre la vie meilleure. Réponse assurée. Annie Pepet, 42, rue Jussieu, (62) Méricourt-sous-Lens.
AVANT-GARDE : Jeunes, photographes, amateurs, possédant labo, voudraient expérimenter l'agrandissement d'essais spontanés (scène de rue, d'étonnement...), graphiques, surréalistes, etc. Proposez vos idées et venez nous voir. Sylvie Morvan, 19, rue Blanqui, 44100 Nantes.
HYGIENIQUE : Partage appartement 3 pièces, cuisine, W.C., douche, loyer 420 F à partir du mois de juin. Joël, tél. : 243-05-21.
MAME MICHU : Ras le bol. Me sens seul. Cherche des gens pas trop cons et sincères. Viens (ou venez), Jean-Yves Michard, chez N. Bechu, 45, rue St-Honoré, 75001 Paris.
KADUK : Infirmier délaissé, marqué par le passé, recherche amitié graminée. Jack Grémillon, 39, Grand-Rue, 86000 Poitiers.
ALPHONSE : F. 24 ans, attend lettres de toutes celles qui voudront bien me connaître. Martine Vallais, 1, place Jean-Allemane, 92290 Châtenay-Malabry.
POUR JOAN VETEBEY : Mec 18 ans, cherche correspondance avec fille aimant Neil Young, Lou Reed et la West Coast Music. Bernard Theis, Grand-Route, Frasnes-lès-Couvin, 6373 Belgique.
TU L'AS DIT : Si on veut s'occuper de moi, ça sera le pied. Suis très renfermé, très seul, suis un bouffi très amuseur. Je voudrais si possible une amie de la région. Gérard Lachapelle, chez M. Coster, 3, r. Germain-Charrier, 54300 Lunéville.
SALDE DE SAISON : Urgent, recherche bassiste géniale et complètement dingue, pouvant se libérer de toute obligation style lycée, etc., pour combler vide atrocement désespérant dans phyllauxékzoierâh, groupe bisard de l'hépinard hahuri. Jean-Marc Foussat, 10, allée du Québec, 91430 Igny.
LE GIPOULD : De Lille s'occupe de la diffusion des journaux « politiques, under... », mais n'ayant pas trouvé de mécènes a transformé son projet de librairie coopérative en local de rencontre, réunion, animation de quartier. Pour l'instant, permanences et siège social à « Amis de la terre » FAHR-MLF, Objecteurs de conscience, 51, rue de Gand, Lille.
PERDU : Michel Bonnet, plus ou moins psychologue que j'ai contacté voilà un an par le journal. Je n'ai plus ton adresse ; tu habites Paris. Denis Saverot, 8, av. Abbé-Lemire, 39000 Lons-le-Sunier.
ARTISTES 69 : Aimerais organiser une expo. de tous ceux de la région (affiches, tableaux, dessins, poèmes...). Elie Dahan, Bt C 2, La Grappinière, 69120 Vaulx-en-Bélin.
LIGHT SHOWS : Si vous ch. pour concerts, fêtes, projets expérimentaux, tél. avant 15 heures à 033-99-92, demander Colette.
HORROR CIRCUS : Ch. dessins, photos, affiches... sur animaux imaginaires, bizarres, curieux, fantastiques, horribles, démoniaques, monstrueux... Merci à tous. Jean-Pierre Pailler, 23, rue Rodier, 75009 Paris.
COPIEURS : Ch. petit nain, femme à barbe, dompteur, artistes, musiciens, pour partir sur les routes dans sa roulotte communautaire. 325-97-72. L'Aluminium Circus et ses animaux synthétiques.
COUBERTIA : 35 ans, ch. nana aimant nature, marche et natation. Si possible non frimeuse. Laszlo Lendvai, 4, rue L.-Savart, 75020 Paris.
LE GRAND : Ch. sérieux à rentrer dans troupe constituée ou en voie pour création collective (plus proche du Living Theatre que de la Comédie française, si possible). Tél. : 627-43-76. Christian Alexandre, 150, av. de St-Ouen, 75018 Paris.
LUT HEUR : Ch. type (21-50) pour association artisanale (fer forgé, sculpture, serrurerie...), bourlingues (entre deux turbins manuels), min. flouze (500 F). Ch. aussi luth d'occaz en très bon état. Jacques Lapalus, 1 632, route de Frans, 69400 Villefranche.
PLOMBIER : Ch. tuyaux pour recenser toutes communautés existantes. Invite tous freaks à passer à la maison. Pub. gratis : lisez tous « Savoir revivre » de J. Massacrier, éd. Albin Michel. Tél. : 50-82-70, St-Ives, « Grattechien », 37270 Montlouis.
UNE ENFANT ? : Mère célibataire, petite bourgeoise, ch. père et mari responsable pour voyager. J'ai 25 ans. Annette-Françoise Rosay, 5, av. des Tilleuls, 74200 Thonon.

Pas de mélange pour l'Amigo.

Du super.
Ou de l'ordinaire... à la rigueur.
L'Amigo est comme tous les Honda. Il est équipé d'un moteur 4 temps. Il n'aime que l'essence.

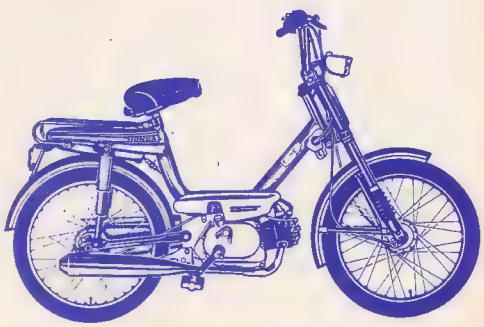
Vous voyez d'ici les avantages. Si le réservoir de votre Amigo est à sec, sollicitez un automobiliste. S'il est gentil, il vous fera le plein. Pour 2,7 litres, vous pensez... Sinon, ravitaillez vous tout simplement à la station la plus proche.

Et bénissez Honda. Le super, c'est encore moins cher que le mélange.

Et puis, dites vous qu'avec un moteur 4 temps, on ne s'encrasse pas la vie. Pas d'huile qui brûle dans le cylindre, pas de calamine dans le moteur de l'Amigo. Il reste propre, au-dedans comme au dehors, et démarre au quart de tour. Même l'hiver.

Ajoutez à cela le bénéfice du frein moteur et vous comprendrez toute la supériorité du moteur 4 temps.

... Et l'Amigo est le seul cyclomoteur à l'avoir.



HONDA

20 rue Pierre Curie - 93170 Bagnolet - Tél. 287.49.29

PIEDS-DIVERS

Art Zoyd III le 1er à Morlaix, 2 Quintin (Finistère), 4 Brest (faculté lettres), 9 Ham, 12 Rosendael.

Festival des feux de la St Jean (gratuit), le 23, à la M.J. de Dôle, dans le Jura : Gong, Atoll, Guidon, Edmond et Clafoutis, rock tendance Groucho, groupes régionaux, folk.

Alan Jack Civilisation, Zig Zag Community le 1er à 18 h 30 à Grenoble (salle des concerts). C'est organisé par Der Ventilator, et Der Ventilator c'est très bien. Croyez-moi.

Bal folk à Clichy le 2, toute la nuit (107, bd du Gl-Leduc, (92) Clichy, entrées 6 F) : John Wright, Catherine Perier, etc.

Folk song et blues par des Avignonnais à Avignon, au théâtre du Chêne Noir, de 8 à 21 heures. A part ça le Chêne Noir communique : plus la peine de leur proposer des trucs jusqu'en octobre, ils se concentrent sur leur propre spectacle. Mais en octobre, on va voir ce qu'on va voir.

Il n'y avait qu'un disquaire folk à Paris, le folk club (rue Quincampoix). Y'en a désormais un autre : le disquaire des vieux boulevards (14, bd des Filles du Calvaire. 75011).

« Cendrillon » par le Théâtre de la Grande Cirouille (ils se sont constitués par une petite annonce d'Actuel, eh oui, c'est touchant), au Ranelagh en juin. Cendrillon et le prince charmant ne sont pas celles que vous croyez : les rôles féminins sont des travestis, et le prince charmant est une naia. Ah, cochonnes, les bédides zannonces d'Actuel.

Paris Filmmakers Cooperative : 15 et 16, au Centre Américain, 261, bd Raspail : films de Paul Sharits. 29 et 30, films de Warhol, Piero Heliczer à La Vallée, St-Agnan-sur-Erre (Orne).

Annecy Jazz Action diffuse gratuitement des brochures de Patricio Villaruel, une méthode de congas (1,50 F de frais d'envoi) et d'étranges gammes aux noms troublants (vous connaissiez peut-être le mode phrygien ou dorien, mais le mixolydien ? et le locrien ?) pour 0,50 F en timbres (10, chemin du Maquis, 74000 Annecy).

Le Centre de rencontres de Châteauvallon cherche des collaborateurs pour un festival, le surréalisme face au cinéma, du 1er au 15 août. Ecrire à Jacques Brochard, Châteauvallon, 83190 Ollioules.

1er salon national de la bande dessinée à Toulouse jusqu'au 3 juin. Et jusqu'au 3 juin aussi la quinzaine de la B.D. à Neuchâtel (Centre de Loisirs).

Manif à vélo le 16 juin à Saint-Quentin. Apportez à bouffer, vaches et masques à gaz. Départ à 15 heures de Kaiserslautern dans la ZUPE.

A l'Estuaire (Honfleur), Martine Caillaud expose ses peintures et ses sérigraphies du 26 mai au 16 juin, les vendredis, samedis et dimanches. Constructions filandreuses et bouffonnes, grand aquarium dans l'espace, et des yeux partout, qui vous fixent. On y flotte très bien. De toute façon, l'Estuaire est l'île normande où la peinture bronze le mieux.

Du 18 juin au 14 juillet, musique dans les rues d'Aix-en-Provence, et dans le pays aixois. 14 heures de musique par jour, 60 concerts, 40 orchestres (classique et musique contemporaine), 100 films de 20 pays, et six expositions. Gratuité totale ; faites-y un tour si vous êtes dans le coin, ça risque d'être pas mal du tout. Toujours de la mozik les 1er et 2 juin, Tangerine Dream à Roanne, à l'Auditorium de l'Arc en Ciel, le 3 ils seront à Montpellier et le 4 à Mérignac. Le 3, Magma jouera à Montataire. Le 16 juin, la M.J.C. de Saint-Michel-sur-Orge et Rock pas trop gaga organisent un concert avec Agitation Free, Crium Delirium, Gautam, sitariste indien très doué qui a appris à jouer à Ravi Shankar. On verra si le maître dépasse l'élève. Autre fête à Colmar : un jumbo-concert au foyer Hoffet, avec Liverpool Station dont c'est la première grande prestation scénique, Plasma, Gerfaut, Oberschellmattwald Dlugrassd, deux groupes de folk mulhousois, et Andromède, groupe parisien, et autres groupes au nom barbare. Entrée libre. C'est pas fini : du 15 au 30 juin, à la Maison des Jeunes de Dieppe, Breiz Hirio, « la Bretagne d'Aujourd'hui ». Quinze jours sur la Bretagne : concerts, livres, cinéma, et surtout exposition des œuvres de Garlonn, avec la participation involontaire car sur toile, d'Alan Stivell, Glenmor, etc. Revenons à aPris, à l'Olympia, le 13 juin, avec Mahavishnu Orchestra : du super pied. Le 16 juin, la fête des femmes ; pour femmes seules. Du 4 au 11 juin, rencontres théâtrales au Top : théâtre amateur, vingt groupes venant de toute la France joueront gratuitement. Appeler la M.J.C. de Boulogne-Billancourt, tél. : 605-65-05. Finissons en beauté sur la bande dessinée : quinzaine de la B.D. du 22 mai au 3 juin, réalisée par l'équipe de Krukruk, centre de loisirs de Neufchâtel, borne 31, 2000 Neufchâtel (Suisse) : expositions, vente, échanges, bourses. A Toulouse, Premier salon national de la bande dessinée, du 27 mai au 3 juin Expo, plus un cirque en prime.

Les gens de Vroutsch, ces agités de Strasbourg, ont bien voulu m'introduire, ce qui ne m'étonne pas d'ailleurs, auprès d'Alberto Gomina. Je m'en vais vous expliquer brièvement ce dont il retourne, j'en reviens. Non, non, le Vroutsch n'est pas mort. Il renaît et de ses cendres jaillit, sous la poussée érectile du grand Alberto Gomina, le projet grandiose d'un spectacle. De quoi s'agit-il, d'agitation ou de spectacle ? De clowns ! Je peux d'ores et déjà, sans m'avancer, vous dire que leur musique serait excellente s'ils avaient des instruments. Ils aimeraient que leur boîte aux lettres, qu'ils viennent de repeindre, s'emplisse de chèques - CCP - mandats - colis de fringues de clowns-accessoires divers, enfin, en un mot, de quoi aider les quinze messieurs-dames, décidés à faire subir quoi qu'il advienne leur humour grinçant, populaire et sophistiqué à tous les gens qui tomberont par hasard sur les magnifiques affiches de l'Alberto Gomina Vroutsch Group ! Ils séviront au sud de la Loire dans les villages où le maire a bien voté.

Vroutsch : Alberto...

Alberto Gomina : Oui !

Vroutsch : Pourquoi faites-vous du théâtre ?

Alberto Gomina : Comme vous le savez, ma situation est assez particulière. Je n'ai plus d'avenir, et je n'ai pas de passé. Le terrorisme intellectuel m'a poussé à ensemencer la bonne parole. Je proclame hautement : nous devons nous libérer ! Nous libérer des servitudes matérielles, de la vaisselle après le petit déjeuner, par exemple.

Vroutsch : On dit que l'Alberto Gomina Vroutsch Group' a des obsessions.

Alberto Gomina : Effectivement, quand les lumières s'éteignent, il se passe des choses.

Vroutsch (s'adressant à Adrénaline, membre féminin du groupe) : Vous, par exemple... ne vous sauvez pas ! Ne vous dérobez pas ! C'est une question à mille francs : que se passe-t-il quand les lumières sont éteintes ?

Albert Schweitzer (l'adresse d'Alberto Gomina Vroutsch Group' : 7 a, quai de la Bruche, 67000 Strasbourg).

PIEDS ULTIMES : malgré tout le bien, ou le mal, qu'en vont écrire les critiques professionnels, le film d'Eustache La maman et la putain est une provocation superbe et péremptoire à voir d'urgence. Ne vous laissez pas impressionner par les imbéciles qui vous diront que le film est en noir et blanc. Autre provocation, Saint Michel avait un coq, réalisé par les frères Taviani : l'histoire lucide et fortement décrite d'un anarchiste à la fin du XIXe siècle. Enfin le livre de Charles Mingus, Moins qu'un chien (Robert Laffont) est également un grand pied.

PETITS JOURNAUX : Hyperutopie numéo un, bulletin des révolutionnaires de la vie quotidienne, est écrit et fabriqué par les communards du Planet du Bis, bien connus des lecteurs d'Actuel (voir n° 31). « Nous voici quelques-uns épris du plaisir d'aimer sans réserve » écrivent-ils « assez passionnément pour offrir à l'amour le lit somptueux d'une révolution ». Cela vaut bien qu'on s'y abandonne et qu'on leur abandonne quelques doublezons dont ils ont fort besoin. Envoyez trente francs pour des tas de numéros et des temps infinis à Anne Bodlou, Le Bosc 09 (mandat seulement). A noter un intéressant échange de lettres avec les super médecins du GIS à propos d'avortement et pas mal de trucs durs et vrais sur la vie communautaire. La plume à poils pousse toujours. Numéro trois consacré à la censure. Se trouve 5 rue du Temple, à la MJC de St-Gervais. Numéro trois aussi de La fausse commune, journal de contre-information natif de Saint-Etienne.

underguide de Perpignan

Les p'tits coins sont concentrés dans le centre, c'est-à-dire dans ce qui était autrefois la ville-cité de Perpignan. Le reste n'est que quartiers-dortoirs, supermarchés, vastes routes... Seule la vieille ville reste folklo avec ses rues étroites et ses traditions. Ville de passage entre le Nord et l'Espagne, quelques freaks de tout horizons viennent y chercher refuge. Sinon, quelques anars et ligua ,s se manifestent en faisant parler les murs. De temps en tem)s, quelque chose...

— **Si vous êtes crevés :**

• Auberge de Jeunesse, La Pépinière. Tél. : (69) 34-63-32.

• immeubles en construction (quartier de la gare et périphérie de la ville). Beaucoup d'ouvriers sont sympas. Ne pas trop compter sur l'hospitalité des gens du coin.

— **Si vous voulez rencontrer :**

• la place Arago, sous ses palmiers et avec ses bancs familiaux, favorise les contacts.

• le Traiteur (chez Gineste), rue de l'Ange. Repaire des agités de tous les horizons. Le patron aime bien la fête (jusqu'à 22 h) et fait crédit.

• la « Vieja Taberna », rue Théodore-Suiter. Café typiquement espagnol avec tout le folklore. Reste ouvert très tard. Beau décor. Bonnes rencontres.

• la « Crèperie Rustique », rue de l'Hôpital, ouvert de 18 h à 2 h du matin ; assez cher mais très sympa.

Musiciens allez-y.

— **Si vous êtes affamés :**

• chez Gineste (le Traiteur), encore rue de l'Ange. Plats du pays très bien cuisinés et pas chers du tout.

• autour de la place Cassagnes dans le quartier arabe : bons couscous pas chers dans un décor féerique.

• boutiques diététiques partout (« La Vie claire », « centre diététicien »). « A l'Aliment sain » est la plus valable.

— **Si vous voulez aller au cinéma :**

Amateurs de films de cul, Perpignan sera votre siège.

• les deux cinémas les moins cons sont le Nouveau-Théâtre (5-6 F) et le Français (8-10 F).

• le Palais des Congrès-M.J.C. présente de très bon films et documentaires. Se renseigner à l'intérieur.

— **Si vous voulez du boulot :**

• St-Charles (route de Prades) a toujours besoin d'hommes forts pour la manutention (fruits et légumes).

• Chambre d'Agriculture, 19, avenue de Grande-Bretagne, propose du boulot et place pour les vendanges (septembre).

• Bourse du travail (place Rigaud).

• les caves coopératives des villes environnantes (Thuir, Trouillas...) embauchent souvent.

— **Adresses et endroits à connaître :**

• P.O. immobilier : achat, vente, location, 16, quartier Christophe.

• Chaque dimanche matin, mini-puces sur la route de Prades. Payez vos 2 ou 3 F de droit et vendez vos bricoles. Clientèle remarquable et bonnes rencontres possibles. Fringues et livres-disques intéressants (Actuel pour 50 c.).

• musée des Siences naturelles, très curieux, rue Fontaine-Neuve.

• marché couvert, place de la République, chaque matin Criard, sympa et bien fourni. Bonnes affaires possibles.

• la Pépinière, long espace vert fort agréable et tranquille. Amenez vos boules !

• Jardin de San Vicens (St-Gaudérique), merveilleux et ouvert à tous. Visiter les baraques à l'intérieur (ancien mas) souvent de belles expos (céramiques, peinture, art catalan...)

• Rue Blanqui : la plus belle ruelle de Perpignan étrangement bien conservée. Cherchez-y « la vieille cave » et vous y rencontrerez le bon vieux troisième âge catalan.

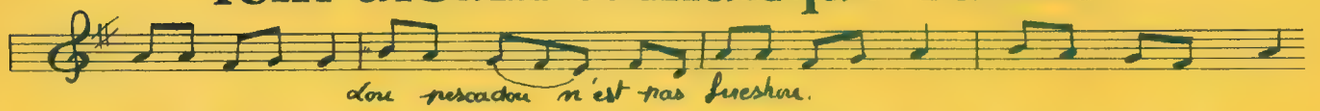
— **Combines :**

• faites les poubelles : les Perpignanais ignorent leurs richesses.

• arrivez à la fin du marché couvert (place de la République) et collectez ce qu'il faut pour votre repas et celui de vos amis. Faites vite

Thierry LAUVERJON.

folk urbain et musique rurale



la cornemuse retourne sa vesse

En ce temps-là, Nénés la béquille jouait de l'accordéon avec un doigt en bois et faisait la tournée des villages de sa doulce France. Dans les chaumières, on grattait l'épinette pour égayer les veillées. A Paris, rue de Lappe, on se bousculait à l'entrée de la Galoche d'Aurillac pour aller s'éclater sur des airs de bourrée auvergnate.

Depuis le début du siècle, on a fait taire les grandes gueules et voix de nos campagnes. Aujourd'hui, enfin, les musiciens de folk commencent à retrouver la mémoire de nos chants. Lors du festival folk d'Aubervilliers, le mois dernier, des valses et des polkas ont été improvisées dans le hall du théâtre. Ces danseurs-là n'avaient pas l'air niais des soirées « folkloriques » et les violoneux de l'or-accordéon diatonique un vieil air cajun de la Louisiane. de leurs instruments.

Grincements acides des vielles, vibrations des guimbardes, martèlements des cuillères : le folk français touche étrangement la sensibilité des citadins fatigués et gavés des délires de la pop' music. Il provoque un immense défoulement. Une psychothérapie de choc. Les chansons folk parlent d'eau fraîche, d'étangs et de canards, de filles aimées qui se meurent de langueur. De grands rêves psalmodiés inlassablement sur des airs lancinants de bourrée.

« Fais dodo », chante Roger Mason — robuste gaillard à la moustache foisonnante — en jouant sur son accordéon diatonique un vieil air cajun de la Louisiane. On chante autour de lui, et c'est bien agréable.

Pendant ce temps, dans les campagnes, les filles de bonne éducation sont prêtes à assommer leurs aïeux s'ils osent fredonner leurs vieilles rengaines. Depuis le grand traumatisme de la guerre de 14-18, la musique traditionnelle française est peu à peu devenue une musique honteuse. Une musique de péquenots et de culs-terreux. La moulinette des chorales et la prohibition des patois ont mis à mort le folklore. Le langage rural — les mots et les chants — a été méprisé et les vielles ont peu à peu cessé de tourner. La musique populaire s'est retrouvée momifiée dans les musées, dont les groupes folkloriques étaient le plus souvent les guides raidis et figés. Navrant colonialisme, les bals du samedi soir furent pris d'assaut par les orchestres venus de la ville, qui y assénèrent leurs musettes bâtards. La France faisait la traversée du désert musical.

La relève allait d'abord venir de l'Ouest, des Etats-Unis. Là-bas le folk était toujours resté très vivace et les fermier grattaient volontiers leurs banjos. Dans les années soixante, les firmes de disques américaines s'y intéressèrent vivement. On parcourut les campagnes pour y découvrir de nouvelles mines d'or : les folk songs. Importés en France avec pour têtes de proue Pete Seeger, Joan Baez, Dylan surtout, ils permirent aux musiciens français de renouer le contact avec une musique populaire, plus proche des réalités sociales que les douces niaiseries de André Verchuren et d'Yvette Horner.

Pompées par l'énorme usine à chansons de Nashville, toutes les traditions folk du Sud américain furent mises à la sauce « country and Western ». « C'est l'équivalent de votre musette nationale », précise Roger Mason. « Je dirai même que c'est pire. En 40, la « Marche des célibataires de Verchuren » était du folk authentique. Elle

sentait le bal du village. Certaines sonorités de la « Marche » sont celles qui sont à la mode aujourd'hui. Elles rappellent par certains côtés le cajun et le folk du Canada : moi j'aime bien le musette, pas vous, hein ? »

Les folks songs abâtardis allaient apporter bon nombre de frustrations aux musiciens français.

« Vers 1969, on a eu le besoin de comprendre la matière que l'on chantait », raconte un des membres éminents du « Grand-mère Funibus ». « On voulait entrer dans des rythmes qui correspondaient plus à notre façon de vivre. »

Pour celà, il fallait partir à la recherche des derniers vestiges de la musique traditionnelle française. « Tous les enregistrements de musique folk sont enfermés dans des collections privées ou des musées. Alors, il faut aller dans les campagnes avec l'espoir de rencontrer un vieux qui fait encore ce genre de musique. Un soir, dans une vallée du Poitou, j'ai entendu quelqu'un jouer de l'accordéon diatonique. J'ai sorti le mien et j'ai joué. On s'est répondu comme çà pendant quelques minutes. Puis j'ai été voir le type. C'était un vieux paysan qui jouait tout seul. Il avait le blues, raconte Roger Mason. D'autres musiciens, comme John Wright ou le Funibus, se mettent à jouer sur la place d'un village ou dans un marché et attendent que les vieux musiciens viennent parler avec eux. Chacun échange sa musique avec l'autre.

Certains vieux musiciens ont participé au festival folk de Vesdun, l'année dernière. Il y avait notamment Mme Reichert, vieille Rouergate de 75 ans. Devant la foule ébahie, elle raconta en langue d'oc « l'histoire du trou du cul de mon aîné » (voir l'interview p. 7). Les chansons traditionnelles traitent de la baise avec allégresse et vivacité : un véritable petit Kama-Soutra campagnard. On y décrit les affres de l'amant solitaire : « J'attends celle que j'aime sur la glace. Sans patin » ; les souhaits des vieilles demoiselles : « Enfile, enfile, enfile mon aiguille, enfile, enfile encore (bis). Si tu me l'enfiles pas bien, j'te ferais mordre par mon p'tit chien, enfile, enfile », et les propos lubriques des grands voyageurs : « Quand nous eusmes bien soupé (bis), l'hôtesse, où coucherons-nous, envoyez-nous la chambrière, sens devant derrière, pour coucher avecques nous, sen dessus dessoubz. »

Toutes les chansons traditionnelles ne sont pas aussi actuelles dans leur éternité. L'arrachage des raves, la répression dans les couvents, le filage de la laine ne nous concernent plus directement. Or le folk est, par essence, une musique mutante, flexible, branchée sur la vie quotidienne. Quand on chante les moutons au pied de la tour Montparnasse, on détourne la musique folk de son but. Musique d'enracinement, elle devient une musique de dépaysement pour intellectuels nostalgiques.

Bon nombre de musiciens ont senti le danger. Ainsi, avant de chanter dans une ville, Steve Waring se renseigne sur la vie de la région. Avec les informations recueillies, il écrit une chanson. Et il demande aux gens d'ajouter les couplets qu'ils veulent en les chantant eux-mêmes. Le folk retrouve alors ce qui fait sa force : des points d'ancrage dans la réalité quotidienne. Parfois, c'est la musique elle-même qui est « actualisée ». Les berceuses traditionnelles s'hindouisent et se rapprochent étrangement des ragas. Les guitares et les tambourins marocains sont mêlés aux classiques vielles et accordéons. Après tout, le folk est moins une réalité acoustique qu'une façon de vivre. Et le folk urbain reste encore à inventer.

Jean-Louis Hue.

LE ROI DE LA GUIMBARDE ET LA JEUNE CHANTEUSE

Sabots aux pieds, un biniou en bandoulière, et le béret basque négligemment posé sur son front, notre envoyé spécial a rencontré John Wright, le roi de la guimbarde et Catherine Périer, jeune chanteuse traditionnelle. Aussi las qu'une vieille cornemuse, il rapporte ici les moments les plus épiques de la conversation.

John Wright : Lorsque je suis arrivé en France il y a sept ans, je jouais de la guimbarde dans la rue. Personne n'écoutait. Maintenant, je peux en jouer pendant une heure. Tout le monde reste, oui, les temps changent.

Actuel : On entre dans l'ère de la guimbarde.

John Wright : L'ère du folk, plutôt. Les gens sont profondément touchés par ce genre de musique. L'influence de la pop' a été déterminante. Elle a libéré les gens au niveau de la danse et du chant. Elle les a rendus plus ouverts aux différents timbres de musique, et sensibles à la modulation.

Catherine Périer : Le folk doit beaucoup à Ravi Shankar. Le cythare a préparé les gens à écouter la vielle et les violons grinçants. Quand on fait des tournées, on s'aperçoit que maintenant, les jeunes ont besoin d'écouter du folk. C'est dans les banlieues de béton qu'on trouve les individus les plus réceptifs. A la campagne, les paysans restent un peu réticents : ils rejettent leur propre culture et rêvent à la ville. Dans un foyer rural, en Normandie, on a trouvé des jeunes qui connaissaient de très belles chansons traditionnelles. Au début, ils ne voulaient pas nous les chanter. Ils avaient peur d'être ridicules. Après, ils ont eu confiance et ils ont été réellement très heureux de les chanter.

Actuel : Quelles sont les différentes musiques folk en France ?

Catherine Périer : On ne peut pas les classifier et en parler individuellement. En fait, elles sont toutes construites sur les mêmes schémas musicaux, notamment un rythme à trois ou quatre temps. Cela se retrouve non seulement en France mais aussi dans toute l'Europe occidentale, l'Europe centrale et même une partie de l'Asie. Le folk est une musique simple et spontanée, directement liée à la vie des gens. Elle correspond à des sensations physiques que n'importe quel individu peut ressentir.

John Wright : Un jour, on a chanté du folk irlandais devant un vieux Berrichon. Il n'était pas dépaysé. De même, on joue souvent du folk devant des ouvriers immigrés. Ils se mettent toujours à danser. A la fin, quand on parle avec eux, ils disent : « C'est juste comme chez nous... »

Actuel : Les ignorants et les imbéciles heureux ne manqueront pas de remarquer que le folklore, « c'est toujours la même musique ».

Catherine Périer : Ils se trompent. Les textes et la musique évoluent, même si les musiciens ne le font pas consciemment. Le folk est tout le contraire d'une musique figée. Il y a de constantes déformations. Une chanson comme « l'eau de la claire fontaine » a plus de cent versions différentes.

John Wright : En fait, on ne peut jamais reproduire exactement des chansons traditionnelles. Il y a toujours un minimum de création. Quand je découvre un air nouveau, c'est grâce à un musicien rencontré par hasard. Il me transmet quelque chose qu'il a lui-même modifié. Ne serait-ce qu'en raison de sa propre technique musicale. Le folk évolue aussi lorsque les musiciens utilisent des

Le cow-boy au béret basque

C'est vieux, la France. Il y a des traditions à remplir des étagères de Mammouth plein les poches.

Faut en être fier sans les regarder trop. Car quand la tradition crève et monte au Panthéon, c'est tellement triste qu'on n'arrive même pas à chialer. Et quand elle reste un peu vivante, on a mieux à faire et on y fait heureusement pas trop gaffe.

Faudrait que, comme comme grand-père, elle soit juste sur le point d'expirer, avant que, en vue d'un héritage incertain, on commence à lui porter un intérêt quelconque.

C'est ce qui se passe à la campagne. Oh non, comme grand-père, la campagne ne crève pas. On dit qu'elle se transforme et qu'elle ira bientôt au paradis. En attendant, on se rue dessus pour y cueillir ses dernières richesses (maisons secondaires et filles du pays, quelle honte).

Bien sûr le problème est sérieux. La campagne, c'est quoi ? C'est la terre et la terre, c'est où on vit. même s'il y a du béton dessus.

C'est peut-être nous le problème. A la campagne, dans le bon vieux temps, il faut croire qu'il y avait un équilibre qui permettait aux gens au moins de communiquer. Pas un paradis, mais un équilibre.

Dans un hameau du Poitou où il y avait trente vanneries avant la guerre, les paniers se faisaient le

instruments non traditionnels. C'est une erreur de croire que le folk va à l'encontre des instruments modernes. Dans les années quarante aux Etats-Unis, les bals de campagne ont été incroyables. Les musiciens folk découvraient pour la première fois les instruments électriques. Ils les ont adaptés à leur musique d'une façon tout à fait spontanée.

Catherine Périer : Et puis, le folk doit être, par essence, étranger au matraquage publicitaire et au vedettariat. Il ne doit pas passer par les disques ou la télé, sinon il n'est plus le folk.

John Wright : La diffusion par disques présente pas mal d'inconvénients. Elle risque de figer le folk. Chaque musicien va se mettre à imiter bêtement ce qu'il entend. Il va tout reproduire, même les « couacs » enregistrés sur le disque.

Catherine Périer : Pour que le folk reste vivant, il faut que les gens sortent de chez eux, se réunissent, fassent quelque chose eux-mêmes. Par exemple, lorsque certains viennent au « Bourdon », celà leur donne des idées. Ils vont parler avec leur grand-mère ou vont voir ce qui se passe dans leur village natal. Après, ils reviennent au « Bourdon » nous chanter les airs traditionnels qu'ils ont appris. Il faut préserver à tout prix le caractère intimiste du folk. Les gens doivent participer à ce qui est leur musique. Et non pas se comporter en spectateurs béats.

John Wright : Ce qui m'a frappé en mai 68, c'est l'absence de chants lors des manifestations. En Angleterre, les jeunes ont gardé l'instinct de chanter. Les mouvements contre l'armement atomique ont un arsenal prodigieux de chansons.

Actuel : Les plus sournois reprochent au folk d'avoir un fort aspect boy-scout.

John Wright (pris de violents sursauts) : Je ne comprends pas du tout ce reproche.

Catherine Périer : C'est l'aspect collectif, le côté « on est bien ensemble » qu'ils dénoncent.

John Wright : Mais les danses, dans le folk, sont fantastiques ! Elles ne sont pas faites sur commande, elles n'ont pas un caractère de spectacle. Les gens ont envie de danser ensemble quand ils entendent du folk. Lorsque l'on a commencé à jouer pour le club — c'était dans une cave, rue de la Sourdière — les gens cognaient sur des tabourets en plastique jaune citron pendant des heures. Ils dansaient d'abord tout seuls dans leur coin, du jerk ou quelque chose d'approchant. Puis, rapidement, ils sentaient que cela ne leur suffisait pas. Ils voulaient faire quelque chose ensemble et avaient besoin de danses plus structurées. Ils voulaient apprendre les gestes qui sont nés en même temps que la musique folk. Le caractère collectif des danses bretonnes, par exemple, est fantastique. Il n'y a aucune précision militaire. Quand on est dans la ligne, on sent qu'il y a une même pulsation sourde, une masse qui bouge, cette fois joyeuse. C'est extraordinaire. Chacun garde son individualité, sa façon de bouger, sans briser l'unité de la danse.

Catherine Périer : Lors du festival de Lambesc, la pluie s'est mise à tomber. On a continué à jouer et les gens se sont réfugiés dans leur voiture. Ils rythmaient les airs folk avec leur klaxon et leurs phares. Quand la pluie a cessé, ils sont sortis et se sont mis à danser.

Actuel : Vous êtes des citadins qui chantent une façon de vivre qui n'est plus la vôtre. Est-ce que cela vous pose des problèmes ?

Catherine Périer : On chante le folk comme on le ressent. On ne tient pas absolument à moderniser les chansons. Je chante souvent des textes sans musique. Cela passe sans

aucun problème. Parfois, on ajoute un accompagnement musical parce que cela nous plaît et que cela facilite l'accès au texte. En fait, le folk s'éclate entre deux grands pôles : le pôle « revivaliste » où l'on s'efforce de retrouver le style et la sensibilité des anciens ; le pôle moderniste où l'on prend de grandes libertés avec la tradition.

Actuel : On se met à chanter du folk par nostalgie ?

Catherine Périer : Pas du tout. On chante parce qu'on ressent un plaisir très concret, très actuel. Si l'on nous dit que parler des petits oiseaux, c'est être nostlagique, la situation est dramatique. On ne va tout de même pas se mettre à chanter la tour Montparnasse.

F.

ADRESSES UTILES A PARIS

Deux clubs : Le Bourdon, 6, rue de la Banque, métro Bourse (le lundi soir) ; le T.M.S., 7, rue de l'Abbaye (le jeudi soir).
Une association : F.S.I., 202, rue du Château-des-Rentiers, 75013 Paris.
Une revue : *Gigue*, 18, rue St-Antoine, 75004 Paris.

DISCOGRAPHIE FOLK

Petite discographie de base.

Disques produits par « Expression spontanée ».
Commander à « Expression spontanée », B.P. 148.06 75263 Paris Cedex 06).
Festival de Malataverne (15 F).
Musique Populaire d'Expression Française (18 F).
Grandiose panorama de la musique folklorique française.
La Baleine Bleue. 3 disques pour 10 F. Il s'agit d'un 45 T réalisé avec Steve Waring, par les enfants d'un ensemble immobilier.

Disques produits par « Chant du monde ».
Chants et danses du Québec (LDX 74408).
Chants d'amour, par Lionel Rocheman (LDX 74403).
Chants et complaintes de soldats, par Lionel Rocheman (LDX 74357).
Le blues de la poisse, par Roger Mason (LDX 74466).
René Zosso chant et vielle (LDX 74356).
Tom Banjo, par Steve Waring (LDX 74393).
The Cajuns (Folkways RF 21, importé par Chant du monde.

Le « Festival de Vesdun » enfin avec Mme Reichert et les groupes du Bourdon. (Le Bourdon, entre autres, diffuse lui-même le disque).
Catherine Périer, Jean-François Dutertre et Pierre Toussaint vont enregistrer prochainement des disques de chansons françaises.
Pour plus de renseignements, lire l'« Escargot », le bulletin du F.S.I.

soir en veillée. On draguait, buvait, chantait et se racontait la dernière bonne histoire ; on bossait aussi. A la chaîne de chez Renault, paraît qu'on fera pareil un jour.

Depuis quelques années, un phénomène mi-populaire mi-commercial d'importation anglo-saxonne se répand en France. On l'appelle le mouvement folk.

En principe, le folk song, c'est une musique simple d'abord.

Elle peut être faite avec des instruments bon marché (la voix humaine, guimbarde, poubelle), sans électricité, et sans autre connaissance que celle des oreilles,

Elle ne nécessite pas un camion pour qu'on puisse trimbaler son biniou. Elle propose des structures anciennes comme les murs d'une ferme, et dont certains sont encore solides. Des thèmes bien de chez nous : bonheur sexuel, mépris des entrepreneurs, condition de la femme.

Un danger, c'est peut-être d'ériger la fable en idéologie, de refuser la vie moderne et de se créer une folkulture au lieu de se servir d'un courant musical pour s'aider à vivre son temps. Mais c'est pas donné. Le passé nous entoure, tandis que le présent et l'avenir paraissent souvent être le domaine privilégié d'une poignée d'entrepreneurs bien placés. On a le droit de vivre son temps à condition qu'on passe par eux.

A quand le défilé du 14 juillet au son des cuillères à soupe ? A quand le bal musette électro-organique célébration du baisement ?

Roger Mason, Narcisse l'Aveugle

P.S. Le folk prend comme source la tradition orale, jusqu'ici méprisée (non écrite) et/ou canalisée par les dirigeants. Faut-il des dirigeants ?

LE FANTOME FRAPPE ENCORE TROIS COUPS

COMPTE RENDU DES HORREURS RECENTES

IL Y EN A PLEIN...

ET MAINTENANT... C'EST LE MOMENT !! PERE NOEL PRESENTE SON RADIO CROCHET AVEC MR. BONNE VIBRATION

QU'EST-CE QUE LE PÈRE NOËL VA NOUS APPORTER CETTE ANNÉE CHER Mr BONNEVIBRATION?

DES FLINGUES ET DE LA DROGUE ET DES FLINGUES WARF, WARF...
QUOI?
LE PERE NOEL VA NOUS APPORTER DIX MILLE JUNKIES DE PLUS ET CENT MILLE SURSIS DE MOINS...
... HE JEUNES GENS, GARDEZ BIEN EN TETE LA DEVISE DE H. GUILLAUME BONNEVIBRATION TOUJOURS GENTIL... JAMAIS POLI....
ILS VEULENT TOUS ÊTRE BRANCHÉS...
CIEL, UNE ARMÉE DE JUNKIES...
CIEL... LES TELEVISEURS COULEURS SONT MAL BARRÉS
CIEL... TOUT CES TELEVISEURS COULEURS!
CIEL
DE LA BRUME MATINALE S'ÉLÈVE LA VOIX DU FANTÔME..
ON VA RIRE AUJOURD'HUI PLUS QU'HIER ET MOINS QUE DEMAIN...
VOUS VOULEZ DIRE QUE NOTRE BELLE JEUNESSE SE VAUTRE DANS LA DROGUE!!
OUI... IL VA FALLOIR LES PUNIR...
QUELLE HONTE... ON N'A QU'UNE JEUNESSE!
ÇA VA ÇA VIENT... AHKAHAHAHAHAHAA
ONEILL

Le Living stone, I suppose? No, I am drunk agin, answer the Tragic Circus le chœur : bassess and calomnies we are all very militant

Le trombone de la fanfare Sainte-Cécile-de-Lagord regardait Frank Wright souffler comme Vulcain dans son saxo. La fusion de ces sons rauques avait l'allure d'une provocation, ce grand bruit couvrait les fox-trot gentillets de la fanfare. Petit homme rondouillard en costume de flanelle, un peu chauve, débonnaire et rougeaud, le trombone n'y tint plus, et l'harmonie non plus. Il se mit à souffler un de ces solos rares pour lui, réminiscences de trombone be bop entendus à la radio autrefois, aussi fort que possible. Ses collègues s'interrogeaient mais continuèrent leur fox trot. La cantatrice désuète du Grand magic circus donnait le ton à quatre-vingts chroristes amateurs fort mal grimés en Dracula, et qui entonnaient le grand air de Paillasse.

« Regarde, vite, c'est maintenant qu'il faut regarder », chuchota Mme grosse caisse à sa voisine : une femme nue se faisait couper les pieds en caoutchouc et l'encre rouge ruisselait sur scène. Cendrillon se tripotait lascivement. Cendrillon, la lutte des classes, la dernière improvisation du Magic au festival de La Rochelle, tenait du rêve démentiel d'un interne des hôpitaux pris de boisson qui confond une soirée de corps de garde avec l'amputation d'une gangrène. C'était grossier, absurde, vulgaire, raté, spontané, bordélique et grandiose.

Jérôme Savary n'avait pas hésité. La belle gageure : mélanger le Magic, cent comédiens amateurs, trois orchestres populaires, free jazz, quatuor de violoneux, ne répéter que trois jours. Il s'offrait un cauchemar à six mille francs, ce que le Magic a laissé dans l'opération. Cette démarche est l'aboutissement logique des activités du Circus : après la fête imposée au public, les actions de rue, la fête partagée, voilà que le public lui-même se grimait et apprenait le jeu de scène. Le Living Theatre en est arrivé au même point par des voies parallèles. Des dizaines de troupes sont sorties du théâtre, ce lieu culturel mort, qu'on y présente des vaudevilles ou des cérémonies esthétiques creuses jusque dans leur éventuelle beauté. Elles ont pour nom : Théâtre du Chêne Noir, de l'Aquarium, Cockettes, anonymes du théâtre guérilla. L'aventure de ce théâtre qui veut quitter l'art, défini comme un exercice bourgeois et élitiste, aller trouver le public là où il se trouve, dans la rue, à l'usine, à l'école, est violemment contestée par Herbert Marcuse, grand analyste de la pensée de la nouvelle gauche, dans son dernier livre : « Contre-révolution et révolte » traduit il y a trois mois au Seuil. Marcuse n'y va pas de main morte :

« ... Durant l'entre-deux guerres, alors que la contestation paraissait directement traduisible dans l'action (...), Antonin Artaud formula dans En finir avec les chefs-d'œuvre un programme d'abolition de l'art : celui-ci doit devenir la chose des masses (de la foule), l'affaire de la rue, et surtout de l'organisme, du corps, de la nature. Il ferait ainsi bouger les hommes, et les choses, car « il faut que les choses crèvent pour repartir et recommencer » (...). Pour atteindre ce but, le théâtre doit quitter la scène, descendre dans la rue, vers les masses (...).

Le Living Theatre est sans doute un bon exemple de recherche qui se retourne contre elle-même. Il s'efforce d'unir systématiquement théâtre et révolution, jeu et bataille, libération corporelle et spirituelle, changement interne individuel et changement social à l'extérieur (...). Ce mélange de marxisme et de mysticisme, de Lénine et du Dr R.-D. Laing, n'est pas détonant ; il altère l'élan révolutionnaire.

Au lieu de cesser d'être « illusoire », l'art l'est deux fois plus : les acteurs ne font que jouer l'action qu'ils veulent manifester, et cette action elle-même est irréelle, est un jeu (...).

Il nous semble qu'Herbert Marcuse — qui, comme les autres ne va plus au théâtre — dresse une accusation datée, qui porte encore, en partie, mais dont les inculpés ont déjà tenu compte et qu'ils sont, le Living en tout cas, en train de dépasser. Certes, à la fin des spectacles du Magic Circus, la fête n'est pas aussi légère qu'au début et les principaux acteurs ne flirtent plus avec le public, ils rangent plutôt les instruments les plus précieux pour éviter qu'ils ne s'abiment. Oui, le théâtre dans la rue n'est souvent qu'une animation bienvenue exercée à l'invite de la municipalité qui veut égayer les cours mornes des grands immeubles. Oui, à la longue, on peut crier à la récupération et des groupes s'usent, et certaines femmes du Magic se plaignent d'être soumises au chauvinisme même des hommes de la troupe et de ne pouvoir s'exprimer.

Mais Jérôme Savary, tout comme Julian Beck — le mage du Living Theatre — le savent très bien et se retrouvent dans leurs projets les plus récents : ils veulent s'installer trois mois dans de petites villes et monter des spectacles avec les habitants, « servir le peuple », n'être qu'une loupe de ses désirs et de ses frustrations. Ils répondent à Marcuse et exposent leurs ambitions d'aujourd'hui.

Je le reconnais, le Living Theatre m'a paru un temps ridicule ; c'était encore ma grande période militante, et Julian Beck était apparu sur la scène de l'Odéon occupé avec cet air de bon fou illuminé qui provoque le sourire des esprits forts. Il disait : « Faites la révolution de l'Amour, courez vous embrasser dans les rues », et nous avons ri faute d'avoir les tripes de le faire. Eux l'avaient fait, dans toutes nos provinces. Paradise Now a épouvanté Mulhouse, agité Avignon, secoué Marseille et semé partout les graines beatniks en terrain franc, par le simple exemple d'une folle tribu courant la plaine. Le Living s'est considérablement « gauchi » depuis lors, dans une démarche inverse à la mienne, et j'aime bien ce qu'ils disent. Julian et ses amis ont été arrêtés au Brésil pour subversion généralisée ; et ne sont sortis qu'après près de deux mois de préventive. Retournés aux Etats-Unis, Julian Beck et Judith Malina ont couru les universités pour expliquer pourquoi ils avaient cessé de faire du théâtre et ce qu'était la révolution. Je me rappelle un de ces débats, une nuit de neige au Nord de Chicago : assis en lotus au fond d'une chapelle méthodiste, ils parlaient de la révolution avec une foi étonnante, presque naïve. Cette année, le Living s'est remis au travail sur le Legs de Caïn sa prochaine pièce qu'il veut réaliser avec les acteurs d'une petite ville ou d'un faubourg industriel où ils vont se fixer. Pour l'instant, ils vivent en collectivité à Brooklyn, une dizaine de vieux fidèles, Pierre Biner, Steve Ben Israël et quelques autres dans une vieille baraque.

J.-F. Bizot

— Beaucoup de gens te disent récupéré, mon pauvre Jérôme ?

Eh oui, on dit cela de tout le monde et ces gens ont un peu raison. Tout est récupéré, **Actuel, Charlie Hebdo, la Cause du Peuple.** Le cinéma « politique » en est un bel exemple : l'« engagement » est devenu un argument de vente depuis « Z ». Il ne faut pas toujours en avoir honte, car finalement seuls en réchappent ceux qui ne font rien, les journaux qui ne sortent pas, les secrets qui le restent.

Seul importe le plaisir que l'on donne et ce qu'on a à dire. Je ne crains guère l'éventualité de ne plus rien avoir à dire. Quand tu gagnes ta vie avec ton art — et à moins que ton « génie » soit reconnu par tous, et qu'on accepte donc tout ce que tu fais, y compris et surtout les merdes — tu es obligé de produire dans une certaine ligne. Jusqu'à maintenant au Circus, on a réussi à faire ce qu'on voulait faire. **Robinson**, par exemple, correspondait au besoin de faire un spectacle plus achevé, plus complet. Notre troisième spectacle, en novembre, sera certainement le dernier : l'histoire de l'humanité vue par des danseuses de cabaret.

— Quelles sont les autres raisons ?
L'atmosphère de Paris est délétère. La spontanéité du jeu, dépend aussi de l'atmosphère de l'endroit où tu te produis. En France, ça ne facilite pas la création d'être perpétuellement mis en accusation : les gens passent plus de temps à se juger les uns les autres qu'à agir. Cela finit par créer un climat d'oppression. Tu ne devrais jamais faire ce que tu fais comme tu le fais. Il y a trop de passéistes qui ne s'intéressent pas à ce qu'on va faire, mais caressent leurs nostalgies au souvenir de nos premiers spectacles : seuls les accrochent le « moment de la découverte », après il n'y aurait que vulgate commerciale. Je me rappelle Dumur, le critique de l'**Observateur**, me disant : « Votre deuxième spectacle ressemble au premier », et je lui réponds : « Ecoutez, imaginez un petit cirque qui a trois lions et deux zèbres. Est-ce qu'on lui reproche d'une année à l'autre d'utiliser les trois lions et les deux zèbres ? » On peut faire deux choix : satisfaire le public snob et élitiste, vivre des années de subventions et de cinq mille fans chics, ce qui peut te permettre la « recherche ». Ou bien, tu n'as pas de subvention et tu veux en plus sortir du petit cénacle clairvoyant. Robinson a déjà eu deux cent mille spectateurs.

Ma grosse Julie est une nourrice
Que j'ai connue au parc Monceau,
Je vous jure qu'elle n'a rien de factice,
Sur le devant, comme sur le verso !...

— Ça rapporte ?
Non, encore une légende. Les gens sont convaincus qu'on est plein de pognon ; je pourrais te montrer les comptes : on arrive juste à équilibrer. On est payé à peu près 2 000 F par mois, tout le monde pareil, à part les droits d'auteur qui sont partagés entre Lebois, Contureau, moi-même et Topor qui a fait les paroles des chansons. Cela n'est d'ailleurs pas énorme, cela sert à financer une partie du film ou la prochaine pièce.

— Ne trouves-tu pas que la fête en France dégage une atmosphère assez violente, rien à voir avec ces fêtes légères qu'on a connu aux Etats-Unis dans la bonne période hip ?
C'est la différence entre le vin rouge et l'herbe. La défonce en province, c'est l'alcool qui rend agressif et nerveux. En Angleterre, le défoulement des spectateurs est doux, chaleureux, amical. En France, les gens ont besoin de se défouler physiquement, on ne court plus dans la ville, on mange trop, on devient brusque dès qu'on lâche les rêves. A Londres, on avait fini par prendre goût à cette réserve feinte qui s'accompagnait d'une attention et d'une compréhension plus profonde. En France, la ficelle, le gros rire l'emportent. En revenant nous avons joué à Mulhouse : un groupe d'étudiants ivres chahutaient et participaient agressivement. Cela vient de quinze ans de gaullisme, de jeunesse ratée, de fêtes réprimées. Ce qui est drôle dans tout cela, c'est que notre public a besoin d'autorité, pas une autorité répressive, non, quelque chose qui remplace les profs et les parents, un encadrement qu'ils trouvent quand ils viennent nous voir et participer à notre spectacle. Comment transformons-nous les gens en moutons, nous demandent les critiques ? Qu'ils chantent, s'agitent... Il y a un côté tribal, un rituel. Un critique ne participe pas à un rituel tribal. Il s'assied avec un sourire distingué au fond de la salle et préserve la distance.

— Tu connais maintenant les ficelles qui permettent de mener le public où tu veux le mener ?
Absolument. Tu peux appeler ça de la manipulation. Je me considère comme un programmateur, comme ceux d'I.B.M., un technicien du meeting de masse. En cinq ou six ans, j'ai acquis une technique. A l'image du sauna qui te triture par le bain de vapeur, nous sommes payés pour agiter, secouer, faire danser, provoquer un certain défoulement. Mais le public me manipule aussi. A tel point qu'il oriente toujours nos spectacles dans le même sens : la fête et la joie, et c'est un peu une tarte à la crème.

— Cette tarte à la crème, on la ressent à la baisse de spontanéité de vos prestations... votre degré de liberté, « d'improvisation imbécile » est en baisse.
A nos premiers spectacles, il n'y avait jamais plus de dix spectateurs. Rien de plus facile qu'être spontané devant personne. Maintenant, on joue rarement devant moins de cinq cents, mille personnes, souvent plus. La spontanéité absolue n'est plus possible devant un public si large. C'est la différence qu'il y a entre un poète et un conteur public : le poète travaille la forme et s'adresse à une

Sylvie Kuhn, cendrillon aux seins nus

Pour avoir une autre vision du Magic, nous avons parlé avec Sylvie Kuhn, femme, et l'une des « membres fondateurs » de la troupe actuelle. Elle a sa vérité, tendre et évidente.

Comment fonctionne le Magic : un collectif égalitaire, une tribu patriarcale, une joyeuse famille ?
On fait la fête ensemble, on jouit, on chante, on danse, mais les discussions collectives sont rarement satisfaisantes. Les gens ne se livrent pas vraiment : en général, c'est Jérôme qui parle. On se connaît très bien, et pourtant personne n'est dupe de la communication qu'il y a entre nous. Nous ne formons pas un groupe, nous n'avons pas de conscience collective, plutôt des liens familiaux, avec les mêmes frustrations et les mêmes jeux. Je ne sais pas, j'ai tellement théorisé jusqu'à l'année dernière que je n'ai plus grand-chose à dire sur le Circus.

Les femmes sont-elle brimées... ?
Pas ouvertement évidemment, mais finalement oui. Le Circus est une affaire d'hommes. Le langage Circus, ce corps de plaisanteries à usage interne, a été constitué par Jérôme, Lebois, Contureau : c'est le langage des mecs. Les femmes n'osent pas s'exprimer, elles ont des talents fous que Jérôme n'exploite qu'au dixième, dans sa dérision de la femme-objet qui n'en est pas toujours une. L'année dernière, Raoul Sangla avait proposé qu'on fasse du Magic une émission de télé entre femmes. Jérôme n'était pas contre, puis il a pris peur et il a posé un ultimatum : « Il faut choisir. ». On aurait eu le temps de faire les deux, mais il avait peur que les femmes du Magic ne donnent pas, à elles seules, une image convenable du Magic. Parallèlement, je ne suis pas d'accord avec la vulgarité outrée de certains tableaux, l'usage des numéros, ça marche, on ne m'écoute pas trop, je ne dis plus rien. Les femmes ne font pas assez de bruit.

Hordoncques, il y aurait des conflits au sein du Magic...
Parfois Jérôme charrie, quand il saccage nos numéros en se mettant à baratiner pendant que nous chantons. Il a la phobie de la lenteur, il ne sait pas utiliser le silence, c'est dommage. Il va toujours très vite, Jérôme, dans l'action, il ne s'arrête jamais, même pendant ses vacances. Moi, j'ai besoin de me redéfinir de temps en temps. Jacques Contureau, un des fondateurs du Magic, est parti, comme ça, pour éviter le grand spectacle : il fait des actions pour les enfants en banlieue. Mais nous restons proches et il compose nos chansons.

Est-il facile de rentrer dans la troupe ?
Oui, si l'on insiste assez. La seule condition maintenant, c'est de jouer d'un instrument.

Tu participes à l'écriture des pièces ?
Plus ou moins. En général, Jérôme propose un thème, on accepte sans trop réfléchir et l'on contribue par sa simple présence, sans véritable « conscience ». Tu bouges, tu changes, c'est toi. Pour Robinson, j'avais même pas assisté aux répétitions. Je me suis pourtant intégrée très vite dans l'ensemble. Jérôme ne donne guère d'indications de jeu. il m'a juste dit : « Tu seras une fée violée. » J'ai brodé, mais au rythme de Jérôme.

Tu parles comme une employée ?
Nous sommes une grande famille d'employés, mais c'est vrai que nous nous aimons.

minorité ; le conteur tient compte de son auditoire, il sait ce qui lui fait plaisir... Cela dit, le succès, chez nous, est énergétique. Il nous pousse à agir, à apparaître partout, à courir les rues.

— Pourtant tu dis que le théâtre dans la rue est devenu triste.
Ce type d'actions marche quand la rue n'est pas un lieu culturel, mais les municipalités nous invitent maintenant à animer leurs rues là même où les flics nous coursaient auparavant. Le ministère de l'environnement finira par organiser des actions de rues. On paiera un clown sur le trottoir pour animer le désert, colorer la grisaille. Dans la rue, il y a cinq ans, nous dérangions ; maintenant nous rassurons.

— Quelles autres actions pirates peuvent remplacer le théâtre de rue ?
Nous jouons très souvent avec des enfants. Mais l'enfance est devenue une nouvelle tarte à la crème : on ouvre un théâtre national pour enfants à Vincennes, etc. En tant que tel, le spectacle pour enfants ne nous intéresse guère : nous voulons plutôt donner aux enfants les moyens de jouer — ce qui en général, ne plaît pas aux professeurs. Au lieu de leur montrer un spectacle stalinien de grandes personnes, **Blanche Neige** ou **20 000 lieues sous les mers**, on les maquille, on leur prête nos instruments. On sort dans la rue avec eux. Au bout d'une heure d'animation, les profs se mettent à leur courir derrière pour les faire remonter dans les autocars, à grand mal, pour les ramener à l'école, maquillés et rieurs, frondeurs à souhait. Autre chose, la politique à Renault Flins. Quand on est arrivé, on s'est rendu compte que les ouvriers étaient presque tous des immigrés. Nous avions nos tambours, des filles à poil, le cracheur de feu. Ils se sont mis à danser avec nous, à courir après les nanas, les gens du comité d'entreprise n'étaient pas contents du tout. Cela ne correspondait pas à la ligne d'action qu'ils s'étaient fixée.

— Avez-vous vécu en communauté ?
Horreur ! Nous sommes de farouches individualistes. On ne vit pas ensemble, on ne se voit que lorsqu'on agit. Quand on répète, on est presque jamais ensemble. Cela nous permet d'éviter la sclérose. On ne vit pas en vase clos, on reçoit les influences extérieures. Il y a une utopie de la vie en communauté. On peut s'en sortir dans l'action politique communautaire, mais si l'on veut s'évader de la société, mieux vaut à mon avis le faire individuellement. Un exemple : j'ai des copains qui ont fait un teepee ; le premier soir il a plu dedans, ils ont été à l'hôtel et ils sont rentrés à Paris.

— **Mais le spectacle est collectif.**
Faux ! Aussi faux que de dire que je conçois et que je dirige tout ; c'est entre les deux. Les tâches sont un peu réparties, Lebois s'occupe du décor, Contureau fait les chœurs.

— **Que sera ton film ?**
Un film d'aventure et d'amour, un film d'action comme **Little Big Man**, ce qui m'apparaît plus politique que « Z » ou **Etat de siège**, car c'est évoquer les thèmes qui nous sont les plus proches, au Magic, dans l'underground. Ce désir de se réunir, de se trouver. Les gens sont séparés, isolés. Ce besoin de fuir sa condition sociale, son environnement, sa famille, sa femme, ses voyages qui attirent tout le monde. Mon film malaxe ces thèmes avec une lourde ironie : les acteurs quittent leur boulot, partent sur la route comme des apôtres ratés. Ils s'adressent à des moines et leur disent : Libérez-vous ! Ils essaient de convaincre les paysannes de montrer leur seins. Bref, tous nos poncifs, et chaque fois, le bide absolu. Mais chaque fois on recrute un employé de banque, un pompiste, la sœur d'un curé, etc. Ils essaient de vivre la vie comme dans Jérémiah Johnson, de chasser le sanglier qui les charge et les culbute... Ah, il y aura tous les clichés, oui, tous les clichés...

LIVING

— En France, l'information qui vous concerne s'arrête à votre éclatement en trois groupes il y a trois ans. Certains sont partis aux Indes, d'autres nulle part, d'autres enfin vous ont suivis au Brésil : qu'est-ce qu'il est devenu des trois fractions du Living Theater ?
Julian Beck : **Ceux qui sont restés en Europe n'ont réalisé qu'un certain nombre d'actions ponctuelles puis se sont dispersés. Le groupe des Indes a passé deux ans à étudier le yoga tantrique et les disciplines du Kundalini avant de monter une pièce en utilisant ces techniques qui sont des exorcismes de la violence. Ils ont joué à Calcutta et sont partis au moment de la guerre civile pakistanaise, avec des danseurs et des musiciens pour jouer à Londres où cela a bien marché. Depuis, rien.**

— Ces actions sporadiques ou spiritualistes ne ressemblent pas à votre projet ou à vos aventures brésiliennes.
Judith Malina : **Non, c'est pour cette raison que le Living a éclaté. Nous sommes à la fois politiques et « mystiques », tous, dans le bon sens du mot. Seulement Julian et moi nous voulions militer dans le tiers-monde, nous estimions nous être assez agité dans le monde surdéveloppé. La séparation a été tragique.**

— Comment avez-vous procédé pour jouer dans les favellas, les bidonvilles de Sao Paulo ?
Judith : **Pour arriver à rentrer en contact avec les gens nous sommes passés par leurs enfants. Nous avons été dans les écoles proposer nos services comme professeurs de danse ou de yoga. Cela marche bien. En deux mois nous nous étions fait de très nombreux amis parmi les enfants. Comme la fête des mères approchait, ils ont souhaité que nous les aidions à préparer un spectacle. On a travaillé au magnétophone en leur demandant de nous raconter des rêves ou des histoires, ils ont écrit la pièce. Après cela nous avons pu faire la même chose avec leurs parents. En une semaine nous avions une belle pièce politique qui révélait clairement les conflits et l'exploitation des favellados.**

Julian : **Cette création n'était pas encore vraiment collective mais devait servir d'amorce pour travailler plus à fond. Le gouvernement s'en est rendu compte et nous a arrêtés pour débauche et marijuana. Après deux mois et demi de prison on nous a expulsés.**

— Vous auriez pu masquer vos activités en donnant des spectacles « traditionnels » du Living.
Judith : **Non, justement, car nous ne voulons plus jouer dans des théâtres bourgeois devant des spectateurs payants. Cela ne peut, ces temps-ci, qu'encourager la bourgeoisie, en la détournant de son ennui et en lui fournissant l'excuse du libéralisme. Les artistes, depuis trop longtemps, donnent leur énergie au système, Michel-Ange a dessiné le tombeau de Jules II, seuls les rois, la cour, leurs valets divers profitent de cette beauté qui les réconforte et renforce leur autorité. Quelle peut être l'utilité de jouer du Racine ? Qui donc va au théâtre sinon pour se distraire, en ayant de l'argent... ?**

— Vous comptez donc abandonner la recherche esthétique ?
Judith : **Nous ne faisons plus de recherches formelles que pour réussir nos actions de rue. Nos audaces n'agressaient que la bourgeoisie. Les opprimés subissent l'agression jour et nuit. Ils n'ont pas besoin qu'on vienne, en plus, les secouer le dimanche. Ils ont plutôt besoin de solidarité, d'opinions, il faut jouer près de leur lieu de travail ou de leur domicile.**

— Pourtant vous avez réussi à ébranler pas mal de vieux tabous, en matière notamment de morale...
Julian : **Pendant longtemps nous avons laissé notre anarchisme dans l'ombre parce qu'il était important de se battre contre la répression sexuelle, et pas seulement l'amour libre, non, la sexualité au sens large, fondement de la culture et de la communication. Nous avons toujours, cela dit, cherché d'autres formes d'organisation de la production, antihiérarchiques et autoritaires, le fondement de** Paradise now, **c'était la réorganisation des rapports sur une base anarchiste, on y voit bien par quelle destructuration complète il faut passer.**

— Ne faut-il pas continuer à accentuer cette recherche libératrice du plaisir ?
Judith : **Je n'aime pas le mot plaisir, c'est un mot bourgeois. Un Africain affamé n'a vraiment pas besoin de plaisir. La priorité c'est d'arrêter les massacres, de nourrir tout le monde. Vis-à-vis de cela le plaisir est secondaire. Il faut commencer par faire la révolution. On doit casser les tabous, certes, mais non simplement pour jouir de la liberté partielle et individuelle qu'on en retire.**
Julian : **Je pense que l'identité de masse qui émergera après la révolution, sera quelque chose de sacré et d'unique qui périmera tous les plaisirs d'individus décadents et isolés. D'accord, le prolétaire lui-même, a besoin d'un peu de ce « plaisir aliénant » pour supporter le quotidien qui lui est imposé par une classe dominante sadique et que l'ouvrier accepte souvent avec un fatalisme masochiste. On peut encore se battre pour la libération sexuelle de la classe ouvrière. L'accomplir ne serait pas sans conséquences sur cette relation masochiste au travail qu'entretiennent les travailleurs.**

— Vous ne faites plus d'expériences psychédéliques ?
Judith : **Cela n'a plus aujourd'hui la même importance. Je n'ai pas pris de LSD depuis des années. On y trouve une illumination importante, on y passe et c'est tout. Je ne dirai pas qu'il faut en prendre, c'est intéressant quand on veut que ce le soit et quand on en prend dans ce but. Tout ce qui ouvre les tiroirs secrets de l'esprit est positif, tout ce qui fait aller là où l'on ne s'aventure pas ordinairement, surtout quand la société vous réprime. Mais, il ne faut pas mélanger ces drogues avec les** downers, **ou l'héroïne qui abrutissent ou aliènent. Leur usage n'est que le résultat d'une vie douloureuse, ceux qui en prennent cherchent l'échappatoire, et la société est responsable de ces toxicomanies.**

— Alors, que sera le Legs de Caïn, la pièce que vous voulez monter maintenant ?
Julian : Le Legs de Caïn **sera une pièce à épisodes que nous jouerons en trois ou six semaines dans des endroits différents d'une petite ville, usine, école, rue, église pour mettre en évidence, avec les gens eux-mêmes tous les liens qui les attachent au système. Argent, gouvernement, travail, propriété, sexe, violence, guerre et mort. Montrer ce qui rend esclave, montrer l'asservissement des femmes, montrer comment on peut s'en sortir, provoquer le débat. Le tissu de la ville, sa population,** créeront **la pièce beaucoup plus que nous.**

— Connaissez-vous cette ville ?
Julian : **Pas vraiment, nous avons des idées, mais il va falloir aller y vivre pour tout apprendre des habitants et leur communiquer nos techniques. Je crois qu'une telle osmose peut prendre deux ou trois mois et qu'après nous serons prêts à agir.**

— Mais, sans rentrée financière comment comptez-vous survivre ?
Judith : **Nous donnons encore des conférences. Nous vivons de peu dans les quartiers pauvres, comme ici à Brooklyn, où nous participons à des coopératives de bouffe. Certains d'entre nous gagnent leur vie et, éventuellement, nous jouerons deux ou trois fois dans des universités pour financer des achats d'équipement.**

— Avez-vous des entrées dans les usines ?
Judith : **Certains d'entre nous travaillent à l'usine et nous pensons qu'il est possible d'y pénétrer. Il y a quelques militants à l'extérieur des syndicats américains les plus corrompus. Les jeunes travailleurs américains ne ressemblent pas à leurs aînés. Rock culture, Dope culture, révolution sexuelle, tout cela finit par jouer. On milite à nouveau dans l'anarcho-sydicalisme : le vieux I.W.W, le grand syndicat de gauche du début du siècle, renaît après trente ans de déclin.**

— Pensez-vous que l'ouvrier américain vous recevra bien ?
Julian : **Un mythe bourgeois cherche à dresser l'ouvrier contre le beatnick, on cherche à diviser en nous disant qu'ils vont nous cogner dessus, Nixon l'a fait ouvertement en faisant payer des contre-manifestants lors des manifs pour la paix au Viêt-nam. Pire, tout le monde le croit. Nous allons essayer de lutter contre ce mythe. Pour l'instant, c'est vrai, le courant ne passe pas. C'est la raison pour laquelle, à notre retour du Brésil, nous avons décidé de rester ici.**

(Propos divers entendus de loin
par John Vetchey.)

Mauvais fripon

Je suis un mauvais fripon de 24 ans, en taule depuis six mois qui a des espoirs de libération dans un délai très raisonnable. Avant, j'étais un fidèle, un infatigable lecteur d'**Actuel**. Aujourd'hui ça me manque. Mais il y a tellement de choses qui me manquent actuellement qu'en réalité j'arrive à me passer de tout. Si j'étais optimiste, je dirais que lorsque le peuple me rendra la liberté, je me retirerai dans une petite grotte et méditerai. Mais je ne suis ni un sage ni un fou.

J'ai besoin de copains, même du FHAR. J'ai besoin de nouvelles, j'en ai marre de voir tous les jours les mêmes têtes, d'entendre toujours parler de prison, de ceci, de cela. Toujours le même refrain, il y a de quoi avoir le cafard. Je lance un appel. Ce que je voudrais, c'est que ces prochains contacts avec des types pas cons du tout débouchent sur quelque chose. Que ce soit une expérience ayant un prolongement après...

RECTIFICATIF : Oui, nous oublions parfois des choses très importantes comme l'adresse de ce copain qui est à la Santé et qui veut qu'on lui écrive et dont on a publié la lettre le mois dernier. Voilà : Alain Monnereau, 1/118, 42, rue de la Santé, 7 5674 Paris (14e). Par ailleurs, la belle couverture du dernier numéro était l'œuvre de Pavlov.

Pauvre duc

Félicitations pour vos articles sur le rock français, allemand et la musique orientale. Le père Lentin, il est plus à l'aise là-dedans que dans Bebop a lula, la pauvre pomme ; remarquez que je veux pas être méchant, mais je trouve qu'il perd complètement la boule en parlant du dernier Soft : de la musique de fond pour magasin minet, non mais ça va pas des fois la tête ? ou alors pourquoi pas dire la même chose pour Rainbow In curved Air ? **D'abord écoute bien le deuxième morceau de la face 3 : t'avais peut-être pas remarqué, mais c'est du rock ! Après avoir fait 6 disques à la pointe de toute recherche musicale (là, c'est l'inconditionnel du Soft qui parle, je vais essayer d'être plus objectif après), Soft nous propose un petit morceau, sur lequel on pourrait très bien danser dans les boums du samedi soir ! Mais évidemment un rock où c'est Hopper qui « martèle » (marrant non ?) à la basse, ou Marshall fait des trucs assez rigolos sur ses caisses (en net progrès sur « Soft 5 », d'ailleurs, Marshall), et où Ratledge nous fait haleter tout au long du morceau avec une partie d'orgue comme y'a que lui qui peut en faire (mais j'avoue que depuis Third, ça manquait un peu ce genre de truc), bref un rock comme ça c'est quelque chose.**

Bon, ceci dit, j'écoute pas souvent la première face du 4, la deuxième face du 5, et pour le disque « live » du 6, d'accord c'est quelquefois un peu chiant. Mais c'est justement parce qu'on a parfois un peu douté qu'on est content de trouver un disque comme le « studio » du 6 qui, à mon avis, est du niveau de « Third ».

Bon, laissons là la polémique, Lentin je t'aime bien quand même, tu m'as fait découvrir Egg, Van der Graaf, Hampton, Grease Band, Khan et des tas d'autres groupes dont tu as été le premier à parler et quelquefois le seul. A propos, est-ce que tu as déjà entendu parler du groupe anglais T 2. Ils sont 3, batteur (qui chante et qui compose), guitariste et bassiste. Ils ont fait un disque chez Decca en 69 qui est pas mal du tout ; je l'ai acheté au pif, à Bruxelles, y'était au rabais, mais j'aimerais bien savoir un peu ce qu'ils deviennent.

A part ça, je suis aussi un dingue de science-fiction, quand est-ce que vous ferez un grand panorama de la S.F. avec les meilleurs auteurs, les meilleurs auteurs, les meilleurs romans, les meilleures collections ?

Jérôme DANIKOWSKY

Malade

Ah ! Je m'évanouille !
Ah ! Je me pâmoisonne !
C'est que ton pas résonne
... Voilà que tu surgis...
Ciel ! Que je me palpite !
Dieu ! Que je me défaille !
Jésus ! Qu'est-ce que ça veut dire ?
Ce désir qui déraille
Et puis merde ! Je t'invite !
Allez ! Viens que je t'embrouche !
Arrive, que je t'embrasse !
Il faudra qu'ça me passe
...Aah ! Tout plein la bouche !

Alain Baucher.

Brchmt via Wlld

Fils de bourgeois pourtant bien gentils, j'ai l'intention de foutre définitivement le camp cet été. Comme j'ai des papiers pour partir à l'étranger, pourriez-vous me renseigner sur les pays étrangers acceptant les mineurs de 19 ans recherchés par leurs parents et n'ayant pas envie de faire de service militaire

S'il existe un endroit de cette sorte, sauriez-vous s'il est possible d'y trouver du boulot ? J'avais pensé à la Suède, ou à la Suisse. Je ne suis pas un petit rigolo et suis prêt, comme un grand, à travailler de temps en temps pour vivre, seul ou en communauté. Alors s'il vous plaît répondez-moi dans votre (chouette) canard avant l'été. Je suis obligé de vous écrire anonyme car, quand on veut se tirer, c'est inutile de prévenir ses parents. Faites pas les salauds, aidez-moi de vos lumières.

Le seul pays au monde où les citoyens vivent joyeux et débarrassés de toutes obligations se nomme Brchtmt. Regarde dans ton atlas : c'est à côté de la principauté de Wlld. Il y coule des rivières de chocolat et on y mange sa soupe dans des vasques d'or fin. Les ressortissants reçoivent chaque mois une forte subvention du gouvernement, un hamac et une fiole d'élixir de jouvence.

Cela dit, si tu veux émigrer, tu peux aller au Canada ou en Australie, présente bien le jour où tu vas au consulat et renseigne-toi. Ce sont de grands pays à faible population et il peut y faire bon, notamment à Montréal où vivent beaucoup de gentils freaks. Il te faudra un certain temps pour avoir la nationalité canadienne et dix ans hors de France pour que l'Etat oublie ta vilaine fuite... La Suède, à notre avis, ne vaut pas le Canada et on n'y parle pas le français.

De toute façon, à dix-huit ans tu as la majorité pénale et la police ne te cherchera guère tant que tu ne commets pas de délits.

Balancier cherche aiguillage

Il faut que je vous écrive ; comme ça, sans but ; de toute façon, ça va venir vite. J'aime bien votre canard. De toute façon j'aime bien tous les canards qui gueulent contre l'état de fait actuel : L.O., la Gueule ouverte, le Monde libertaire. Mais qui croire. Grave et pénible question. Croire celui qui prêche le militantisme et la révolution finale ; croire les écologistes de tout bord. Vous croire vous dont on ne sait pas si vous écrivez pour prêcher le retour à la nature avec tout ce que cela comporte ou l'évolution redéfinie (avec « l'expansion zéro »). Croire Marx, Trotsky, Proudhon ou être anar et ne croire en personne et n'accuser personne et ne lire personne ?

En fait, je suis dans le gouffre le plus profond du dédale de cet immense labyrinthe qu'est l'indécision.

Première solution : je deviens un militant révolutionnaire à fond : anar ou trotskyste ?

Deuxième solution : la communauté ?

J'ai besoin d'être aidé et suggéré. Je suis seul dans un trou de campagne, sans relation, sans un seul copain, sans vie. Je me meurs. C'est à l'aide que je gueule.

Répondez-moi vite.

Il nous est ardu de panser à distance les cœurs, les têtes, les culs et les idées, tu sais. Si tu veux de notre part une réponse nette et sans bavures, dis-nous vite si nous devons aimer le vert pomme, le vert d'eau ou le vert pâle. S'il vaut mieux préférer l'escalope de veau au rôti de porc. Si les gens ont davantage raison de préférer jouer aux boules ou aux cartes. Si la politique est plus sortable que l'écologie, le mime, la natation, la cuisine ou la sieste. En une phrase : si tu as besoin que quelqu'un, dont tu ignores les faits et les gestes, prenne une décision à ta place, que vaudra-t-elle ? Si je te dis : « Lève-toi et marche ! » vas-tu guérir de cette morne indécision où tu te traines. Personne ne peut s'asseoir dans ta tête : c'est une chance qu'il va te falloir exploiter.

Suis-je un mec à part ?

Ignoble société qui me refuse, je suis un gars déprimé, dépravé, écœuré, ancien pensionnaire d'hosto psychiatrique, et 9 mois d'emmerde dans une maison de repos bordelaise, on refuse de m'embaucher, j'ai pas le droit au boulot, enfin j'en trouve, puis je suis écœuré, je prend la route, hourrah les grands voyages, la merde, les joints par-ci par-là et le reste, puis je me range dans la bonne société (comme ils disent). Je tombe amoureux d'une fille, je l'aime vraiment et ce sera comme cela toujours, puis pour avoir de quoi vivre mieux je rentre en F.P.A. (la connerie). Là je tombe sous la hantise et la crainte que me fait subir mon mono d'atelier : j'ai la sainte horreur des gueulards. Alors je plaque tout, me retrouve sans fric, sans boulot, au centre régional pour l'emploi on se fout de moi. Premier refus dans une boutique. Trois semaines en attente pour une autre (travail à la chaîne mais je m'en fous) avec promesse de stage à Paris, une bonne formation. Puis je passe un test psychotechnique, des trucs que l'on donnerait à faire à un gosse de cinq berges, visites médicales qui se terminent par un refus d'embauche (because les nerfs). J'en ai marre, j'suis pas une larve.

T'es nerveux, alors pas de travail pour toi. La société refuse les camés, et ex-candidats au suicide dont je fais partie. Trouverai-je une sortie de secours ?

B... X, Ph.. Maubeuge.

On te le fait pas dire

Enfin quelque chose de prometteur dans Actuel n° 29 ! Pour une fois ce numéro tranchait avec les éternelles débilités de notre contre-culture pataugeante. Quelle joie de savoir que tout ce dont on rêve maintenant a déjà été pratiqué et vécu auparavant, et qu'en somme on essaie de retrouver la vue qu'on a perdue. Vous avez le mérite de nous redonner goût à l'histoire, la vraie, qui est certainement encore plus passionnante que vous ne le laissez envisager. Evidemment, dans cette épuration de l'histoire « officielle », celle de nos livres scolaires, vous risquez de tomber dans d'autres erreurs et de passer d'un extrême à l'autre. Ainsi je n'ai pas beaucoup apprécié cette chronologie à l'envers, qui a peut-être le mérite d'être originale mais qui risque d'engendrer pas mal d'idées fausses.

Enfin, il semble que vous vous intéressez un peu plus au phénomène dit « religieux » qui, de tous temps, a animé tant de foules. Je crois donc qu'il est permis d'espérer de vous voir un jour approfondir la question, car jusqu'ici ça a été une grave lacune dans Actuel d'éviter ou, pire, d'ironiser sur tout ce qui se rattache à un contexte « mystique » ou « religieux ».

Patrice.

Pan sur le bec

Je me vide, je déballe parce que vraiment j'ai été écœuré. Je vais à la Foire de Paris l'autre dimanche au salon de la musique histoire de voir un peu les instruments. Tout à coup, surprise, j'entends la musique du côté de l'auditorium. Je rentre. Y'avait des mecs sur la scène. Bon. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Le groupe (pop) s'èn va et un mec annonce un quatuor de flûtes à bec. Aussitôt sifflets, cris, réflexions. Les musiciens arrivent et commencent à jouer dans un brouhaha incroyable. Alors là ça commence. Y'a des mecs qui ont lancé des boules de papier sur les musiciens et ils gueulaient, les empêchant carrément de jouer. Alors là non ! C'est dégueulasse, hideux, infect et pas croyable. Merde, si ça leur plaisait pas, ils avaient qu'à sortir et puis c'est tout, ils étaient pas collés au sol, non ? Y'a une mentalité complètement con. Quand on aime la musique (ou qu'on le prétend), on commence par respecter les musiciens. Seulement voilà, on est nombreux, donc balaises et en plus on risque rien (pensez-vous c'est pas quatre pauvres musiciens...). Y'en avait même quelques-uns qui gueulaient quelque chose dans le genre « Debré salaud... ». Pauvres minables. C'est dans la rue qu'il faut le gueuler.

Finalement, c'est moi qui suis sorti au cours du deuxième morceau, un peu gêné et avec une forte envie de vomir sur tous ces gens.

Eric Chevrotin.

Abonnez-vous, ça nous arrangerait bien

Alors quoi !
Il reste encore des albums de Crumb.

40 F pour 12 numéros
+ l'album de Crumb

ou

45 F pour 12 numéros
+ 1 disque
à choisir dans de nouveaux disques de l'histoire du pop :

au choix l'un des 33 tours suivants :

☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
☐ Rod Steward et Steam Packet.
☐ Les débuts du Soft Machine.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case qui correspond à votre choix).

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger :
courrier ordinaire : 50 F
par avion : 60 F
(sans disque ni Crumb)

Complétez votre collection d'ACTUEL :

Chaque ancien numéro : 3 F au journal. Rappelez-vous :
N°s 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
N°s 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° 30 : QUI SONT LES BARBARES ?
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

6° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.

TOUT POUR DEPLAIRE

Les gens ne s'aiment pas entre eux et eux-mêmes. Les gens se sentent seuls. Parmi la population, certaines personnes qui prennent conscience de leur solitude se retrouvent dans des mouvements de types « minoritaires agissants » comme les mouvements étudiants, lycéens, homosexuels, des femmes, etc. Dans ces mouvements, les individus mettent en commun tous les problèmes dus à leur situation sociale commune, lycéens, homosexuels, mais ne mettent pas en commun leurs problèmes personnels. Les adhérents conservent donc leurs anxiétés, leurs rivalités, agressivité et utilisent même les mouvements pour satisfaire leurs besoins d'autorité ou de célébrité.

Comment je vois les choses : l'establishment, c'est-à-dire tous ceux qui gagnent des sous sur le dos des autres et font tout pour que leur action s'amplifie et se reproduise, divise pour régner ! — d'abord les catégories sociales entre elles. Intellectuels, manuels, jeunes, vieux, hommes, femmes, hétéro-homosexuels, etc., — ensuite les femmes entre elles, et les hommes entre eux. Par la création de l'image de la femme parfaite, de l'homme parfait, du couple moderne, image à laquelle personne ne peut vraiment s'identifier, d'où culpabilité ! ; mais dont tout le monde décèle une parcelle dans la situation du voisin, d'où agressivité et défenses.

Ces heurts à l'intérieur des mêmes catégories explosent d'une catégorie à l'autre, étant bien entendu que ce sont les mecs qui occupent la place la plus « intéressante », vu qu'ils peuvent décharger leur agressivité sur toutes les autres catégories — femmes, étudiants, homosexuels — selon les moments et les situations. La psychanalyse elle-même n'échappe pas à la règle puisque l'analysé se sent « malade » dans un monde sain ; que de toute façon son cas est unique et proche d'aucun autre. A y réfléchir mieux, il serait aberrant qu'un establishment qui nous opprime, sécrète et applique une théorie qui nous libère.

Blackboard Jungle

J'aimerais que vous publiiez ma lettre pour montrer quelles tares se paient nos amis les adultes... Pour montrer à quel point est malade l'Education Nationale et par-là notre chère société. Je suis instituteur suppléant. J'avais un poste dans un petit village au sud de la France. Je faisais classe à des gars de fin d'études entre 14 et 16 ans. On les appelle dans le système actuel les « Pratiques ». Je suis arrivé en cours d'année. J'étais le neuvième à succéder. On m'a dit : « Ce sont des voyous de la dernière espèce. » Tout de suite, les gars m'ont adopté. Il n'y avait pas d'emploi du temps, pas de matériel, bien que dans ces classes-là, cela soit indispensable : heureusement, l'Education Nationale consentait à me payer parfois.

On a commencé par décorer la classe par leurs dessins et leurs peintures, en écoutant de la musique pop. Ils venaient dans ma ferme, à la campagne, quand leurs parents le leur permettaient. On commençait à préparer le certificat d'Etudes, bien qu'ils sachent pertinemment que cela ne leur servirait à rien. Les dessins qu'ils faisaient étaient libres, bien souvent ils étaient érotiquement beaux. Ils pensaient à leur sexualité, c'est normal à 14 ans.

Puis je fus renvoyé un beau jour, quelque trois mois après. Mon enseignement étant jugé « trop fantaisiste ». Je n'avais reçu la visite d'aucun inspecteur ! J'étais abattu. J'avais jamais vu une classe aussi heureuse et leur maître avec.

Mes élèves l'apprirent et furent violents. Ils cassèrent tout le matériel de la classe de rage. Je fus impuissant. Dans ces cas-là, ils savent très bien que ce sont les derniers à être prévenus et qu'on ne leur demande jamais leur avis,

Je suis écœuré devant tant de conneries, blessé au plus profond de moi-même. Mon ambition (la seule) était de leur ouvrir les yeux, de leur montrer d'autres horizons, une autre manière de penser, coincés comme ils étaient par leur milieu familial et social. Cette prise de conscience est un héritage à vie beaucoup plus qu'un certificat d'Etudes. Il me fut reproché ma familiarité et mon indulgence.

Je viens de recevoir une lettre d'un de mes élèves : « Toute mon amitié accompagne cette lettre... »

S. A.

Loin des sentiers battus

Au détour d'un chemin creux, j'ai rencontré l'autre jour un type des bois. Espèce d'hurluberlu rural qui colle à la terre, un peu « fou », un peu sauvage. Presque animal dans ses réactions. Au village où il se rend de temps à autre, il passe pour un original. Ce statut lui confère une place à part dans la communauté, mais en aucun cas il ne s'en trouve écarté ou rejeté. Les gens l'acceptent avec cette étiquette. Indulgent, il ne semble pas leur en tenir rigueur. Accord tacite dont personne ne s'est jamais plaint. Tantôt oisif, tantôt besognant, tantôt absent, il mène sa vie comme il l'entend. Pas comme il faut. Un pauvre type, comme ils disent. A l'occasion, « il aide ». Pour les vendanges, les gros travaux, on peut compter sur lui. Qu'advienne un pépin, une mauvaise passe, Félix est toujours là pour dépanner ou donner un coup de main. En contrepartie, on lui fout la paix.

Il pleuvait comme vache qui pisse, ce jour-là. Nous nous sommes abrités sous un gros chêne. Il m'a tendu son tabac. Du tout gris. Le temps de se rouler une cigarette, il m'a invité chez lui. Une vieille bicoque vermoulue, sa « maison de campagne », comme il disait avec un rire goguenard. C'était plutôt cradingue. Des murs noircis sur un sol de terre battue. Fallait pas être bégueule pour crier famine dans un foutoir pareil. Ce soir-là, j'ai bouffé du hérisson pour la première fois (essayez pour voir. Ça traîne partout ces bestioles-là : les pneus en font une grande consommation). Accompagné de « langues de bœuf » sioux plait (des champignons douteux qui poussent sur les vieilles souches...). C'était pas mauvais du tout. « Je mange des champignons presque toute l'année... », marmonna-t-il. Le lendemain matin, nous avons été ramasser des escargots, des pissenlits et des feuilles de sauge, histoire de se refaire une santé.

J'ai passé quelques jours comme ça, avec lui, à partager son existence de culterreux marginal : 20 ans qu'il mène cette vie. Ne s'en plaint pas. A longueur d'année, il traque le petit gibier, il pêche, il ramasse, il s'assure le reste par le troc. « Bien sûr, je braconne, mais je suis honnête. Le chasseur extermine, détruit tout dans la légalité. Il ne respecte rien. Moi je prélève juste ce qu'il me faut. Dans le fond, je fais moins de mal à la nature que cette bande de cons. »

Réalisme, goût du concret, parfaite connaissance du milieu dans lequel il évolue, voilà qui diffère singulièrement avec l'attitude infantile des citadins qui retournent à la terre sans connaître un détour. Sa manière d'appréhender le réel diffère radicalement : pas du tout appropriative.

On sent chez lui un profond respect pour l'objet utile : le couteau, le vélo, le poêle, etc. Rien à voir avec l'attachement névrotique du citadin pour son téléviseur, sa bagnole, ses gadgets. « Tu peux te servir du vélo... Prends-en soin, c'est presque un personnage, il nous en rend des services, le bougre... » De même, son rapport à autrui : il a le sentiment de ne pas être rejeté, mais il a conscience d'être différent des autres. Il n'a jamais prétendu vouloir ou pouvoir se passer d'eux pour vivre. Bien au contraire. L'école, il y allait quand il pleuvait. Pourtant, il est intarissable sur la vie des animaux, les propriétés médicinales des plantes, l'étrange pouvoir de la lune, sur les cultures, il sait construire un mur, trouver l'eau, prévoir le temps à l'avance. Des tas de trucs sur plein de choses, quoi ! Félix fait un usage quotidien du savoir légué par ses aïeuls et transmis jusqu'à lui par la tradition populaire. Ce fameux savoir populaire pillé, récupéré, aseptisé par la bourgeoisie et redistribué obligatoirement et généreusement dans les écoles... Ce brave Félix. « Je n'ai jamais été aux écoles... », il disait quand je lui parlais des lamas tibétains. Entendez : « Je n'irai jamais au Tibet, je n'irai jamais vivre en ville et l'école, c'est le passeport pour la ville ». Plus tard, lorsque je me suis barré sur la route, j'ai repensé à ce type et aux marginaux, communards de tous poils qui débarquent à la campagne, en ignorant l'habitant et qui s'étonnent d'y crever. Vous savez, ces mecs sympas qui font plein de trucs sympas. Qui font de l'écologie mais qui discutent jamais de la pluie et du beau temps. Des traditions communautaires, ça existe encore dans le milieu rural... à l'état vestigiel bien sûr. Des techniques douces aussi... et même plein de trucs auxquels vous n'avez pas encore pensé ! Votre contre-culture, c'est bête comme chou !

Eh bien, tout seul, Félix y arrive, lui. Il ne cultive rien, n'élève rien. Le mythe de l'autarcie n'a pas l'air de l'obséder. Il se laisse vivre, au jour le jour. Son unique ambition : « continuer comme ça le plus longtemps possible ». Il me montre ses godillots : « cinq ans que je les porte... ». Les godasses sont faites pour marcher.

Joseph Ryzko.

LE POUMON SE REBIFFE

Un après-midi à Denfert. Le morne défilé sacrifie au rite du poinçonnage. Vient mon tour, j'apostrophe l'uniforme dans sa guérite : « Alors quoi ! Ça vous amuse de passer votre vie à trouer des billets ? — Hé ? Parce que toi, ça t'amuse de trainer dans le métro ? »

A Renault, un professionnel du département 62 : « Prenons un gars, là, il reste huit heures devant son four, ça chauffe à 900°. Il y a la porte, tu sens le courant d'air. La gueule à 900° et les reins complètement glacés. » Jacques Fremontier, auteur de la Forteresse ouvrière, rapporte ce dialogue entre Jean, P2, cinquante-trois ans, et Gustave, P2, aux forges à chaud, cinquante-neuf ans :

Jean : « Quand on a été devant les fours, on a la vue brûlée. Il faut être costaud, sans être gros. S'ils n'ont pas la rapidité voulue, les gars se brûlent les pattes. Au bout de la journée, on a déplacé quinze tonnes avec la seule main gauche.

Gustave : Quand j'ai débuté en 1923, à treize ans, il y avait une quinzaine de copains de mon âge. Neuf sont morts cette année.

Jean : Au pilon, la température montre à 60° ou 70°. Tu ne peux même pas toucher ta boucle de ceinture ou tes bordures de lunettes, c'est comme un fer à repasser. Les ulcères à l'estomac sont automatiques. Fatigue générale. On est obligé de s'arrêter. L'intérieur est abîmé, les nerfs. »

Les bennes malaxent le béton, plateau Beaubourg. Les coulées grises et flasques emplissent les coffrages de bois. Inoffensif, ce mélange d'eau, de sable et de ciment ? Il contient du chrome, qui insinue sous la peau ses particules infimes, s'engoufre par les égratignures. La peau se crevasse, violacée, c'est la gale du ciment. On peut caresser une femme, avec des mains comme ça ?

Le travail est chiant. Le travail mutile trop souvent, tue parfois, érode toujours. Le travail industriel est un pervers détournement des corps. Il les réduit à l'état d'appendices de la machine, ou les projette en tristes zombies dans les couloirs et les bureaux de la technocratie. Athènes et Rome parquaient les travailleurs de force : le fouet striait les échines, au fond des mines d'étain et des chiourmes des trirèmes. La famine l'hiver et la peste dépeuplaient notre Moyen Age, les campagnes devenaient déserts et les villes charniers. Le capitalisme adulte, aujourd'hui, fonde ses codes juridiques sur la sacralisation de l'individu, ses techniques domptent la nature. Le

— Mais non, le blanc de céruse n'est pas dangereux : il suffit de mettre un masque.

prix de cette quiétude se révèle, à l'épreuve, bien élevé : la fin d'un équilibre organique entre l'homme et ses outils. Le marteau se fait presse hydraulique, le burin se fait fraiseuse, un cordon ombilical hérité des temps néolitiques s'est rompu. On sait ce qu'a perdu le fils de l'artisan en quittant l'échoppe pour la manufacture. Minuscules bricoleurs, le bourrelier, le luthier et le sabotier pouvaient se taper sur le doigt, mais ce n'était qu'un petit incident.

Toutes les sept secondes, en France, un salarié se blesse au travail. Un million d'accidents par an, sans compter ceux qui glissent dans l'autobus ou tombent de mobylette en allant au boulot. 110 000 d'entre eux sont graves, 2 000 sont mortels. Leur répartition, inégale selon les branches d'industrie et les groupes sociaux, est un aveu. Le bâtiment, avec 15 % de la main-d'œuvre, fournit 30 % des accidents et 40 % des décès. Transport et manutention : 3,5 % des emplois, 9 % des décès. Les immigrés risquent deux fois plus que les métropolitains, et si les blessures sont plus fréquentes chez les jeunes, elles sont plus graves chez les vieux.

Brutale et immédiatement douloureuse, la mutilation mécanique est franche comme le tranchant d'une tôle d'acier. Mais la véritable malédiction fut longtemps la maladie professionnelle. Sa forme la plus courante : un empoisonnement lent, sournois, qui déchire les tissus internes de lésions irréversibles. Terreur bien connue du premier âge industriel, celui du charbon, la silicose des mineurs peuplait les corons de quadragénaires essoufflés, les poumons engorgés par la poussière. La silicose ne tue plus guère aujourd'hui. La révolution pétrochimique a considérablement réduit le nombre des mineurs et, dans les galeries, on n'attaque plus le charbon qu'au-travers d'un rideau protecteur d'eau qui entraîne les particules. Métallurgistes et typographes échappent le plus souvent au saturnisme, cette intoxication par le plomb qui se fixe dans le sang et dont les signes cliniques attendent des années pour se déclarer.

A TROP TIRER SUR LES NERFS...

En 1972, les maladies professionnelles les plus ravageuses sont les dermatoses, infections de la peau provoquées par la manipulation de composés biochimiques : huiles, colles, enzymes des lessives, produits de beauté. Elément solvant des peintures, laques, mastics, encre, le benzène attaque la moelle osseuse et dévore les globules. Les vapeurs de trichloréthylène, qui sert à dégraisser les pièces métalliques, plongent dans une somnolence ou une ivresse parfois mortelles : étourdi, un ouvrier bascula un jour dans une cuve et s'y noya.

Les médecins font d'amères découvertes. Raffinée et fantasque, la « sensibilisation » est un phénomène imprévisible : une allergie progressive à un produit non toxique en concentration naturelle. Exemple, la gomme arabique, antimaculateur dans les ateliers de planches photographiques en couleurs. Un groupe d'ouvriers fut décimé par l'asthme en quelques mois. Explication : la concentration artificielle, provoquée du produit, devenait insupportable pour l'organisme.

Officiellement, on ne dénombre en France, annuellement, que 2 200 malades du travail. Quoi ? 2 200 seulement ? A regarder la mine joyeuse des sardines du métropolitain, sur le coup de 19 heures, on aurait pu croire... Et, tout de même, l'apostrophe grincheuse dont la vendeuse des Galeries Machinchouette me gratifiait l'autre jour est-elle le fait d'une jeune femme saine de corps et d'esprit ? C'est que les maladies professionnelles sont étroitement répertoriées et comptabilisées dans une nomenclature limitative. Plus d'une dermatose est ainsi considérée comme une allergie individuelle. En guise de médication, leurs victimes sont gentiment priées de changer d'emploi. La nomenclature ne distingue pas la maladie de l'épuisement. Dans l'industrie électronique des circuits intégrés, la miniaturisation des pièces réduit la vision à 4/10e à chaque œil, dès l'âge de 28 ans. Et les médecins du travail s'opposent à l'embauche des plus de 35 ans sur les chaînes automobiles. Malades ? Non, prématurément vieillis.

Deux siècles après l'apparition du capitalisme industriel, le progrès remplace la fatigue musculaire et les dégradations organiques par l'ébranlement du système nerveux central et l'érosion des sens. La monotonie, ou la complexité, les cadences, les stimulations intenses (bruits, vibrations, flash lumineux), désorganisent les systèmes de communication, altèrent la perception de son propre corps dans l'espace. Rappelez-vous (Actuel n° 25) les conducteurs de train désorbités par un sommeil irrégulier, grincheux, rongés par l'ulcère d'estomac. Le bruit modifie le rythme cardiaque. La parcellisation des tâches cause de pénibles obsessions. L'informatique enfin a enfoncé une dernière ligne de défense. Le cerveau électronique a émietté jusqu'au travail intellectuel, pliant les cadres à ses exigences, créant des services entiers de perforatrices de cartes et de compilateurs de données, robots dévorés par l'ennui et l'irresponsabilité. Il ne s'agit même pas d'un souci de rentabilité mais d'une négligence violente de mépris : celle des ingénieurs et des technocrates. Les conducteurs de trains souffrent des reins parce que leur siège, trop éloigné du tableau de commande, les fige dans une mauvaise posture. Les vibrations de certaines machines rendent dingues alors que l'on en connaît des silencieuses. « Dans l'atelier, il n'y a rien d'aéré. Et pourtant, c'est tout neuf, ça fait un an et demi qu'on a commencé. Ils sont tout juste en train de monter une deuxième chaîne tout pareil. Ça n'est même pas climatisé. Ils arrivent bien à faire des cinémas climatisés. Mais les ouvriers, on s'en fout. » (Un O.S. du 74-50 peinture, à Renault.) A Fos, sur le chantier de la SOLMER, les travaux ont été planifiés sur quinze années à venir. D'ores et déjà on a prévu 400 morts accidentelles...

LES ERGONOMES ONT DU PAIN SUR LA PLANCHE

Alain Wisner, chercheur au Conservatoire National des Arts et Métiers (C.N.A.C.) accuse : « Si les locomotives trainent et arrivent en retard on se précipite pour les réparer. Les conducteurs épuisés par les crampes et la désorganisation des rythmes de sommeil intéressent moins. Le marteau piqueur a suscité moins d'études que les moulins électriques des ménagères. Pourtant, le marteau piqueur menace les vaisseaux du bras, les os du poignet et l'oreille interne, et cela dans un délai très court. »

Alain Wisner dirige un laboratoire d'ergonomie. L'ergonomie tente la synthèse de la biologie et de la technique recherche la meilleure alliance entre l'homme et la machine. Alain Wisner dénonce, mais se veut prudent, limitant volontairement son champ d'investigation : « Nous ne sommes pas des sociologues. Il est impossible de considérer en général les effets de la machine sur l'organisme, car le biologique est dispersé. Difficile par exemple de prévoir des troubles liés à l'environnement thermique. Le froid humide des chantiers s'accompagne de rhumatismes. La chaleur humide des manufactures de tissage (28 % est un seuil dangereux), la chaleur intense des fours sidérurgiques, usent les individus selon les rythmes propres à chacun. »

FAITES INSPECTER VOTRE TRAVAIL

Que peut le prolétaire, rougeoyant et suant dans l'embrasement des coulées d'acier, le cerveau déconnecté par la lancinance programmée des gestes parcellaires, les reins brisés par les bonds des bulldozers ? D'abord, éviter le pire : la blessure mutilante à vie. La sécurité sociale rembourse les soins, mais ne remplace pas une main déchiquetée. Et, l'invalidité, c'est la perte de l'emploi, le reclassement difficile, la déchéance, l'humiliation, la misère. Pour cela, connaître ses droits : la loi (livre II du code du travail) oblige désormais les employeurs à respecter des mesures d'hygiène et de sécurité. Les infractions sont sanctionnées pénalement : lourdes amendes et, théoriquement, prison. Pour appliquer cette législation, quelques centaines de fonctionnaires traquent les patrons abusifs, débouchent par surprise dans d'infâmes chantiers où chaque mètre parcouru indemne devient un exploit. Ce sont les inspecteurs du travail, et leur existence gagne à être connue. Décret après décret, leurs fonctions se sont élargies : accidents, maladies, grèves, limitation des horaires, application des conventions, licenciement. L'adresse d'un inspecteur doit être affichée dans chaque entreprise. Vous qui travaillez au noir, cette adresse pout vous servir, et voici comment. Travailler au noir présente des avantages évidents, mais cela devient catastrophique le jour de l'accident. Le truc bête, et qui coûte cent bille balles ! Au noir, on n'est pas couvert par la sécurité sociale, il faut payer le toubib de sa poche. Il vaut mieux demander une fiche de paye au patron, et l'inscription à la Sécu pour éviter de vous faire virer dans la minute. En tout état de cause il faut contacter l'inspection du travail pour qu'elle vienne constater sur le terrain, et témoigner éventuellement, que vous êtes bien employé par M. Untel. Pris la main dans le sac, le patron doit obtempérer sous peine d'amende. Sachez aussi que la durée maximum du travail hebdomadaire est de 57 heures, heures supplémentaires incluses.

En 1971, les inspecteurs ont visité 291 000 établissements, constaté 470 000 infractions (dont 700 sont parvenues jusqu'aux tribunaux), reçu 800 000 personnes venues chercher des renseignements, assisté à 4 000 réunions de conciliation patrons-ouvriers. Pour accomplir tout ça, ils sont 218, assistés de 480 contrôleurs. Soit vingt de plus qu'en 1947, alors que le nombre de salariés a doublé en vingt-cinq ans (la Suède, dix fois moins de travailleurs, dispose de 120 inspecteurs). Depuis le 26 février, les inspecteurs poursuivent une grève administrative, refusant de transmettre leurs dossiers à la hiérarchie. « C'est invraisemblable. En province, on est parfois tout seul pour un département, de quoi parcourir 300 km par jour. Il devrait exister normalement un inspecteur et deux contrôleurs pour 35 000 emplois. Le chiffre réel dépasse 50 000. Un exemple : je suis ici, dans mon bureau, en train de conseiller une personne. Le téléphone sonne. Un accident vient de se produire sur un chantier dont je suis responsable. J'y cours sans attendre, laissant tout en plan. Et des horaires impossibles ! »

LE DROIT A LA PARESSE N'EST PAS POUR DEMAIN

Le futur abolira-t-il le travail aliéné ? Ou, du moins, les formes aberrantes qui le condamnent aujourd'hui ? Alain Wisner : « Il faut distinguer le travail à la chaîne, du travail ouvrier en général. La chaîne n'est qu'un système parmi d'autres. On peut imaginer que plusieurs ouvriers agissent simultanément sur la même voiture, ou bien que chacun dispose à côté de lui d'une réserve d'éléments qui le libère du rythme de la chaîne : Volvo est d'ailleurs en train d'équiper en Suède une usine sans chaînes.

L'élimination définitive du travail manuel ? A vrai dire, on est loin de pouvoir lâcher la bride aux machines. L'obstacle est technologique et financier. Comment, par exemple, se passer d'un ouvrier quand il s'agit de percer l'asphalte à tel endroit bien précis ? De toute façon et par un triste paradoxe, le progrès technique rend l'automatisation totale improbable. Exemple : il faudrait bloquer l'évolution de l'automobile pendant dix ans pour amortir une chaîne automatisée.

— Le progrès technique sert-il l'ouvrier ?

— Les faits sont ambigus. Dans les fonderies, les conditions se sont améliorées depuis le XIXe siècle, mais deux inventions ont augmenté le débit des hauts fourneaux : le four à oxygène et la coulée sous pression. Les ouvriers sont exposés à la chaleur plus longuement, en dépit des meilleures conditions d'ensemble. Ce que l'ouvrier gagne d'un côté il le perd souvent de l'autre. »

Conduites de fuite : l'absentéisme (10 % en moyenne), le passage d'un petit boulot à un autre, le pinard. Image des siècles de Zola, refuge horriblement jovial des lendemains de Commune vaincue, l'éthylisme ouvrier n'a pas disparu. A Renault, il aurait même tendance à augmenter. Cinq décès dus à l'alcool en 1964, 15 en 1966, 52 en 1967. Le dégoût massif des jeunes des C.E.T. pour l'usine, une forme de grève qui impose au patronat l'importation de muscle africain.

En janvier dernier, les ouvrières d'une fabrique de postes de télé, à Angers, cessèrent brusquement de travailler, sans mot d'ordre ni concertation.

J'insiste. L'organisation capitaliste est-elle la seule organisation possible de la production industrielle ? Dans une interview à Politique Hebdo, Alain Wisner avait affirmé qu'il valait mieux être O.S. à Varsovie qu'à Paris. Je lui demande pourquoi. « A l'Est, la quantité de travail est moindre. Les deux usines livrées par Renault à l'U.R.S.S. tournent à 70 % de leur capacité française — ce qui n'est pas l'idéal pour l'économie soviétique. Honnêtement, il est difficile de dire si cette épargne de l'homme est volontaire ou incontrôlée, fait de civilisation positif ou bien effet de difficultés techniques (pannes fréquentes, manque de pièces détachées, etc.). »

Obsédantes et nostalgiques, des effluves de Front Populaire flottaient sur Paris, en ce soir de mars 1973. La silhouette des urnes se profilait, et la gauche, peut-être... Quelque peu ivres, les langues se déliaient. Métro Châtelet, rue de Rivoli, des gauchistes distribuaient bruyamment leurs tracts. Attroupement, ménagères au sortir des Monoprix, employés aspirés par la bouche d'ombre, vieux prolos et faux freaks qui hantent le quartier. Un aigri pérore : « Ces petits cons, on allait les dresser, les coller au boulot, et moi je trime depuis quarante ans... » Conciliants, les gauchistes argumentent : « Faut pas croire, nous aussi on bosse, on n'est pas des glandeurs, etc. » Alors, gentiment, un jeune mec ose la provocation : « J'ai horreur du travail, dit-il d'une voix égale. Ça m'emmerde, et si toi tu as bossé comme tu le dis, t'as gâché ta vie. Sincèrement, y a-t-il quelqu'un ici qui aime ça, le travail ? En dehors du fric que ça lui rapporte ? » Murmures approbateurs. Nous étions tous bien d'accord.

Léon Mercadet

Chauffe la BREIZ!

Le gymnase municipal ressemble à une énorme grange, un gigantesque gwan ha du, drapeau breton aux rayures blanches et noires pend au-dessus d'une estrade. Cinq jeunes musiciens en sueur et ravis s'excitent sur une bombarde, un accordéon, une guitare et un violon, un biniou parfois. C'est le **fest noz** (fête nocturne) qui termine trois jours de festivités à Gourin, presque au centre géométrique de la Bretagne. Et d'un seul coup, les chaînes de danseurs se forment. Le chef de ligne garde une main derrière le dos, tous frappent le sol en cadence, certains avec leurs sabots. Il y a des étudiants et des vieux paysans, des têtes austères de prolos et des chevelus en chemises indiennes, des jeunes au poil long et des jeunes au poil ras. Ils sont des centaines, et la chaleur se fait étouffante. La poussière s'élève, on commence à transpirer, mais personne ne s'en plaint. Les danses se succèdent, mélopées répétitives, aiguës, avec d'étranges demi-tons presque orientaux et des rythmes martelés qui communiquent une irrépressible envie de remuer. Apprendre les pas traditionnels des gavottes et des laridés, voilà qui présente peu de difficulté, et tout le monde s'y est mis.

Comment a-t-on jamais pu renoncer à cette jouissance si élémentaire ? La danse est à peine terminée, une autre démarre, on reprend le mouvement, cette fois on agite surtout les bras. Ceux que quelques danses ont épuisés gagnent les tréteaux rassemblés en guise de bar, et s'imbibent de chouchen, hydromel fermenté qui procure une ivresse colorée et joyeuse. Parfois le verre tombe à terre, on ne le ramasse pas, le flot des danseurs le broie. Commencé à minuit, le fest noz danse encore à quatre heures du matin. Au groupe instrumental — Diaouled Ar Menez — ont succédé des hommes vêtus de noir qui chantent sans accompagnement, selon la tradition du kan ha diskan (chant avec répons) où on reprend ensemble le refrain qui donne le rythme. D'autres prennent la relève : deux jeunes filles de dix-sept ans, les sœurs Coulouarn, des sonneurs (bombarde et biniou), Diaouled à nouveau. Nous sentons la brume s'épaissir. Au coin d'une danse surgit un visage qu'on a connu à Paris : ex-directeur de **la Cause du Peuple,** ex-prisonnier politique célèbre, Jean-Pierre Le Dantec vient en voisin de Guingamp, et se souvient qu'il y jouait du biniou dans sa petite enfance. Puis, à mesure que la nuit s'avance, d'autres rencontres inattendues : un vieux copain parisien qui se balade et fait une sorte de tour de France des fêtes, venu tout droit d'Arles à Gourin. Il vit du commerce de têtes humaines jivaros importées d'Amazonie et nous donne des nouvelles de B., un copain mao, juif tunisien d'origine, aujourd'hui barde breton.

Ceux qui se sont immergés une fois dans l'enthousiasme torride et le grand balancement rythmique du fest noz peuvent rarement s'en passer. D'un coup, il fait oublier toutes les fêtes tristes, les loisirs bien empaquetés des villes, le bal sinistre et angoissant, les distractions anémiées. Ici on vit, on communique, on est bien ensemble. Le phénomène est récent : il y a deux ans, la plupart des danseurs de cette nuit se seraient sentis ridicules, la danse et la musique bretonne faisaient partie du « folklore » — une survivance exécutée par des professionnels à l'usage des touristes et de quelques mordus minoritaires. Aujourd'hui il s'agit de nouveau d'une musique populaire, massivement appréciée et pratiquée. Et la mode des festou noz prend figure de raz de marée. Ceux qui, il y a six mois, essayaient de ne pas en rater un seul s'arrachent aujourd'hui les cheveux : il y en a désormais partout et tous les jours. Tout le monde en organise, on finance ce qu'on veut avec un bon fest noz, le parti communiste fait un « fest noz du 1er mai » à Quimper, et les anciens combattants d'Algérie transforment leur bal annuel en fest noz. On a dû renoncer aux petites salles et s'installer dans les gymnases ou les grands préaux. Les fêtes y perdent parfois en chaleur humaine et la mode attire les badauds. Mais on n'y reste pas souvent badaud.

A travers les festou-noz, toute une génération renoue ses liens avec le passé breton, ou plutôt prend dans le passé ce qu'il lui faut pour se faire un futur. En tête de cette renaissance, la musique et la danse sonnent le rappel des énergies, un grand ébranlement physique et sensuel. Par centaines, chanteurs, musiciens, sonneurs se mettent à tourner sans relâche, de concert en fest noz ou en festival. Les jeunes groupes de « pop celtique » ont des occasions de tourner et d'enthousiasmer un public que leur envieraient tous les musiciens français, rock, chanson ou folk. Des quarante-cinq tours, souvent introuvables à l'extérieur de la Bretagne, commencent à chasser des juke-boxes la variété insipide, et les cafés résonnent de joyeuses gavottes ou de chants graves et mélancoliques.

D'autres formes d'expression s'engouffrent dans la brèche : la poésie qui, partout ailleurs, végète dans les revues confidentielles et les éditions à compte d'auteur, se diffuse par dizaines de milliers d'exemplaires. On retrouve un équilibre écologique dans d'habiles pratiques agricoles qu'on avait prétendu « arriérées », un sens du travail créateur dans un artisanat qui ne s'était pas complètement perdu. On cherche brusquement à reconquérir tout ce qui faisait de la vieille société paysanne un monde où l'on se parlait, où on se connaissait, où les colporteurs frappaient à toutes les portes pour vendre les objets usuels, propager les nouvelles, raconter des histoires et apprendre des chansons. Il y a là une véritable contre-culture — pas celle du rock, de la défonce, du mysticisme à l'orientale ou de l'an 01, bien qu'incompatible avec aucune de ces dernières : une contre-culture par l'enracinement.

Pourquoi en Bretagne ? Justement parce que, plus que partout ailleurs, la culture traditionnelle a été réprimée par une puissance étrangère et terriblement proche. Le grand assaut a eu lieu au XIXe siècle, avec l'instruction publique : on cherche à extirper la langue bretonne, elle est interdite à l'école, et celui qui laisse échapper un mot doit porter le simbol, un signe autour du cou dont il se débarrasse en dénonçant un camarade. L'assaut politique, lui, durait depuis des siècles. Qu'on y ajoute une domination économique équivalente à une colonisation. Et pourtant, malgré tous les coups de boutoir, la nation bretonne refuse de disparaître. Au XIXe siècle ont lieu aussi les premiers efforts organisés pour la survie : la codification de la langue bretonne, la collecte des légendes et des traditions. Au début du XXe siècle naissent les premiers mouvements nationalistes et autonomistes. Certains, frappés d'un singulier aveuglement historique, afficheront pendant la seconde guerre mondiale des sympathies nazies : erreur de calcul, qui manque bien de déconsidérer le mouvement mais ne le brise pas.

Les signes de la renaissance s'accumulent depuis la guerre, le mouvement s'accélère au cours des années soixante. Les attentats du premier F.L.B. (Front de Libération de la Bretagne), nationaliste et structuré, signalent l'irruption spectaculaire des revendications bretonnes. Des arrestations démantèlent le mouvement, mais des actions spontanées prennent sa suite, sorte de « second F.L.B. », fantôme et nettement plus à gauche. Ce n'étaient encore que des actions d'éclat minoritaires, on n'avait encore rien vu. Depuis deux ans, la renaissance bretonne a pris sa vitesse de croisière, son centre de gravité s'est déplacé vers la musique et la culture, sa virulence reste intacte. La langue bretonne poursuit opiniâtrement sa remontée à la surface, les revues, les livres ou les chansons en breton se multiplient. La mode se mêle au mouvement, la commercialisation montre son nez, d'autres répliquent par des circuits parallèles et des manifestes. La Bretagne s'agite dans tous les sens, signe qu'elle est désormais définitivement vivante.

TIRER LE COQ

Une petite pluie tombe sur Maël-Carhaix. Ici les gens n'ont pas vraiment d'adresse : on va de ferme en ferme, on demande aux voisins. Pour trouver Maryvonne Goadec, la tâche est aisée : tout le monde la connaît. C'est l'aînée des sœurs Goadec, trois vieilles au regard clair, presque transparent qui, en quelques années, sont devenues les plus fameuses des chanteuses de fest noz. De villages en bourgs

L'Espérance

Ciel ! qu'aperçois-je au loin ? Cette voile là-bas ?
Cette barque qui vient ?... mais... ne serait-ce pas
Celle de mon Yannic que la vague balance ?
Oh ! ne m'enlevez pas, Seigneur, cette espérance !
Nous le pleurions, hélas, depuis de si longs jours
Et nous avions tant peur qu'il ne fut pour toujours
Disparu sous les flots de cette mer stupide
Qui nous prend nos maris, nos frères, la perfide !
Dieu ! tu nous l'as sauvé, j'en ai le ferme espoir,
Notre angoisse au bonheur fera place ce soir !

TYPIE A. BERGERET & Cie, NANCY.

on se les arrache. Pour les milliers de jeunes elles représentent la terre, la danse, le pays qui sort de sa brume, un symbole et un témoignage. Nous arrêtons la voiture. Sur le seuil de la petite maison basse, déjà là, elle nous regarde, l'œil malicieux. Nous, lourdauds : « Maryvonne Goadec, c'est bien ici ? » — « P'tèt' bien... » On rentre, on s'asseoit devant la grande cheminée, on regarde ces murs dépouillés, fraîchement repeints de vert lumineux. Tout d'abord elle nous a pris pour les gars de Lannion qui doivent venir la chercher pour l'emmener au fest noz. « Les festou noz, j'en fais deux ou trois par semaine, cette année, ça n'arrête plus. » Elle nous concède, un peu par convention, qu'à son âge (soixante-treize ans), c'est un peu fatiguant. Mais il n'y paraît pas.

« Les festou noz avaient lieu au moment de l'arrachage des pommes de terre, ou quand on battait le blé. Ça se passait la nuit, dans les fermes — pas toute la nuit, parce que le lendemain, il fallait travailler encore. On dansait. Il n'y avait pas d'instruments : on chantait chacun son tour les airs à danser, on en connaissait des centaines. A la fin du fest noz, les gars tiraient le coq : deux par deux, ils tiraient un bâton par chaque bout, les vainqueurs s'affrontaient, et le plus fort de tous gagnait un coq. Aux moments de la guerre les festou noz s'arrêtaient. Celle de 1914, puis l'autre aussi. On n'avait pas le cœur à faire ça. Et puis il y en a eu de moins en moins.

« En 1958, un gars d'ici m'a parlé de fest noz. J'ai dit : comment ça, dans quelle ferme ? Il me dit : dans une salle de bal. C'est pas possible, je dis, un fest noz c'est dans une ferme, sur la terre battue. Il me dit : on en fait un à Treffin. J'y vais, et je m'aperçois que j'ai oublié tous mes airs. Il faut vous dire : mon mari était bourrelier, il taillait et moi je cousais. En cousant, tout le temps, je chantais. Quand mon mari a cessé de travailler j'ai arrêté de chantonner et les chansons sont parties. Il a fallu chercher, mais elles me sont revenues, l'une après l'autre. Sur les disques il y en a trente et une. » Que racontent les chansons ? « C'est dur à dire pour moi. Ça sort pas bien en français. Elles sont belles, ça, je peux vous le dire. Il y a l'histoire d'Elisa, par exemple : c'est une petite fille qui était heureuse. Son père meurt noyé et sa mère meurt après, du cœur. La petite dit : qui suis-je, je n'ai personne sur terre. Elle dit à la vierge : je n'ai ni cire ni bougie à vous offrir, rien que ma prière et mes cheveux d'or, et je vous ferai une couronne avec eux.

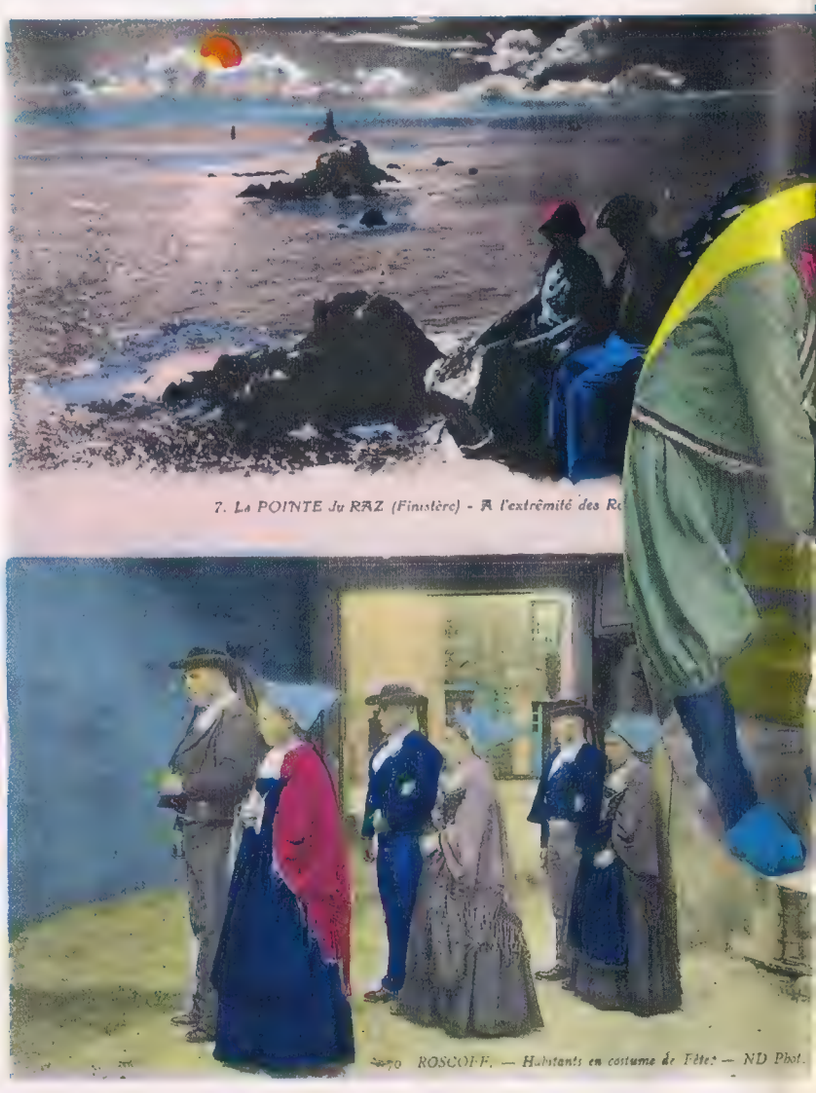
« Les airs, je les ai tous appris en écoutant les autres chanter Beaucoup de jeunes sont venus me demander de leur écrire les chansons. Je leur dis : écoutez et retenez. C'est tout dans ma tête. Certains viennent enregistrer. Le Donatien Laurent, de Brest (c'est le correspondant du Musée des Arts et Traditions populaires), il m'en a fait voir de toutes les couleurs. Dès que je me souviens d'une chanson il veut la connaître, nom d'une pipe. Il les a toutes. Il me dit : j'ai jamais entendu quelqu'un chanter comme toi. Tais-toi donc, je lui dis. C'est qu'il y a peu de gens qui les chantent encore, ces danses-là. Ils ne savent plus bien le breton. Si on connaît mal le breton, on ne peut pas suivre la mélodie. Ceux qui les mettent par écrit se trompent toujours. Alan Stivell est venu aussi écouter mes airs. Lui chante les chansons qu'il a appris dans le Morbihan, moi, j'y comprends rien, c'est du vannetais, c'est tout autre chose. »

Quand nous lui parlons du mouvement breton, Maryvonne faillit bien s'emporter : « Je ne veux pas de ceux qui vont plastiquer. Il faut se faire écouter autrement. J'aime pas ça, moi. Que la Bretagne ait plus de droits, je dis pas non, mais pas comme ça. Ça met la pagaille partout. Je sais bien que parfois il y a des raisons, mais enfin... »

LE ROCK BRETON

Si le gymnase de Gourin était bien rempli pour le fest noz, il l'était encore plus au concert d'Alan Stivell et de Tri Yann an Naoned. On s'est serré une première fois, puis une deuxième. Finalement, trois mille personnes se sont entassées. Bien qu'à moitié parisien, Stivell est originaire de Gourin, personne ne voulait manquer son retour au pays. Stivell et Tri Yann forment l'aile la plus professionnelle de la musique bretonne, celle qui se coule doucement dans un moule « show-business » que beaucoup de Bretons recrachent violemment. Tri Yann, un groupe de quatre jeunes musiciens qui chantent en français et en breton, monte ses prix et s'entoure d'une sono et d'un éclairage bien au point, il est désormais courant de les entendre accusés de « récupération ». Stivell, lui, fait couler beaucoup de salive. On doit lui reconnaître d'avoir ouvert des portes par lesquelles s'engouffre toute la musique bretonne, celle d'un succès populaire d'abord en Bretagne, puis à l'échelon national et même international. Aujourd'hui on lui reproche de faire un peu la pute avec son nouveau style à la sauce pop — du pop pas vraiment du meilleur crû — et de « jouer les vedettes ». On n'aime pas tellement les vedettes en Bretagne.

Enfin chacun est venu pour se faire une opinion. Les musiciens commencent à jouer, et Stivell surgit lentement sous un projecteur verdâtre, droit et sérieux comme un pape, tenant fièrement une cornemuse — à la limite du démodé. Quelques sifflets partent. Son passage se solde par un demi-bide : Stivell manque de spontanéité comparé à la plupart des musiciens bretons, il communique peu avec la salle, se retranche derrière sa maturité technique et son savoir faire. Bien tenus en bride, les musiciens grincent parfois des dents, on aimerait les entendre partir un peu plus dans des improvisations plus nerveuses. Un nouvel album, **Chemins de terre** (Fontana) présente ce style mâtiné de rock : il se vendra bien plus que les précédents et fera découvrir à beaucoup la musique bretonne. Il fera donc, une fois de plus, œuvre utile. Un rédacteur du **Pied**, journal marginal de Rennes, écrit : « Stivell joue un peu le rôle des chœurs de l'armée rouge : il diffuse une culture de parade pour l'exportation, qui ne doit pas être prise pour la culture vivante. »



La musique populaire vivante, on peut la diviser en trois grandes tendances : il y a ceux qui respectent intégralement la tradition, chanteurs de kan ha diskan, sonneurs, bagadou en costumes de velours, anciens comme les sœurs Goadec qui se rappellent l'époque où tout le monde connaissait des airs et les chantait au fest noz. D'autres ont pris un peu de recul par rapport à la tradition : ce sont les groupes de « pop celtique », de jeunes musiciens qui jouent fidèlement les vieilles mélodies mais innovent par l'instru-

mentation, ajoutent des instruments comme la guitare ou l'accordéon, s'essaient parfois à chanter en français et à composer des paroles : Diaouled ar Menez, Satanazed, Skolfériens ou Sonerien Du. Enfin les auteurs-compositeurs engagés, virulents, leur doyen Glenmor, Gilles Servat, Evgen Kirjuhel. Beaucoup ont signé le « manifeste des chanteurs bretons » où ils proclament : « Un chanteur breton doit être solidaire de la lutte de libération politique, économique, sociale et culturelle du peuple breton. » L'Etat français se venge : Gilles Servat est interdit d'antenne à l'O.R.T.F., et la retransmission d'un concert de musique bretonne à l'Olympia a soigneusement dissimulé ses prolongements subversifs : le passage de Servat, une déclaration de Tri Yann ou la manifestation spontanée à la sortie de l'Olympia, bientôt dispersée par les C.R.S. Politisée ou non, la musique bretonne est chargée de dynamite.

Yan Guazdoué est un petit homme carré et trapu aux gestes lents, aux traits presque froids. Quand il empoigne sa

bombarde aux côtés des autres Diaouled ar Menez — les diables de la montagne — il se métamorphose : il caracole sur place avec des grands bonds rythmés, gonfle ses joues comme des outres d'un rouge marbé et déverse d'inépuisables réserves d'énergie. Il a trente-trois ans, et sonne de la bombarde depuis l'âge de quatorze ans. D'autres membres du groupe ont une vingtaine d'années et se sont mis il y a un ou deux ans à la musique bretonne, qui brasse allègrement les générations. Yann a retapé un vieux manoir appartenant à une association culturelle bretonne, au **Menez Cam,** à quelques kilomètres de Spézet. Il y organise des veillées et des discussions sur la Bretagne, des jeunes y viennent de Bretagne et d'ailleurs, pour trois francs la nuit et huit francs le repas. Autour de la soupe de poireaux et de pommes de terre qui mijote doucement, on discute de la musique bretonne. Les Diaouled ont sorti un quarante-cinq tours sur une sous-marque de **Kelenn** qui n'est pas diffusée à l'extérieur de la Bretagne. « On ne pourrait nous y apprécier que comme du « bon folklore », ce qui n'est pas du tout ce que nous voulons. La musique doit garder un lien avec la vie quotidienne, avec les besoins des gens, bref avec le peuple pour qui elle est conçue. »

Il n'est pas indispensable d'être Breton pour aimer la musique bretonne : la rage d'un Servat ou d'un Kirjuhel prend aux tripes, même si on se méfie des chanteurs engagés. Les chansons traditionnelles en breton possèdent la beauté brutale de toutes les musiques populaires, et même quelque chose de plus : certains accords, certains détours des mélodies résonnent profondément, frissons d'ivresse mélancolique même sur les rythmes les plus rapides. La langue bretonne elle-même caresse étrangement l'oreille. Pour le moment, la musique instrumentale, avec les sons aigres de la bombarde et du biniou, reste la plus irrésistible, et le quarante-cinq tours des Diaouled ar Menez est de ceux qu'on écoute vingt fois de suite sans pouvoir se rassasier. Ils sortent bientôt un album chez Kelenn. Les meilleurs groupes n'ont pas encore enregistré, on en trouve tout de même quelques-uns, en public, sur l'album du **festival de pop celtique** de Kertalg (Chant du Monde).

LES MILITANTS

Au bout de la place des Lices, à Rennes, une superbe bâtisse chenue nous attire, avec sa lourde porte de bois, ses drapeaux bretons et le grand sigle peint à hauteur du premier étage : « Mouvement pour l'organisation de la Bretagne ». C'est l'heure du déjeuner, il n'y a personne dans le petit bureau noyé d'affiches et de publications. Nous montons au deuxième étage, une matrone nous ouvre, une odeur de soupe et des bruits de couverts entrechoqués nous assaillent en une bouffée soudaine. Nous expliquons notre cas et la matrone lance une grande phrase péremptoire en breton. Un petit homme taillé comme un leprechaun — les lutins celtiques — et la serviette autour du cou, surgit, nous toise en trois coups d'œil, et redescend avec nous en entamant un flot de paroles qui ne s'interrompra pas pendant une bonne heure. Depuis une trentaine d'années, Alan Al Louarn s'est fait du mouvement breton une vocation personnelle, une passion exclusive. Son enthousiasme n'a rien d'un fanatisme, et il arrive facilement à le communiquer, avec ses accès d'hilarité, son cabotinage malicieux et ses anecdotes. Son sujet favori : les flics et les fins esprits de la préfecture, qui viennent souvent le voir dans l'espoir d'en apprendre long sur les subversifs bretons.

Il jubile franchement. « Les pauvres vieux ! Ils sont complètement paumés ! Ce sont des fonctionnaires balancés au milieu d'une population exotique dont ils ne comprennent pas le mode de pensée. Le Breton est un homme avant tout pragmatique, têtu mais jamais fanatique ou rigoureux, capable de s'adapter et de contourner tous les obstacles plutôt que de les attaquer de front. Pas la peine d'essayer de faire entrer la Bretagne dans un carré ! C'est cela qui désespère les fonctionnaires français. On ne peut jamais avoir une conversation humaine avec eux : ils veulent absolument que tout soit « logique ». En parlant, Alan ne tient pas en place, sautille ou fait de grands gestes des mains, remet en place ses épis rebelles et ses vieilles lunettes. Décidément, cet homme tout gris est sacrément vivant.

Qu'est-ce que le « mouvement pour l'organisation de la Bretagne » ? « Ça n'existe pas. C'est bien pour ça qu'on l'a inscrit sur la façade. » En fait le local de la place des Lices est un lieu de rencontre et de passage, une boîte aux lettres, tout ce qu'on veut. On y donne des cours de breton, on y envoie à ceux qui en font la demande les listes de prénoms bretons ou les auto-collants « Bzh », dont le succès triomphal vient des interdictions préfectorales. « Ils n'en ratent pas une, ironise Alan, on dirait qu'ils le font exprès : une de leurs plus belles réussites : le jour du procès de l'abbé Le Breton (impliqué dans les attentats F.L.B.) tombait le jour de la Saint Yves, à la fois patron des prêtres et de la Bretagne ! » Sur le mur, les affiches du Parti communiste breton jouxtent celles de « Jeune Bretagne », un mouvement d'extrême droite, les journaux ronéotés et virulents côtoient sur les étalages les vieilles brochures folkloriques. Alan Al Louarn revendique le mouvement breton dans toutes ses facettes, avec toutes ses contradictions. La déroute qu'elles jettent dans les cerveaux parisiens l'enchante, comme le flou rassurant qu'elles instaurent, la primauté des rapports humains sur les structures des partis et sur les dogmatismes Si on le presse un peu, Alan s'avouera « libertaire », mais il

repugne aux catégories politiques. Un écrivain, Xavier Grall, tient un langage semblable dans « Keltia Blues » (éditions Kelenn) : « Notre progressisme a quelque chose de conservateur, nous répugnons à adopter les catégories cartésiennes... Je me bats pour une certaine barbarie de l'intelligence, pour un certain raffinement du cœur. »

A minuit, nous échouons rue Saint-Michel, dans le vieux quartier près de la cathédrale. De tous les bars sortent des échos de liesse et de beuverie. Au Sympatic Bar, le juke-box n'arrête pas, toute la salle reprend en chœur les chansons de Stivell ou le « We shall not be moved » irlandais. Des groupes de soûlards titubent les uns contre les autres, remontent la rue en chantant « la blanche hermine », une chanson de Gilles Servat, braillant aussi bien le « Celtre salaud » que « c'est nous les plus beaux ». Au coin d'une ruelle, une petite boutique s'intitule « Ginus et Gaëlle » et porte fièrement l'écriteau « entrez libres » au milieu de sapes indiennes et de bijoux artisanaux. Une odeur d'urine prend à la gorge : tous les ivrognes de la rue Saint-Michel vont rituellement pisser au fond du passage. Et les voitures de flics n'en finissent pas de passer et de repasser.

Face à l'explosion culturelle, les organisations politiques semblent aujourd'hui bien exsangues. Les objectifs sont diffus, le militantisme est maussade. Groupuscules bretonnants de droite ou de gauche — le mouvement « Jeune Bretagne » comme le Parti communiste breton (rien à voir avec le P.C.F.) — végètent et vendent leur presse. L'U.D.B. (Union Démocratique Bretonne) qui fut le premier groupe à s'affirmer socialiste au sein du mouvement breton et suscita quelques espoirs, n'enthousiasme plus grand monde. Le F.L.B. est passé à l'histoire, il n'y a pas eu de bombes et d'attentats depuis plus d'un an. « L'action va reprendre, il ne peut pas en être autrement », lance Michel, un des condamnés du « second F.L.B. », un homme aux manières douces, aux traits un peu éteints. Mais il semble n'y croire qu'à moitié. Il a passé des mois en prison et n'a pas pu retrouver de travail sinon comme manœuvre chez un autre inculpé, dont l'entreprise a dû repartir à zéro. Sur un mur, il y a une affiche de l'année dernière, « libérez les onze travailleurs emprisonnés ». Sur le mur d'en face, une affiche récente : Gilles Servat. « On se réunit de temps en temps, mais on ne peut plus rien faire. On est surveillé. Et puis il n'y a pas vraiment d'organisation derrière nous, pour nous épauler. »

Les organisations ont beau se ramifier en pédoncules fragiles et translucides, le tronc garde une belle vivacité. Les luttes politiques et sociales en Bretagne ne ressemblent pas tout à fait aux luttes en France, on dirait qu'elles ont plus de couleur et de profondeur. La grève du Joint français, il y a un an, bénéficie de toutes les énergies du mouvement breton, de nombreux musiciens viennent jouer gratuitement ou réunir des fonds. Elle creuse un sérieux fossé entre le capitalisme français et un courant communautaire, libertaire et socialiste qui gagne aujourd'hui la Bretagne à la vitesse d'un cheval au galop.

LES PEQUENOTES

Marie-Jeanne est fille d'agriculteur, femme d'agriculteur, « on ne dit pas agricultrice, que veux-tu. Et ce n'est pas un hasard ». Elle a trente-trois ans, six enfants. L'hiver dernier, pendant la grève du lait — elle dit la guerre du lait — elle participe aux barrages, discute avec les chauffeurs de camions-citernes récalcitrants, fait face aux C.R.S., prend la parole dans les assemblées générales. Le but : obtenir des grands trusts laitiers une augmentation du prix versé à l'achat. Le résultat a dépassé toutes les espérances, pas en chiffres, mais en qualité. « Traditionnellement ce sont les femmes qui s'occupent du lait et cette fois c'est bien nous qui avons mené la grève, c'est la première fois que nous sortions de notre rôle habituel d'employées des maris. » Comme le lait n'est plus ramassé on ressort les barattes des greniers, on les utilise collectivement. Les femmes gardent les enfants pour que les femmes puissent se réunir.

« Nous nous sommes constitués en G.A.E.C. (Groupement agricole d'exploitation collective) il y a cinq ou six ans. A l'époque c'était une position progressiste la communauté d'exploitation. Nous étions issus, mon mari et moi, du militantisme chrétien comme tout le monde et, pourquoi. Aujourd'hui il apparaît de plus en plus clairement que le G.A.E.C. est très insuffisant. D'abord c'est une affaire d'hommes. On se groupe entre copains, et l'on ne met en commun que les éléments strictement économiques de l'exploitation. Pour la femme cela ne change rien : chacune dans sa maison avec ses enfants. Le mari dirige l'affaire et nous sommes les éternelles secondes, sans vrai métier. Nous avons commencé à contester sérieusement cette forme de vie. Depuis la grève nous organisons des réunions entre femmes. Ce ne fut pas facile de tenir les hommes à l'écart de ces réunions. A la différence du M.L.F. parisien nous ne tenons pas à nous couper trop des mecs. La situation deviendrait vite insupportable. Ici il nous arrive de passer plusieurs jours sans rencontrer d'autres femmes. Nous cherchons plutôt à mettre les hommes en face de leurs contradictions. Nous en sommes encore au tout début, au stade de la parole. On parle, on cherche, on se débarrasse des culpabilisations. »

Le mouvement breton ? « Pour nous et surtout pour nos parents, il y avait un peu trop de relents d'extrême droite, voire de nazisme dans les mouvements bretons. On a vu que cela avait vraiment changé au moment de la grève du Joint français. La solidarité bretonne étant liée à une lutte des classes, on s'est rendu compte que la majorité du mouvement breton était passée à gauche. Pour beaucoup de jeunes la lutte contre la France c'est aussi la lutte contre le capitalisme. Ils se sentent plus forts d'appartenir à un mouvement doublement opprimé et l'expriment en s'affirmant de plus en plus Bretons. »

Elle parle sans formules, ni « militante paysanne » ni « féministe bornée ». Elle appartient à un drôle de mouvement, mélange d'envie communautaire, de ras le bol et de politique. Le syndicalisme paysan éclate vers de petits groupes intégrant l'écologie, l'éducation des enfants — on parle pas mal d'écoles parallèles — la contraception et l'avortement. « Il faut s'arrêter de temps en temps, refuser la course à la production, regarder vers la ville, non pas pour imiter la société de consommation mais pour lutter avec ceux qui la refusent. Tu sais, on n'est pas des gens tristes. On milite parfois beaucoup, mais jamais tristement. »

DIEU ET LES FREAKS

Dans cette Bretagne où tout bouge, Dieu lui-même est de la partie, ou du moins ses humbles serviteurs, les moines de l'abbaye de Boquen. Fête, tel est aussi leur mot d'ordre, et le doux paysage des landes du Menez convient à cette joie aussi religieuse que champêtre. Il faut pénétrer dans la chapelle restaurée par les compagnons du Devoir, totalement dénudée, pierre et bois dans la nature, on s'attend à y voir voler les oiseaux comme dans ces temples thaï ou dans les ashrams proches de Madras. Les moines y pratiquent une communauté accueillante. On y discute ouvertement du mariage des prêtres, de la nécessité du baptême, des mutations du monde rural, de l'avortement, de la diététique et de ses rapports avec l'ascèse. Les fêtes chrétiennes sont l'occasion de grandes réjouissances : le 16 juin prochain les voisins de l'abbaye et le Théâtre de l'Ouest y donneront un spectacle sur un thème emprunté à Lope de Vega. On y chante des cantiques militants et communautaires, invitant les opprimés, ceux que la police traque, les persécutés de toute sorte à venir goûter le miel et partager le pain avec le sel. Tout cela ne plaît pas aux commandos intégristes qui, quelques kilomètres à la ronde, barbouillent les murs des fermes d'inscriptions vengeresses : « ça sent le soufre », « veille, sainte inquisition, veille » ou encore « nous voulons un Dieu, pas un clown ». Dans leur grande sérénité les bons frères n'ont cure de ces insultes et poursuivent, malgré les tracasseries de la hiérarchie, leur long chemin vers une religion gaie.

A la recherche d'une contre-culture plus cosmopolite et moins bretonnante, pleins de curiosité, nous allons à Brest voir la troupe de « Merlin Arkanciel », qui possèdent un local ouvert au 124, rue de Guelmeur, organisent des concerts (Crium, Gong) et ont la tête pleine de projets. C'est un dimanche après-midi, il fait beau. Le local est bien ouvert, mais tristement désert. Peut-être Merlin a-t-il le don d'invisibilité, ou bien il se prélasse au bord d'une rivière.

LITS CLOS. - LE LEVER DE LA JEUNE SERVANTE.

Sur les murs des pièces vides s'ébauchent de vastes fresques faites de bouts de papiers peints. Il n'y a pas de mobilier, seulement quelques commencements d'étagères. Sur le bar, le courrier commence à s'amonceler. Il y a quelques messages. « Je suis resté trois jours, vous n'étiez pas là, je repars à Bordeaux. » Merlin. Merlin, où vous cachez-vous ? Nous voilà réduits à déambuler rue de Siam, et la déprime nous envahit dans cette ville trop laide, ces cafés où les marins permissionnaires draguent les minettes en grande tenue criarde. Les juke-boxes braillent de la variété immonde — pour une fois, en pleine Bretagne, même pas un disque de Stivell dans ces machines maudites !

Nous avons traversé toute la Bretagne, et nous avons un peu l'impression d'arriver au bout du monde, à la tombée de la nuit, une maison isolée, à moitié en ruines, à quelques centaines de mètres de l'océan. Un couple y habite avec un enfant tout neuf. Ils s'efforcent de vivre du tissage sur de vieux métiers traditionnels. « Quand mon père a appris ça, il a dit : très bien, ils vont donner du travail aux jeunes de la région. Puis il est venu et il a tout de suite conseillé de mettre un moteur électrique sur le métier à tisser : ça irait plus vite. Il n'a rien compris, évidemment. On ne veut surtout pas s'agrandir, mais seulement travailler tranquillement et écouler tranquillement nos tissages. On veut vivre tranquilles. » Tranquilles, ils le sont à la fois trop et pas assez dans leur coin paumé : il n'y a pas d'autre communauté dans les alentours, personne à qui confier la garde de l'enfant ou avec qui entreprendre des projets communs. Ils ont noué de bonnes relations avec quelques-uns de leurs voisins — un peu trop univoques à leur goût. « Les gens viennent nous raconter leurs problèmes, et tout ce qu'on représente pour eux, mais ce n'est pas la peine qu'on leur parle des nôtres, ça ne les intéresse pas. » On vient prendre le thé le dimanche chez les tisserands, parce qu'on y rencontre du monde, qu'on y discute : fonction salutaire, mais qu'ils aimeraient bien partager avec d'autres. Et le temps se fait précieux. « Entre les travaux ménagers, la vaisselle, la lessive, le bébé, la cuisine, on arrive à travailler huit heures par jour. Il ne reste pas beaucoup de temps pour tisser, dit Denise. » Ils sont un peu abattus mais pas découragés. Ils ont franchi le pas le plus important, et ont « décroché » des mornes journées de travail au sein du système. « Dans nos familles, ils sont tous en train de se construire des maisons neuves avec du marbre dedans. Pour eux, nous vivons dans la « misère noire ».

On ne recense pas la Bretagne. Au détour des routes il nous aurait fallu rencontrer Désiré Merrien, le miraculé de Lorient, qu'un jeûne prolongé a guéri du cancer et qui depuis milite pour l'écologie au sein de Nature et Vie, avec une coopérative de produits biologiques qui compte plusieurs centaines de membres. René Vauthier, créateur de l'unité de production cinématographique bretonne, était à Paris, et Joël Le Tacon, qui milite en super 8, introuvable. Nous n'avons pas osé troubler les communautés qui s'installent, Tribu à Morlaix ou les éleveurs de chèvres de Kerguist-Moelan. Nous avons peu parlé de l'exploitation ou de la colonisation, de la « leucémie bretonne » qu'évoque Gilles Servat, nous avons préféré regarder là où une vie exubérante et conquérante se développait. De retour à Paris, nous n'étions même plus étonnés de voir des musiciens bretons, Tri Yann et Diaouled ar Menez en tête, à l'Olympia, ou Gilles Servat à Saint-Denis.

Jean-Paul Ribes et Jean-Pierre Lentin.

Adresses :

Kelenn : 21, place Baratoux, Saint-Brieuc

Mouez Breiz (édite les disques des sœurs Goadec) : rue d'Astor, Quimper.

Droug : La mare Morin, Parignac, 44130 Fay-de-Bretagne.

Noé : 18, rue du Dr-Le Stir, 29210 Morlaix.

Le pied ! : M.J.C. Maurepas Grand Cordel, rue Mirabeau, 35000 Rennes.

Bretagne Information Publicité (Alan al Louarn) : 30, place des Lices, Rennes.

Libération/A.P.L. Bretagne : Yann Kermor, 14, boulevard Oscar-Leroux, Rennes.

Politique Bretagne : 32, rue de la Corderie, 22000 Saint-Brieuc.

Merlin Arkanciel : 124, rue du Guelmeur, Brest.

Nature et Vie : 13, rue du Village Kervenanec, (56) Lorient.

Puisées dans la collection de grand-mère, les cartes postales qui illustrent cet article ne sont qu'un bref échantillon du crétinisme crétinisant et du mépris des « ploucs » exprimé par le folklore. C'est précisément à cette image de la Bretagne et des Bretons qu'on s'attaque aujourd'hui au-delà de la Villaine.

baisers violés

RUE MOUFFETARD, 5 heures du matin. Un type passe à pied à côté de moi, puis revient sur une Vespa. Je note son numéro.
J'ai déjà peur. Je suis à deux maisons de chez moi. Il a un complet râpé, le genre petit fonctionnaire. Il me demande si je veux faire l'amour avec lui. Il est très calme et très froid. « J'ai un rasoir, je te marque à vie. » La rue est déserte. J'ai les jambes en coton. Terrifiée, je rentre sous un porche. « J'ai mes règles... », il s'en fout. Je lui dis : « Je te fais n'importe quoi, mais pas l'amour. » Il est d'accord. J'ai pensé que de toute façon, j'allais y passer. Je commence à lui faire un pompier. Je pleure. Rapidement, je me suis retrouvée à faire l'amour. Il me demande si je prends mon plaisir. Je ne bouge pas. Il met un temps fou. Je n'en peux plus. A la fin, il se trouve coincé par son pantalon. Je veux partir. Il dit « reste ». On descend la rue ensemble. Il veut me revoir. Ce n'est manifestement pas la première fois qu'il viole une fille.

« Je retrouve un ami chez moi. J'éclate en sanglots. Je me sens souillée. Il comprend tout, et nous faisons l'amour. Maintenant, je suis incapable de marcher seule dans les rues. J'ai peur. Je me sens traumatisée à vie. Cela m'a pris une bonne partie de mon indépendance. »
Michèle, une secrétaire de vingt-huit ans, n'a pas porté plainte contre son agresseur. Dommage pour les flics. Le témoignage d'une violée égaie profondément leur morne existence. L'œil concupiscent et les manches de chemise retroussées, ils se mettent à tapoter d'épais procès-verbaux souvent parsemés de questions ignobles et de franches obscénités. « Avez-vous été violentée ? Comment ? Vous a-t-il pénétré ? Etiez-vous sûre que votre vie était en danger et que vous n'aviez pas d'autre choix ? » Dans une affaire impliquant entre autres, un chanteur fort connu, les enquêteurs s'acharnèrent pour savoir si la future violée avait, oui ou non, proposé à ses assaillants de leur sucer la verge pour calmer leur fougue. Les viols de fillette donnent lieu à des débats palpitants. Brigitte, violée à sept ans, se souvient avec émotion du policier qui lui demandait, en lissant ses fines moustaches, où son assaillant « lui avait mis son zizi ». De ce zizi-là, Brigitte a mis du temps à se débarrasser : « Je ne me suis débloquée que lorsque j'ai réussi à piquer le type de ma sœur. Depuis, je n'ai pas arrêté. Je m'en fous complètement, je ne compte plus les mecs... »

A peine sortie du commissariat, la violée subit un autre traumatisme. L'expertise médicale tient de la dissection, sinon de l'humiliation. On n'hésite pas, là non plus, à tailler dans le vif. La victime présente, par exemple : « 1) de multiples ecchymoses de 2 à 3 cm de hauteur à la face interne de la cuisse droite... 2) de multiples ecchymoses à la face interne de la cuisse gauche... 8) une ecchymose sur la fesse gauche... 10) une éraflure hémorragique de 12 cm de long sur la hanche gauche... 11) au toucher vaginal, une grosse contracture avec éraflures sur les parois du vagin. La demoiselle B. se trouvait dans un état de commotion, avec tachycardie, hypotension et anxiété. »
Un sexologue français parle : « Tout se passe comme si policiers et médecins s'acharnaient à faire revivre son drame à la violée. On ne la réconforte pas. On la plonge dans une effroyable solitude. Cela amplifie considérablement les dégâts psychiques du viol. Le vagin défoncé, les règles perturbées, bon nombre de violées sont condamnées à la frigidité pour le reste de leur vie. Et quelques-unes sombrent même dans la schizophrénie. »

Pour que les femmes violées soient traitées avec dignité, un groupe de féministes américaines firent irruption, un beau jour de 1970, dans le conseil municipal de Berkeley. L'arme au point, les créatures du « Free future » demandèrent aux conseillers médusés la création d'une équipe de psychologues féminines pour accompagner les policiers lors de leurs enquêtes. Les autorités américaines ont pris ces exigences au sérieux. A New York, sept femmes suivent désormais les enquêtes et assurent l'éducation des policiers mâles qui les secondent. « Nous avons choisi pour auxiliaires des hommes très sensibles », a déclaré récemment le lieutenant Julia Tucker. Certaines féministes du Women's lib regardent d'un œil narquois cette nouvelle génération de policiers efféminés. Elles préfèrent que les violées en appellent aux « escouades anti-viol », récemment implantées par le Women's

lib dans plus de vingt villes des Etats-Unis. Pour chaque escouade, un numéro de téléphone facile à retenir — tel le 492-Rape à Boston — largement diffusé dans la presse underground. Les escouades réconfortent la violée, organisent son avortement si nécessaire, la font examiner par une gynécologue sympathisante du mouvement, l'assistent lors des interrogatoires si elle porte plainte. Certaines escouades se transforment volontiers en commandos vengeurs qui tanent le cuir des vilains violeurs. Des menaces téléphoniques harcèlent les beaux mâles, diverses inscriptions bariolent leur voiture. Parfois le tabassage en règle. Triste anecdote, un habitant de Los Angeles, soupçonné de malignité, fut suivi sans relâche pendant trois jours par un escadron de madones en furie armées de puissants nerfs de bœuf.

Les escouades s'épuisent dans cette activité harassante. Aux Etats-Unis, on aime assez violer : 31 060 plaintes en 1968. Mais le F.B.I. et de nombreux criminologistes multiplient ce chiffre par dix pour obtenir le nombre réel des viols. En France, 7 000 femmes environ subissent chaque année des agressions sexuelles et ont le cœur de porter plainte. Les magistrats ne les prennent pas tout à fait au sérieux et semblent faire preuve — surtout en province — d'une grande indulgence envers les impérialistes du gland. La notion juridique du viol est en effet très restrictive. C'est « le coït illicite avec une femme qu'on sait n'y point consentir ». Il suppose l'introduction du membre viril dans la cavité vaginale. Si l'on y enfonce autre chose — un doigt, un bâton, etc. — ce n'est qu'un attentat à la pudeur, délit moins fortement punissable. Le violeur est en principe guetté par la réclusion criminelle de 10 à 20 ans. Le viol collectif ou par un individu qui avait autorité sur la victime — un ascendant, un instituteur, un employeur ou un ministre du culte — encourt la réclusion à perpétuité. En fait, sur 323 agresseurs déférés en un an devant la Cour d'Assises, un quart ont bénéficié du sursis, un tiers seulement connurent la réclusion. Bon nombre de viols sont ravalés au rang de simples délits — violences volontaires, détournement de mineurs, ou outrage public à la pudeur. Deux jeunes gens, qui avaient forcé une jeune fille complètement épuisée — elle venait d'être violée par deux autres garçons — furent condamnés pour outrage public à la pudeur. Avec pertinence, les magistrats remarquèrent que « les deux jeunes gens avaient beaucoup bu, qu'ils avaient perdu la majeure part de leur faculté de discernement et qu'ils s'étaient trompés sur l'attitude de la demoiselle. L'indulgence des magistrats est troublante : une jeune débile, sourde et arriérée mentale, qui se reposait dans un champ, avait subi l'outrage suprême. La pauvrette s'étant laissée faire, l'absence de violence fit tomber l'accusation de viol.

Les agresseurs sont loin d'être des névrosés qui s'abandonneraient tout à coup à leurs pulsions vitales. Contrairement aux assertions de vieilles théories freudo-socio-économiques, ils ne vivent pas tous dans des taudis, n'ont pas tous été frustrés par leur mère. Selon une étude américaine, « les délinquants sexuels ne constituent pas un type bien défini de psychopathes. Ils n'apparaissent pas plus dérangés que les gens normaux auxquels ils ont été comparés ». Leur énergie ne se nourrit pas d'une pulsion innée que la société s'efforcerait de contrôler. Un ancien condamné pour viol a raconté son « itinéraire » sur les ondes d'une station américaine : « J'avais dix-sept ans. J'essayais de me prouver que j'étais un homme. Je n'étais pas comme les gens que je voyais à la télévision. Je ne collais pas à l'image de John Wayne. Le viol était le seul moyen qui s'ouvrait à moi pour m'affirmer. J'ai été une sorte de victime. On ne m'avait jamais dit qu'un homme pouvait être doux et gentil tout en restant sexuel. » Les viols de groupe, dont 90 % sont planifiés à l'avance, montrent clairement l'association de la violence à la « virilité ». La présence des autres encourage le sadisme et pousse au viol. « J'étais effrayé quand cela a commencé, raconte un jeune Américain dans une étude de W.-H. Blanchard, j'ai voulu m'arrêter mais je n'ai pas voulu dire aux autres que j'étais effrayé. »
Acte normal par rapport à notre société, le viol semble d'ailleurs être une affaire qui se passe bien souvent entre gens « normaux » et dans des conditions très « normales ». Selon une statistique réalisée en France, les deux tiers des violeurs sont des hommes mariés. Une enquête américaine, réalisée dans le district de Colombia, révèle que 82 % des victimes étaient des femmes « de bonne réputation » et que la moitié d'entre elles avaient été violées à leur domicile.

Contre le mâle-chauvinisme, le Women's lib, bien sûr, s'insurge. Les classiques moyens de dissuasion — coup de pied dans les couilles, caniches grincheux, et verrous de sûreté — sont révolus. « Un coup de karaté sur la pomme d'Adam peut tuer un mec. Donnez-lui un violent coup de talon sur les tibias, ça lui arrachera la peau. » Tout l'arsenal de la parfaite combattante tient dans son sac à main. « On a toujours besoin de bombes aérosols à décaper les fours, de citrons en plastique d'où gicle l'ammoniaque quand on les presse. Ecrasez votre cigarette allumée dans les yeux de votre agresseur. Enfoncez-lui dans la peau un tire-bouchon et tournez rapidement. » Mais que faire contre le mari, cet être immonde qui emploie parfois la force pour contraindre sa femme aux relations sexuelles ? L'ordre des choses veut que l'homme ravisse la femme, l'emmène dans sa caverne ou son H.L.M. pour la protéger et la violer à la fois. Délicieuse manifestation de l'instinct de propriété. La loi n'interdit que les pratiques contre nature — tel que le « coïtus per anum », entreprises avec violence qui ne figurent évidemment pas au menu du mariage chrétien — fornication et procréation. Les affaires en divorce laissent entrevoir les sévices que souffrent les fidèles épouses. Les juges prononcent alors le divorce aux torts du mari, coupable de « comportements allant de la tendresse à l'indécence et à la bestialité la plus raffinée » ou « à des pratiques illicites, honteuses, contre nature, des caresses libidineuses et des attouchements qu'aucune honnête femme ne saurait supporter ». Ce qui condamne moins l'agression du corps de la femme que la transgression d'une certaine éthique des rapports sexuels et des rapports sociaux en général. Ainsi une débauchée, une femme aux mœurs faciles, dont la conduite « légère et imprudente » a « provoqué ses agresseurs et allumé leur convoitise », n'obtiendra que des dommages et intérêts réduits. Le préjudice se mesure à la flétrissure de l'honneur. Une femme qui se veut libre n'a pas de protecteur — père ou mari. Et n'importe qui peut abaisser sa pogne sur une femme qui n'appartient à personne. Raisonnement logique par rapport à notre code sexuel et social : toute relation sexuelle est dangereuse et implique une certaine part de violence. Seule une diférence de degré sépare le viol du coït légitime. Dans les deux cas, la femme exerce une résistance. Les coutumes traditionnelles de l'amour courtois veulent que la femme fasse languir son amant et dise non quand elle a envie de dire oui. D'où la difficulté de faire la distinction entre le « viol pour la frime » et le viol véritable. Profitant de cette confusion, les juges inclinent à penser que la résistance de la prétendue violée relève de la courtoisie. Pour les convaincre du contraire, elle doit prouver qu'elle s'est débattue avec l'énergie du désespoir : montrer, comme des règles anciennes l'exigeaient, que sa résistance a été constante, que l'inégalité de ses forces par rapport à celles de son agresseur était évidente, qu'elle a poussé des cris et qu'elle porte des traces de blessures.

Quelques affaires rappellent que les droits de la femme au respect de son corps sont parfois considérés : la cour de Tananarive a condamné un policier qui avait abusé d'une femme en la menaçant d'envoyer son mari en prison. La cour de Cassation a même admis qu'un viol peut être commis sans violence si la victime est en état d'ivresse, de syncope ou hypnotisée. Récemment, deux jeunes cadres ont été condamnés respectivement à deux et trois ans de prison ferme pour avoir abusé, dans une voiture puis dans un appartement, d'une secrétaire qu'ils avaient pris en stop. La jeune fille avait fait semblant de trouver du plaisir pour satisfaire au plus vite ses assaillants. Enfin, un dernier coup porté aux espérances des jeunes éphèbes fougueux qui nous lisent : le fait de s'introduire dans le lit d'une femme mariée, en l'absence de son mari, et d'avoir des rapports sexuels avec elle, alors que, somnolente, elle se croit assaillie par une légitime étreinte, constitue bel et bien un viol. C'est même le viol parfait. Comme l'écrit Kate Millet, le viol est traditionnellement considéré comme une offense qu'un homme commet contre un autre en lui volant sa femme. L'illégalité du viol n'est pas un illogisme sociologique. Elle existe pour sauvegarder l'honneur des hommes, non celui des femmes.

Maître Maurice Fillette
Anne-Marie Kouchner

LUNA
TOON